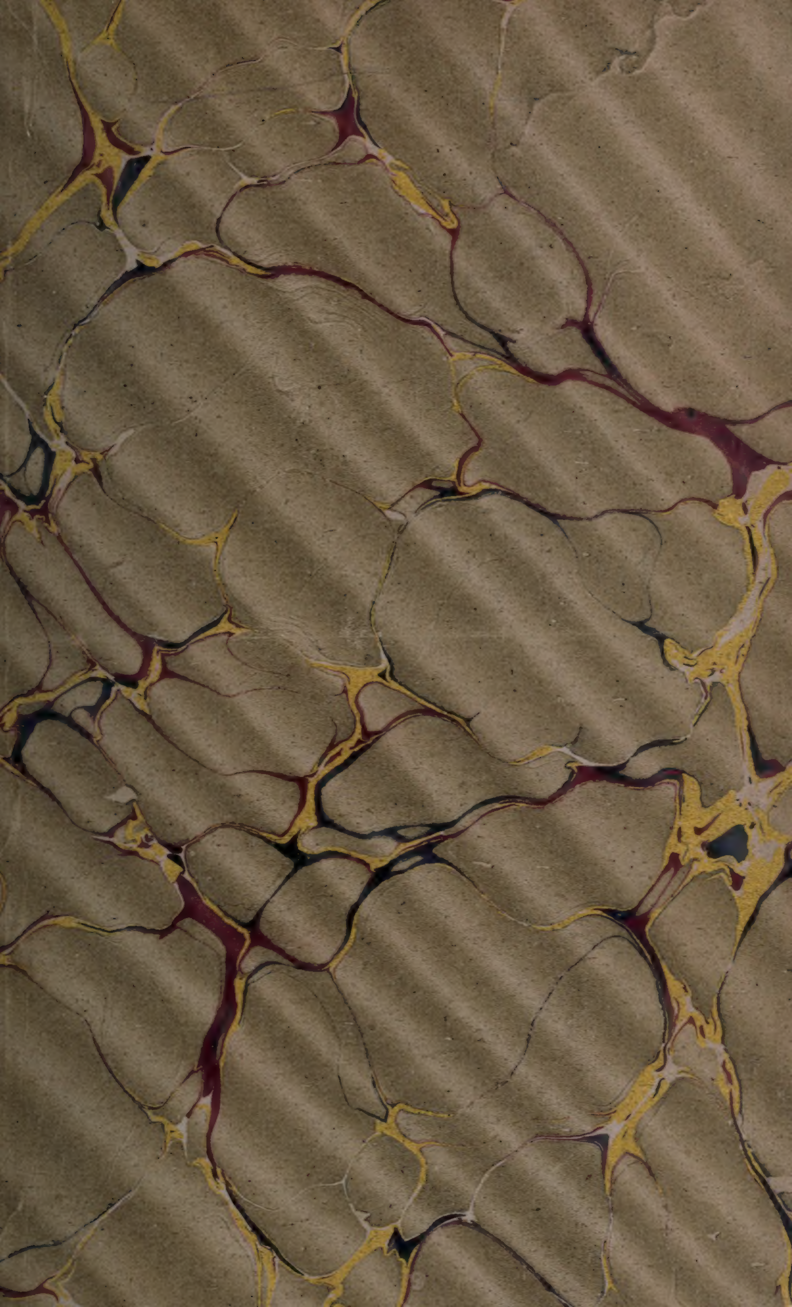
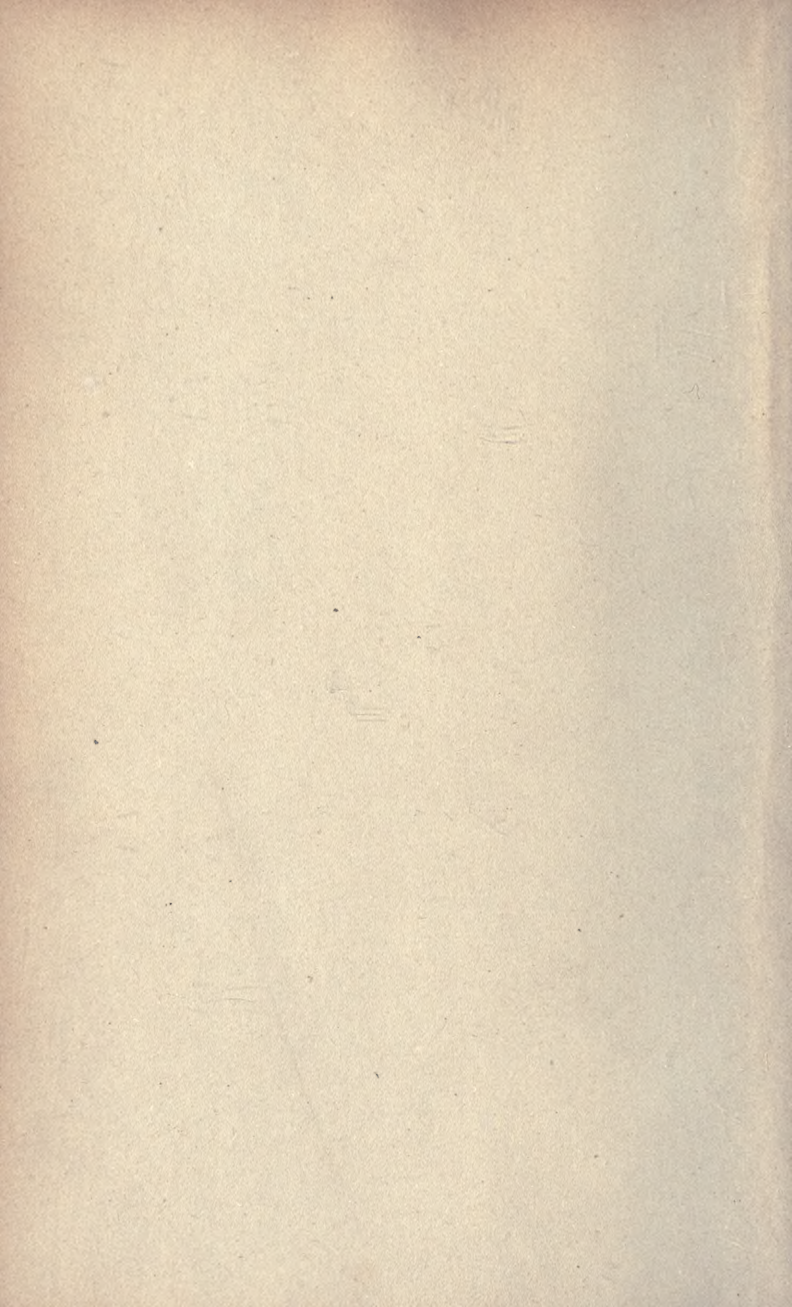
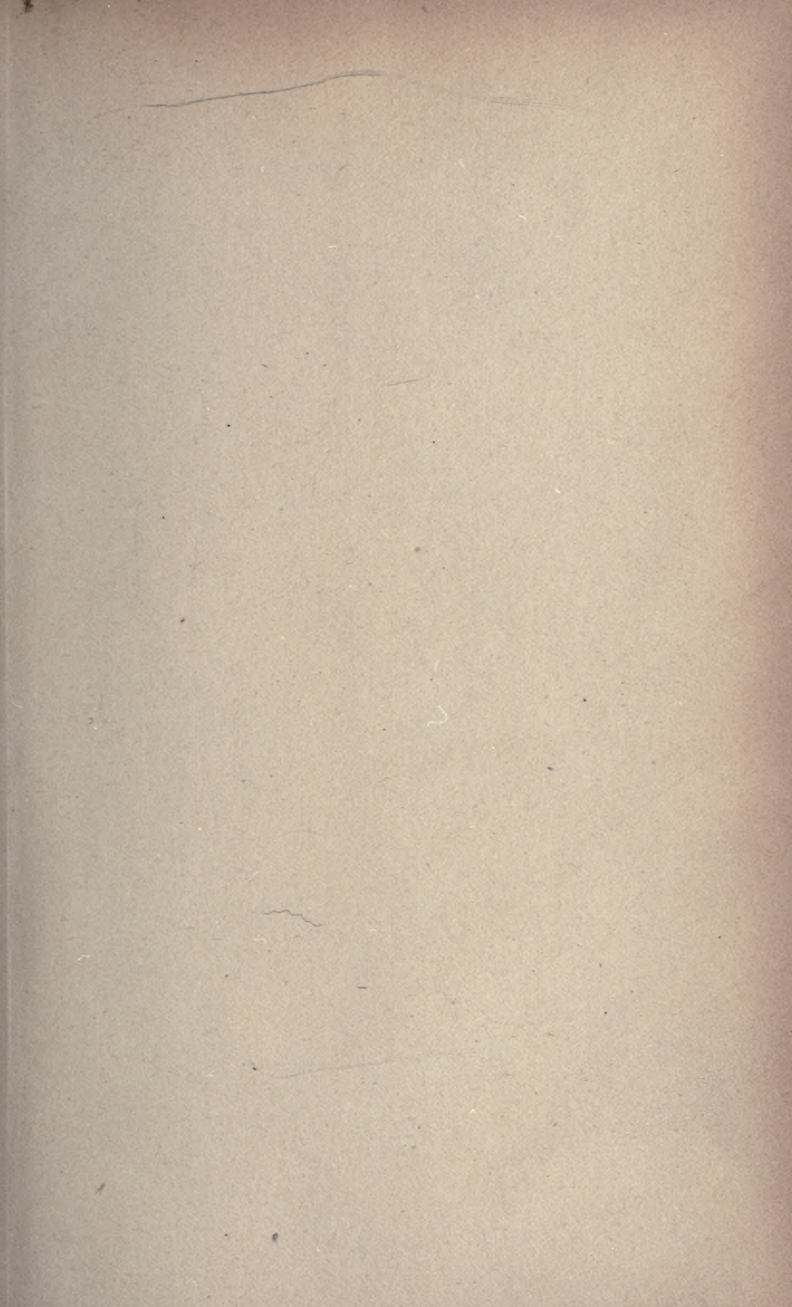
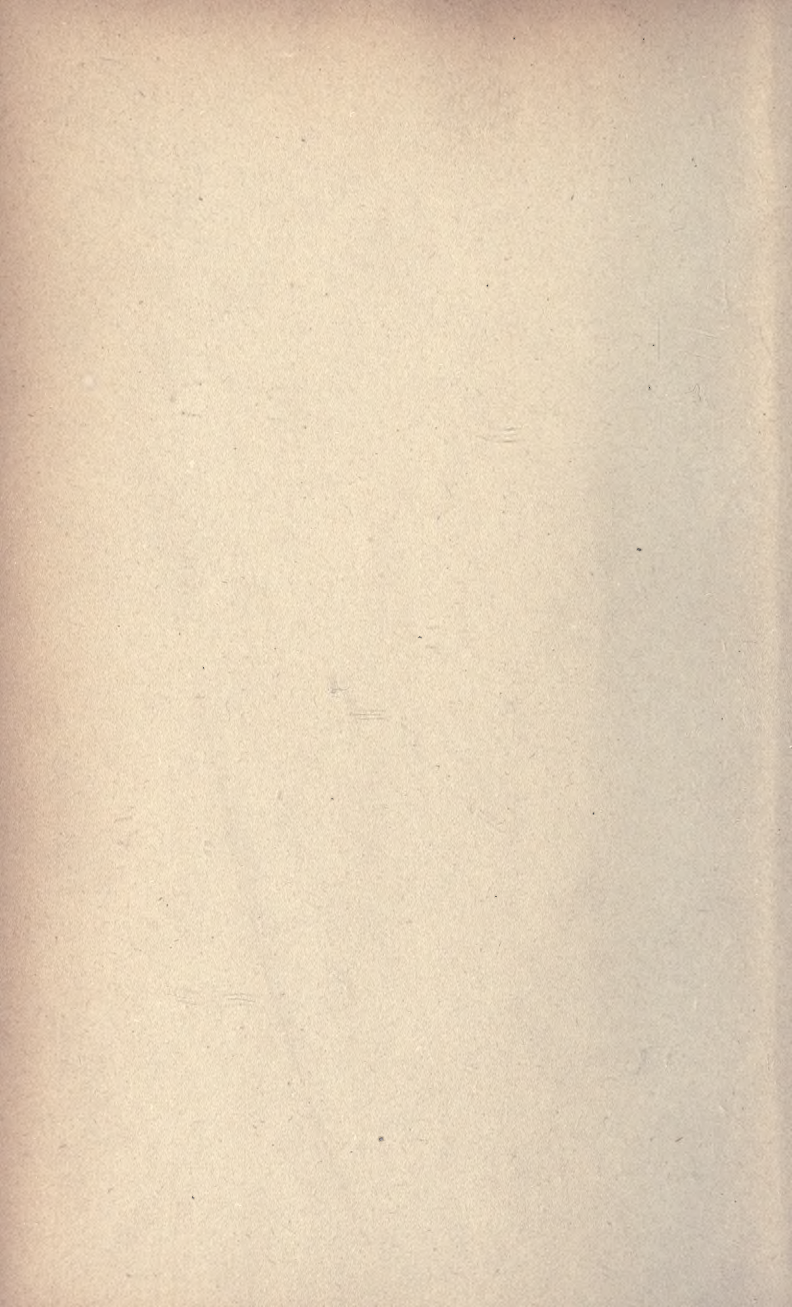


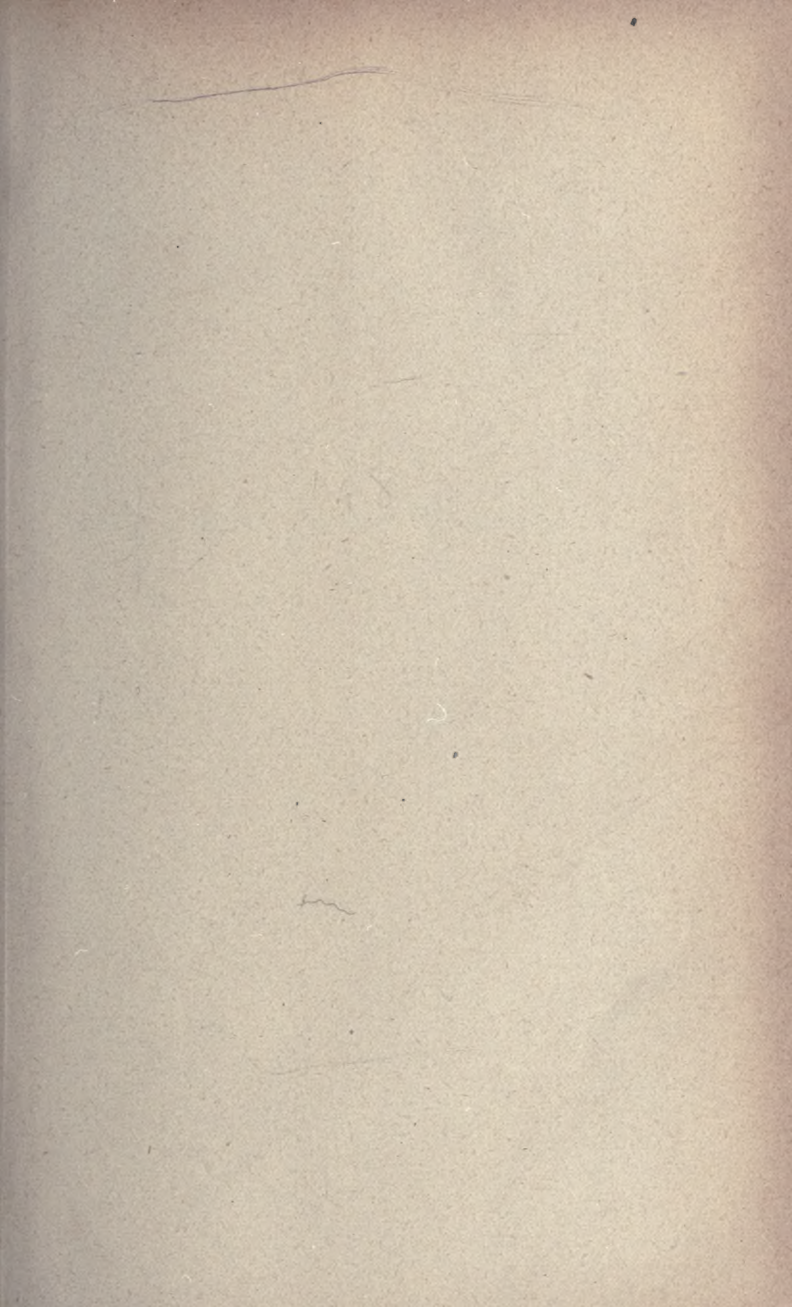


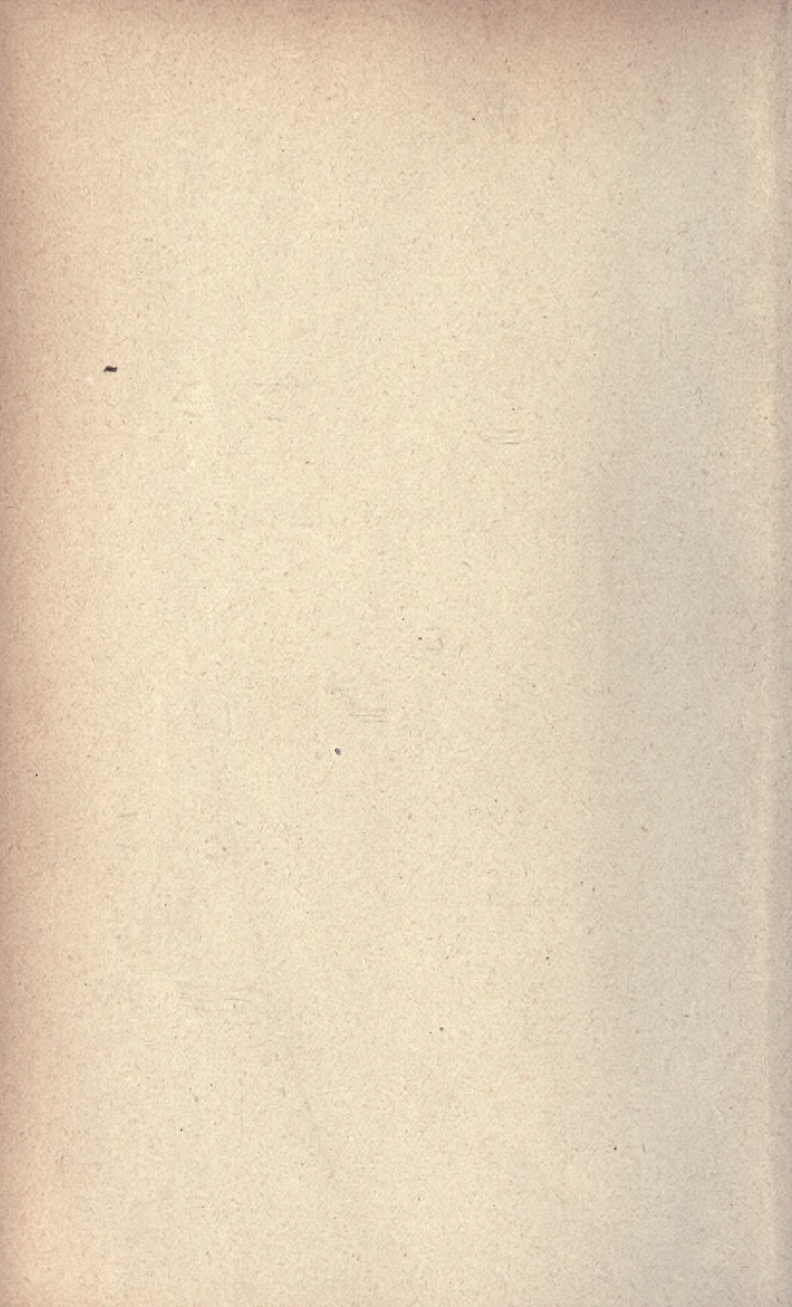












Ce qu'en pense Potterat.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Portes entr'ouvertes. Propos du Commissaire Potterat. 7e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

Monsieur Potterat se marie. 7e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

Le sergent Bataillard. 5e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

Torgnoluz. 5e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

La Famille Profit. Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix de Jouy). 6e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie)............................ 3.50

La moisson est grande. 6e mille 3.50
(Lausanne, F. Rouge & Cie)

Il y a peu d'ouvriers. 6e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

Leurs œuvres les suivent. 6e mille 3.50
(Lausanne, F. Rouge & Cie)

Les Racines. 5e mille (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

Chaque volume relié, 5.—.

Trois mois au soleil. Croquis d'Orient (Lausanne, F. Rouge & Cie) 3.50

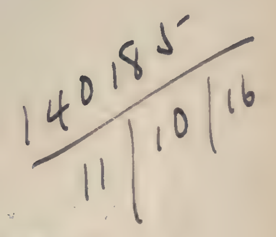
Sur la pente.
Rose ....
Pièces en 5 actes, représentées par la *Muse* au Théâtre de Lausanne. — Chaque volume .... 2.—
(Lausanne, F. Rouge & Cie)

A travers la France en guerre, Souvenirs d'Alsace (Lausanne, F. Rouge & Cie) .... 2.—

BENJAMIN VALLOTTON

DE LA PAIX A LA GUERRE

Ce qu'en pense Potterat



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
106, BOULEVARD ST-GERMAIN, 106

1916



Le lecteur s'apercevra tout seul que Potterat n'est point un universitaire.... Sa langue ne respecte pas toujours les règles établies par l'usage, codifiées par les grammairiens. Les termes de son vocabulaire ne se trouvent pas tous dans les dictionnaires. Des mots, il lui arrive d'en inventer. Il en est qu'il vêt à sa mode. Nous n'avons pas pensé qu'il fût nécessaire de les signaler, non plus que certaines expressions du cru, par des italiques ou des guillemets. Ceux qui les ignorent n'auront que la peine d'en deviner le sens. Ceux qui les méprisent n'auront qu'à s'en détourner.

Suivant son sentier, David Potterat, commissaire de police en retraite, exprimera quelques vérités, désagréables comme toutes les vérités ; il jugera les gens et les choses avec son gros bon sens d'homme du peuple ; il se répandra souvent en monologues d'un lyrisme naïf et abondant que ceux qui écrivent sobrement, parlent juste et pensent mieux encore voudront bien lui reprocher.... Après quoi, comme toujours, une saison succédera à une autre saison.



CHAPITRE PREMIER

« Je me plais bien dans ce coin... »

— Je me plais bien dans ce coin !

Montrant l'horizon, d'un geste immense des deux bras, David Potterat ajoutait :

— Les Alpes à gauche, le Jura à droite, le Jorat derrière, le lac en face, le soleil dans le haut, un jardin, moi au milieu.., que souhaiter de plus ?

Ainsi donc, après une carrière pleine d'honneurs et de dangers, l'ex-commissaire de police soignait ses fleurs, repiquait ses salades, employait ses dons de limier à dépister les limaces. Y avait-il vraiment neuf ans qu'avec une femme et deux chats il s'était installé dans cette vieille demeure dont le portail, entre deux rameaux de lierre, montrait ce nom d'idylle : l'*Eglantine* ?... Neuf ans ! Le bonheur ne se laisse pas enclore dans le temps.

Fréquemment, appuyé sur sa bêche, Potterat contemplait la maison que son toit, élargi pour protéger les façades, faisait ressembler à une vieille figure coiffée d'un vieux bonnet. Sur une note douce, pleine, égale comme les heures d'un beau jour, la

fontaine chantait derrière la charmille ; et la porte cintrée du hangar, les lucarnes, le laurier-thym, et mille fleurs fidèles au rendez-vous des saisons, jasmin, chèvrefeuille, tulipes, gaillardes, pieds-d'alouette, œillets et roses, écoutaient cette voix de toujours. Sur ce banc, à l'ombre, Potterat aimait à bourrer sa pipe. L'arome du café, — il est quatre heures, la cheminée fume, — l'odeur du tabac, mille parfums confiés à la brise tiède, se mêlaient alors, créant un air qu'il faisait bon aspirer, qui ravigotait l'esprit et l'estomac.

Entrait-on à la cuisine, les escabeaux, la table de sapin, les casseroles, les marmites, les tasses et les soucoupes fleuries de myosotis disaient les longs repas, la torpeur des digestions. Ouverte dans l'épaisseur de la muraille une porte, suivie de six marches d'escalier, conduisait à la cave où deux tonneaux se prélassaient dans la fraîcheur en compagnie de pots de confiture alignés par rang de taille. Une deuxième cave servait un peu de tout, de serre, d'atelier de menuiserie, de bûcher. Tout cela, pourtant, ne valait pas « la chambre », pièce de proportions heureuses, pas assez petite pour qu'on s'y sentît à l'étroit, pas assez grande pour qu'on y fût mal à l'aise. Deux fenêtres à profonde embrasure éclairaient sans indiscrétion la tapisserie fanée où dansaient des bergères, les vieux meubles rangés au long des parois en naïf décor. Richement encadrés, des prix de tir, les promotions du maître de céans aux grades de brigadier, de commissaire, des photographies d'agents moustachus, une fanfare, une grand'mère souriante qu'un

peintre d'occasion avait représentée debout à côté d'une cage peuplée d'un nombre considérable d'oiseaux au plumage éclatant. Enfin, sous leur voile de mariée, les deux femmes de Potterat que contemplait, de la paroi d'en face, Potterat en personne, la poitrine bombée sous l'uniforme dont les boutons brillaient sur l'étoffe sombre comme des pissenlits sur la verdure d'un pré. Quand l'original de ce portrait s'asseyait sur le canapé recouvert d'indienne, on voyait immédiatement que le peintre, malgré ses efforts, n'avait pu rendre l'éclat des joues du commissaire, la bonhomie de son embonpoint, le rire de ses yeux, et cet autre rire de toute la physionomie qui arquait les sourcils, enflait les narines, plissait le double menton, mettait une lumière sur les pommettes.

— Ce David, disait alors Mme Potterat, comme il est gai !

Depuis neuf ans, donc, ce rire animait l'*Eglantine*. Les débuts, pourtant, n'étaient point allés sans mélancolie. Bizarrerie des sentiments : sous la casquette, arpentant les pavés, montant des gardes vigilantes, le commissaire regrettait les champs, songeait à son enfance écoulée à Thierrens, à Bioley-Orjulaz ; rendu à la paix d'un jardin potager, il regretta les émotions de la vie policière. Bien vite, Potterat repoussa des langueurs indignes d'aussi parfaites digestions que les siennes. Fils de la terre, ami des arbres ronds, des horizons bleus, des chemins hésitants, il se prit à aimer le temps qu'on perd, le matin, le soir aussi, à

contempler le dessin des presqu'îles, le jeu de la lumière sur l'eau transparente.

— C'est plus beau que des décors de théâtre, disait-il alors à sa femme.

— Sauf que ça manque d'acteurs.

— Les acteurs ?... Toi, moi, nous, les poules, les chats, les cancoires, les chauves-souris, les hirondelles. On invente le dialogue... Le théâtre, rien de moins véridique ! Dans le temps, comme agent, par obligation professionnelle donc, je m'y rendais. Je m'asseyais au fin haut du poulailler. Les acteurs ! Il leur fallait trois heures, des fois quatre, pour se dire : je t'aime, et dans les bonnes pièces, encore ; dans les autres, maris volages, femmes légères, filles émancipées, naissances illégitimes, coup de revolver, le diable et son train... En ai-je vu râler de ces femmes, à plat sur le linoleum. Moi, je riais dans ma moustache. Je savais bien que je les rencontrerais le lendemain, piquant de la bottine et plus plâtrées qu'un gypsier... Le théâtre, c'est du factice. Le paysage, c'est du naturel.

Née à la campagne, elle aussi, transplantée à la ville, modiste muée enfin en jardinière, Mme Potterat subit la même crise que son mari, une crise plus cachée, plus violente, qui laissa des traces. Au contact journalier des velours, des colibris, des plumes d'autruche, des fleurs artificielles, elle avait rêvé de grandes choses. Maintenant, penchée sur le berceau d'un jeune Potterat, elle édifiait la carrière de son fils, elle le mariait à une personne de la bonne société.

Gérard ?... Gontran ?... Hugo ?... Fédor ?... Indigné, Potterat prétendit nommer son héritier Charles.



— Je veux un nom qui ne fasse pas retourner le monde.

A force de sourires, Mme Potterat obtint que Charles se transformât en Carlo. Par gain de paix, Potterat se soumit.

— Va pour Carlo ! Ça ne le fera pas mourir un jour plus vite.

Une simple haie séparait le jardin de Potterat de celui où régnait Justin Schmid, le gendre. Les deux

hommes, on le sait, ne s'appréciaient guère ; l'un tout en bonhomie, en paroles, en gestes, l'autre tout silence, jaloux, au surplus, des petites rentes qui permettaient au beau-père de vivre sans trop de soucis. Que le dit beau-père eût encore le toupet de vendre des légumes à quelques amis, à quelques cuisinières, cela plongeait Schmid dans des colères dont il était facile de s'apercevoir encore qu'elles fussent muettes. Les rires énormes qui fusaient à tout bout de champ par-dessus la haie l'horripilaient. Il y avait pourtant un sujet de conversation tout indiqué.

— Et cet héritier ?... C'est pour quand ?... Dites à Louise de se dépêcher. Le nôtre a déjà deux mois. Ça serait joli, un oncle et un neveu du même âge...

Carlo tétait encore quand Louise mit au monde un fils. On l'appela Louis. Respectueux, Potterat et sa femme se penchèrent sur l'enfant qui vagissait.

— Est-il gros, au moins ?

— C'est tout votre portrait, Louise, opina Mme Potterat. Mais il sera blond comme son père...

— Tant pis ! dit en sourdine Potterat, qui reprit à haute voix :

— Salut, citoyen !... Comment trouves-tu ce monde ?... Ce monde ! Il y en a des plus beaux, il y en a des plus moindres. Il faut prendre son mal en patience : dans septante ans, tu seras bien près du bout. Tu en verras des roses et des noires, comme chacun. L'essentiel est d'avoir bon estomac et bonne conscience. Le reste vient par surcroît.

Schmid, taciturne, regardait son beau-père du coin de l'œil.

— A-t-on jamais vu un sourd-muet mieux réussi ! Si le bon Dieu, au jugement, lui demande compte de ses paroles, l'examen sera vite au point final.

Ainsi songeait Potterat, peu après, en plantant des tomates. La besogne achevée, on le voyait remplir ses arrosoirs, marcher à petits pas, les arrosoirs à bout de bras, le tablier largement arrondi, les bretelles enfoncées dans les plis des épaules, la figure épanouie par le bonheur de ce matin de mai. De l'autre côté de la haie, Justin Schmid accomplissait silencieusement le même travail, méthodique, avare des distances, avare de fumier dont le tas ne diminuait guère. Plus prodigue, le soleil visitait les jardins jumeaux, la maison aux deux entrées, accusait le tranchant d'un outil, se faufilait en flèche jusque dans le taillis des framboisiers. Suivant un sentier, queue haute, moustache au vent, mendiant des caresses, le chat Mi-Fou avait rejoint son maître.

— Tu te fais vieux, mon ami, lui dit Potterat. Ce lombago, va-t-il mieux ?

Mi-Fou miaula une réponse.

— C'est bien, fit le maître. J'aime les matous qui causent, moi.

Ces paroles volaient dans l'air lumineux à la rencontre de Justin Schmid. D'autres les accompagnaient.

— Vous les plantez trop serrées, ces tomates... Elles aiment l'air... Il leur faut de la place pour s'ar-

rondir, pour se contempler les unes les autres, pour devenir belles rouges...

Schmid détestait les conseils. Potterat les prodiguait. Une voix sourde, inexercée, répondit donc :

— Chacun son idée !

— Sacré gaillard, marmotta le commissaire en empoignant un arrosoir. Tout en manies, en méfiances, en routines, en regards mi-clos... Ça ne constitue pas un citoyen tant attirant...

Potterat adorait la société. Il lui fallait un auditoire. Rien ne lui plaisait autant que les soirées passées entre amis, les verres que l'on choque en prononçant les paroles traditionnelles, les anecdotes saluées par de gros rires. Il s'était donc affilié à la *Chorale des amis*, à la *Brise du lac*, fanfare tonitruante, à diverses autres sociétés poursuivant des buts élevés... Pour donner satisfaction à cet appétit de sociabilité, le commissaire, à coups de sécateur, ouvrait des brèches dans la haie qui bordait la route. Fréquemment, on l'y voyait apparaître, appuyé des deux coudes sur les créneaux de verdure, le torse si puissant qu'il emplissait hermétiquement l'intervalle.

— Ça va, dans cette police ? demanda-t-il un jour au sergent Delessert.

Un silence, un rire muet. Delessert reluquait un prunier chargé de fruits.

— La police ?... Ça change, ça change. Dans le temps, on y allait à la bonne flanquette. Maintenant, c'est du prussien. Ah ! vous en êtes sorti au bon moment... Joli métier que le vôtre ! On sème, on cueille, on mange des pêches.

Un peu honteux de couler une vie aussi douce, Potterat revint à sa question :

— Quoi de neuf dans cette police ?

— C'est toujours la même chose : on arrête les petits voleurs, on laisse courir les gros. Il y a quinze jours, on a repincé Bélisaire pour la trente-deuxième fois. Mendicité, colportage sans patente, maraude. Enfin, vous le connaissez mieux que moi. On l'a relâché samedi. Gare vos fruits ! Il pratique dans le quartier.

— Diable ! Ça m'explique bien des choses.

Depuis quelques jours, en effet, un être mystérieux faisait choir les pêches duvetées dans la crasse craquelée de ses doigts. On accusait les merles, jusqu'au soir — onze heures sonnaient aux clochers, la lune guignait par la fente d'un nuage — où la poigne de Potterat, refermée sur une maigre épaule, entraîna vers le hangar aux outils un homme dont l'ombre dessinait un chapeau retenu par les oreilles, un dos minable, des jambes grêles perdues dans un pantalon aux plis d'accordéon.

— Charrette !... crachait Potterat. On vole du pain, on ne vole pas des pêches ! Attends seulement que je t'assomme avec un manche de pelle... J'en ai justement un en bois dur... Poison de gaillard ! S'attaquer à un propriétaire !

Amusée, la lune persistait à répéter sur le mur du jardin la panse de Potterat, la silhouette étirée du voleur.

Dans le hanger, une lanterne fut allumée.

— C'est lui, pardi, soupira Potterat.

Lui, c'est-à-dire Bélisaire, l'enfant gâté de la police, l'ivrogne lyrique et doux comme un enfant, le maraudeur discret, amoureux des routes, des talus, des bois, des auberges assises aux carrefours, Bélisaire, puant et rapiécé, la chique au creux de la joue gauche, l'œil clair et la barbe en broussailles.

— Rosse ! débuta Potterat d'une voix si basse et si tendre, malgré tout, que des larmes en vinrent aux paupières de l'incorrigible fantaisiste. A ton âge, camber les barrières, s'aguiller dans les pruniers !... C'est de l'extravagance, rien d'autre. C'est des mœurs qu'on peut qualifier d'inqualifiables ! Parfaitement ! Soulever des pêches et des prunes quand on a l'âge d'être grand-père !

Un silence suivit ces paroles. Détourné, Bélisaire ne montrait plus sa face étroite de renard, mais son profil de Polichinelle.

— Ça ne va plus depuis que vous avez quitté la police. Pour un rien, maintenant, ils vous arrêtent sous prétexte qu'on les énerve... On ne peut plus rôder comme dans le temps. On n'est plus compris par les nouvelles générations. Aussi, une fois ou l'autre, un soir de pluie, on aura vite fait d'empletter une corde... L'arbre est déjà choisi...

Les bras croisés, remué par cette voix plaintive, Potterat regardait Bélisaire ; dans sa barbe, que de poils blancs !... As-tu vraiment le droit, toi, propriétaire, retraité, remarié, de tancer ce chemineau au front fuyant, ce solitaire dont l'échine se ploie ?

— Ecoute, Bélisaire, dit-il enfin avec tant de bonté

que l'oreille pointue de l'homme s'en réjouit, combien de semaines bois-tu par mois ?

Un grognement éluda la réponse.

— Voyons, tu aimes la campagne ? Planter, arroser, cueillir les radis, les groseilles, fumer une pipe tout en bêchant bien à la douce, ça doit te convenir, hein?

— Oh ! il y a pis que ça...

— Veux-tu essayer chez moi pour quelques jours ? Si ça marche, on pourra prolonger. Il me faut quelqu'un. Il y a trop de petits ouvrages par là, je ne peux pas tenir tête. Et puis j'ai acheté deux chèvres. Il me faudra louer un bout de pré, faucher... Logé dans la mansarde, un vieil habit de temps en temps, cinq francs au bout du mois, c'est une belle fin pour un gaillard de ta trempe. Mais si tu fais au satyre par là, si tu rentres trop souvent en état d'ébriété nettement manifeste, sûr que je te repose sur le chemin... A ton âge ! Tu viens vieux, rhumatisant, toussotant. Il est temps de t'asseoir dans du définitif. Oui ou non ? Si c'est non, route dedans à cause des prunes. Si c'est oui, je te conduis direct à la mansarde.

Imaginatif, Bélisaire vit, sur un coin de table, l'assiettée de soupe chaude. Et une paillasse à soi, une mansarde d'où l'on peut, par l'œil-de-bœuf, toucher les tuiles, caresser les hautes branches du tilleul, parler aux chats, aux moineaux... Ce jardin lui plaisait. Sans compter qu'on lui permettrait bien quelques incartades. D'émotion, Bélisaire s'était assis, le cœur chatouillé par cette affection qui venait à lui. Potterat comprit qu'il acquiesçait.

— Amène-toi... Demain, on te mettra au courant.

Dès lors, Bélisaire eut sa place dans la maison. Habile, il raccommodait les outils, il réparait la cage des serins, il s'ingéniait. Mme Potterat exigea pourtant qu'il prît un bain du lac et elle le fournit d'une éponge et d'un morceau de savon. Bélisaire rentra propre et un peu saoûl. Comme on le morigénait, il répondit doucement :

— Oh ! les bains ne me valent rien...

La manière dont on prononçait son nom attacha Bélisaire au logis. On avait des attentions. On lui donnait du tabac. Du fond de son berceau, Carlo lui souriait. Il disparut pourtant une fois ou deux, revint à pas de loup, pénitent, efflanqué, larmoyant, heureux de s'accouder devant la soupière ventrue, heureux des gronderies qui montraient qu'on tenait à lui.

— Te voilà, sacré moineau, disait simplement Potterat.

Pourtant, avec l'âge, on se lasse de tout, même des routes. Le chemineau le constatait :

— Rôder, ça va jusqu'à soixante ans... Après, il faut du fixe...

Comme novembre espaçait les travaux et que Bélisaire, moins occupé, regardait du côté de la pinte, Potterat lui dit un jour à brûle-pourpoint :

— Dis, si on montait un poulailler ?... Quelque chose d'extra... Un hôtel de premier ordre...

— Hardi !

Consultée, Mme Potterat se rendit sur les lieux. Le projet lui sourit.

— Je voudrais du rustique, du cossu, du simple en même temps.

— Laisse-nous faire...

Des jours et des jours les hommes besognèrent. On tressa du chaume. On peignit aux flancs de la maisonnette des volets vert et blanc. Conduisant à la porte, une planche modérément inclinée. Au-dessus de cette porte, un écusson au centre duquel on pouvait lire : *Liberté et Patrie.* Et plus bas ce distique :

Homme qui travaille et poule qui pond
Sont dignes tous deux du même renom...

Une palissade marqua les limites du domaine... Quand tout fut prêt, on fit d'une caisse une cage à claires-voies, on la chargea sur une petite voiture et l'on se rendit à la bonne adresse. Au retour, de brèves réclamations s'échappaient de la caisse, un gloussement continu, des coincoin énergiques, des cris sans nom quand le véhicule cahotait sur les pavés inégaux.

— C'est la ménagerie à Barnum ! fit un mauvais plaisant.

— Si vous voulez vous introduire, il y a encore une place dans la catégorie des singes, riposta le commissaire avec hauteur.

Insensible aux quolibets, fataliste, Bélisaire, les mains à la limonière, allait son chemin, la barbe au vent, un œil mi-clos, son maigre corps enfermé dans

une houppelande de la couleur des choses qui n'en ont pas.

Les voisins, Burnand, Griotte, Bigarreau, assistèrent au lâcher des volatiles : canes et canards sortirent en se dandinant, les dindons en jetant des cris horribles, l'oie avec gravité, la tête haute, le coq et les poules en longue procession apeurée. Schmid lui-même apparut. Jaloux, il eut ce mot :

— Vous leur donnez presque trop de place...

Enthousiaste, Potterat ouvrit les bras à son idée :

— Moi, il n'y a rien qui me chagrine comme ces réduits où les poules sont dans la nécessité de pondre leurs œufs debout... Il faut de la place et un arbre pour ceux et pour celles qui tiennent à la vue... Pour les canards, un ruisseau... Pour les acrobates, trois étages de perchoir... Aussi les œufs veulent rire dans leur coquille... Je les garantis sur mesure... Ils auront un goût de beau temps, de soleil et de joie... Il y a de ces œufs qui vous restent sur l'estomac rien qu'à cause de la bile que les bêtes se font quand on les tient dans des caisses.

Dès que les voisins se furent éloignés :

— As-tu vu Schmid ? fit Potterat à sa femme. Rien que des objections à la bouche... C'est un genre d'homme que je n'arrive pas à m'assimiler...

— Tais-toi, David. A cause de Louise, il faut s'abstenir... Chacun dans son jardin, après tout. A quoi bon se niaiser ? Chacun son genre.

— Ça, c'est sûr ; seulement, je préfère le mien...

Sur toutes choses, on le sait, Potterat avait des

opinions nettes. Le premier dimanche du mois il se rendait donc à l'église. Une habitude. Peu lui importait le nom du prédicateur. Assis sur le dernier banc, dans l'ombre projetée par la tribune de l'orgue, il écoutait le ronron de la voix, dormait un peu pendant le développement du second point, se levait et chantait quand il le fallait. En été, quel petit auditoire ! Décidément, ça passe de mode ! songeait Potterat. Dehors, le brouhaha des passants, les toilettes claires devinées à travers les vitraux à vingt francs le mètre carré, les mugissements des trompes d'automobiles disaient aux gens assis sur ces bancs durs :

— A quoi pensez-vous ? On s'amuse mieux dehors !

Cependant, tombant du haut de la chaire, une voix opposait les biens spirituels aux biens matériels.

Au repas de midi, devant une assiette où voisinaient carottes, navets et tranches de bouilli, Potterat parlait.

— La religion, par le temps qui court, c'est une affaire délicate. Prêchez le diable, ça épouvante les gens. Si vous leur dites qu'ils sont tous sauvés, va bien, vogue la galère !... Si vous mélangez les deux points de vue, ils n'y comprennent plus rien... C'est rude délicat !... Et puis, ces aéroplanes, ça ne pousse pas à la dévotion. Vous comprenez, tous ces types qui grimpent en haut le ciel, ils n'y trouvent que des nuages... D'autre part, c'est sûr qu'on n'est pas des chiens, du moins pas tous. La religion a raison, mais elle est dure à pratiquer. Il en faut. Le tout est de savoir la présenter : une jolie description de paysage,

la patrie est sur nos monts, un pour tous, tous pour un... la mort... la résurrection, un jugement qui ne décourage pas le monde, quelque chose d'accueillant



où l'on puisse expliquer son cas, plaider les circonstances atténuantes. Par contre, si on parle de perfection, rien de fait!... On sait bien tous ce que c'est que la vie! Il y a des fois où l'on est obligé de biaiser, de ménager la clientèle... Oui, pour attirer le monde, il faut une religion démocratique, bon enfant... Qu'en penses-tu ? Bélisaire.

Effaré, Bélisaire baissait les yeux sur son assiette.

— Je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper de ces questions. On n'a jamais eu le costume qui convient pour aller dans les églises...

Mme Potterat saisissait le bras de son mari.

— Ne parle pas de ça devant le petit. Il commence à comprendre...

— Tant mieux ! Je ne tiens que de bonnes raisons...

Avril revenu, choisissant un bel après-midi, Potterat se rendait au cimetière. Il émondait les buissons recouvrant la pierre de façon à ce qu'on vît bien le nom de sa première femme : *Jenny Potterat*. Des

merles chantaient. Sous la voûte sombre des feuillages, leurs voix frêles se perdaient.

— Tu vois qu'on se souvient !... disait Potterat.

Et il allait aussi devant la tombe de Bolomey, le premier mari de sa femme. A lui, il disait simplement : « Salut ! » Il disait cela très sincèrement, ayant horreur du silence. Puis il suivait les avenues. Celui-là s'était pendu. *J'ai achevé ma course et j'ai gardé la foi*, affirmait l'inscription. Cet autre avait bu sa fortune. Celle-là, divorcée... Celle-là... Quand on a été trente ans dans la police, on en retient des histoires ! Décidément, il vaudrait presque mieux que le bon Dieu ne sût pas tout... « On en fait trop dans ce monde ! Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une résurrection en bloc. On veut ressusciter par équipe, et le vingt pour cent, pas davantage. »

Chaque année, Potterat retrouvait les mêmes impressions qu'il exprimait en termes semblables. Puis il revenait encore auprès de sa pierre. Tout autour, les violettes criblaient le gazon de taches douces à l'œil. Il en cueillait quelques-unes. Il s'éloignait, emportant son arrosoir. Dans le cimetière neuf, des pierres très blanches, des bouquets fanés, des verroteries. Et parfois un mort que l'on amenait, des fleurs qui cachaient la caisse noire, des pas, un long cortège de vivants que les rayons du soleil couchant nimbaient de clartés ironiques.

— Ça manque de musique... Une prière, ça va bien. Mais rien ne remplace un chant, un bel air de fanfare... Ça remue plus que tout...

De retour à la maison, Potterat disait à sa femme :

— J'ai été leur dire bonjour au cimetière... Ils dorment bien paisiblement...

* * *

Les saisons coulaient, égales, chacune ramenant mêmes occupations et mêmes gestes... Au printemps, le torse moulé dans un tablier vert, un sécateur à la main, des fils de raphia entre les dents, Potterat errait par les allées étroites du jardin, à l'affût d'une pousse gourmande, d'une branche rompant un alignement : framboisiers, pêchers, pruniers et poiriers subissaient une quotidienne inspection... Le joli bruit sec du sécateur vivement refermé !... Surexcitées par la tiédeur de l'air, les poules pondaient et chantaient tout le temps. La treille pleurait sa sève, des parfums sortaient de partout, du linge blanc séchait... Des nids, des appels attendris, le premier vol... Paternel, régnant sur ce petit monde de becs ouverts pour la pâture, Potterat saisissait Mi-Fou par la peau du cou. Il l'enfermait à la cave, des jours et des jours, non sans lui expliquer les raisons de cette incarcération :

— Tu comprends, il faut que chacun vive... Egalement, les manger quand ils ne savent pas voler, ça n'est pas du courage... Attends à plus tard, lorsqu'ils viendront après mes fraises. Alors, tu t'aplatis sur le ventre, tu rampes... zon ! et tu emportes le plus gros dans la charmille au moment où il cueillait la plus belle fraise... Ça, c'est la lutte loyale... Tu voles... Je te mange... Compris ?

Assis sur une caisse, Mi-Fou répondait que oui.

Le soir, on vendait les légumes. Et c'était le défilé des cuisinières, Mlle Eva, Mlle Olga, Mlle Aimée, et des membres de la fanfare, et des amis d'Ouchy, Logeon dit Myosotis, Noverraz dit Moi et mes Bottes, le Bleu, un géant terrible dans les rixes, le brûle-gueule vissé entre deux dents, et Delessert, et le flûtiste de l'orchestre qui achetait des carottes pour son régime, et Regamey, le comptable, qui pour un rien parlait de couvrir les frontières, et puis des agents de police amateurs de tomates. Tout ce monde se groupait sous l'avant-toit de Potterat. Et l'on causait.

— Tu as un nez de combien ?... demandait Delessert à Bélisaire. Il t'a bien coûté dans les dix mille francs ?

Bélisaire, qui arrosait les fraises, répondait que c'était un placement de toute sûreté. Philosophe, son arrosoir vidé, il bourrait sa pipe.

— Madame dépense mille francs par an rien que pour le parfum, contait Mlle Eva, une rousse maigre en bonnet et tablier blancs.

— Et la mienne ne pense qu'à ses deux chiens. Monsieur, les enfants, ça vient après. C'est tout pour les chiens. On les baigne chaque jour dans l'eau tiède. Aussi, ils sont tellement gras qu'ils ne peuvent seulement pas monter l'escalier.

— C'est une femme tarée ! opinait Delessert.

Et le Bleu ajoutait, mélancolique :

— Tous ces riches ont quelque chose par la tête !

— Bah ! il faut de tout pour faire un monde, ré-

sumait Potterat, conciliant. Après tout, on a chacun ses manies : parfum, chiens, bouteille, mandoline, timbres-poste... On est là pour se supporter.

Mme Potterat mettait le point final à cet échange de vues :

— Ne dites pas du mal de la richesse. Pouvoir commander, s'installer comme on l'entend... de jolis meubles... de jolies relations...

Après juin, le bel été... Heures chaudes, heures parfumées, heures vibrantes du susurrement de tant d'ailes ; gloire des plantes fleuries, des corbeilles emplies de cerises... Les volets clos à la maison blanche, le ruisseau tari, les canards blottis à l'ombre. Se balançant au-dessus de la haie, les chapeaux des pensionnaires en promenade. On fait la confiture. Potterat pèse le sucre, ouvre le cœur des mirabelles, goûte à tous les pots, pince amicalement les joues de Louis et de Carlo qui montrent des frimousses barbouillées de sucre fondu.

— Assez, David. Les petits seront malades.

— Que non ! Une indigestion de confitures, ça ne fait jamais de mal.

Et le quinze août, toujours, aidé de Bigarreau, Potterat récoltait le miel de ses deux ruches. Il avait beau recouvrir son visage d'un voile épais, ficeler ses manches aux poignets, son pantalon aux chevilles, une abeille en révolte trouvait voies et moyens de forcer la consigne. Un cri brusque : Tonnerre de bête ! une fuite dans les groseilliers, des gestes éperdus, des révérences profondes, des frictions énergiques.

— Tu t'énerves, criait Bigarreau. Il semble que tu arrives à la fin d'un discours patriotique.

— Aï ! Aï ! répondait Potterat, plié en deux derrière un pommier nain.

L'abeille avait planté son dard dans la nuque violette sur laquelle les coups de poing tombaient en grêle.

— Charrette ! chaque année elles me piquent à la même place.

— Si elles piquent dans le trou de l'année passée, tu ne dois rien sentir.

Désormais, Potterat se tenait à distance, important, fertile en conseils jetés d'une voix de stentor, un poireau pressé sur la nuque, prêt à détaler dans les buissons à la première alerte.

Suivis d'un tourbillon blond, les cadres, un à un, quittaient les ruches. On les emportait dans la chambre à lessive aux fenêtres bien closes. Armé d'une truelle aux bords tranchants, Bigarreau désoperculait. Dépoitraillé, les manches retroussées jusqu'aux coudes, Potterat tournait la manivelle de l'extracteur, dix tours lents, d'abord, puis on augmente la vitesse, et la machine ronfle comme un gros bourdon, et le miel, soudain, qui coule sans bruit dans le pot de grès, semble un rayon de soleil prisonnier... Dehors, le jardin n'était qu'une querelle bourdonnante. Furieuses, lancées comme des balles, les abeilles heurtaient les vitres des fenêtres, tournaient cent fois autour de la maison, volaient à la ruche, en ressortaient plus enragées encore.

Très grave, Bélisaire pesait les « toupines ». Et il annonçait :

— Dix kilos... Quinze kilos... Vingt kilos!... Et puis du bon !... C'est comme si on mâchait des fleurs.

— Tu le détruis à mesure !... protestait Potterat.

Enfin, à la nuit tombante, on gagnait la maison où Mme Potterat et Carlo, prudemment enfermés, attendaient la fin des opérations.

— Fermez la porte !... criait une voix.

L'omelette fumante, la salade, le jambon, le café qui chante, la bouteille souvent remplie... Avec sa figure de pître, la lune montait au-dessus des grands arbres.

— Bélisaire et moi, on lui fait concurrence, proclamait Potterat. Lui, le nez lui ballotte dans le visage, il a un œil tiré du côté du Jura... Moi, j'ai la nuque tellement enfle qu'elle badine avec le menton... On est joli !... On est mûr pour un cirque... A la vôtre tout de même !... On est parmi les heureux de la terre !... C'est sûr !... Hier, je passais devant une de ces nouvelles maisons à cinq étages. Ils étaient tous sur les balcons à bailler tant et plus... Au rez-de-chaussée, ils baillent parce qu'ils ont trop bien dîné, au premier parce qu'ils ont trop dansé la veille, au deuxième parce qu'ils ont des désirs de grandeur, au troisième parce qu'ils n'ont pas assez de distractions, au quatrième parce qu'ils ont sommeil, et au cinquième ils bâillent de jalousie... Tandis que nous, on est là qu'on mange le cochon qu'on a tué, la salade qu'on a cueillie et le miel qu'on a coulé... Vive nous !...

Maintenant que les abeilles avaient regagné leur demeure, on ouvrait les fenêtres et Potterat humait l'odeur montée de la terre chaude. La bonne terre ! Celle qui nourrit les buis de l'allée, celle qui pousse dehors l'épinard, le cardon, le chou-fleur, celle qui chasse la sève jusqu'au sommet des arbres...

— La police, c'était rude beau, mais il n'y a encore rien au métier de jardinier !...

— Et les mauvaises herbes ? objectait Bélisaire en se passant la main sur une échine courbaturée.

— Il en faut ! Sans elles, on viendrait trop paresseux...

Et la séance continuait.

* * *

Ce beau lac qu'il touchait du regard, Potterat l'aimait pour son eau bleue, plus encore pour les poissons qu'elle recèle. Contre une somme modique, le Bleu louait sa péniche où montaient précautionneusement Potterat, Vidoudez, le sergent Delessert, quand il avait un congé, Regamey, le « bombardon » de la fanfare. Cela produit toujours de l'effet quand la barque, sous une poussée vigoureuse, glisse sur l'onde souple.

— Bonne chance ! criait le Bleu.

On s'éloignait de la rive. Pour s'entendre, en voyage sur terre, il faut se ressembler. Et sur l'eau, donc ! On y est, on y reste. On ne peut pas dire : « Ça ne va plus, je m'en vais. » L'équipe était donc homogène. Delessert, le sergent, évoquait l'image d'un petit coq. Exact, ponctuel, avec des yeux à fleur de tête, on

devinait, rien qu'à sa façon de tenir le menton haut, à sa manie de prévoir des pêches miraculeuses ou des orages fabuleux, qu'il vivait d'imagination. Regamey ? Un enthousiaste sans tact, qui s'asseyait toujours où il ne fallait pas, qui adorait la montagne, les romances, le gâteau, mais qui avait ses heures de dépression, de mélancolie, de silence... En sa qualité d'employé de bureau, Vidoudez montrait toujours des taches d'encre rouge sur ses doigts potelés. Gourmand, original en diable, indépendant, il avait eu « du chagrin avec sa femme ». Divorcé, il se consolait avec sa pipe. Pour unir ces trois hommes, il fallait Potterat, son sans-gêne, ses indignations tempérées de bonhomie, sa manière d'attiser les querelles, de les calmer d'un mot, sa bonne humeur goguenarde, ses rires gras, surtout. Quand il se penchait par-dessus bord, pour apprivoiser le poisson farouche, sa face épanouie éclairait l'eau de reflets joyeux... De la rive au bateau, une nappe de clarté. Là-bas, au flanc des collines, le vignoble, les villages assis en rond avec leurs caves profondes, leurs ruelles... Une barque de pêche passait au mouvement lent des rames. Potterat interpellait les inconnus.

— En avez-vous pris beaucoup, de ces poissons ?

— Encore bien quelques-uns...

— Vous êtes-vous informés s'ils sont de la même mère ?

Des ombres souples glissaient sous l'eau.

— Ils se promènent, les gaillards. Il n'y a rien de plus flemmard qu'un poisson... En somme, ça n'est

pas leur faute : quand on n'a point de mains, le moyen de planter un clou ou de raboter une planche ?

De longs silences. Une femme, sur la rive, battait du linge. Emportés sur l'eau, les coups espacés semblaient courir vers la Savoie. Des cygnes nonchalants. Ciel, eau, montagnes, tout était azur. On se sentait heureux, baigné dans l'atmosphère tiède.

— Si la planche du fond venait à céder...

— La belle affaire !... Les gras flottent, les maigres se rendent direct au fond... Chacun sa destinée.

Des mains agiles tiraient le fil de l'eau, jetaient dans la barque, avec mille gouttelettes, un éclair d'argent qui était un poisson frétillant.

— Ils viennent rude petits !... constatait Potterat. Dans le temps, on attrapait les parents et les grands-parents... Maintenant, il n'y a plus que les enfants qui s'y laissent prendre... Il y a trente ans, on ne pouvait pas les ôter à mesure. Et des gros !... On s'asseyait au bord de l'eau, à l'ombre des grands arbres... Il faisait frais. Il faisait bon... On ne regardait seulement pas le bouchon... Le temps de crocher l'asticot et on levait la ligne... On mangeait de la féra matin et soir, et de la féra qui n'avait pas plus d'arêtes que du veau... Oui, en ce temps-là, il y avait des poissons dans l'eau, des gens à l'église et des grappes aux ceps... Aujourd'hui, allez chercher !...

— C'est vrai, poursuivait le sergent Delessert, ça ne pique plus comme quand on était gosse.

— Est-ce nous qu'on vient plus bête ou le poisson qui vient plus intelligent ?... demandait Vidoudez.

Cette question demeurait sans réponse.

Malgré ces propos pessimistes, sardines et perchettes s'entassaient dans les paniers d'osier. Un chant de cloche glissait sur l'eau, un train express fuyait en marge de la rive, jetant dans tout ce bleu son panache de fumée blanche. Midi. On dépliait les serviettes. Les bouchons sautaient. Le pain, le jambon, le fromage, les fruits prenaient une saveur particulière aussi loin du monde habité... Passait un vapeur pavoisé d'ombrelles multicolores. Un orchestre jouait et les vagues du sillage se soulevaient au rythme de la valse. Enthousiaste, Potterat levait son verre à la santé de tous ces inconnus. Il criait :

— A la vôtre !... Vive la Suisse !... Vive le canton de Vaud !

Personne ne répondait.

— Malhonnêtes ! Ces étrangers, si on voulait, on pourrait tous les expulser...

— Mon pauvre ami, constatait Vidoudez, la cordialité, c'est la vieille mode. L'autre jour, aux rochers de Naye, on était toute une bande. On s'est cru, au lever du soleil, de chanter *Salut, glaciers sublimes*. Il a fallu se taire... On n'est plus dans le goût du jour, Ce n'est que sur le lac, à deux kilomètres du bord. qu'on se sent encore un peu chez soi.

Chacun donnait son avis, proposait des remèdes héroïques à cette situation qu'un des interlocuteurs qualifia tout uniment d'« excentrique »... Au coucher du soleil, on regagnait le bord avec du bleu plein les yeux et plein le cœur.

A peine arrivé chez lui, le commissaire vidait son panier sur la table de la cuisine. Saisissant une sardine par la queue, il appelait Mi-Fou :

— Tiens, mon petit, prends des forces !

* * *

Et puis décembre paraissait au calendrier. Ayant mis ses mitaines rouges, Bélisaire recouvrait les chicorées de feuilles mortes. Un matin, tout était blanc. Pétri dans l'eau tiède, le son que l'on portait à la volaille fumait dans la froidure. Sous sa carapace de glace, le ruisseau ne chantait plus et la barbiche de Bélisaire accrochait au passage les premiers flocons.

Quand Carlo eut six ans révolus, le nouvel-an lui apporta un joli traîneau. Dès lors, il n'eut plus qu'une idée :

— Papa, mène-moi luger...

Durant trente ans, comme agent, puis comme commissaire, David Potterat avait traqué les lugeurs, engeance redoutée des vieilles dames et des gens pressés. Allait-il passer dans le camp des perturbateurs de la quiétude publique ? D'autres considérations tourmentaient aussi Potterat. Il se disait :

— La dernière fois que tu t'es lugé, c'était à Bioley-Orjulaz, en septante, l'année de tes premières fiançailles. En ce temps, tu étais dégagé des deux bouts, pimpant et fringant neuf, efficace en agilité... Plus on est gros, plus la luge trace... Tu vas passer par-dessus le gazomètre !

Un soir, pourtant, il se décida.

— Attrape ta luge, Carlo, on y va !

Ils rejoignirent l'essaim des lugeurs : Anglais coiffés de bonnets blancs, misses très maigres en chandail de couleur éclatante, gamins, garçons laitiers, cuisinières ébouriffées, et Bigarreau, et les pirates d'Ouchy, et les amis de la fanfare, voire même Bélisaire, un peu saoûl, qui dévalait la pente sur une sorte de caisse qui rendait un bruit sourd de pièce d'artillerie roulant sur une route dure... Tous les âges, tous les types, dans un vertige... Des cris... La griserie de la vitesse dans l'air glacé qui vous pince les joues.

— En route ! cria Potterat ému à jalousie... C'est pas malin : si on file à gauche, on talonne à droite. Si on dévie à droite, on talonne à gauche. Départ !

— Je ne peux pas m'asseoir, gémissait Carlo. Il n'y a plus de place...

— Pas tant d'histoires... Cramponne-toi... On part...

A quelle allure ! Auréolé d'un tourbillon de neige.

— On n'y voit rien clair, affirmait Potterat. Gare ! gare !...

L'avalanche abordait le tournant. Des clous impérieux mordaient la glace rebelle. Père et fils, indissolublement unis dans les bons comme dans les mauvais jours, disparaissaient dans un champ de choux où ils demeuraient, assis dans la neige.

— Charrette ! vociférait Potterat. Ça va bien, mais on n'y voit pas clair !... Je comprends le truc : pour faire la passée, il faut raser le bas du talus... On se penche... Un coup de talon à droite, une embardée sur la gauche et le cap est doublé... Départ !

On s'asseyait à nouveau, face au paysage. Un choc, un mouvement giratoire et l'on échouait au pied d'un reverbère, dans les bras d'une Anglaise.

— Quand on se luge, il faut savoir conduire ! affirmait cyniquement Potterat. On n'aborde pas comme ça par derrière des gens qui ne demandent rien à personne...

— Aôh !... expliquait l'Anglaise.

Et Potterat, généreux :

— Allez !... mais ne recommencez pas cette manœuvre... Ça n'est pas dans les règlements du lugeur. Un peu de loyauté, s'il vous plaît.

Dès lors, Potterat mena sa luge avec une incomparable maîtrise. Les yeux hors de la tête, la bouche largement ouverte dans un aboi incessamment renouvelé, il suggestionnait la pente, gourmandait la luge qui se cabrait, piochait des talons, guidonnait du torse, freinait sournoisement du ventre, sinon en fait, du moins en intention. Au bas de la pente, il triomphait sans modestie.

— Ils ne peuvent pas y faire avec les poids lourds !

Ce mot perdit Potterat. En pleine vitesse, une rencontre poitrine contre poitrine, des bras de naufragés noués autour de l'obstacle, une valse macabre, interrompue net contre un tronc d'arbre. Un homme aussi gros que Potterat, essoufflé, indigné, sortait de la tombe neigeuse où le Destin venait de l'ensevelir. Prêt à la rispote, Potterat, à plat ventre, se levait avec une souplesse dont on l'aurait cru incapable. Et soudain un éclat de rire : Potterat avait reconnu

Bigarreau, Bigarreau avait reconnu Potterat. Le commissaire trouvait le mot de la situation :

— Mon pauvre Bigarreau, sans nos mappemondes, on était flambé !... Il n'y a rien de tel pour adoucir un choc... Ça fait ressort...

Dix heures. Mme Potterat venait chercher Carlo. L'enfance est ennemie du mystère. Courant à la rencontre de sa mère, Carlo s'écriait, au comble de la félicité :

— On a versé trois fois... Une fois seuls, une fois avec une Anglaise, une fois avec...

Mais Potterat interrompait son fils avec autorité :

— Pardi ! La belle affaire... C'est les bons lugeurs qui font la cupesse...

* * *

L'hiver est long. Deux fois par semaine, le soir, laissant sa femme avec des voisines ou accoudée sur un feuilleton, Potterat gagnait en Etraz une pinte où se réunissait une société qui ne buvait que des vins du pays. Douaniers, employés des postes, petits fonctionnaires retraités, groupés autour des tables rondes, passaient au crible de leur bon sens et de leur goguenardise les faits du jour. A heure fixe, on repétrissait l'Europe, on adressait aux puissants des propos empreints d'une rude franchise, on perçait à jour les secrets des chancelleries, les projets des diplomates.

— On ne me peut rien en politique, proclamait Potterat. J'étudie les questions. Je lis entre les lignes. J'interprète les silences... Je cherche les idées de

derrière la tête et je les trouve... Quand un empereur visite la clientèle, offre des pendules, des épingles de cravate, moi je me dis : c'est quand le dompteur distribue les morceaux de sucre qu'il se propose de faire travailler les bêtes. Gare !

On écoutait Potterat. Avec lui, pas de surprises, pas de scepticisme, pas d'opinions changeant au gré du vent. Invariablement, il s'élevait contre les grèves qui inquiètent la société et augmentent le coût de la vie, contre la circulation des automobiles le dimanche, contre les hôtels « qui amènent par là un monde qu'on se croirait dans une volière », contre le socialisme, contre l'anarchie, contre le féminisme. « Une femme ?... Tricoter, coudre, moucher les gosses, mijoter les plats, tel est son sacerdoce. Pour le restant, nous, les hommes, on s'en charge... »

Pour couronner ces considérations, Potterat offrait gratuitement à ses concitoyens le secret du bonheur :

— C'est les maisons à six étages qui versent la folie dans le monde. L'homme n'est pas constitué pour végéter dans des casiers. A la longue, ça le met sens dessus dessous, plutôt dessous que dessus. Pour vivre heureux, il faut toucher la terre des deux pieds, se tremper les mains dans l'eau de la fontaine, arroser les plantes, appuyer l'échelle au prunier, sucrer ses fraises et digérer ses légumes. Il n'y a rien à ça !

Oubliant leur palier, la natte devant la porte, la fenêtre borgne du corridor, les auditeurs de Potterat sentaient une fraîcheur leur entrer dans le cœur. Quand la cloche de la cathédrale, lentement, dans

la nuit, frappait douze coups, on quittait la pinte. Des ombres insistantes frôlaient parfois le groupe qui parlait haut.

— C'est bon ! protestait le commissaire... En Turquie, à ce qu'on raconte, ils ne sortent pas les femmes. En Europe centrale, c'est les hommes qu'on ne pourra bientôt plus laisser circuler sans chaperon. Ces dames, avec leurs talons en caoutchouc, on ne les entend pas approcher. Elles marchent comme des chats qui veulent voler le saucisson... Dans le temps, on était combien plus retenu ! Ainsi moi, à vingt ans, j'étais plus naïf qu'une primevère. Quand je courtisais ma première femme, et même la seconde, je rougissais rien que de passer sous ses fenêtres. Tandis qu'aujourd'hui !...

Les autres soirs, Schmid, sa femme et son fils passaient un bout de soirée à l'*Eglantine*, lui raide, réservé, elle fidèle, consciencieuse, l'enfant, un gros petit plein de soupe et invraisemblablement roux, aussi silencieux et sournois que son père. Après leur départ, Potterat se répandait en récriminations :

— Quel gendre je me tiens !... Il ne boit pas, il a de la conduite, il économise, sûr !... rien que des qualités embêtantes ! Rien de liant, de savonné, de confortable.

Chacun a ses mots favoris. Potterat adorait le mot confortable, pour lui plein de sens et de nuances.

En février, la *Brise du lac* donnait un concert dans la grande salle du *Café de la Navigation*. Désireux d'y

tenir brillamment leur partie, Potterat, Bigarreau, Regamey et le Bleu avaient des répétitions partielles dans la « chambre » si hospitalière de l'*Eglantine.* Aux sons de la musique puissamment cadencée, tout s'animait. Les trois chromos représentant l'histoire de sainte Geneviève s'éclairaient du reflet des cuivres polis, les deux femmes de Potterat, au fond de leur cadre, souriaient ; aplati sous le canapé, Mi-Fou avançait une tête prudente, les oreilles collées au crâne ; Carlo dansait autour de la table. Assis derrière le petit calorifère en fonte, Mme Potterat, Bélisaire, penchaient la tête, battaient la mesure du pied.

— Ce bout-là doit avoir quelque chose d'arrondi, de ouaté, une saupoudrée de mélancolie, disait le maître de céans. Après la note pointée, c'est le grand jeu, quelque chose de martelé, de sautillant, de magnifique, qui doit pincer au creux de l'estomac. La première phrase, comme qui dirait, c'est de la musique d'église, la seconde, c'est un défilé de victoire... Hardi !... Mouillez-vous la lèvre... (des bouteilles étaient sur la table)... A trois, on part... Une mesure pour rien... Une, deux, trois...

Regamey, qui soufflait dans un instrument au pavillon formidable, tenait la partie profonde, mugissait avec véhémence, descendait aux abîmes, s'accrochait à une note caverneuse qu'il ne lâchait plus, les yeux dilatés, les joues rondes, un triangle dessiné sur le front par les veines gonflées. Des tuyaux de son trombone, qu'il vidait fréquemment, le Bleu balayait les verres sur la table. Mais le duo de valeur se jouait

entre Potterat et Bigarreau. Amoureux des cadences à trois temps, le commissaire possédait la plénitude du son, la majesté du phrasé ; l'intention de l'auteur, au reste assez appuyée, il la rendait avec sympathie, laissant tomber en pluie les notes des gammes chromatiques. Par moment, son bugle riait. Quant à Bigarreau, à lui revenait la tâche «de mener le chant». Ça, c'est l'affaire du piston. Et rien n'était plus drôle que cet homme ventru, à large face rouge, aux pommettes écarlates, à la moustache gauloise, qui avançait une toute petite bouche pour mieux tirer de son minuscule instrument des sons que le voisinage du « bombardon » faisait paraître perçants... La note finale, en point d'orgue, montait au plafond.

On se taisait alors un instant. Les quatre artistes, le nez dans un verre, attendaient le verdict de l'auditoire.

— C'est rude beau, articulait enfin Bélisaire.

— Il y a un passage qui m'a donné envie de pleurer, ajoutait Mme Potterat. Quel sentiment dans ce morceau ! Comment est-il intitulé ?

— *La dernière rose.*

— Et de qui ?

— De Poschammer... Dommage qu'il ait un nom parisien... A part ça, c'est d'un homme qui sait son métier.

On complimentait nommément les exécutants, Regamey peut-être un peu moins que ses partenaires, car il appartenait à cette espèce d'hommes modestes dont on ne prononce l'éloge qu'après leur mort.

Le concert achevé, les instruments déposés dans un angle de la chambre, Mi-Fou, dubitatif, sortait de sa retraite.

— C'est un fin connaisseur... Si vous lâchez une fausse note, il ferme les yeux. Dans les passages de douceur, hardi un ronron... Que de personnes dont on n'en peut pas dire autant !.. C'est rare un individu qui sente la musique, ce qui s'appelle sentir... Du temps où j'étais encore dans la police, j'assistais souvent aux concerts des orchestres, pour le service d'ordre, donc... Ma foi, en général, c'est de la petite musique. Ça se tient si on veut, les archets montent et descendent ensemble, ça finit en même temps, d'accord ! Mais alors rien que des dièzes, des bémols, des bécarres pour contrarier et des contre-temps... Les grenouilles et les merles ne font pas tant de ces histoires pour chanter... On dira ce qu'on voudra, c'est une musique de neurasthéniques, de noceurs et de flemmards. La musique populaire ne s'amuse pas à dessiner tous ces contours... Là, comme ailleurs, le peuple est souverain. Nous, on sait encore où on en est. Quand on aime, on le dit. Quand on est dépité, on pleure. Quand on a soif, on boit un verre. Tandis que ces gens qui voyagent jour et nuit en automobile, qui vivent dans le clinquant et sous les dorures, qui dorment le matin, et courent la pretentaine, quelle musique voulez-vous qu'ils fabriquent ?... Des airs pour les singes... Je ne sais rien de plus beau que l'ocarina à Bélisaire. Va la chercher, tu nous joueras *Gentilie batelière.*

Peu après, Bélisaire promenait ses doigts maigres sur l'instrument de terre cuite. Son profil de chèvre s'éclairait. Il ressemblait à un faune appliqué à charmer quelque nymphe folâtre. On l'accompagnait de la voix et du geste.

Gentille batelière,
Laisse là ton bateau...

Bigarreau eut une fois ce mot :

— Ça, c'est de la musique qui tient au chaud.

Onze heures. On se souhaitait le bonsoir. Un instant, par la porte ouverte, une traînée de lumière rose tombait sur le tapis de neige.

CHAPITRE II

« ...Moi, j'ai le coup pour les toasts... »

A huit ans, Carlo était un petit homme hardi, aux yeux critiques, aux narines emportées, qui ne pensait qu'à fabriquer des aéroplanes en papier. Tout en bêchant, Potterat observait les jeux de son héritier. Il disait à Bélisaire :

— Les gosses de maintenant n'ont qu'inventions par la tête... Ce gaillard me racontait, hier : quand je serai grand, je ferai l'aviateur et je te mènerai à Berne pour mille francs... En aéroplane ! J'aime mieux un tour en carrousel. C'est tout de même incroyable ce que ces gamins d'aujourd'hui sont différents des gamins de mon temps ! Il n'y a que la race humaine pour changer comme ça. L'ancêtre à Mi-Fou, celui qui a grimpé sur l'arche de Noé, avait même poil et mêmes goûts. Il n'y a que nous qu'on est ainsi travaillé par le diantre !

L'école occupait Carlo six heures par jour. « Sitôt libre, il nous met la rage par là », affirmait Bélisaire. L'enfant, qui ne respectait rien, ni personne, se plaisait, en effet, à imiter les gémissements, le boitille-

ment, les gestes bizarres du vieux. Bélisaire montait-il dans le grenier du hangar, le gamin se trouvait là pour ôter l'échelle. Il cachait les arrosoirs, la fourche, derrière les lauriers, et sa joie était au comble quand d'irrépétables paroles tombaient en pluie de la bouche édentée... Des hurlements. Les mères accouraient. L'oncle Carlo rossait son neveu Louis. Et quand la baronne russe, convoyée par Potterat, se penchait sur la giroflée de son choix, le galopin lui criait : « Madame, vous avez de la farine sur la figure ! » Le père talochait, fouettait, enfermait Carlo dans la cave. Après quoi, essoufflé, assis sur le canapé à ramages, il se laissait aller :

— Je te garantis, confiait-il à sa femme, que ce gosse se fiche de nous. Il ne rêve que vitesse. Il nous tient pour des diligences, rien d'autres, pour des meubles de l'ancien temps. Ce bout d'affaire est d'un orgueil ! Avec lui on a du pain sur la planche pour nos vieux jours !

— Que veux-tu ! Le monde change. Chaque génération a son genre. Il faut ça admettre.

Potterat se taisait. Les haricots tachetés, les pois jaunes, donnaient pourtant toujours des haricots tachetés et des pois jaunes.

— On est de la bonne époque, et puis c'est bon ! grommelait-il enfin.

Le siècle répondait que non par la voix de ses architectes, de ses entrepreneurs. A quelque cent mètres de l'*Eglantine*, des avenues rectilignes apparaissaient, des terrassiers abattaient les vieux murs, les vieux

arbres, comblaient, nivelaient. On parlait d'élargir le quai, de désaffecter l'ancien cimetière. Des magasins s'ouvraient un peu partout. Et le dimanche, sur la route, nouées les unes aux autres par un nuage de poussière d'où s'échappaient des beuglements de bête traquée, les automobiles couraient on ne savait où.

— Tas de fous ! soupirait Potterat. Et ces avenues ! Et maintenant cet hôtel !

Une haute façade, à demi-cachée par des conifères, dérobait depuis peu la vue des clochers de la ville. Du tennis, enclos de hauts treillis, des balles venaient choir parfois jusque dans les choux ou les carottes du commissaire. Tôt après, de grands garçons vêtus de blanc enjambaient la barrière. Dans son coin, Bélisaire grognait, trop timide pour interpeller des gens aussi bien mis.

Irrité par le tranquille sans-gêne de ces inconnus, Potterat fit un exemple. Comme un Anglais doté de pieds considérables se livrait à d'infructueuses recherches, il s'approcha par une marche oblique :

— Bonjour Monsieur... Ecoutez-voir mon raisonnement. Ces carottes, je les sème, je les arrose, je les esherbe. Pour les mener à bien, ça demande du temps, de la patience, du fumier, de l'argent. Pensez-vous que le fait de passer dessus un rouleau compresseur dans votre genre, ça facilite la pousse, la maturité et l'arrachage ?... Avec ces pratiques, vous me rendez la vie impossible... Que diriez-vous si je jetais des carottes dans votre tennis et que je fasse irruption dans le jeu pour les ramasser ?... Chacun

dans son terrain... Je ne cherche pas de niaise. J'explique un point de vue qui est le bon. D'autre part, je ne suis pas intransigeant. Il y a moyen de s'entendre : dites à vos collègues de passer chez moi une fois l'an, au premier printemps, par exemple, et vous ramasserez votre commerce d'une seule levée... Mais escalader cette barrière un à un et tout le temps, c'est contraire aux us et coutumes. Le droit à la propriété est garanti par la constitution !... Dans ces conditions, je vous prie de vous replier en bon ordre.

L'Anglais souriait à Potterat. Cette figure, ce ventre à la Pickwick, visiblement, lui plaisaient. Il se retira donc en bon ordre comme on le lui conseillait.

Depuis lors, quand une balle s'abattait dans les légumes, bon enfant, le commissaire la renvoyait à son point de départ. Parfois, pourtant, pour protester contre la civilisation envahissante, une bêche à la main il s'approchait du corps du délit qu'il enterrait proprement, avec des gestes de chat occupé à sa petite besogne. Et il disait entre les dents :

— La moitié du temps, quand je les renvoie, ils ne crient pas seulement merci. Je ne peux pas me crucifier et maigrir pour des gens d'une éducation approximative. Rave !... J'en enterre une sur trois. Il n'y a rien de tel pour fumer la terre !...

L'envahissement de la campagne par la ville attachait Potterat à son coin. Il en faisait un centre de résistance, une citadelle, un morceau du vieux pays.

— La petite ville, ça me va. Mais la petite grande

ville, ça ne coïncide pas avec l'intégrité de mon genre.

Pour se fortifier dans son intransigeance, Potterat allait à ses poules. Il leur parlait.

— Etes-vous contentes du coq ?... A-t-il des égards ?... Est-il galant ?... Entourez-le d'estime.



C'est le plus beau coq à douze kilomètres à la ronde. Un brahma pur sang. Il n'y a qu'à voir ces culottes de plumes qui lui descendent jusqu'aux ergots... Oui, mon brave, tu m'as coûté dix francs. Tu me conviens avec ton air de pasteur d'une secte. Tu es bon et sévère. C'est ce qu'il faut. Tu punis et tu par-

donnes. C'est ce qu'il faut. Ton kikeriki a quelque chose de définitif. Ça ne traîne pas, il n'y a pas de reprise, d'approximation, de ces terminaisons en voix de femme. C'est clair, c'est fort. Ça ne badine pas... Aussi, il n'y aura pas de marmite pour toi. Quand tu mourras, rassasié d'années, je t'enterre au pied du laurier. Il y a des animaux qu'on doit traiter en chrétiens...

— N'est-ce pas le moment de lui racheter quelques poules ? demandait Bélisaire.

— Que non, à quinze il en a suffisamment. Egalement, quand elles sont trop nombreuses pour pondre, elles se refient les unes sur les autres...

Essuyant du revers de la manche la goutte indiscrète qui perlait au bout de son nez violacé, Bélisaire s'inclinait devant la justesse de cette réponse. Des paroles indistinctes ronflaient dans sa barbiche blanche et brune, qui tenait du buisson givré et du chaume : « Elles vont bien, les tomates, disait-il... En voilà une qui tourne au rouge. Celles de chez Schmid sont encore fines vertes... Tant mieux ! tant mieux ! » Car le vieux avait épousé l'antipathie de son maître pour Schmid, ennemi de toute fantaisie, type du muet qui thésaurise.

Mme Potterat nettoyait ses légumes avec brio, lavait tables et planchers, époussetait, tendait des pièges à mouches ; souvent aussi, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, elle se confectionnait des chapeaux. Les chapeaux, son luxe.

— Tu comprends, expliquait-elle, quand j'étais dans le métier, la mode changeait au printemps et

en automne. Maintenant ça dure trois semaines. On est ridicule en un rien de temps.

Un instant silencieux, David Potterat plantait le chapeau sur son poing.

— Je ne sais pas si c'est la mode qu'il faut mettre à la raison ou la raison qu'il faut mettre à la mode. L'un ou l'autre. Les têtes sont rondes et on met dessus des chapeaux triangulaires. Ces pains de sucre, c'est pour les écervelées et non pas pour une personne posée comme toi...

— Mon pauvre David ! Tu ne voudrais pourtant pas qu'on se moque de ta femme...

Des amies, parées comme des châsses, venaient voir si Mme Potterat souhaitait assister aux régates. Pourquoi pas ? Juin riait au ciel et à la terre. La foule se déversait sur les chemins. Vêtues de blanc, les petites Mottaz se tenaient très raides.

— On va rigoler !... criait Carlo.

Assis sur le banc, à l'ombre de la treille, Potterat sommeillait.

— Vous venez ? lançaient les commères. On va à la fête.

Potterat entr'ouvrait un œil.

— A la fête ? Il fait trop chaud. Et puis je suis en manches.

Entre ses cils, il les regardait s'éloigner, Carlo, en costume de matelot, coiffé d'un béret sur lequel on lisait *Majestic* ; les filles du facteur en danseuses de ballet ; ces dames toutes voiles dehors, chapeaux fleuris et empanachés.

— Allez seulement, songeait le commissaire. Les

enfants, c'est du nouveau tonneau, mais vous, les anciennes, inutile de jouer aux évaporées... La bonne époque, pour une personne, c'est de dix-huit à vingt-cinq ans... Après, c'est de l'historique... A votre âge, l'étriqué, la fanfreluche, ça ne va plus. On a beau se serrer, ça rebondit toujours d'un côté ou d'un autre...

Et Potterat se reprenait à sommeiller, le murmure de la fontaine chantant dans ses rêves. Tiré de sa torpeur par deux canards en querelle, il regardait le pays qu'il aimait : communion des montagnes, du lac, du ciel, communion des arbres et des fruits d'or, bonheur tiède, silence parlant... Potterat fredonnait alors un chant patriotique, appris sur les bancs de l'école. Et puis, comme toujours le dimanche après-midi, il se rendait au vieux cimetière dont l'esplanade dominait les prés inclinés jusqu'à l'eau. La clef de cet enclos lui avait été confiée. Précaution bien inutile. Personne n'escaladait le mur, personne ne franchissait la barrière vermoulue. La foule laissait cet endroit, où n'errait plus aucune douleur, aux merles, aux lézards, à Potterat, à la joie de l'été. Tiges et fleurs s'y balançaient. Protecteur, paternel, les mains jointes dans le dos, Potterat rendait visite aux pêcheurs, aux blanchisseuses ensevelis côte à côte. Des rondes de moucherons, des roses devenues églantines, des parfums, des troncs agenouillés dans l'herbe... Faisant violence au beau silence, les rumeurs de la fête escaladaient les pentes.

— Les morts dorment, les vivants boivent et dan-

sent, disait Potterat à haute voix. Drôle d'invention que la vie !

Volontiers il s'arrêtait devant une tombe abritée sous un cyprès qu'une glycine enveloppait de ses grappes bleues où chantaient les abeilles. *Florence Smith, 18 ans.*

— Une Anglaise... Cette idée de mourir aussi loin de son pays...

En compagnie des grillons et des sauterelles, Potterat savourait la douceur romantique posée sur cette pierre jusqu'à ce que la musique du bal réveillât son amour pour la vie.

— Dix-huit ans !... Ça devrait être défendu de mourir à cet âge...

A pas lents, Potterat rentrait chez lui, non sans inspecter les plantages des voisins. Un bruit le poussait à guigner par-dessus la haie de Schmid. L'Argovien cueillait des fraises, Louise des petits pois.

— Gare ! criait la voix du commissaire. Travail du dimanche prend toujours sa revanche...

Bélisaire jouait de l'ocarina. Couchés sur le flanc, poules et canards somnolaient. Seul le coq brahma, la tête de côté, inspectait le ciel, jetant un cri de défi aux alouettes.

— Je n'aime pas les jaloux, lui disait son maître. Il y a des bêtes à chanson et des bêtes à poulailler. Chacun son rôle, chacun sa place...

Et il revenait s'asseoir sous la treille. Des rayons ricochant sur l'eau du bassin promenaient des éclairs

sur la façade de la maison, sur les tuiles du toit dont l'œil-de-bœuf inspectait l'horizon.

— Potterat, mon cher ami, monologuait alors le commissaire, tu ne sais pas ta chance, tu ne la sauras jamais... Les hirondelles pour locataires, les choux pour voisins, le lac pour vis-à-vis... Ni cancans, ni procès... Sont-ils plus heureux au paradis ?... Probablement que non, car ils n'y fument pas la pipe...

* * *

Potterat ne courait pas à toutes les fêtes. Il choisissait les siennes. Et il disait à son ami le Bleu :

— Je ne vais pas me montrer partout comme il y en a qui font, qui s'éreintent tous les dimanches, qui mangent de la poussière et s'étonnent d'avoir l'air vieux le lundi matin. Les fêtes, c'est comme les orages : il en faut des bons, mais peu... D'abord, il convient de savoir pourquoi on s'amuse et avec qui... Moi, il me faut des gens de tout repos, qu'on sache quand ils sont nés, où, leur profession, leurs manies, leurs embêtements, les circonstances de leur existence, s'ils ont des enfants et combien. Ma fête à moi, c'est celle de la Fanfare et de la Chorale. C'est des sociétés qui ont un but récréatif dans le bon sens du terme. Le chant et la musique, quoi de plus digne d'estime ?... Ça soutient, ça dissipe les chagrins, ça conduit sur les hauteurs, comme disait un membre du Conseil d'Etat, ça dilate cœur et conscience... Je me réjouis comme un gosse de cette course au Bouveret, le dix juillet, surtout cette année que les

dames nous brodent un drapeau qu'on peut qualifier d'artistique... On m'a chargé du discours de remerciements... Ça m'émotionne autant que quand, dans la police, à la gare, j'ai fait le salut militaire au roi d'Angleterre... Un discours ! Il y a discours et discours... Débiter des bêtanies, c'est accordé à chacun, mais exprimer un état d'âme, remuer le fond, piquer une fleur ci ou là, broder un développement, aboutir à un mot de la fin après quoi il n'y a plus qu'à s'éponger, ça c'est un programme plus âpre à réaliser...

A quoi le Bleu répondait :

— Moi, quand je prononce un discours, je dis : A la vôtre ! et puis c'est bon... Vous, c'est différent. Vous causez facilement.

Potterat se rengorgeait.

— Oh ! facilement n'est pas le mot... Je cause... C'est déjà quelque chose.

Retiré dans le secret du hangar, face aux arrosoirs béats, au râteau efflanqué, à la faucille en point d'interrogation, Potterat composait des morceaux lyriques où Winkelried, les montagnes, le drapeau, tous ceux qui sont prêts à couvrir la frontière voisinaient tumultueusement. Au matin, fumée que tout cela !

— Bélisaire, c'est toi qui le feras, ce discours !..

Bélisaire riait :

— Moi, les discours, je les fais sans paroles. Ça se passe en dedans...

— Tu as raison, c'est les plus beaux...

Et chaque soir, piston, bugle, trombone et bombar-

don émoustillaient le quartier. Pas redoublés, valses, airs populaires, chants guerriers s'envolaient au-dessus des arbres immobiles jusqu'à l'heure où l'on n'entendait plus que l'argentin grelot des grenouilles.

Enfin, le grand jour arriva. Un soupçon de lumière se posait déjà sur une robe étalée, sur des jupons empesés, sur les roses d'un chapeau, lorsque Potterat s'éveilla, s'étira.

— Charrette !... Debout ! C'est l'heure... On va manquer ce bateau...

Toute la ruche s'anima. On sifflait, on chantait. Potterat penchait ses joues rasées de près sur le panier aux bouteilles quand un cri de Carlo le jeta dans un grand trouble.

— La lapine à l'oncle.., la rousse, dans les choux..

Cette lapine de Schmid, un personnage, robuste, enhardie par de perpétuelles maternités, constamment en maraude, ne mangeant que le cœur des légumes... Déjà, sur les talons de Bélisaire, Potterat s'était précipité, guidé par l'étoile blanche d'un museau constamment déplacé. Dans ses bonds, le commissaire écrasait plus de choux que l'ennemi n'en avait jamais dévoré. Un cri de triomphe !... Les doigts de



Bélisaire se refermaient sur une oreille. Peu après, devant Schmid dont le regard sournois brillait, Potterat brandissait l'animal.

— Poison de bête ! Vous ne pourriez pas lui fourrer une muselière ?... Si je plante des choux, ce n'est pourtant pas pour nourrir cette usine à lapins !... Dans l'intérêt de nos relations futures, il s'agit d'exercer une surveillance plus rigoureuse... La prochaine fois, je lui astique un coup de poing derrière les oreilles, à cette lapine ; après quoi elle mangera des carottes dans l'autre monde.

Schmid, sans desserrer les dents, prenait livraison de sa bête au ventre rond.

— Encore en pantoufles !... s'exclamait Mme Potterat, au retour du chasseur.

— On ne peut pourtant pas se laisser insulter chez soi par une lapine !

Essoufflé, il s'appliquait à nouer les attaches de ses souliers. Mais les hommes gras ont des difficultés que les maigres ignorent. Leur gilet limite le champ de la vision... Les doigts s'énervent. On noue. On tire... Le cordon claqua avec un bruit sec.

— Charrette !... sâle marchandise. On devine de quel pays elle vient... Autant s'attacher les souliers avec des liserons...

Equipé de pied en cap, Potterat ouvrait enfin la porte, quand une idée l'assaillit :

— Ma lunette... ma lunette d'approche...

— Viens... Voilà dix minutes que Bigarreau et sa femme sont partis.

— Rave pour Bigarreau !... Zut pour sa femme !... Je veux ma lunette d'approche...

— Viens !...

— Où est-elle ?

— Viens !...

— Non !... Je renonce à cette course... Je l'ai payée, cette lunette, je la veux à mon côté et puis c'est bon ! Sinon je me recouche jusqu'à ce soir.

Carlo glissait un mot dans l'oreille poilue de Bélisaire qui s'empressait, escaladait l'échelle du grenier, trouvait la lunette près de l'œil de bœuf d'où la vue est si belle. Mettant à profit cette agitation, plongeant la tête dans un panier, Mi-Fou en retirait une tranche de jambon qu'il emportait vivement sous un bahut. Nouvelle bagarre.

— Charrette !... Mi-Fou !.. Sûr qu'il a déjà fait le saucisson... On va périr de faim toute la sainte journée... Du diantre !... Entre cette chatte et cette lapine, on est bien entouré. Maison de confiance !... Départ !...

On se précipitait. Son beau chapeau chaviré sur une oreille, Mme Potterat courait en poussant de petits cris plaintifs, Carlo gémissait sous le poids du panier aux victuailles ; Potterat, poussif, son bugle dans le creux du bras, le sac aux bouteilles sur le dos, lançait aux échos, d'une voix funèbre :

— C'est raté... inutile !... Il est fait ton discours.

Cependant, là-bas, fanfare en tête, la hampe d'un drapeau dressé au-dessus de la houle des têtes, un cortège déroulait ses anneaux.

— Charrette ! on les a !...

Accablant d'ordres véhéments leurs muscles raidis, les Potterat gagnaient du terrain. Triomphant, la face ruisselante, gonflant son torse d'une formidable aspiration, levant son bugle dont les reflets sautèrent dans le ciel, Potterat, au beau milieu d'une mesure, mêla soudain son chant au chant vif de la masse... « Cette pince !... Quand Potterat est là, ça se voit, ça s'entend... » Ces paroles, Potterat les devinait dans le sourire des femmes, dans le dimanche en fête qui parle aussi. Il se sentait beau. La lumière dessinait sur sa peau tendue des reflets soyeux, les pointes de sa moustache doraient l'azur.

On s'embarqua longuement, commis, midinettes, Italiens et harmonicas, banquiers et cordonniers, et enfin, grossis du rayonnement de leurs instruments, ceux de la *Brise du lac* surveillés du haut de la passerelle par le rictus bronzé du capitaine.

— Remets-voir ton chapeau d'aplomb, disait Potterat à sa femme. Naturellement, avec un panache de cette dimension, ça fait chavirer tout le commerce.

On retirait la passerelle lorsqu'un cri bref se fit entendre :

— Halte !...

Visinand, le clarinettiste de la *Brise du lac*, tenant serré sous sa maigre aisselle son maigre étui, accourait à une vitesse considérable. Acclamé par la foule, molesté par le pilote, il franchit le trou béant tendu du débarcadère au pont du vapeur, révélant une se-

conde au public des tibias enfermés dans des chaussettes de coton rose.

Perdu, ainsi que ses amis, parmi les commis blafards, les filles aux décolletés hardis, les Anglais qui se taisaient, les Allemands qui mangeaient, Potterat eut une seconde de découragement. Mais, bien vite, aux regards indifférents, aux bâillements, aux distances, aux extravagances, il opposa très simplement sa cocarde verte et blanche. La cocarde, c'est comme l'uniforme. Ça vous recommande. Ça dit aux petits crevés, aux cosmopolites : « Tu vois ce ruban aux couleurs cantonales ? Ça prouve qu'on est d'une société, nous. On se connaît. On a des enfants. On paye ses impôts... On va dîner et trinquer ensemble... Ça va, puisqu'on est né dans le même coin et qu'on compte y mourir le plus tard possible... On se ressemble de corps et de goûts... On est Vaudois... Si on a de la terre aux talons, c'est de la bonne terre. »

Remis dans son assiette, Potterat jeta aux montagnes qui couronnaient la foire humaine un regard d'intelligence. Puis, écoutant les ordres du directeur Sigrist, gonflant les joues, il éleva son instrument à la hauteur des lèvres.

— Attention... *L'Exilé*... D'abord retenu et puis du mouvement...

Visinand jouait en vieil enfant convaincu. Ce morceau semblait composé pour sa clarinette qui pleurait, sanglotait, soupirait tour à tour. Trombone, bugles et pistons n'existaient que pour lui faire cortège... Une mélancolie agréable s'insinuait dans les cœurs.

Sur la rive, murs, peupliers, maisons, glissaient sans bruit comme fixés sur une toile qui se déroulait avec le même ruban de ciel dans le haut où moutonnaient les mêmes collines hérissées d'échalas. Lutry !...

— Viens avec nous !... criait Regamey au radeleur.

— Jouons voir *Le gai chasseur*, proposait Potterat à Sigrist.

Cet air-là ne convenait pas à la clarinette. Submergé, les joues flasques, le maigre Visinand faisait penser à une linotte sans voix, alors que Potterat et Bigarreau, dont les cuivres ronflaient, évoquaient ces grenouilles gavées d'insectes qui s'offrent au soleil sur une feuille de nénuphar.

— Ils sont épatants, ces vieux !... soufflait la blonde de chez Wertenschlag au commis roux de chez Bonnard.

Mmes Bigarreau, Potterat, Giron, Regamey, Peytrequin toisaient ces jeunesses un peu folles qui pouffaient dans leurs gants.

— Ça gagne cinquante francs par mois, disait Mme Bigarreau, et ça veut poser pour l'aristocratie...

— De la dentelle dessus, de la misère dessous, renchérissait Mme Peytrequin.

Et Mme Potterat, avec un regret :

— Enfin, c'est jeune...

Les mouettes valsaient à ras de l'eau, les maisons brillaient dans l'air dansant. La machine du bateau, avec son gros bruit de respiration, haletait de bonheur. De son harmonica, un Italien tirait quelques

accords, sur quoi, ôtant des épaules son écharpe transparente, la blonde s'essayait à pirouetter avec son galant. Tout à son inspiration, Potterat fredonnait



son air favori : « *O bleu Léman, toujours grand, toujours beau, Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !...* » Les autres l'accompagnaient. Graves comme des juges, pour mieux attaquer les notes profondes les hommes posaient le menton sur la cravate, les femmes dédiaient au ciel les notes coulées. Un étranger coiffé d'un chapeau vert à plume de coq ouvrit son Bædecker avec ennui. Mais quelle gaieté sur les coteaux ! La rive se rapprochait, montrant ses clochers, ses maisons, la boucle d'un chemin, et aussi, gloire du pays, ses vignes hachées de murs, penchées sur le miroir bleu. Le cœur gonflé, Potterat lançait son chant à la pointe des monts, conversant avec eux, ni plus ni moins. Quelque chose de leur grandeur émigrait dans son cœur.

Montreux ! Ils descendirent tous, les commis, les

demoiselles en fanfreluches, les Italiens et leurs accordéons, les Anglais et leur silence, les Allemands et leurs chapeaux à plume et leurs complets réséda.

— Pardi ! ils vont aux rochers de Naye, au Château de Chillon, au Kursaal manger des gâteaux en levant le petit doigt... On est entre nous, maintenant...

Et Potterat braquait sa lunette d'approche.

— Il y a toute une société sur la Dent du Midi... Une dame se regarde dans un petit miroir de poche... Un monsieur mange du jambon...

— Donne ! donne !... criait Carlo. C'est pas vrai, il n'y a personne !...

— Petit nigaud !

Pendant que Regamey et Visinand discutaient la hauteur des sommets, Potterat se rapprochait des dames. Il leur expliquait le mécanisme des machines.

— En apparence, ça paraît compliqué tous ces trucs qui tournent, qui se frottent, qui s'éloignent, toutes ces tiges, toutes ces turbines... Rien de plus simple... On chauffe l'eau... Ça donne de la vapeur, naturellement. Cette vapeur suit les tuyaux, entre par le coin et anime tout le commerce... A cause de la vapeur, faut bien que ça tourne. C'est le contraire qui serait étonnant !... La vapeur, c'est de la force, la force c'est du mouvement, le mouvement c'est... parfaitement... Tout ça se greffe sur les roues qui sont dans l'obligation de fonctionner. Et alors le bateau avance...

Une dame risquait une question :

— Vous n'expliquez pas pourquoi ces pistons marchent en sens contraire ...

— Pardi! il y en a qui tournent sur soi-même et d'autres qui se contrarient... Pour que tout marche correctement, il faut de la diversion... La diversion, c'est la résistance, et la résistance c'est le secret de la force... Sans oublier que... parfaitement!

A la pension du *Brochet*, l'esplanade fourmillait de dîneurs. Mais l'hôte, averti, ménageait aux Lausannois, sur la pelouse, une table richement servie. L'endroit était délicieux : un pré en pente, une grève où mourait le flot, le clapotis de l'eau sur les pierres blanches, l'ombre des branches jetant sa fraîcheur et dans cette fraîcheur mille ronds de lumière qui dansaient.

— On se sent homme et citoyen, disait Regamey en s'asseyant.

— Sûr!... répondait le voisin. Et puis on dînera deux fois. D'abord le dîner chaud : soupe, friture, légume... Et quand on aura assez du chaud, on ouvre les paniers... Hardi les gâteaux!... Là-dessus, un cigare... Devant soi la bouteille...

Tourné vers la clarté du lac, on se taisait un instant. Potterat disait au souffle :

— C'est beau, ça... Sans compter qu'on a faim, qu'on a soif, et qu'on est pourvu de tout...

Dans un silence impressionnant, la friture dorée, saupoudrée de sel, fut posée sur la table. Moment épique, de gravité gaie. Des mots courts, entre deux coups de dents.

— Moi, ce petit poisson, je trouve que ça a le goût de la noisette...

— De la noisette ?... Que veux-tu chercher si loin ? Ça a le goût de poisson...

Les paniers s'ouvrirent spontanément. Du sien, Mme Potterat sortit un pâté à croûte brune.

— Rude bon, Madame, votre pâté... J'avais une tante, par Forel, qui en composait de pareils pour les noces...

Les petites Bigarreau, on ne sait trop pourquoi, furent fouettées par leur maman. Mme Potterat découvrit que Carlo avait écrasé une fraise sur la robe de sa voisine... On remplit les verres et le pardon fut général. Cependant, la tête penchée, Vidoudez regardait fixement Mlle Logeon, dactylographe.

— Tu ne dis rien, Potterat ?

— Ça monte... Quand je dois parler en public, je me nourris bien, je bois un verre ou deux pour mettre du liant... Vient un moment où le cerveau commence à pétiller... C'est les idées qui s'allument. C'est le moment ! On empoigne la table des dix doigts, on se lève, on regarde les gens et on cause... C'est là tout le secret des toasts !

La fanfare avait sonné un solennel garde à vous. Un essaim de jeunes filles, le corsage blanc barré d'une écharpe verte, entourait la bannière déployée au vent.

L'orateur vida son verre. Il le remplit. Il se leva.

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs les membres des sociétés présentes, chers concitoyens !...

» On m'a demandé de porter le toast à la patrie et

à ces doigts diligents qui ont brodé la bannière que cette fête a pour but d'inaugurer.

» La Suisse !... Il faudrait une voix de poète pour être à la hauteur des circonstances. Du doigt de ses montagnes elle touche les nuages. Seule, entre toutes les nations, elle possède des neiges qu'on peut qualifier d'éternelles. Son âme tinte dans les toupins des troupeaux... Elle a des institutions nationales... Elle est d'essence démocratique comme il serait facile de le démontrer... En Suisse, on cause trois langues et des patois, on y concentre trois races qui se tolèrent dans le respect des droits acquis. Il y en a, chez nous, qui ont la tête carrée, et d'autres, Dieu soit béni, qui ont la tête ronde, au nombre desquels on se compte avec honneur. Des chicanes, des brouilles, bien sûr !... Il suffit qu'on amène le drapeau rouge à la croix blanche pour que les rangs se serrent, pour que l'union soit le ciment qui fond les cœurs en un bloc conséquent... La Suisse !... Les campagnes y sont belles. On y vient gras... Et on regrette de mourir parce qu'il faut la quitter, cette Suisse, et qu'on ne sait pas s'ils s'en tiennent une par là-haut...

» Pourtant, point de roses sans épines. Et je crois de mon devoir d'aborder une des faces du problème. Nous, qu'on avait été mis à part par des barrières énergiquement naturelles, on est envahi par le luxe. Les edelweiss se vendent sur les places publiques. Il y a des jours où ça sent trop le musc et autres parfums distillés. On est devenu une plaque tournante, une passoire à étrangers. Ce matin, sur le bateau, que

de Vaudoises masquées en Parisiennes ! Et pourtant qu'y a-t-il de mieux que la Vaudoise, forte plante, belle rouge, splendide fleur de dahlia double ?... »

Ce disant, Potterat, ayant vidé son verre que Bigarreau remplit aussitôt, eut une œillade jovialement émue. Après cette défaillance sentimentale qui lui gagna les cœurs féminins, l'orateur poursuivit :

« Pourquoi imiter les étrangers ? Demandez à ces gens originaires de Valparaiso ou des contrées avoisinant le Mississipi ce qu'ils pensent de nous. Rien du tout !... Alors, puisqu'ils ne s'inquiètent pas de nous, ne nous inquiétons pas d'eux ! Chacun son genre, sa physionomie, son causer, sa nourriture. Celui qui veut échapper à sa condition tombe dans l'extravagance, l'excentricité et l'aberration du cerveau. Parfaitement !... Le remède ?... Il est à la portée de la main. Gardons nos modes, notre accent, nos plats nationaux, buvons notre vin, arrosons nos choux !... Faisons des courses, grimpons les montagnes, chantons notre aimable patrie !... En définitive, c'est par la nature qu'on trouve le joint d'un pays. C'est sur les lacs et les montagnes, qu'elles s'appellent Fichtreahorn ou Diablerets, qu'on ramasse ce quelque chose qui vous marque pour toute une carrière. La preuve ? Le Genevois est plus maigre que nous. Il a la marque !... Le Bernois est plus blond que nous. Il a la marque !... Le Tessinois est plus bronzé que nous. Il a la marque !... De la sorte, petite par la modicité de son territoire, notre patrie est grande par l'amitié qui nous attache les uns aux autres.

» L'amitié, n'est-ce pas ce qu'on cultive dans les sociétés représentées autour de cette table où règne la plus franche cordialité ? Quand on souffle dans un instrument, on se sent patriote. Quand on exécute une belle cantate, le cœur se gonfle d'orgueil... Je lève donc mon verre en l'honneur de la *Chorale*, en l'honneur de la *Brise du lac*, en l'honneur du canton de Vaud, en l'honneur de la vieille Suisse... Qu'elle vive, et nous avec ! »

Regamey se moucha d'émotion. On battit un ban cantonal redoublé au troisième temps. Soudain, la large figure de Potterat s'illumina comme un vitrail : les jeunes filles confiaient le drapeau à Bigarreau. Hissé très haut par des bras vigoureux, il s'ouvrait à la lumière, il chatoyait de toutes ses couleurs, de toutes ses lettres d'or, il riait au lac... Porté, soulevé par le pathétique du moment, Potterat reprit la parole :

« C'est à nos dames, à nos demoiselles que j'ai maintenant le plaisir de m'adresser. Au nom des membres de nos sociétés, je les remercie de ce don magnifique que leur ont dicté leurs doigts et leur cœur. Il nous est un encouragement dans la tâche ardue que nous poursuivons... Des soirs et des soirs, dans le secret du mystère, peut-être même dans le mystère du secret, des mains diligentes et fécondes ont manié l'aiguille avec une persévérance que le résultat est venu couronner de son succès... Désormais, nous marcherons derrière cette bannière, prêts à la défendre jusqu'à la dernière des dernières. Elle réjouira nos yeux.

Elle conseillera nos esprits. Elle encadrera nos énergies. Et soit que nous jouions, soit que nous chantions, son image chérie flottera devant nos mémoires.



A ce sexe charmant qui est l'ornement de nos fêtes, et l'espoir de nos rêves, je vide ce verre jusqu'à la dernière goutte de son nectar de nos coteaux... Au sexe charmant, qu'il vive et soit heureux ! »

Au bruit des hourras, les mouettes posées sur l'eau s'envolèrent. Potterat s'épongeait. Modeste, il riait aux compliments. Et il répondait à Logeon :

— Oh ! on m'a toujours dit que j'avais le coup pour les toasts...

— Bravo ! David, disait et répétait Mme Potterat.

Après le dîner, on éprouve le besoin de prendre du repos. On s'assit donc par groupes sympathiques, sur la grève, sur des souches, sur des pierres moussues, communiant dans la bonhomie, bonhomie enveloppante, bonhomie qui a le temps, bonhomie de prés et de vignes et non de rue ; bonhomie de citoyens, égalitaire, un peu jalouse parfois, épicurienne toujours ; bonhomie paisible comme un vieux jardin derrière ses murs ; bonhomie chaude, lyrique, romantique chez Potterat, qui réchauffait, qui se hissait par delà la nuance à la couleur. Tous, donc, inaptes aux visions tragiques, plongeaient leurs yeux clairs dans la magie du paysage. L'imperceptible glissement des cygnes sur l'eau tendue comme une étoffe, la rondeur des golfes qu'encerclaient des rives bleuâtres, l'imprécise bienveillance qui tombait du ciel sur cette terre heureuse, berçaient les cœurs et les esprits.

— Le jour de la création, fit Potterat, on a gagné le gros lot. Heureusement qu'on est apte à l'admiration...

Maintenant, sur la terrasse du *Brochet*, on dansait aux sons naïfs de la clarinette de Visinand assis au pied d'un châtaignier. Et du haut en bas du petit vallon, sous les ombrages, des couples tournaient en mesure. Les jeunes riaient, les yeux dans les yeux ; Mme Bigarreau, cramponnée au bras de Bigarreau, contemplait le firmament ; les vieux, même, se trémoussaient avec gravité, et Potterat, la face plus brillante que le soleil posé sur les fleurs, entraînait

son épouse dans les méandres d'une chorégraphie compliquée. Et il disait :

— Va bien !... Pour la valse, il faut du monde gras. Les anguleux ne peuvent pas y faire...

Un craquement pareil à une déchirure d'étoffe, suivi d'un coup sec, ébranla brusquement l'air tiède. Visinand lâcha sa clarinette, les bras arrondis autour des tailles retombèrent. La clairière apparut changée, verdâtre. Un vent mauvais courut sur le dos de la forêt. Les chapeaux disparurent sous les robes troussées sur la jupe. On ramassait les paniers, on fuyait.

... Sur les eaux huileuses, le bateau s'empressait. A Montreux, la foule franchit la passerelle, les Italiens, les commis, les midinettes, les chapeaux verts, les Anglais, mais dans quel état, les robes collées aux hanches, les pantalons aux tibias. Et l'on revit aussi la demoiselle trop blonde, nettoyée de son fard, dépeignée, l'aile du chapeau sur le nez, l'aigrette de ce chapeau dressée en pinceau mélancolique.

— Prenez courage, lui dit Potterat, les beaux jours reviendront !

Elle haussa les épaules. Et comme son cavalier ricanait, Potterat riposta :

— Bravo ! C'est bon signe quand on amuse les fous...

L'orage grondait encore. Des éclairs couleur de soufre tombaient du ciel livide sur l'eau noire.

— Ça va bien, affirmait Regamey. Les belles courses, ça doit finir dans la foudre.

— Sûr ! répondait Potterat, surtout quand on est

amoureux. Pour qu'une déclaration soit émotionnante, il la faut entre deux roulements de tonnerre... Rran !... « Je t'aime !... » Rran !... « Eh mon Dieu ! quelle horreur !... Et moi aussi... » N'empêche qu'on va faire encore une jolie entrée à Ouchy. Il y a des étoiles par là-bas. Un air de fanfare, un défilé, ça met un joli point final.

Vaine prédiction. Les nuages, éteignant les étoiles, s'unissaient à la terre par de longs fils d'argent. Un déluge. Sur le quai, les gens fuyaient comme des feuilles mortes au vent. Les éclairs dansaient dans le pavillon du « bombardon ». Le drapeau s'éclipsait, le troupeau humain roulait son flot. Pris d'assaut, les tramways tintinnabulaient, la boulangère fermait en hâte son échoppe inondée, les volets claquaient, des chats, queue basse, traversaient la rue lancés comme des pierres. Par bravade, un bugle lançait des notes enrouées. Une voix suppliait :

— Tais-toi, David, tu vas attirer le tonnerre.

A quoi David répondait :

— Moi qui joue le *Cantique suisse*... Rien de mieux pour désarmer le diantre !

CHAPITRE III

Il n'y a pas que les renards à fourrure...

Lorsqu'on cultive un jardin avec sympathie, la terre, amadouée, fait merveille. A l'*Eglantine*, on n'avait qu'à tendre les bras pour cueillir coings, pommes, poires, pêches, tomates, et la treille ployait sous le poids des grappes. On déplaçait l'échelle. On tendait des draps prêts à se creuser en entonnoir sous la grêle des fruits. Et le maître disait :

— Doucement !... Doucement !... Il faut traiter le fruit avec humanité... Pour qu'on ait goût à y mordre, la pêche doit garder son poil et la prune sa fleur.

Malgré les supplications de sa femme, bedonnant, transpirant, Potterat grimpait sur les arbres. Emplissant ses narines de parfums sucrés, il disputait les poires aux guêpes qu'il éloignait d'un geste doux, crainte de représailles. Prudent, il ne quittait guère l'enfourchure de l'arbre d'où il prodiguait les conseils à Carlo, à Mi-Fou, juchés sur les plus hautes branches. Il disait aussi :

— Ecoutez-voir Schmid trembler ses pommes

direct sur le gazon... Il les assomme... Pour un avare de sa trempe, c'est plutôt étonnant.

— Veux-tu te taire !... faisait Mme Potterat debout près des corbeilles où les beaux fruits s'entassaient sur un lit de feuilles fraîches.

— On est chez nous !... proclamait le maître.

Et il ajoutait :

— La vue est rude belle... De mon arbre, je vois sept lacs et deux promontoires...

L'air était tiède, amical. La fontaine riait au fond du silence. La cueillette achevée, on emportait les corbeilles, on rangeait les fruits sur la paille du cellier.



Un enfant, en courant, déposait la *Feuille d'Avis* sur le rebord d'une fenêtre.

— Quoi de neuf ?... disait Potterat... Accidents... Incendies... Bref ! le bilan journalier. Et des offres de mariage en veux-tu en voilà... *Une demoiselle entre deux âges... Une veuve ayant petit avoir... Une per-*

sonne sérieuse, ayant des besoins de cœur... Voilà ton affaire, Bélisaire. Ta photographie et une jolie lettre, ça produirait de l'impression. Tu dois avoir des besoins de cœur, toi aussi ?...

Bélisaire ricanait.

— Ouah !... Elles m'ont guigné tant que j'avais la barbe noire... Le blanc ne leur dit rien.

— Tu lui jouerais des barcarolles sur l'ocarina... Il y en a de plus pouets que toi...

— Sûr !... Mais ça sera pour une autre vie.

Mme Potterat accompagnait jusqu'à la porte du jardin Mlle Eva, venue aux emplettes.

— On m'a dit que vous étiez fiancée avec le fils Burnand. Il est chez un notaire, n'est-ce pas ?...

— Oh ! bien mieux que ça... Employé de banque. On aura un joli appartement en ville ...Tout le confort moderne, chambre de bain installée, petit salon... Pensez donc, il veut absolument que je me mette au piano.

— Pourquoi pas ! Vous avez les doigts assez lestes. Un peu de musique, c'est toujours gentil...

— Bien sûr. Ça tue le temps... On joue des valses...

Potterat s'approchait alors de la table où Carlo, installé sous le grand poirier, écrivait une composition pour l'école, la langue entre les dents.

— Montre-moi ce morceau ?... Ce gosse... Il se tient déjà une écriture !... Moi, je te vois dans le militaire... instructeur... C'est dans le sang... L'oncle de mon père avait causé personnellement à Napoléon...

— Militaire ?... interrompait Mme Potterat, à

demi-retournée pour faire un signe d'adieu à Mlle Eva. Les gens ne se battront plus. On est trop civilisé...

— C'est du vernis, affirmait le commissaire. Je connais mon cœur humain. L'orgueil chauffe par dedans. Un jour ou l'autre, le vernis s'écaille et on voit tout le vilain...

Mme Potterat embrassait le petit joufflu.

— N'est-ce pas que tu seras ingénieur, ou bien commerçant... commerçant en gros ?

Potterat opposait son veto :

— Non !... Il n'y a jamais point eu de Potterat dans le commerce. Vendre du sucre, ça ne nous réussit pas... Alors pasteur ?... Riche métier pour venir maigre... Avocat ?... Robinet à mensonges... Ingénieur ?... Construire des ponts et creuser des tunnels pour nous amener tous les exotiques de l'univers et du monde, ça n'est pas recommandable... Professeur ?... D'ici vingt ans, les gosses seront impossibles à manier... Ce qu'il faut, c'est une occupation dans l'autorité établie et constituée. Là, on dit aux gens : Allez, et ils vont. En cas de refus d'obéissance, on applique le règlement. Voilà ce que j'appelle une profession.

Carlo se campait devant son père :

— Tu sais bien que je serai aviateur...

Ravi, en somme, Potterat s'exclamait :

— Voyez-vous ce crapaud !

Depuis peu, un homme à la démarche cauteleuse s'arrêtait sur la route, en face de l'*Eglantine*. Sur un

carnet, il prenait des notes ; il mesurait aussi des distances en allongeant le pas. Potterat fronçait les sourcils.

— C'est Mauser... Que vient-il fouiner par là ?

Ce Mauser, sans métier bien défini, avait le génie des affaires. Mieux que quiconque, il savait acheter un terrain au bon moment, grouper ses achats, un lopin arrondissant un autre lopin, les vendre à un bourgeois en mal de villa, et aussi construire la caserne où s'entasse et pululle le prolétaire. Venise et ses palais ne lui étaient point inconnus. Il en avait rapporté des croquis et des idées. Les mots de loggia, de campanile, de pergola, tombaient fréquemment de ses lèvres épaisses. La fortune venant, il se laissa pousser les favoris arrêtés net, au bas de l'oreille, sur des joues roses et grasses ; il se mit à porter des pardessus mastic, des gilets fantaisie, à hanter en bon papa bien rasé les lieux où l'on se frotte aux gens arrivés. Doux, insinuant, parlant à chacun suivant sa folie, sachant que les chemins en zigzags mènent souvent plus sûrement au but que la route rectiligne, toujours les poings aux poches, le ventre cerclé d'une chaîne d'or, le menton luisant, un rire bienveillant au fond des yeux, un gros cigare à la bouche qui donnait à sa parole quelque chose d'indistinct, — il n'est pas bon d'articuler trop nettement, — il tournait autour des petits propriétaires, rétrécissait ses cercles et plantait ses griffes au moment opportun... Bigarreau, Burnand, Schmid, Potterat, le connaissaient bien pour l'avoir vu cent fois en contemplation devant

une affiche ou immobile sous un arbre, en amoureux du paysage...

Le samedi soir, on le retrouvait chez le coiffeur du carrefour, plongé dans un journal, toujours prêt à céder son tour, à approuver un propos. En réalité, ce Mauser notait les jurons de Bigarreau, les réticences de Burnand, la sournoiserie de Schmid, le lyrisme abondant de Potterat. Et pour un rien il offrait à boire. On acceptait.

Or, ce jardin de l'*Eglantine*, doucement incliné jusqu'aux vergers menant au miroitement de l'eau, il le voulait. Il nourrissait des projets (il prononçait « brochets »). Mottaz avait vendu. Avec Perret, il y avait promesse notariée. Que valaient ces terrains « si le nid de Potterat ne les prolongeait en perspective », comme il disait ?

Appuyé contre un tronc d'arbre, en apparence tout à la rêverie, Mauser étudiait donc ce Potterat en conversation avec son chat, son coq ou Bélisaire. A la façon dont le gros homme plantait ses talons dans le sol, il le sentait attaché à la terre, en coquetterie avec elle. Il est vrai qu'il y avait Carlo, en bonnet et col marin. Or, ce n'est pas cent pieds de salades et deux cents tiges de poireaux qui assurent une situation à un fils trop choyé. Et puis il y avait Mme Potterat. « Celle-là, pensait Mauser, il n'y a qu'à observer ses chapeaux du dimanche, la façon dont elle avance la tête quand passent de belles dames en promenade, pour savoir qu'une offre raisonnable la trouvera tout à fait « chentille »...

Restaient Schmid et sa compagne. Lui, gestes anguleux, bouche close, dos courbé sur la terre, et tôt levé, et tard couché, et en brouille avec le tabac, et prudent en face d'une bouteille, même.payée par un autre, il dirait oui si l'on y mettait le prix. Soumise, sa femme s'inclinerait. Les plus durs à décrocher sont les sentimentaux retenus par les liens des souvenirs et du rêve. Ces choses-là ne se payent pas.

Et souvent Bélisaire marmottait :

— Il médite du vilain, ce Mauser. Ces gens qui rient avec les yeux, c'est les plus dangereux...

Cependant, comme toujours, dès dix heures, à l'*Eglantine* tout dormait. Quelle paix sur le jardin, sur le toit aux larges ailes !... Couché sur le dos, Potterat ronflait. Dans la mansarde, la barbiche posée bien d'aplomb sur le drap, Bélisaire reposait avec un air de grande dignité. Circulant à pas feutrés dans le chéneau, éteignant une étoile, Mi-Fou profilait une seconde son dos maigre dans la rondeur de l'œil de bœuf... Personne n'entendait les cris étouffés, les râles qui soudain montaient sous la nuit douce comme du velours. Et le matin, dans le poulailler, on trouvait des plumes ensanglantées, les poules survivantes perchées au sommet d'un poirier, le coq hérissé.

— Rosse de fouine !... se lamentait Potterat, elle a saigné la jaune, la plus fine pondeuse. Si je l'attrape, je la noie dans l'eau bouillante. Sais-tu pas aller après les poules à Schmid au lieu de pirater chez les braves gens, bête de peu de foi !...

Aussi, chaque soir, après une poursuite épique, Potterat emportait son Brahma et ses meilleures poules à la cave. Revenu près du poulailler, armé d'un flobert, tapi dans l'ombre, farouche, il veillait. Deux fois il ouvrit le feu sur l'ombre mouvante d'une branche, après quoi il se répandit en imprécations, en jurons effroyables.

Cependant Bélisaire, le fusil de chasse de Bigarreau sous le bras, errait dans les prés, taquinait les taillis, les lianes desséchées, guidé par ses instincts de braconnier.

— Il faut l'attendre sur le lieu de l'attentat, disait Potterat.

— Il faut l'attaquer à domicile, ripostait Bélisaire.

Un soir, dans le clair de lune, un coup de feu retentit. Et peu après Bélisaire apparut, portant sur l'épaule sa victime, un renard jeune et gras. Longuement, Potterat insulta le cadavre de la bête :

— Brigand !... Poison !... Voleur !... Bandit de grande route !... Missionnaire à rebours !... Te voilà crevé pour l'éternité... Fouine ou renard, va au diable qui t'a mis au monde !...

Durant trois jours, l'animal marina dans un bain de vin rouge où flottaient des oignons et des clous de girofle. Gourmand, silencieux, satisfait, Bélisaire présida en personne à la cuisson de son gibier, à la confection de la sauce au parfum de marjolaine et de laurier... Au grand soir, des hommes se présentèrent avec précaution, les narines dilatées. Mme Potterat les accueillit, les plaça autour de la table au moment où

son mari entrait avec des bouteilles pleins les bras. Quand ces bouteilles furent groupées en faisceau, on se serra les mains. Puis l'on se tut...

Lorsque Bélisaire parut, portant un plat immense où reposait le renard, couché, la queue en trompette, sur un lit d'oignons, de navets, de carottes, de pommes de terre rissolées, avec, dans la gueule, un poulet rôti, les acclamations s'élevèrent. On riait. On mangeait. On buvait. On portait la santé de Bélisaire.

— Puisque tu es le héros de la fête, prononce voir un toast !

— Sûr, que j'en veux faire un, et un beau !

La barbe inspirée, les yeux perdus dans l'espace, il laissa parler son âme de chemineau.

« Une vie de renard !... C'est ce qu'il y a de plus beau dans le sauvage... Tout renard se porte bien. Il a son dû d'air et de mouvement... Il vit en terre, près des racines. La nuit, il rôde... Il ne blanchit pas, il meurt beau brun, sans maladie... »

Bélisaire baissa le ton.

... « Mais il n'y a pas que les renards à fourrure... Il y a ceux en veston et en tubette... Et c'est les plus redoutables... Il n'y a pas que les poules à plumes. Il y a les poules à moustache. Des uns et des autres, j'en connais par là. Ce Mauser, qui rôde, qui flaire, qui se cache, qui achète des vieux jardins, qui revend, qui construit des hautes cages, qu'est-ce que c'est d'autre qu'un renard de la mauvaise espèce ? Quant aux poules, elles sont autour de cette table qui rêvent peut-être de changer leur bicoque contre un poulailler

de luxe... Gare ! Pour de l'argent, il se commet bien des bêtises !... L'argent tue le simple, les souvenirs, l'attachement, la bonne humeur... Que les poules se veillent !... »

Il y eut un silence. Levant son poing, Potterat l'abattit lourdement sur la table :

— Bravo ! respect pour toi, Bélisaire. Tu comprends les affaires !... Oui, le renard rôde autour du poulailler... Cette maison, voilà neuf ans que je l'habite... Il me semble que j'y suis né dix fois de suite... Ces légumes, ces arbres, cette fontaine, on est bien parmi !... Nous tous qu'on a des terres par là, moi, Burnand, Blanc, Menétrey, Giron, Bigarreau, on promet de tenir bon... Le premier qui vend est un lâche !... Le premier qui trahit la cause de la campagne, on le cloue au pilori de l'opinion publique !... C'est promis ?... Solennellement, face à ces bouteilles ?... Sous l'œil des ancêtres ?...

On applaudit ferme. Les larmes aux yeux, les vieux du quartier jurèrent de tenir bon. La date de construction de chaque maison fut alors établie; on évoqua la physionomie de ceux qu'on y avait connus... « Te souviens-tu ?... » Une voix émue entonna : *C'est là-bas, près du village, c'est au pied du clocher noir... Là reposent nos vieux pères...*

Enfin, on se sépara. La lampe que Mme Potterat tenait élevée éclairait le sentier.

— Veille-toi ton gendre qu'il ne commence pas.., disait Bigarreau à Potterat. Es-tu bien avec ?...

— Oh ! je suis bien avec lui comme on peut être

bien avec un sourd-muet... Il a émigré corps et âme dans son porte-monnaie... A part ça, comme disait l'homme qui était tombé du haut d'une échelle assis sur un caillou, à part ça, tout va bien...

Fidèle à son habitude, Mme Potterat intervint :

— David !... Veux-tu te taire !...

— Non ! on est citoyen... On est souverain...

* * *

Il y a des jours où tout va mal : soupe brûlée, carafe fendue, mauvaise humeur, ciel gris, couleurs sales, tapage des vagues annonçant la pluie. Comme il levait les yeux du coin de terre où il travaillait, Potterat vit accourir à lui son fils, le visage barbouillé de sang. L'émotion le cloua sur place. Déjà Carlo criait :

— C'est Louis... On jouait aux billes. Il a perdu. Il m'a tapé sur la figure avec un échalas...

Derrière la haie, la voix irritée de Louise :

— Carlo t'a volé tes billes ?... Et il t'a donné deux coups de pied ?... Sale gamin !

Pour comble, les poules et la lapine de Schmid, ayant franchi la haie en fraude, s'ébattaient dans une planche de salades repiquées du matin. Exaspéré, Potterat chargea l'ennemi. Folles de peur, ailes déployées, gloussant et protestant, les poules prirent la fuite. Rejointe, acculée au pied d'un arbre, la lapine fut saisie aux oreilles, assommée net d'un coup de poing sur la nuque et jetée pantelante sur un tas de fumier où elle demeura, le ventre en l'air, pauvre chose brune.

On assomme mon gamin et on massacre mes légumes !... criait Potterat. Ramasse ta lapine, vieux sournois, elle n'aura plus mal aux dents !...

Provoqué, Schmid dressa vivement son buste court au-dessus de la haie. L'œil allumé, les bras dressés vers le ciel, cramoisi, la bouche convulsée, il expectora une injure ignoble. L'ayant dite, cette injure, il la répétait à intervalles égaux, avec une précision de machine.

— C'est à toi que tu causes ?... gouailla Potterat. Tu veux régler les comptes en une fois ?... Réglons les comptes. Qu'as-tu fait pour rendre notre voisinage agréable ?... Hein !... Visage de bois, mur de glace, sournoiserie de mulet... Et rien que des procédés décourageants... Parfaitement !... Tu veux une explication, on s'explique... Qui est-ce qui a niaisé pour la fontaine ?... Qui est-ce qui a niaisé rapport à la palissade ?... Je veux bien avaler des couleuvres, mais pas jusqu'à l'indigestion... Va au diantre, toi, tes poules et ta lapine défunte ! Vous êtes du même monde !...

Derrière Potterat, sa femme, derrière Schmid, Louise, cramponnées à eux ; entre eux tous, le cadavre de la lapine.

— Me taire ?.. vociférait Potterat. Quand les coulisses sont pleines, elles sautent... Je suis longanime mais franc... Voilà des années que la patience me ronge...

Soudain, usée par la violence, la fureur des deux hommes fut à bout. Confusément, maintenant, Pot-



terat parlait d'avocat, d'amis qu'il avait en haut lieu, et il prophétisait un jugement catégorique, l'amende, la flétrissure... L'autre, encore blême, crachait son

juron à des intervalles plus éloignés... Enfin, ce fut le silence des voix, le vent inquiet, le ciel plat, le lac ressassant sa plainte. Et la pluie se mit à tomber.

Rentré chez lui, le commissaire dit à sa femme :

— S'il articulait un mot de plus, je lui sautais contre... Il s'est arrêté au bon moment...

Assis sur le canapé, dans la chambre sombre, Potterat souffrit des reproches de sa femme. Les portraits, à la paroi, le regardaient. Incapable de supporter plus longtemps ce blâme muet, il gagna le hangar où Bélisaire réparait un manche d'outil.

— As-tu entendu ce dialogue ?

— Oh ! on l'a entendu jusqu'à l'autre bout du lac.

— A qui donnes-tu raison ?... Au gendre ou au beau-père ?... Mon gamin assommé ; des mépris tellement prolongés qu'on les peut qualifier d'annuels ; sans oublier les poules et cette lapine en maraude... Moi, je dis, c'est de la provocation au premier chef... Tu vas voir qu'il va me lancer dans un procès...

Bélisaire secoua la tête. Il dit enfin :

— Que non !... Du reste, quand on a été traité de charogne plus de septante fois, on peut se présenter devant le juge la tête haute... Il y a des témoins.

Potterat tendit sa large main :

— Bélisaire, tu n'as pas le sou, mais tu as le cœur à la bonne place... Ah ! voilà ce que c'est que de mésallier sa fille... J'aurais dû la marier à un agent... C'est le premier causer qui vous différencie pour la vie. Dire Mutter ou maman quand on est jeune, ça vous dessine immédiatement un caractère... C'est

comme mon fils, Ernest, le régent : depuis qu'il a marié une ressortissante du ia et du nein, on ne se voit pour dire plus. Elle et moi, on ne coïncide pas. Ça prend les plaisanteries de travers, ça se croche pour des vétilles de rien du tout... C'est pourtant triste d'être d'une famille tachetée. On ne saura jamais ce que le croisement des races trouble l'équilibre d'une population stable. Quand tu te marieras, Bélisaire, prends-en une de la race du pays. Parmi les autres, il y en a des braves, mais c'est la tête qui est inassimilable...

Bélisaire approuva ces propos.



Le jour où des ouvriers gouailleurs, la hache sur l'épaule, vinrent lui demander la clef du vieux cimetière, Potterat eut un sursaut.

— Alors, c'est vrai, cette histoire de désaffectation?

— Sûr ! C'est là qu'on va construire l'école.

— Et les arbres ?

— On les coupe.

— Joli ouvrage...

— Ma foi, on est payé pour ça...

Dès lors, le bruit des haches vint jusqu'à l'*Eglantine*, le craquement que fait l'arbre avant de s'abattre dans une plainte sifflante. Le rideau de verdure supprimé, on aperçut un moutonnement de toits, les mansardes d'un hôtel, un haut mur sans fenêtres.

— Tant pis pour les fous, songea Potterat ; nous, on tient bon.

Sous le tiède soleil de novembre, il bêchait un bout

de pré qu'il comptait mettre en culture au printemps, enterrant d'un geste automatique de blanches coquilles d'escargot, des colchiques dont le calice s'effeuillait entre les mottes. Devant lui, le sanglant reflet du soleil dans le lac, le vol lourd des cygnes. Et Potterat poursuivait ses réflexions :

— Sûr qu'on n'arrivera pas à m'extirper de ce coin. D'ici, on cause à l'eau, on cause à la terre, on cause aux nuages. En imagination, on peut marcher sur le lac. Certains jours, il semble qu'avec un peu d'élan on pourrait voler comme une mouette... On est brouillé avec le gendre, c'est vrai, mais c'est plutôt une bénédiction... Pour le restant, on est heureux comme tout.

Tout en rentrant à la maison, Potterat soufflait de contentement, très près du courage des choses. et l'herbe courte, jonchée de feuilles mortes, bruissait sous ses pas, et le ruisseau courait sur son lit de gravier. Nimbée par le couchant rouge, la maison brillait derrière le cuivre des derniers feuillages. Le commissaire avait à peine ouvert la porte que sa femme lui dit :

— Tu sais la nouvelle, David ? Schmid a vendu jardin et maison.

De saisissement, Potterat ôta son chapeau.

— Françoise, pas de blagues, hein ?... Le muet a vendu ?... Il a vendu !... Schmid ?... Tant mieux ! Egalement, il déshonorait le quartier. Ce qu'il y a de certain c'est que nous on ne sortira d'ici que morts!

— Bravo ! opina Bélisaire.

— Et qui est-ce qui t'a mise au courant, puisqu'on ne leur cause plus ?

— C'est Louise... Vingt-trois francs le mètre carré que Mauser leur donne... Plus de cinquante mille francs... Une petite fortune. Les voilà presque rentiers... Mais tu connais Justin : il n'en aura jamais assez. Au lieu de prendre un peu de bon temps, le voilà qui loue une ferme à Vidy.

— Oh ! il est âpre au gain, le gaillard. Dans l'autre monde, rapport aux bonnes mains, il trouvera moyen d'être le concierge à Satan... Et alors, ce Mauser, que fera-t-il de ce terrain ?

— On ne sait pas.

— S'il construit une villa, il y aura encore moyen de vivre, mais si c'est une caserne à ménages, on pourra moisir à l'ombre le restant de ses jours, aller aux champignons sous les lits. Charrette !... C'est cette lapine restituée à l'état de cadavre qui nous vaut ça. Les muets ont la rancune tenace !... C'est bien un coup de gendre. Ce serait à recommencer, je renoncerais à avoir des enfants. Jusqu'au mariage, ça va à peu près. Ensuite, brouille, déroute et compagnie.

Après la cloche de midi, Potterat se rendait parfois au vieux cimetière pour mesurer l'étendue du désastre. Les ouvriers dînaient, assis sur le mur, près des racines coupées, des troncs sectionnés, des tibias, des crânes ricanant au fond des trous.

— Vous n'avez pas honte ?... Des gens qu'on a connus, salués, avec qui on a bu un verre... Les saccager dans leur repos...

Les ouvriers avaient leur réponse de toujours :

— On est payé pour ça. Et puis, après tout, autant chicaner les morts que les vivants.

— Malheureusement, l'un n'empêche pas l'autre... Mauser se charge des vivants...

— Mauser ?... Est-ce celui qui va construire à côté de chez vous cette maison avec vingt-quatre appartements ?

— Seulement vingt-quatre ?... Pourquoi pas trente !... Oh ! je sentais ça venir. Vive le temps où on courait tout nu sans vêtements dans les forêts vierges !... Aujourd'hui, avec ces spéculations sur les terrains, on marche de tracas en embêtements et d'embêtements en torticolis d'esprit. On persécute les vivants et on rebouille les morts. Dessus ou dessous, on est traqué !

— Eh bien ! vendez comme les autres...

— Vendre ! Est-ce qu'on vend sa famille ?... Alors pourquoi vendrait-on son terrain ?... Et encore, une famille, ça donne lieu à bien des déceptions, alors qu'un terrain on lui confie la graine et on récolte... Et les arbres qu'on a plantés ?... Et les fleurs qu'on a arrosées ?... Et le banc sous le poirier ?... Vendre !

Potterat secouait la tête. Et il ajoutait avec tristesse :

— Vous avez déjà bousculé la tombe à l'Anglaise. C'est mal fait !... Dix-huit ans... Vous arrivez maintenant à celle à Mojeon, le père à Adrien, mort à huitante-quatre ans, un bon vieux parmi les bons

vieux... Oh ! je les connaissais tous. Je ne m'attendais pas à les revoir dans ces conditions. Mon Dieu ! quel commerce !

Et Potterat s'éloignait, une larme au bord des cils.

... Au début de février, des hommes envahirent le jardin abandonné par Schmid. Quel saccage ! Les arbres, tirés à bas, le petit abricotier scié, la haie crevée pour livrer passage aux lourds chariots, et alors des ornières pleines d'eau, des planches jetées sur la bordure de buis, l'ignoble maisonnette où s'entassent les sacs de ciment. Le soir, ce jardin éventré appartenait aux gamins qui venaient y couper des gaules, y voler le premier persil ; la nuit, aux regrets ; le jour, aux charretiers, aux claquements de fouet, aux jurons, aux chevalets bêtement plantés sur quatre pieds, aux cailloux qui roulent avec un bruit d'avalanche quand le cric a soulevé la caisse. Déjà, les pioches attaquaient la maison jumelle. Dévêtu de ses tuiles, le toit, en haillons, laissait voir le grenier. On enlevait portes et fenêtres. Briques et pierres s'abattaient sur le sol dans un nuage de plâtre ; des canaux de cheminée traçaient un trait noir au flanc d'une muraille... Les coups retentissaient douloureusement chez Potterat où les tasses dansaient dans les armoires.

— Voilà Mauser et l'architecte, disait Bélisaire... Ils observent notre jardin... Avec leurs pelisses, on jurerait des ours...

— Pardi !... Ils se rapprochent de l'animal féroce

tant qu'ils peuvent... Dire qu'on touche des primes pour les renards et les loutres, quand on en abat, et que pour ceux-là on toucherait trente ans de maison de force... Le monde est drôlement organisé...

Temps d'épreuve. Tourmentée de migraines, Mme Potterat n'arrivait plus à lutter contre la poussière qui s'insinuait partout.

— Ces coups m'énervent... Même la nuit, je rêve que je les entends... Vois-tu, David, si on a une raison, c'est pour s'en servir... A cinq mètres de chez nous une maison de cinq étages!... Vois-tu ce bruit, cette humidité, cette ombre ?... On prendra des rhumatismes, le petit deviendra anémique, tu n'auras plus de plaisir à cultiver tes légumes sous les yeux de cent-cinquante personnes... Non, ça sera intenable. C'était joli, joli parmi le joli, d'accord, mais c'est fini... A quoi bon s'obstiner ?... Il faut vendre pendant que c'est encore avantageux...

Hargneux, hérissé, Potterat fermait le débat.

— C'est bon... Tu vendras le lendemain de mon décès...

Un matin que le commissaire se consolait de ses malheurs chez Bigarreau, Mauser s'approcha de la haie sur laquelle il s'accouda familièrement non loin de Mme Potterat occupée à étendre du linge. Il parla d'abord du temps. Et puis, par des détours savants, il en vint à ce qui lui tenait à cœur.

— Ça me fait de la peine de construire si près de votre jardin... Mais les affaires !... Dépêchez-vous de vendre !... Profitez de l'occasion, profitez...

Profiter, c'est le secret de la vie. La maison est « cholie », mais c'est une vieille maison... Il faut penser à l'avenir de l'enfant. Il a l'air « choliment » intelligent... Seulement les études, ça coûte cher. Il faut de l'argent en banque... Le moment est venu de vous constituer une « ponne bedite poule... » ... Déjà le gendre a vendu... Vingt-trois francs le mètre... Vous voyez ça, vingt-trois francs posés sur chaque mètre carré de terrain ?.... Ça brille « choliment » au soleil...

Quand Mme Potterat rapporta ces propos à son mari, il haussa les épaules.

— C'est bon... Non, c'est non...

Peu après, Bigarreau pénétra dans le jardin avec un air de circonstance.

— Dis donc, Potterat, que ferais-tu à ma place ? Mauser a causé à ma femme. Il prendrait la parcelle du bord de l'eau, entre toi et le lac, quoi... Ma femme est pour... Cette terre, c'est du sable, du gravier. Rien ne pousse dessus...

— Mon ami, souviens-toi du toast à Bélisaire... Le renard fait sa tournée... Il paraît qu'il nous trouve mûrs pour la déchéance. Nous, les vétérans, nous qu'on a vécus dans ce coin, qu'on y est enracinés, on va se laisser mettre dehors pour de l'argent !... Tout à la douce, ceux de la campagne sont annexés. Pour peu que ça continue, cette invasion des villes sur le territoire cultivé, on ne sera plus un peuple que dans les livres d'histoire. Quand le lac sera entouré d'une muraille, avec des marmitons et des Stoffifres

aux fenêtres, et nous derrière la muraille, on pourra baisser le rideau, comme on dit. On sera au second plan du pays. On s'étiolera à l'ombre. Il nous poussera des champignons au creux des joues. On sera tellement vermoulus qu'on se déracinera tout seuls... Que veux-tu que je te dise de plus ?... Egalement, c'est les femmes qui commandent...

Bigarreau s'éloigna en se grattant une oreille.

Mais le plus affecté de tous, c'était encore Bélisaire. Ces coups de hache et de pioche, cette poussière de plâtre posée en neige sur les légumes, tous ces hommes qui le regardaient aller et venir, tous ces toits que l'on découvrait soudain dans le vide des arbres abattus, le dégoûtaient... Et puis cette poussière de plâtre donne soif. On la mange. On l'aspire par le nez. Et ça sèche le gosier... Bélisaire se remit donc à boire. Le soir, très tard, il rentrait en chantant un air très faux et très triste et l'on entendait son pas incertain dans les escaliers de bois, sa voix cassée qui disait :

— Ça ne va plus, ce commerce... Un de ces jours prochains, on boucle son baluchon et hardi sur les routes !... Mieux vaut périr dans une clairière que de vivre dans ce plâtre... On est son maître... On entend défunter dignement... dignement... libre et fier... fier et libre... Là-dessus, chantons-en voir une : *Debout !... le soleil monte à l'horizon...*

Une porte s'ouvrait. Magnifique et blanc, dans une ample chemise de nuit, Potterat apparaissait :

— Dis donc, Bélisaire, en fait de soleil qui se lève, il est minuit et demi. Que tu boives un peu, étant

données les circonstances, ça s'explique... Mais alors on se rentre gentiment... Tu chanteras demain... Va te coucher...

— On est libre !... répondait Bélisaire. Nulle personne humaine n'a le droit de commander à une autre personne humaine d'aller se coucher...

— D'accord ! d'accord !... Eh bien, va au lit !...

— A la bonne heure, on peut ça admettre... N'empêche qu'on ne mettra jamais Bélisaire en cage... Il est né dans un nid et il périra derrière une haie... Bonsoir !...

— Bonsoir, Bélisaire !...

Le commissaire regagnait son lit plus ému qu'il ne voulait l'admettre et il restait bien un quart d'heure, étendu sur le dos, les mains croisées sous la nuque, avant de retrouver le sommeil, fiévreux, tracassé, tournant cent projets sous son vaste front.

— Tu ne dors pas, David ?...

— Que si, je dors !...

— Tu te tourmentes trop...

— Je voudrais avoir Mauser à côté de moi... Je crois bien que je l'étoufferais sous le duvet...

— Dors...

— Non !...

— Allons, dors...

— Qui est-ce qui commande ?...

Le matin, on était énervé, méfiant. On se penchait à une fenêtre, pour voir. Dans la maison jumelle, des tapisseries déchirées, un trou dans un plafond, trois marches d'escalier suspendues dans le vide. Et les

volets entassés sur la margelle du puits, les vitres brisées en étoile, la porte de chêne qui avait opposé ses verrous aux rôdeurs durant des siècles, peut-être, jetée sur le sol !... A cinq mètres de la haie, menaçant le jardin de Potterat dans toute sa longueur, des perches plus hautes que des mâts de navire dessinaient le bâtiment à venir...

Un soir que la bise de mars soufflait avec rage, Bélisaire sortit de la pinte dans un état tel qu'il passa la nuit au jardin, étendu sur le banc, derrière les noisetiers. Il ne gagna sa mansarde qu'au petit jour et ne descendit pas pour déjeuner... Vers neuf heures, inquiet, Potterat monta là-haut.

— Qu'as-tu, Bélisaire ? ...

— Rien...

La barbe au plafond, les traits émaciés, le vieux regardait fixement la branche du tilleul que la bise balançait dans le rond de l'œil de bœuf.

— Est-ce vrai que tu as couché dehors ? Par cette bise !... Il y a de quoi ramener une double pneumonie... C'est pas des manières... Bélisaire, tu prends les circonstances trop tragiquement. On retrouvera bien un coin à nous... Il faut reprendre courage... En attendant, avec la mine que tu te tiens, je m'en vais trouver le médecin.

Bélisaire contemplait encore la branche balancée.

Quand le médecin fut là, un gros blond à menton carré, Bélisaire délirait, riait aux belles choses qu'il voyait. Cela dura deux jours. Puis deux jours encore de silence coupé par la respiration plus courte, plus

sifflante. Et il n'y eut plus soudain dans ce lit qu'une maigre dépouille qui soulevait à peine les draps, qu'une maigre figure blanche à la barbiche folle, aux yeux d'un bleu d'horizon qui persistaient à regarder la branche du tilleul. Ces yeux, d'une main pieuse, Potterat les ferma.

— Au revoir, Bélisaire, dit-il avec des larmes dans la voix.

Et comme Mme Potterat entrait, suivie de Carlo pendu à ses jupes, il ajouta :

— Voilà soixante-huit ans qu'il rôdait par les routes. Maintenant il repose...

Comme Carlo, avide de contempler la figure d'un mort, plus curieux encore qu'effrayé, se dressait sur la pointe des pieds, son père lui dit :

— Cette figure, regarde-la bien. C'est celle d'un honnête homme. Tu n'en verras peut-être point d'autres au cours de ta carrière... Oui, regarde-la bien... Bélisaire, c'était Bélisaire...

Peu après, dans la salle à manger du pasteur Bernier, Potterat tournait son chapeau dans les mains.

— Ce brave homme allait-il parfois au culte ?... A défaut, quelles étaient ses idées ?

— Monsieur le pasteur, pour attester la franche vérité, en religion, je crois qu'il était plutôt neutre... Neutre par rapport aux dogmes, comme on dit, s'entend, et par rapport à la fréquentation des assemblées... Pour tout dire, étant jeune, il avait connu des gens à principes stricts, de ces gens qui vous exploitent dans les formes, et ça l'avait tenu

éloigné de tout corps constitué... Il aimait les routes, la lune, les haies, les bois... De temps en temps il tirait une sonnette, il empruntait une prune ou une poule... Une nature comme ça... Quand j'étais commissaire de police, on le pinçait chaque automne au premier froid, on le remisait pour l'hiver et on le lâchait au premier jour de vrai printemps... Je me porte garant, monsieur le pasteur, que vous ensevelissez chaque jour des gens qui pratiquent et qui ne lui vont pas à la cheville... Cet homme se tenait de jolis sentiments. Plus doux qu'une brebis. Jamais une pensée de vengeance contre ceux qui le méprisaient. Tout au plus, aux heures d'amoindrissement qu'on traverse tous, une propension à vider toute la bouteille, mais gentiment, convenablement, sans casse, ni menaces... Et rien de ces types qui passent vingt-quatre heures à plat dans une rigole. Au total et en résumé, une nature tout à fait d'élite... Honnête en sentiments, zéro en affaires. Je lui signe ce certificat des deux mains.

— Et il vivait chez vous ?

— Naturellement. Il se faisait vieux, tout poivre et sel, tout rhumatisant, toujours pleurant d'un œil... J'ai un jardin, de quoi occuper deux personnes... Bref, je l'ai adopté net, un soir qu'il y a eu.

— Etait-il marié ?

— Pas à ma connaissance, monsieur le pasteur... Il redoutait plutôt les femmes... Il était tout pour le plein air... Oui, mort en brouille avec la banque, incompris des populations, d'accord avec le soleil...

Un solitaire, quoi ! Et pourtant, on serait venu de loin pour l'entendre si on avait su comme il jouait de l'ocarina. Un artiste, monsieur le pasteur !... Comme je l'ai dit, combien qui ont une vie à contre-fil, des gosses semés dans tous les coins, de ces hommes à pelisse, à coffres-forts, de ces gens qui bouleversent les terrains, qui aigrissent les gens honnêtes en entourant les jardins de bâtisses hautes comme la tour à Babel, qui font une belle fin, qui ont un bel ensevelissement et que Bélisaire veut devancer de quelques bons kilomètres au royaume des cieux !...

— Vous dites : Bélisaire ?

— Oui, monsieur. Son vrai nom de famille c'est donc Noverraz. Mais son vrai nom, c'était Bélisaire. Il n'aimait que celui-là... Alors, vous voyez le genre pour l'ensevelissement. Pas précisément un sermon, quelques versets, deux ou trois phrases bien démocratiques, un bout de prière...

— Très bien, très bien... Je vous ai entendu avec plaisir, monsieur Potterat. Vous connaissez le cœur humain.

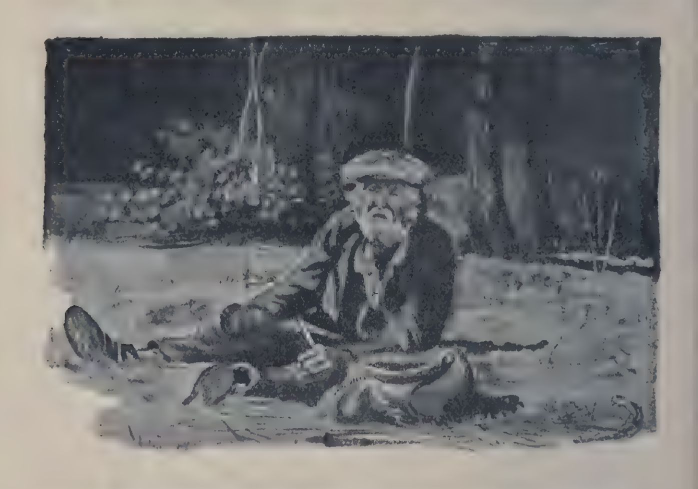
— Pensez-donc, monsieur le pasteur ! J'ai fait trente collectes d'incurables... Je connais les petits et les gros... Je les connais par-dessus, par-dessous, par devant, par derrière et par dedans... On ouvre l'œil... On a de l'escient... On écoute... On réfléchit...

De retour chez lui, Potterat écrivit à Delessert, son ancien brigadier.

« Cher ami, Bélisaire est mort. On l'enterre jeudi à trois heures. Il me paraît convenable, tant de fois

on l'a eu comme client, que deux ou trois agents en uniforme l'accompagnent jusqu'à Montoie. Ça lui fera plaisir, ça me fera plaisir. Tâchez d'arranger la chose. En hâte. — DAVID POTTERAT. »

Au jour dit, à l'heure dite, Potterat, Carlo, Bigarreau, Regamey, Giron, quelques autres amis,



quatre agents en grande tenue — képi, aiguillettes, gants blancs — accompagnèrent le cercueil de Bélisaire que fleurissaient naïvement des bouquets de primevères. Au cimetière, huit membres de la *Brise du Lac*, des familiers de l'*Eglantine*, attendaient à l'ombre d'un cyprès, autour des instruments réunis en faisceau. Et l'un avait apporté le bugle de Potterat. On se groupa autour de la fosse que le pasteur, ayant étendu les bras, bénit. Il faisait un joli soleil,

un peu pâle. On descendit dans la bonne terre celui qui, tant d'années, avait cheminé sous les pluies du printemps, qui avait aimé les prés, dormi sous le ciel étoilé, connu la faim, les morsures de la bise, mais aussi le chant des eaux courantes, les tendresses des soirs d'automne... Un signe. Tous les instruments élevés à la fois. Un signe encore. Et l'air grave courut sur les tombes, puissant, avec des notes qui ne voulaient pas finir. Les talons joints, les quatre agents saluaient. Et puis on s'éloigna.

— Le voilà remisé, disait Potterat... Il doit être content... J'ai vu des ensevelissements conséquents avec des drapeaux, des couronnes, un tas de monde dont les trois quarts rigolent en sortant du cimetière... Eh bien! je n'en ai jamais point vu de plus beau que celui à Bélisaire... Une prière... Un morceau de fanfare. Mais ce qui fait le beau, c'est que tous ceux qu'on était là on y était venu avec sa sincérité...

Potterat, maintenant, travaillait seul. Au bout d'une heure, exaspéré par le bruit des marteaux et des pioches, bougonnant, il rentrait chez lui.

— Que veux-tu, on n'y peut rien... Ça devait arriver, disait sa femme.

— Comment, on n'y peut rien! On y peut qu'on n'a qu'à rester...

— Si tu veux... Quand il y aura deux cents personnes aux fenêtres pour nous regarder respirer...

— Tant pis... On leur crachera contre.

Au chantonnement de la bouilloire, Mi-Fou fermait ses yeux d'or. On entendait : poum !... poum !... poum !

— Ouah !... ça me rendra fou, ce tapage...

— Ne dis pas ça, David... C'est triste, mais il y a pire. On déménagera. On trouvera un coin qui te plaise, un joli jardin...

— Déménager ?... Ah ! tu démasques ton jeu ! Jamais !... tu entends : jamais !...

Potterat abattait son poing sur la table. Mi-Fou se réveillait, miaulait.

« Lui qui était si gai, qui n'avait jamais de noir, qui me remontait..., songeait Mme Potterat. C'est sûr qu'on a vécu ici de beaux jours, qu'on a vu passer bien des barques, mûrir bien des fruits... Pourtant, en hiver, quand le lac brasse, c'est triste comme tout. »

Accoudée sur la table, Mme Potterat voyait alors les rues de la ville, ses magasins éclairés, les belles maisons neuves avec leurs balcons... Un orchestre joue sur la place... Alors elle parlait :

— Je ne sais pas si c'est prudent de s'entêter... Quelle vie va-t-on mener par là ?... Et il faut penser à Carlo. Ça coûte cher les études... Une occasion perdue ne se retrouve pas...

— Carlo ?... Ne me parle pas de ce crapaud, il m'énerve...

Potterat retournait au jardin. Et de nouveau la maison éventrée, les tapisseries déchirées, hideuses comme des entrailles à jour. Des jurons, des claquements de fouet ; chargé de pierres, grinçant, s'em-

bourbant, le chariot que traînent des chevaux fumants, tremblants de fatigue... Un bruit sec, le prunier cassé à fleur de terre...

« Non, on ne peut pas rester par là, marmottait Potterat. Mauser t'offre dix mille francs de la maison et cinquante mille du jardin. Avec ma retraite, c'est une petite fortune, c'est des voyages en Italie, des bons repas. »

Soudain redressé, indigné contre ce moi profond qui joue des tours aux hommes les plus sincères : « Tu es fou, Potterat... Tu te vendrais pour de l'argent ?... Comment peux-tu penser à des cochonneries pareilles en ayant les deux pieds sur la terre de ton jardin ?... »

Il s'en allait, déçu de lui-même.

Avec avril venaient les pluies bleues, les rayons, coulant du ciel en écharpe, qui remuent de l'or sur le lac. Du fond de son hangar, par le carré de la porte ouverte, Potterat ne découvrait que la partie respectée de ce site merveilleux : des arbres, des sentiers aimables, un lac de douceur, et toujours cette féerie des montagnes et des presqu'îles... Tant de bienveillance dans un paysage met une paresse au cœur. On est bien là. Les vieilles maisons se font signe. A quatre heures, les cheminées fument. A dix heures, tout dort. S'attacher, c'est le tort qu'on a, dans la vie. Charrette !

Cependant les pousses soulevaient la croûte de terre dure, perçaient, éclataient en mille feuilles. Puis ce furent les feux qu'on allume dans les champs. On

a râtelé les gazons. Lianes et tiges pourries, feuilles, bois mort, on a tout entassé. Remonté très haut, le ciel, pour rire, lance ses derniers flocons. Soudain, l'allumette brille, le tas fume, une paille se tord. Fouettée par le vent, la rouge chevelure du feu flotte au-dessus de la fumée, fumée folle, étincelles, élancements des flammes... Encore une brassée, Carlo !... Le bois claque comme des castagnettes. Tout le quartier sent la fumée de printemps, tous les yeux sont rouges, tous les cœurs sont contents. Perché sur la cime du haut noisetier, un merle se demande s'il sait encore chanter. Mais oui, ça va très bien... Heures exquises qui rendaient Potterat malheureux. Il se décida à consulter ses amis de la pinte d'Etraz. Un soir, donc, séparé d'eux par la barrière dorée des chopines, il parla. Regamey, le sergent Delessert, Vidoudez, s'entre-regardèrent.

— Tu as de la chance, opina Delessert. Nous, on vivote, on a juste. On vit même la moitié du temps avec les cinq cents francs qui nous manquent.

Vidoudez contemplait avec dépit ses mains éternellement tachées d'encre rouge.

— Nous, on est des grignoteurs de sous, des raccommodeurs de trous, des amis du rabais... Que veux-tu qu'on te dise ? Les pauvres ne peuvent pas conseiller les grosses nuques.

Potterat se prit à rire. On l'enviait ! Cela l'emplit de fierté. Il essaya pourtant de dire :

— Les ancêtres étaient plus simples que nous...

— Les ancêtres ! Ils sont morts !... Tu ne peux pas

comparer les époques. Veux-tu faire de ton fils un paysan ou un gaillard des villes ?... Toute la question est là. Paysan ?... Alors vends et va t'établir à Penthalaz... Gaillard des villes ?... Alors il faut l'y habituer depuis tout jeune. Mais pas les deux à la fois. Les tachetés sont toujours malheureux.

Peu après, dans les rues joyeuses, le dos étriqué de Vidoudez, le dos positif de Delessert, le dos résigné de Regamey, le dos démocratique de Potterat s'opposèrent à la cohue échappée des cinématographes.

— Pour un riche, fit alors Vidoudez, il n'y a rien de plus gai que la ville. Par contre, le type à petit traitement y vient malade.

Songeur, Potterat regagna le bord du lac. La lune semait sur l'eau ses étincelles, les lumières des villages piquaient leurs lueurs dans la plaine.

« C'est sûr, il me faut là-bas ou ici. On ne peut pas, à la longue, jouer au paysan en pleine ville. Ou ça, ou ça... Le malheur, dans la vie, c'est que la tête calcule d'un côté et que le cœur vous tire d'un autre... Divorce... souffrance... On ne peut pas lutter seul contre toute la civilisation... S'il n'y avait pas le gamin !... »

A sa femme, Potterat conta la jalousie de ses amis.

— Ma brave Françoise, ils sont venus tout jaunes...

— Ça prouve qu'ils y voient clair... Veux-tu par hasard que Carlo soit laitier, ou bûcheron, ou domestique de campagne ? C'est de l'égoïsme de ta part... Quand on est à la ville, on est à la ville... A grandir parmi les légumes, on devient maladroit, on a tou-

jours de la terre aux souliers, on ne sait pas s'exprimer, on n'a pas les gestes qu'il faut... sans oublier que toi, tu t'es improvisé paysan quand tu a pris ta retraite.

— Moi ?... C'est pas vrai. Les Vaudois, dans le fond, sont tous paysans d'origine. Même les gros du gouvernement, même ceux de la haute, ils ont cet air bon enfant, ce teint coloré, cette forte charpente, ces grosses pattes... Au reste, là n'est pas la question. Vous êtes tous ligués contre moi... Bélisaire a eu joliment raison de déloger. Et moi, j'aurais dû naître vingt-cinq ans plus tôt et mourir il y a dix ans.

— Comme tu viens gringe, David !

— C'est ce que je peux faire de mieux.

De nouveau, il dormit mal. Le bruit argentin de l'eau, sautant du goulot dans le bassin de la fontaine, l'énervait comme un reproche. Et il disait, se tournant, se retournant sur sa couche dont les ressorts protestaient : — Mon Dieu ! mon Dieu !

Et Burnand vendit son terrain. Les six peupliers qui en marquaient la limite, au sud, tombèrent avec fracas. Chez Schmid, on creusait, on ramenait à la surface du sable, on entassait les tuyaux en ciment.

— Ça se gâte...

— Pardine !... Si tu ne vends pas, ce coin ne vaudra pas cent francs dans dix ans.

— Tant mieux !

Carlo fit une diversion :

— Papa, on ira dans un quartier où il y a beaucoup de gosses. Ici, pour jouer, je suis toujours tout seul...

— Tant mieux ! Ça te forme le caractère...

Mme Potterat dit, plus vibrante :

— Tu te butes... Tu nous en organises une vie !... Tu ne penses qu'à toi....



— Hein ?... (Et Potterat frappait du poing sur la table et ses yeux brillaient de colère...) Avez-vous fini de me faire la signole ? On périra à l'ombre, toute la bande... C'est moi qui commande, en fin de compte !

Le repas fut macabre. Les jurons des charretiers, qui dinaient assis en rond sous un arbre, firent les frais de la conversation. Mme Potterat se mouchait fréquemment. Potterat leva sur elle un œil prudent. Elle pleurait... Ces femmes ! Il sortit. Personne n'avait mangé !... De colère, il s'éloigna, marchant droit devant lui, au hasard, foudroyant du regard les riches magasins, les automobiles, réservant sa sympathie aux boutiques où des vieilles attendaient patiemment le client.

— Fermez la porte, montez à la mansarde et mourez subitement, leur disait, sans paroles, le commissaire. Votre genre ne se porte plus. Aujourd'hui, tout est au clinquant, à la dorure, aux jupons à dentelles, à la farine sur le museau, à la parade en ville, au grimpionnage, à la « m'as-tu vu comme je suis beau »... Les gens simples sont des crétins... Et on ne peut pas lutter... Allez nager contre le courant !... Je ne peux pourtant pas me battre du matin au soir avec la femme, avec le gosse, avec le diable... Ils sont de la ville ! Qu'ils y restent, pardi !... D'autre part, à mon âge, reprendre un jardin, l'arranger à mon goût, planter des arbres, il faut avoir les années devant soi... Ça ne va plus... Rester là où on est, pas question. D'ici en là, ce n'est plus qu'une cave... Hardi ! Il faut marcher pour le gosse... Adieu, l'époque où on tutoyait le printemps... Bélisaire mort, Mi-Fou sur le bord de la tombe, une femme qui est une bonne femme, mais qui a des idées par la tête, un gosse qui est né pour la vitesse, tous les amis qui vendent pour bâtir... Allez, Potterat, saute dans le trou ! Tu es mûr pour un appartement au troisième !...

Il y a des rencontres fatales. Elles ont la précision d'un arrêt. Comme Potterat approchait de son domicile, il se heurta à Mauser embusqué en un coin favorable.

— Bonjour..., fit-il d'une voix bourrue.

Mauser comprit que cet homme jovial souffrait d'orgueil, qu'il fallait ne toucher à cette plaie que

d'une main légère, mais que l'heure de l'assaut avait pourtant sonné.

— Bonjour, monsieur Potterat, répondit-il de son ton patelin.

Et puis, malin :

— N'ayez peur, je ne vous parlerai pas d'affaires, aujourd'hui. Vous tenez à votre « choli » coin de terre et vous avez raison. Ma méthode n'est pas d'insister... Chacun est juge de ses intérêts, n'est-ce pas?... On a ses souvenirs, ses habitudes. On y tient même quelquefois plus qu'à ses enfants... Mais, encore une fois, chacun son genre de conduite... Et, si on se repent, ma foi, tant pis!... Pour certaines choses, il y a une heure qui est la bonne, toutes les autres sont mauvaises...

Potterat fut infiniment reconnaissant à Mauser de son tact. Sans avoir l'air d'y tenir, il demanda :

— Eventuellement, dans le cas où, d'ici trois ou quatre ans, je viendrais à quitter, vous en donneriez combien ?

— Ecoutez, je ne demande qu'à arranger le monde. Au gendre, j'ai donné vingt-trois francs le mètre. Pour vous, ça serait vingt-quatre. Aujourd'hui, naturellement, car dans trois ou quatre ans, comme on ne sait ni qui vit ni qui meurt, nous pourrions très bien n'être ni l'un ni l'autre au rendez-vous. Et si je suis encore là, ça n'aurait plus le même intérêt pour moi. J'aime à bâtir des ensembles, du grand!

— Vingt-cinq francs, vous dites ?

— Vingt-quatre francs.

— Vingt-quatre francs. Et vous en avez donné vingt-trois à Schmid ?

— Parfaitement. Maintenant vingt-quatre, parce que c'est vous, monsieur Potterat.

— Et pour la maison ?...

— Je donne dix mille. Pour moi, elle ne représente rien. C'est à titre d'indemnité.

— Vous payez comptant ?

— Comptant et content...

Mauser rit de ce calembour qu'il offrait gratuitement à tous ses clients.

— Charrette !... Oh ! ça n'est pas pour moi, c'est pour la femme, le gosse... Bref !...

— Demain, à dix heures, chez M. Berthod, le notaire, ça vous va ?...

— Dix heures ? J'ai rien contre. Autant faire une bêtise à dix heures que de la faire à onze...

— Très « choli », très « choli ! »...

— Oh ! on en fabrique tant qu'on veut. On a l'esprit prompt et le cœur trop sensible... Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la tête carrée...

Sur ce mot, qui le vengeait, Potterat s'éloigna. A la cuisine, où sa femme tournait avec dignité la manivelle du moulin à café, il se laissa choir sur une chaise. Et puis, d'une voix ferme :

— Je n'aime pas qu'on pleurniche autour de moi. Tu peux commander l'orchestre. J'ai vendu pour vingt-quatre francs. Un de plus qu'à Schmid.

— Comment ?... (comme son œil riait !) C'est vrai, David, tu as vendu ?

Pour cacher son émotion, Potterat attira son fils tout contre lui.

— Il faut que je t'aime rudement pour avoir fait cette canaillerie à mon jardin.

Mme Potterat s'empressait.

— Bien sûr que c'est pour le petit... Je me plaisais ici autant que toi...

— C'est bon, c'est bon ! Rave ! N'en causons plus. On s'est vendu corps et biens, c'est réglé, inutile de tournasser autour. Moi, quand les choses sont irrévocables, je les raie de l'ordre du jour.

— Et puis, David, on te retrouvera bien un jardin.

— Non ! Je préfère point... On n'aime bien qu'une fois.

CHAPITRE IV

Vogue la galère !

— Fais ce que tu veux. Pourvu qu'on soit dans le quartier, c'est tout ce que je demande. A part ça, qu'on niche au second, au troisième, à l'entresol ou sous les tuiles, c'est bien la même chose. Un appartement est un appartement.

— Tu sais bien que ce n'est pas pour moi. L'année prochaine, Carlo sera au collège. Il aura des camarades de la bonne société. Il faut pourtant pouvoir les inviter, les recevoir... Ça vous pose pour le reste de la vie... Pour ça, il est nécessaire qu'on ait un vestibule, une jolie salle à manger, un salon...

— Suis ton idée. Les hommes sont plus intelligents mais les femmes sont plus fines.

— Tu iras encore à la pêche. Tu auras tes sociétés... Tu t'habitueras.

— Il faudra bien !... On s'habitue même à la maison de force... Ce que je regrette le plus, c'est ma volaille, et puis mon rosier blanc qui sentait de mai à octobre, et puis le vieux prunier greffé avec trois espèces qui donnait des jaunes en juillet, des rouges en août et des bleues en septembre. Livrer tout ça à la destruc-

tion !... Ce Mauser, il mériterait qu'on lui tourne la tête de l'autre côté.

— Tu loueras un plantage...

— Non ! Un monsieur est un monsieur. Puisqu'on est promu aristocrate, allons-y carrément. J'aimais trop ce jardin pour recommencer avec un autre. Et puis, pour se plaire dans un jardin, il faut ouvrir la porte de la maison et se trouver droit dedans. Quand on doit se déplacer, apporter et remporter la clef, mettre des culs de bouteille sur les murs à cause des maraudeurs, quand on ne peut pas souper en manches et fumer sa pipe, l'instant d'après, sur le banc, sous l'arbre, sans sortir de chez soi, ça n'est plus ça... Et puis je viens toujours plus gros. Retourner la terre, ça m'amène toute l'eau à la surface. Il y a des moments où je suis assis sur le bord de l'apoplexie... Egalement, pour ravoir un jardin, il faudrait ravoir un Bélisaire. On a enterré le dernier... Loue ton appartement. On te suivra.

— Et pendant combien de temps feras-tu la mine ?

— Moi ?... T'inquiète pas. On n'est pourtant pas bête au point de ne pas savoir se conformer aux circonstances.

Incapable d'une activité quelconque, Potterat s'installait non loin de son poulailler. Les canards s'ébrouaient dans le ruisseau, les poules quittaient en chantant victoire le nid où les œufs sont assis en rond, le dindon marchait au pas de parade, secouant ses fanons de rubis. Et que d'oiseaux ! Que de fleurs !... Coquin de printemps !

— Pauvre David, pensait Mme Potterat, il souffre trop !

Un soir, elle rentra contente.

— J'ai trouvé ce qu'il nous faut...

Potterat fut donc conduit jusqu'à une avenue nouvellement percée. Plantés depuis peu, des arbres séchaient derrière un grillage qui sentait encore le vernis. On s'arrêta devant un immeuble haut de cinq étages. On pénétra gravement dans le corridor spacieux qu'éclairaient des verres aux couleurs vives, qu'animait une frise où se renouvelaient avec précision trois arbres, un étang, deux cygnes d'un blanc verdâtre. En bonne place, douze boîtes aux lettres numérotées de gauche à droite attendaient les missives destinées à douze familles.

— Quel numéro aurait-on ?... demanda Potterat.

— Le six...

— Va pour le six...

La concierge étant accourue, des fenêtres furent ouvertes sur la cour intérieure, d'un côté, sur un pré à vendre, de l'autre.

— Vous voyez, il y a encore de la vue... Oh ! c'est un bel appartement... Les tapisseries sont variées, chaque plafond, au centre, porte un motif d'ornementation : des épis, des grappes... C'est l'œuvre d'un artiste italien... Et de beaux parquets, un balcon avec prise électrique... Tout le confort moderne, quoi !...

— Et le foin, où le met-on ?... interrompit Potterat avec bonhomie.

— Monsieur est de la campagne ?... interrogea la concierge.

— Dans le temps, oui... Maintenant on est homme du monde.

Cependant Mme Potterat se répandait en explications :

— Ces appartements sur le même palier, c'est tellement commode... Tu vois la jolie cuisine, comme c'est clair, comme c'est gai... Et puis un passe-plats... Là, la salle de bain...

— Il faudra que je me mette de pointe pour y entrer...

— ... Et notre chambre à coucher, celle de Carlo, une chambre à donner... Ici, le salon... C'est magnifique !... Cette belle tapisserie glacée, cet angle arrondi, ces portes de chêne, cette grande paroi pour la glace et les portraits... Tu viendras lire la *Feuille* dans ce coin...

— Bonne idée... Mais avant de pénétrer dans ce salon, j'irai enfiler ma redingote de noce et mes gants blancs. J'y serai comme un ours polaire dans un boudoir... Vogue la galère !... Hardi les réceptions, les bals et les garden-parties comme ils disent dans le beau monde !...

* * *

Bigarreau rachetant la basse-cour, Potterat lui porta ses bêtes, deux à deux, dans un panier à couvercle : cris, râles, gloussements. Un soir, plus rien ne bougea dans l'enclos. Cette solitude emplit Potte-

rat d'une telle mélancolie qu'il éprouva le besoin de réagir.

— C'est ainsi que, petit à petit, on se construit un cimetière dans le cœur. Gens et bêtes qu'on avait connus meurent... D'autres changent... On change soi-même... Une chose qu'on pensait établie pour toujours prend fin... Le souvenir, c'est ça qui tourmente. Le regret de ce qui croule, de ce qui se tait, de ce qui s'éteint, ça mange la force de l'homme sensible... Hardi ! Ne fais pas la petite fille par là... Ce qui est mort est mort. Ce qui vit est vivant. Reprends ta philosophie. Il ne s'agit pas de sombrer dans la neurasthénie... Ça ne va pas aux grosses personnes. Pardi !... Il convient de rire des événements au lieu de faire au chevalier de la triste figure... Voilà soixante ans que tu fais au Potterat, continue ! »

Et maintenant, quand sa femme évoquait le passé, il l'arrêtait net.

— C'est bon, ça débilite... Sur tout ce commerce, j'ai tracé la croix et la bannière. On s'en va, on s'en va. Restent la vigne, le soleil et le lac, les pantoufles et autres éléments de réconfort... C'est à quoi il faut regarder !

— A la bonne heure, je retrouve mon David et sa gaieté !

— Il n'avait jamais abdiqué. Il couvait sous la cendre.

Les petits objets furent emportés les premiers. On n'était plus chez soi nulle part. Le portrait de la première femme de Potterat, appuyé à un arbre, pre-

nait le lac à témoin de son abandon. Le portrait de « l'autre » n'était-il pas en lieu sûr, déjà ?... Les meubles suivirent, chaises et fauteuils, armoires, entreposés devant le hangar ; la gaine de la haute horloge, couchée dans l'herbe, ressemblait à un cercueil. On démonta les lits. Et des pieds écrasaient les fleurs des plates-bandes, des dos ployaient sous les lourdes charges.

Enfin, tout étant parti, Potterat parcourut les chambres nues où son pas sonnait. Fenêtres closes, branches guignant derrière les vitres sans rideaux. Tout à l'heure, on fermera les volets, les ténèbres régneront. Les heures d'intimité, de tendresse, montaient du silence, revivaient, glissaient comme des ombres au long des parois... Ici fut le berceau de Carlo, là le cercueil de Bélisaire, ici le lit, là le canapé. On mangeait, on dormait, on se levait au guilleri des moineaux. On se chicanait. On se réconciliait. On descendait à la cave boire un verre. On jouait du bugle. « Va-t-en, traître ! disaient les parois dénudées, tu nous as vendues... Va-t-en ! Laisse-nous dans la nuit, seules avec les araignées, seules avec les souris, seules avec le rayon qui entre par le trou du volet... Va-t-en ! »

Emu jusqu'aux entrailles, Potterat ôta son chapeau. Et il parla : « On ne peut pas aller contre le fil des événements. C'est Schmid qui a mis ce quartier en cupesse, c'est Mauser qui a traité avec le diantre... On va te démolir, vieille maison. Respect !... Mieux vaut périr que de contempler ce que tu aurais con-

templé. Il vient un moment où les vétérans n'ont qu'à battre en retraite vivement... Adieu, vieille boîte à beaux jours, adieu !... »

Il fallut ensuite quitter le jardin, le chant de la fontaine, les arbres que la hache guettait... Sur le lac, en fantôme, une barque glissait très près de la rive. L'eau brillait au creux des golfes... Un souffle s'élevait, l'onde avait soupiré ; il semblait qu'on sentît battre le cœur des choses.

Une voix, soudain. Bigarreau passait, une bêche sur l'épaule.

— Te voilà rentier, Potterat !... Dis-tu encore bonjour aux amis ?

Une seconde, le commissaire fut partagé entre le désir d'éblouir l'homme à la bêche et son émotion. L'émotion l'emporta. Il eut un geste qui embrassait l'horizon.

— Le jardin et moi, on se dit adieu. C'est dur de ça quitter pour aller se tourner les pouces dans un appartement.

— Plains-toi !... Nous, on a le souci de semer, de cueillir, de vendre. Toi, tu n'auras que celui de manger aux heures...

— Justement ! C'est ce qui peut arriver de pis à un homme !...

Bigarreau s'éloigna sans comprendre, laissant Potterat gagner l'Avenue des Roses où toute une marmaille piaillait, sautait à la corde, se roulait dans la poussière.

Ah ! cette première nuit dans la chambre mauve



dont les hauts panneaux appelaient les hautes glaces ! ce lit de noyer massif échoué dans un coin, pareil à quelque barque de pêche poussée par le vent dans un port fashionable ! A l'aube, au lieu de la caresse des vagues, bruit habituel et doux qui s'allongeait dans le silence amical, le sifflet du laitier, l'appel des trompes, le claquement des volets collés aux murs... Plus de lointains aériens suspendus dans le bleu comme un appel à la joie, mais des fenêtres, des balcons, une femme en camisole, les cheveux dans le dos.

— Es-tu venu marquis pendant la nuit ?... demandait Potterat à son fils. Moi, je n'ai pas trop mal dormi... Par contre, au réveil, il m'a fallu un puissant moment avant de me ravoir... Quelle transplantation !...

De la cuisine, toute blanche, un chant s'échappait.

— Vois-tu, disait Mme Potterat pour s'excuser, j'aime tant arranger les choses... Tout est neuf, tout est joli... On n'a plus qu'à être heureux... Dans quinze jours, quand tout sera en place, tu verras comme on se plaira.

Donc, Potterat plantait des clous, ajustait les lits, dressait les armoires, suspendait les tableaux, cependant que Mi-Fou, que l'on avait enfermé, pour « l'habituer » lui aussi, dans une chambre nue, s'épuisait en miaulements prolongés.

— Ce matou m'énerve, disait soudain la voix du maître. Mais il a raison. Si je savais miauler, je m'y mettrais bien aussi...

— Au lieu de dire des bêtises, m'accompagnerais-

tu en ville ?... Il me faut encore quelques petits meubles de salon, une table à photographies, un guéridon, une glace de style, un tableau, quelque chose de gai, une scène de genre, si possible...

— Pourquoi faire ?... Bigarreau et la cousine Marie n'oseront jamais entrer dans ce salon... Les fauteuils sont tellement beaux qu'on n'ose pas s'asseoir dessus.

— On les recevra à la salle à manger. Et puis on aura de nouvelles relations.

— Qui ?... des diplomates ?... des ambassadeurs ?... des conseillers de légation ?...

Elle n'insistait pas.

— Regarde, j'ai voulu t'installer un coin qui te plaise, un coin de l'ancien temps... Le vieux canapé. En face, tes portraits.

Touché, Potterat eut un rire. Allant à Mi-Fou, hérissé, il le posa sur le canapé.

— Tiens, tu es chez toi, là...

Mais le museau de l'animal flairait le mur à peine sec.

— Tu vois, on ne peut pas en faire accroire aux bêtes. On a déménagé et puis c'est bon !

On entendait Carlo, très fier, crier d'une fenêtre ouverte à ses amis d'école :

— On demeure ici, maintenant, c'est chic, c'est neuf !

Chaque heure révélait à David Potterat le factice de sa vie nouvelle. Ses habits de travail, on les avait relégués dans une chambrette de débarras ménagée

sous l'escalier. Machinalement, malgré le pré défoncé, malgré la haie arrachée, le « rentier », comme il s'appelait par dérision, allait errer sur l'emplacement du vieux jardin. Là, prenant garde de laisser autour des racines une belle motte, il arrachait les fleurs qu'il plantait en tapinois dans les quelques mètres carrés qui allaient avec l'appartement, dans un coin de la cour, s'imaginant, le naïf, acclimater au pied de ces murailles un peu de ce qui avait été sa vie. Vains efforts ! Le soleil lui-même se montrait autre. Tout raide, il traversait un coin de ciel pour aller s'assommer contre une cheminée.

— Si je demeurais au cinquième étage, songeait Potterat, j'aurais moins de poids sur la conscience. Mais vivre et dormir sous quatre ménages, autant dire qu'on a coupé le contact avec la liberté... Travaille ! travaille ! sinon tu prends du noir et tu es flambé, ni plus, ni moins. Va à du positif ! Installe ta cave !

Mais quel plaisir a-t-on à ranger des bouteilles dans une cave qui sent le ciment, dont le plafond est garni de couleuvres enchevêtrées qui sont les tuyaux du chauffage central ! Ah ! la cave de l'*Eglantine*, cave profonde, cave fraîche, où vous accueillaient de rassurantes odeurs de fromage, de légumes, de pommes couchées sur la paille ! Le moyen de ne pas s'user l'esprit à des comparaisons ?... Dans ce pot de grès, le miel récolté par un après-midi d'août. Soulevant le couvercle, Potterat reniflait le parfum.

— Qu'est-ce qui se passe ?... C'est pourtant du

miel que j'ai vu fleurir... Transplanté, il s'évapore. Il le faut là où il est né. Avant, le jus des fleurs, maintenant, une affaire qu'on conserve dans un pot...

Remonté à l'appartement après une harangue à Carlo qui se laissait glisser à plat ventre sur la rampe de l'escalier, Potterat demandait :

— Et ce salon, c'est fini ?

— Il y a encore les grands rideaux à suspendre.

— Les grands rideaux ?... Tu en mets donc de deux espèces ?... C'est la rage de la complication.

Devinant la peine persistante de son époux, au coup de quatre heures Mme Potterat le rejoignait dans le jardinet limité par une haie de lauriers. Sur la table de fer de la tonnelle, elle posait une théière, une tasse, quelques friandises.

— Bravo ! Tu plantes ce que tu peux de là-bas... Quand tu auras garni la plate-bande, placé notre banc sous ce vieux poirier, on sera chez nous.

— Parfaitement ! J'ai compté, il y a seulement cent soixante fenêtres qui plongent sur ce coin. Pourtant, ici, à droite, on est approximativement à l'abri.

Il entraînait sa femme le long du mur de la maison, sous le dôme cimenté des balcons.

— Là !... Il n'y a que le vieux qui reste dans la mansarde d'en face qui peut nous espionner. Heureusement qu'il a une bonne tête.

— Tu vois, tout s'arrange...

— Sûr !... En enfer aussi, tout s'arrange.

Un soir que Potterat revenait de l'*Eglantine* avec un panier plein de jonquilles, il aperçut une boule de

poils qui rasait les murs,... la fourrure tigrée de Mi-Fou.

— Où vas-tu ?

Appel perdu. A sauts précipités, l'animal regagnait son ancien domicile.

— Respect ! Tu as du caractère... Tu es de la vieille Suisse. Mais quand tu verras ce qu'ils ont fait de notre chez nous, tu reviendras par la vieille route.

Potterat se trompait. Mi-Fou ne revint pas et on ne le revit jamais, malgré d'actives recherches. Son maître prononça son oraison funèbre :

— Jamais ce matou ne m'a fait le plus petit chagrin... Il avait du cœur ! Il comprenait à demi-mots. Plutôt que de vivre dans cette baraque, il s'est jeté sous un tram... Paix à ses cendres.

— David, viens voir, mais n'entre pas à cause du parquet.

Potterat demeura sur le pas de la porte. Recouvert de rouge, un canapé trônait entre deux larges fenêtres ennuagées de légers rideaux. Au mur, trois estampes — un coucher de soleil, un troupeau, un lac par temps d'orage — et surtout le tableau montrant une biche au col souple buvant l'eau de la source. Puis la grande table, les albums de cartes illustrées solennellement disséminés, la plante verte apportée de l'*Eglantine*. Sur le parquet, un tapis aux couleurs éclatantes, beaucoup de bleu, beaucoup de rouge... Et donc, au beau milieu, les mains jointes, la bouche ouverte

de contentement, Mme Potterat. Sollicitant une approbation, elle dit :

— Alors ?

— Je cherche le groom... Il nous en faut un, avec nos initiales à la casquette. Pour marcher sur ce tapis, faut-il ôter ses souliers ?... Ma pauvre Françoise !... J'aime trop vivre à la bonne pour m'introduire dans ce tabernacle sans dire pardon, excuse... Ce que je préfère, c'est les plantes vertes, ces palmiers et autres conifères d'appartement. Le reste, c'est beau, seulement trop !

— Que veux-tu, c'est pour Carlo...

Dans le regard qui accompagna ces mots, Potterat lut un tel enthousiasme maternel qu'il haussa les épaules, mâté.

— On se crucifie pour ce gamin... Plus on en fera, plus il nous méprisera quand on sera impotent...

Malgré ces paroles, la pensée que ce salon rouge et bleu aiderait un jour son fils à atteindre le sommet de l'échelle sociale, l'emplit d'une fierté qu'il ne put cacher plus longtemps.

— Ce Carlo !... Ça veut donner une fois ou l'autre un citoyen de première classe...

Dimanche après-midi... Les nuages s'entassaient, se livraient bataille. Ils déversèrent enfin sur les toits l'averse qui fit chanter les gouttières. Triste paysage qu'une cour bordée de hautes murailles où les fils gris de la pluie tendent leurs hachures. Dans le petit jardin le toit de fer-blanc de la tonnelle brillait comme un

casque... Une cuisinière roucoulait une romance... Assis sur le canapé du beau salon, Potterat se sentit isolé, jeté de côté par la vie, inutile. De l'abondance du cœur la bouche parle, dit-on. Potterat parla donc. Il parla longtemps, tantôt à sa femme, tantôt à lui-même, amer, sarcastique, entassant les remarques, les parenthèses, les exclamations. Il suivait son idée.

— Dans cette boîte, je me sens serré aux entournures. Le lapin, il supporte la cage, même la cage à plusieurs compartiments, il attend son trèfle... La cage à hommes, ça ne convient pas, du moins ça ne convient qu'à ceux qui sont contaminés de civilisation. Moi, ce système m'énerve. Un gaillard de sorte, dans une boîte à ménages, finit par flotter dans l'ensemble. Parfaitement !... A l'*Eglantine*, j'étais David Potterat... Tandis qu'ici !... Toutes les bêtes ne s'adaptent pas à la vie des ménageries. Il y en a encore bien qui en crèvent, net, un soir qu'il y a... Parfaitement !... Et puis, mon jugement à moi, c'est que, la nuit, les idées quittent les têtes ; au matin, on se trouve avec la folie du voisin. Les idées, ça flotte, ça rôde, ça se faufile, ça tournique, ça cherche où se fixer. Rien de plus pernicieux pour une individualité... Cette maison, c'est l'arche à Noé. J'ai tenu tous les étages, j'ai grimpé jusqu'aux mansardes. Quel commerce !... Dans les escaliers, j'ai croisé de belles demoiselles, bichonnées, poudrées, entravées de jambes et d'esprit, qui se font accompagner par des Brésiliens de la bonne marque. Chez elles, c'est l'appartement du pêle-mêle. Tout le luxe est dans le

miroir. Et ça y sent presque trop bon. On flaire. On juge. On devine.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Quand les portes sont ouvertes sur le palier !... Chez les Tuscher, chez les Blanc, chez les Gorgerat, là, c'est le ménage honnête : il y a des canaris, des gosses, du souci. C'est propre... Chez les vieilles demoiselles Paturaud, nez pointus, chiens gras, voix aigres, domestiques qui filent tous les huit jours, un vrai nid de guêpes, quoi... Chez Kocheck, c'est de l'exotique... Chez le professeur de piano, ils en sont au maximum de la lune de miel. Ça durera ce que ça pourra. Par contre, les vis-à-vis préparent le divorce : lui, il ne sort pas sans que la porte ne lui claque sur les talons ; il s'en va, les yeux à moitié fermés, tout en suçant son cigare. Qui a les torts ?... les deux, probablement... Et puis Zimmerli, le vieux qui joue de la zither sous les tuiles... Et nous, donc, versés avec des vieilles demoiselles, des noceurs, des Hongrois, des tarés, des musiciens, des Suisses-allemands, des bonasses, des vinaigrés. A la longue, tout ça doit impressionner. Quand on est seul dans ses murs, on abonde dans son sens. Ici, c'est le remous, le tourbillon. Il faut tourner avec !

Potterat s'arrêta pour rallumer sa pipe.

— Oui, il faut tourner avec. On a des sens. Les sens c'est des portes ouvertes et ça établit la communication. Prenons d'abord l'oreille : elle reçoit tout. Pas moyen de trier. Les gosses gueulent sur les balcons, les mamans les claquent, les cuisinières psalmo-

dient dans leur cuisine. Mais le pis du pis, c'est les nuits tièdes, ces nuits où les insectes et les sentiments éclosent tout seuls. Alors, tout donne à la fois, phonographes, violons, pianos, la zither du cinquième. Minuit sonne. C'est alors les pratiques du restaurant qui se pincent jusque contre les une heure. N'est-ce pas, quand il y a une société mixte, les bruits sont plus épicés. Ces rires !... Après une heure, il y en a un qui bâille, un qui rallume, un qui va tirer la chaînette de l'endroit, d'où cataracte, sans oublier les bébés qui pioulent... Après l'oreille, l'œil. Tu ouvres la fenêtre, tu ne vois que balcons, balcons, balcons, fenêtres, fenêtres, fenêtres... Le nez vous associe aux parfums et aux fricots des autres... Par le toucher, on entre en contact avec le ripolin des corridors et les rampes que chacun caresse... A cause du nez, qui sent l'oignon du second et le ragoût du quatrième, le goût est influencé et il semble qu'on mange la cuisine des autres... Ce que je veux prouver ? C'est que, quand on vit en tas, les cinq sens conspirent pour vous arracher votre caractère. On est comme une feuille dans le saladier : solidaire du restant de la salade...

— Voyons, David...

— Attends encore un moment. On a fini à la minute. Résultat ? On ne se reconnaît plus. Avant, à l'*Eglantine*, j'avais les pieds sur la terre et la tête dans le soleil. Et des arbres ! Et des poules ! Et des outils ! Et des tomates !... Après la pluie, il fallait voir descendre ces giclées de rayons ! On aurait juré les grandes échelles qu'on met aux cerisiers, seule-

ment appuyées aux nuages et posées sur l'eau... Et puis tous ces trains de chemins de fer qu'on voyait courir sur Suisse, sur France... Le temps de retourner un bout de terre, la fumée du train dressait son bouquet sur Meillerie, sur Saint-Prex. On s'imaginait ces voyageurs... On vivait, quoi, on se bonifiait... On était dans les choses et non parmi les gens. On chantait... Ici on bâille...

Affligée, les lèvres plissées par l'attention, par l'amitié inquiète, Mme Potterat avait écouté presque sans l'interrompre le discours de son mari. Elle dit enfin :

— J'avais bien pensé que tu aurais une crise... Chacun son tour, mon pauvre David... A l'*Eglantine*, les premiers temps, ce que je me suis ennuyée !... Si ce n'avait été que j'étais avec toi, jamais je n'y aurais tenu. Mais quand on est ensemble, en famille, on supporte bien des choses... On attend... Les habitudes se forment. Elles vous attachent. Et un matin, on trouve ça tout naturel.

— Oh ! c'est une affaire en règle !... Ne t'épouvante pas. Il fallait que ça sorte une fois ou l'autre... Ces nuages... Cette pluie... Maintenant, ça va déjà mieux.

Une des demoiselles Paturaud mit fin à cet échange d'idées. En termes véhéments, elle demandait une chose très simple : troquer son jour de chambre à lessive contre le jour des Potterat qui lui convenait mieux. Et elle parlait, parlait. Comme Carlo entrait, elle eut ce mot :

— C'est votre enfant ?... Vous n'en avez qu'un, j'espère.

— J'en ai deux autres de ma première femme, répondit très poliment le commissaire. Il faut pourtant maintenir intacte la population de la Suisse. On est assez envahi comme ça. Il ne s'agit pas que les Vaudois se découragent. Ils sont déjà assez clairsemés... Des gens, on en rencontre des masses, mais d'où viennent-ils, d'où sortent-ils ? on n'en saura seulement jamais rien... Il faut réagir et propager la bonne espèce. Seulement ça n'est pas donné à tout le monde.

Rentrée chez elle, Mlle Paturaud dit à sa sœur, avec une moue :

— Ils sont complaisants, mais l'homme manque de finesse...

Au même instant, Potterat prononçait sans appel:

— C'est une vieille fille à diplôme... Ça se voit au nez et aux lunettes...

Ah ! les soirs, les beaux soirs roses ! Toutes fenêtres étant ouvertes, les rires montaient librement de la rue, l'appel des automobiles, le piétinement sourd de la foule gagnant le bord de l'eau.

— Est-ce qu'on sort, David ?

— Ma foi non... Egalement, dans cette maison, on voit du monde toute la journée. Et puis voilà neuf heures... Et Carlo ?...

— Neuf heures !... Il devrait être rentré. Ça m'inquiète.

Après d'infructueuses recherches, Potterat trouvait son rejeton en train de jouer avec des garnements dans un terrain vague.

— Amène-toi, crapaud !...

Au logis, l'interrogatoire commençait.

— Détaille-moi l'emploi de ta soirée.

L'enfant larmoyait :

— Je suis allé presque tout le temps chez le petit à la concierge, qui est malade.

— Menteur !... menteur !... On le couche à six heures... Je m'en vais t'apprendre à badiner avec la vérité, poison que tu es !... Tu inquiètes ta mère... Tu me fais courir une heure de temps... Je m'en vais te fouetter comme on fouettait dans le temps, sans gants ni manières, direct sur le cuir...

Hurlements. Un silence coupé par les reniflements de l'enfant.

— Demain, je débrouillerai cette histoire de concierge... Leste, au lit !

Demeurés seuls, les époux se regardaient.

— Je me demande si tu as raison de le fouetter, David... C'est jeune, c'est sensible...

— A cet âge, il ne faut s'adresser ni au cœur, ni au raisonnement, mais oui bien au derrière. Fouetter rarement, d'accord, mais fouetter dans les grandes occasions, quoi de plus efficace ?

— Non. Tu y vas trop fort.

— Quand on fouette, on fouette. Il ne s'agit pas de faire le simulacre.

Au lendemain de cette scène, Potterat descendit

au sous-sol, chez la concierge. Une porte s'ouvrit sur une chambre où tombait, par un soupirail, une lumière triste. Assis sur une chaise basse, pelotonné comme un vieux, un enfant au teint de cire jouait à regarder cette lumière au travers de la robe rose qui vêtait tout à l'heure un des oignons du pot au feu. Avec sa voix cordiale, ses joues rouges, son ventre magnifique, Potterat semblait vraiment venir d'un autre monde. Il eut tôt fait de dérider l'enfant.

— Il est bien minimum, ce petit, disait sa mère. Il a tous les bobos qu'on puisse. Il lui faudrait de l'air, du soleil... Et vous voyez comment on est logé... Il y a bien la cour, mais le soleil tape sur ce gravier !

— Est-ce que mon gamin ne vient pas le voir ?

— Oh ! non. Que voulez-vous ! Les enfants robustes ne comprennent pas les autres.

— Dites, madame : votre Robert, amenez-le quand vous voulez dans le petit jardin à droite, celui au vieux poirier... Quelques buissons, quelques fleurs, un peu d'ombre, c'est toujours mieux que rien... Il me plaît, ce gosse. On va vous le bronzer en première !

Au dîner, devant la soupière, Potterat conta sa visite.

— C'est dégoûtant, dans les maisons neuves, ces loges de concierge moitié sous terre... Oui, Carlo, je l'ai vu ce petit Robert que tu n'es jamais allé voir parce qu'il a des béquilles... Pâle !... Efflanqué comme tout !... Il bégaye. Pas d'école. Il vit dans le gris le matin, dans le noir dès quatre heures de l'après-midi avec un guignol auquel il manque une

jambe, alors que toi tu as les joues qui te pendent sur les épaules, tu circules, tu polissonnes sur les trottoirs... Bref ! ce Robert, je m'en vais l'installer sous le poirier, dans le coin aux fleurs.

Mme Potterat avait la larme facile.

— Pauvre petit ! Et je lui porterai comme goûter du pain et une tasse de lait.

Humilié, Carlo inclina le front sur son assiette.

— Mangeons ! conclut Potterat.

Ce jardin, grand comme une chambre, le petit Robert le prit pour le paradis. Il y demeurait des heures, assis près des fleurs, les yeux clos de béatitude, la bouche en bec de lièvre poussée en avant comme pour boire tout ce soleil qui tombait du ciel. Carlo apportait ses aéroplanes, sa locomotive, heureux d'épater ce frêle garçon prêt à tout admirer. Et Potterat arrosait ses arbustes, « pinçait » les six plantes de tomates placées en bordure de la plate-bande. Il disait :

— Tu verras, Robert, les belles joues rouges qu'elles auront, ces tomates, au mois d'août. Il s'agira de leur faire concurrence !

Certaine fois qu'ils étaient seuls, il demanda au garçonnet :

— Aimes-tu bien Potterat ?

— Oh oui !

S'étant assuré que personne ne l'observait, le gros homme se pencha, embrassa l'enfant sur le front...

Potterat avait un autre ami, Zimmerli, un vieil employé de bureau qui louait la mansarde, là-haut,

sous les tuiles. Ses soirées, il les passait à jouer de la zither, s'accompagnant de la voix, une voix cassée qui ne manquait pas de charme. Sa tête blanche se montrait parfois à la fenêtre entre deux caissettes où s'épanouissaient des géraniums. De tout en bas, Potterat interpellait ce Zimmerli :

— Un joli air que vous venez de jouer... Est-ce pas l'*Adieu du mousse* ?...

— Juste !...

— Vous voyez !... Oh ! on s'y connaît en musique. Moi, je joue du bugle...

— Ah ! vous jouez du bugle...

— Oui !... Il faudra que je m'y remette un de ces jours... J'ai reçu ce matin la partition d'une *Barcarolle*... Il y a là de jolies gammes descendantes...

Un soir, profitant de l'absence de sa femme, Potterat se remit donc au bugle. Il en était aux fameuses gammes descendantes dont il marquait le rythme du talon, lorsque des coups espacés, mais autoritaires, montèrent de l'appartement des demoiselles Paturaud. Potterat s'interrompit net. Il vociféra :

— On paye son loyer... Est-ce que je pile du sucre sur le plancher quand vous assommez votre piano ?... Chacun son instrument, tonnerre !...

Les coups cessèrent. En signe de victoire, Potterat exécuta l'*Entrée à Copenhague.*

Tout le monde, maintenant, connaissait le commissaire. Dans les escaliers, il avait un mot, une plaisanterie pour chacun. Et il caressait tous les chats, de préférence celui de Mme Hautefeuille à laquelle il

demanda, certaine fois, s'il pouvait « s'inscrire pour un jeune ».

— Mais ce n'est pas une chatte, monsieur.

— Tiens !... Dommage !... Il aurait des fameux minons s'il était chatte... Avec mon Mi-Fou, ça aurait donné un beau couple... Tant pis, puisqu'il n'y a rien à faire...

Jovialité intermittente. Les regrets, choisissant leur moment, opéraient des retours offensifs. Un verre dans la poche, Potterat descendait alors dans sa cave. Debout devant le tonneau, il buvait pour changer le cours de ses idées, levant très haut le coude, taciturne, le chapeau sur l'oreille, un rictus amer au coin des lèvres. Et il grommelait souvent, entre deux gorgées :

— Eh ! mon Dieu !... Quelle vie !...

Aussi, quand Bigarreau lui dit un jour : « Tu engraisses, Potterat... », le commissaire répondit sans entrain :

— Si j'engraisse, c'est les trois quarts d'ennui et un quart de désœuvrement... La retraite, c'est ce qu'il y a de pis pour un homme qui possède ses quatre membres... Lire le journal, ça n'est pas un métier... Analyser le monde et sa folie, encore moins, on y devient fou soi-même. Alors quoi ?... Je sors, je rentre, je me couche, je me lève !... Je ressors, je rerentre, je me recouche, je me relève... A la longue, ça donne une vie impossible...

— Tu as pourtant un petit morceau de jardin...

— Oui, un beau... Si tous les regards qui s'y posent chaque jour prenaient racine, il y pousserait

chaque nuit une belle forêt... Jardin de misère...

— Et ta femme, ça lui va ce commerce ?...

— Sûr... Les femmes sont plus flexibles, moins aptes à la réflexion. Nous, on creuse les situations, elles, elles patinent sur le vernis...

* * *

Les choses en étaient là quand le sergent Delessert, mystérieux, vint sonner à la porte de Potterat dont la voix tonitruante refluait jusqu'au corridor.

— Que se passe-t-il par là ?... demanda le sergent sitôt introduit. Faut-il en traîner un au poste?...

— Ah !... Je viens d'enfermer mon Carlo dans le réduit aux souliers. Ce gamin n'en fait qu'à sa tête. Il file sans permission. Il rentre à des heures impossibles. Il court avec une bande de chenoilles, des gosses sans retenue, sans éducation, sans rien du tout... Et il me riposte !... C'est ça que je ne peux pas supporter. Cette caserne ne vaut rien, ni pour les gosses, ni pour les vieux, ni pour personne... C'est pour ce Carlo, pour sa carrière future qu'on se contraint le tempérament, mais ces gosses, ça n'a ni reconnaissance, ni compréhension des situations, ni respect de l'âge, ni crainte des autorités, du bon Dieu ou du diable... C'est de la graine à chagrins... Aussi, par là, je viens gringe, bougon, soupçonneux, embêtant, embêté...

— Que voulez-vous, commissaire, chacun ses ennuis. On en a aussi dans la police. C'est même rapport à ça que je viens vous trouver. Voici l'affaire : de-

puis bientôt trois semaines, un type vide les crousilles à la cathédrale. On a tendu des souricières, monté des gardes de jour et de nuit, épuisé les hypothèses, tenu des conciliabules au poste... Inutile ! Notre gaillard a encore opéré dimanche, droit après le culte. Et pour ainsi dire chaque jour... N'est-ce pas, les étrangers visitent l'édifice, ils voient écrit : *Pour les pauvres.* Afin d'effacer un manque-à-touche ils y vont facilement d'une pièce de vingt... de vingt centimes, s'entend. Alors, comme ça, c'est des troncs où repose de l'argent en permanence... Pendant ce temps, nous, on est à l'affront... Ce matin, on s'est groupé, deux ou trois vieux, et on a dit : il n'y a que Potterat pour aboutir à un résultat positif. Lui, il les connaît toutes et deux par-dessus... Alors, vous comprenez la proposition... Vous chargez-vous de dénouer ce nœud ?

Les yeux de Potterat brillaient de joie. Ses soucis, sa mélancolie, il les avait, d'un coup, jetés dans la rue par la fenêtre ouverte.

— Hein ?... C'est une fârce ?...

— Du tout... Rien de plus authentique...

Potterat eut un rire puissant, le vrai rire de jadis, sain, franc, communicatif.

— Asseyez-vous, Delessert, vous allez boire un verre... Quand on fait appel aux responsabilités des citoyens dans une heure grave et difficile, on est là... Quand la société est en danger, on se montre... Charrette !... Sûr que j'ai eu des succès, dans cette police... On a le nez, le flair, la poigne, le courage,

le jugement, la persévérance, la déduction, quoi, tout ce qu'il faut pour réussir une entreprise délicate. Tandis que ces jeunes agents, ça a la moustache retroussée, ça s'en croit, ça trace après les cuisinières et ça se prétend invincible parce que ça suit des cours de boxe et de jujudessus... N'empêche pas qu'aux heures catégoriques les vieux de la vieille, avec les anciennes méthodes, sont les arbitres du... Parfaitement !... A la nôtre, Delessert...

— A la vôtre, commissaire...

CHAPITRE V

Les esprits de la cathédrale.

Tamisée par un rideau vert, la lumière du jour finissant coulait sa lueur sépulcrale dans le poste de police où le sergent Delessert, les agents Pache, Bourreloup, Crausaz, formés en cercle, les bras croisés sur la poitrine, écoutaient Potterat développer son plan.

— Vous comprenez, voilà quatre jours que je me rends dans cette cathédrale à toutes les heures ouvrables, que je rôde un peu partout, que je manœuvre autour des troncs, que je guigne la tribune de l'orgue... Tout se passe correctement... Un matin, j'ai soupçonné une vieille Anglaise qui crayonnait dans un album tout en s'approchant à la reculette du tronc qui est près de la porte nord... Une vieille Anglaise tellement maigre qu'on voyait les vitraux à travers... Après une filature soignée, il a fallu que je me rende à l'évidence : ce tronc la laissait dans une profonde indifférence... Enfin, hier soir, j'ai déposé en bonne place toute une collection de pièces fausses que j'avais à la maison, souvenir des collectes en faveur des incurables... Ce matin, plus rien, le tronc était nettoyé,

ratissé, ras comme la main... Moi, j'en tire cette conclusion : le voleur se cache en un coin quand on ferme les portes, il couche dans l'édifice et il opère au sein des ténèbres. Seulement, cette nuit, je couche avec lui et on sera deux pour se partager la monnaie.

— Gare les fantômes !... fit Bourreloup.

Ce mot déplut à Potterat.

— Des fantômes, il n'y en a jamais point eu que dans l'idée des vieilles personnes.. On est gras, on est maigre, on accomplit sa carrière, on rend le souffle, on disparaît... Que reviendrait-on foutimasser par là quand on ne peut plus ni manger ni boire ?... Il demeurait jadis, par Vidy, un étranger qui avait porté plainte parce que sa maison était hantée. J'y ai couché cinq nuits de suite. De ma vie je n'ai goûté un plus doux sommeil... La nuit, on entend des siclées de souris, des rats qui galopent, du bois qui craque, un plafond qui se fendille, un insecte en agonie, et voilà tout, quoi, des bruits naturels... C'est la tète de l'homme en état instable qui fantasmagorise. Peuh !... la nuit est identique au jour, à part qu'on n'y voit rien clair. Il ne faudrait pourtant pas me prendre ni pour un gosse, ni pour une nourrice savoyarde...

Bourreloup revint nonobstant à son idée.

— Tant que vous voudrez... N'empêche que je n'aime rien tant ces bâtiments qu'on ne sait pas seulement qui les a construits. Etes-vous armé ?

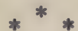
— Oh ! j'ai mon revolver, à tout hasard, en cas de résistance sérieuse ou d'agression inopinée... Deux

coups à blanc, pour l'avertissement, et quatre à balles. A part ça, des chaussures feutrées pour circuler dans l'établissement sans provoquer les échos, une lanterne électrique, du pain, du saucisson et une bouteille. C'est long, une nuit !... On prendra un morceau sur le pouce, par vers contre les deux heures...

Les agents se turent, impressionnés par tant de sang-froid.

— On vous souhaite bonne chance !

— Il n'y a point de bonne chance possible... Tout est prévu, calculé, ajusté... On a choisi son coin d'attente, on a repéré le chemin qui conduit au tronc... A la première alerte, un bond de trente mètres, et je tombe droit sur le concussionnaire, parfaitement !... Je l'arrête, je vous l'amène... Les vieux, on fait moins de chichi que les jeunes, mais on a les bonnes méthodes... Parfaitement !... J'arrive une demi-heure avant la fermeture, je me mêle à la foule, je circule, je gagne tranquillement un coin d'où personne ne peut me voir... Le public s'écoule, on ferme... Et à nous deux !... Au revoir...



Dans la ville basse, le brouhaha, la hâte, la vie. Tout dormait dans la ville haute, où la cathédrale tendait ses tours à la nuit. Une fraîcheur étrange, une odeur surnaturelle enveloppèrent Potterat blotti derrière un faisceau de colonnes. Hardiment, il aspira l'air saturé de prières mortes. Puis, guignant de côté, il contempla les vitraux où jouait la lueur lointaine

d'un reverbère, où dansaient les étoiles comme dans la profondeur des eaux. Un reflet diapré baisait les dalles usées, appuyait aux murailles des échelles de lumières sautillantes... A intervalles réguliers, bourdonnant dans sa haute prison de pierre, la grosse cloche laissait tomber sa menace. Minuit sonna... Le reverbère s'éteignit. Les pas de l'homme qui se promène dans la nuit avec une perche sur l'épaule retentirent sur les pavés, s'éloignèrent... Et soudain les ténèbres furent plus épaisses... Susurrements, glissements, craquements, froufrous d'ailes...

— Tonnerre ! on est tout de même mieux à plat sur son matelas ! songea Potterat assis sur la chaise qu'il avait préalablement apportée là. Qui est-ce ?...

Une araignée velue courait sur sa main. Il la secoua avec dégoût.

— Ouais !... A la création, le bon Dieu en a inventé de ces sales bêtes !... N'empêche que ça n'est ni une chauve-souris ni un couple de rats en instance de divorce qui vont entamer mon moral. On est là, on sait pourquoi, on a la loi de son côté, on est en mission officielle, ni le diantre, ni le diable, ni aucun de leurs ressortissants ne me feront reculer... Le premier qui bouge, je l'arrête et route dedans !...

Une heure, deux heures. Avant de frapper la cloche, le marteau gémissait, des plaintes couraient sous les voûtes ; et soudain le coup sur l'airain, le son qui tombait, heurtait les colonnes, allait et venait dans l'édifice comme une âme en peine.

— Mon Dieu, quel commerce !... Et avec tout

ça, je commence à avoir froid aux pieds... C'est le moment d'attaquer les provisions !...

Potterat tira de ses poches immenses la bouteille, un paquet qu'il défit avec des gestes très doux. Méthodique, il mordait une fois à même le saucisson, une fois à même le pain.

— C'est bien le premier repas que j'expédie dans ces conditions. Pour se sentir vivre, il n'y a encore rien de tel que de manger. Tant qu'on peut manger, ça va bien.

Quand Potterat déboucha la bouteille, malgré toutes ses précautions, il y eut un tiouc !... Aussitôt les voûtes répétèrent sans se lasser : tiouc !... tiouc !...

— Il n'y a rien de moins discret qu'une cathédrale... A la vôtre !...

Des lèvres goulues se posèrent sur le goulot. Lentement, sûrement, la bouteille se vida. Et Potterat reprit une pensée qu'il avait déjà formulée :

— Pour se sentir vivre, il n'y a encore rien de tel que de boire. Tant qu'on peut boire, ça va bien... Et maintenant, mon ami, tu es mal placé derrière cette colonne... Tu as des souliers feutrés, profites-en. Donne le tour et grimpe dans la chaire. De là-haut, on domine. Tu t'assieds dans le fauteuil et tu tiens sous ton observation toute l'assemblée... Hardi !...

Quand Potterat fut installé entre ciel et terre, face aux vitraux qui dressaient leur magie bleue dans la nuit hostile, il se sentit, malgré son ampleur, un tout petit personnage. Des frôlements effaraient son âme.

Peur ?... Malaise, trouble intime, plutôt. Il essaya bien de l'ironie, mais elle tombait à plat... Hein ?... Quoi ?... On avait chuchoté... Il n'y a pas à dire, on a beau être fort, gros, grand, elle est impressionnante la voix des siècles enfermée sous les voûtes, cette voix qui est la caresse des branches contre les hautes fenêtres, le gémissement du vent, le silence, l'effrayant silence de tous ceux qui vinrent ici et qui sont morts. Plus que tout le reste, ce silence est dur à un homme jovial, gourmand, ami du soleil et des bons mots... Pour la première fois de sa vie, Potterat toucha du doigt le tragique des choses. Ce Dieu dont on parle, auquel on consacre une heure par mois, en l'honneur duquel on entonne un psaume et marmotte une prière dans le fond de son chapeau, il était là, debout, terrible, connaissant par le menu les canailleries de ceux qui, sous ces dalles, n'étaient plus qu'impalpable poussière ; ici, et pourtant partout, penché sur ceux qui dormaient, pénétrant leurs secrets, notant dans son livre, traçant une croix en regard d'une date, par quoi est signifié : Tu mourras tel jour, à telle heure...

— On n'en a pas fait plus que les autres, expliquait Potterat. Si on n'est pas dans les tout bons, on n'est pas dans les tout mauvais... On a des circonstances atténuantes... On est brouillé avec le gendre, c'est vrai, mais à qui incombent les responsabilités ?

Une lueur grise, affreusement triste, délaya le noir entassé dans la cathédrale. Quatre heures... Les pensées du commissaire prirent alors un autre cours.

— Je me demande si c'est tant difficile que ça de prêcher... On se lève... On étend les bras. On dit : Mes frères ! J'attire spécialement votre attention religieuse sur les paroles que... parfaitement !... Avec un peu d'habitude, on s'en sortirait encore à son honneur... Un petit appel à la repentance, pour clôturer, la prière, la bénédiction... Oh! on aurait fait un pasteur tout comme un autre !...



Peu à peu, le jour venait. On vit bientôt les dossiers des bancs, les stalles, la table de communion. Devant Potterat, posée sur le drap vert, la grosse bible. Il l'ouvrit au hasard. Il lut : « Voici, nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, à la dernière trompette... »

Refermant le livre avec solennité, Potterat, cérémonieux, descendit les degrés de la chaire. Une porte grinça.

— Et puis ? dit le concierge.

— Ma foi, votre cathédrale, c'est un coin à perdition. On joue à la cache avec son ombre... Quant

à trouver un malfaiteur dans ce dédale, inutile !... Oh ! pour entendre, j'ai entendu, mais je n'ai rien vu. Pourtant, je me suis éreinté les yeux.

Ils allèrent au tronc principal où de la menue monnaie avait été déposée comme appât. Plus rien.

— Charrette !... J'ai pourtant eu l'œil vissé sur ce coin. Mais allez percer les ténèbres ! Il y a nuit et nuit ! Ici, on se croirait à cent mètres sous l'eau. Les mains ont de la peine à se retrouver... Oh ! J'y reviens ce soir. Seulement, je change de tactique, et demain matin je vous montre le concussionnaire grandeur naturelle... Surtout, n'en causez pas... Pour l'instant, je vais déjeuner.

— Et puis ?... dirent aussi les agents quand Potterat pénétra dans le poste.

Qu'il revint bredouille, cela se voyait à la retombée de la moustache, à une certaine manière d'arrondir les épaules.

— Vous voyez bien que ça ne va pas tout seul, continua Bourreloup.

— Hein ?... On ne peut pourtant pas arrêter les chauves-souris... La première nuit on fait ses observations, on dresse son plan, quoi, on exécute les travaux d'approche, et la seconde on passe à l'attaque.

— Vous y retournez ?... fit le sergent Delessert.

— Ça me paraît probable... La police est une longue patience... Celui qui se décourage à la première déconvenue est un tout petit agent. J'y couche jusqu'à la fin de mes jours si c'est nécessaire, mais j'aurai le dernier mot, foi de Potterat. D'autre part,

il ne faut pas se dissimuler les difficultés de l'entreprise : tout seul, la nuit, dans les ténèbres, à rôder par ce monument construit au treizième siècle par des gens d'une moralité équivoque, monument où abondent les coins, les recoins, les cryptes, les dalles mortuaires, les statues historiques, c'est une tâche qui surpasse les forces d'un homme livré à sa propre initiative... Si vous restez à la même place, vous ne voyez rien, si vous voyagez, vous jetez la perturbation dans l'église... De quel côté qu'on se tourne, on se heurte à des problèmes insolubles.

— Il y en a qui disent que, quand le vent souffle, les orgues jouent la nuit, en sourdine, naturellement... Est-ce vrai ?...

— Bien sûr ! Ça fait des tirées, des passées, des craquées, des zonnées, des ramenées...

— C'est l'instrumentation qui travaille, constata scientifiquement Delessert. Ces tuyaux, au moindre courant d'air, ça répond.

Potterat renchérit.

— Evidemment !... Ce n'est pas le diable qui fredonne un cantique. Tout bruit a son explication raisonnée... Un qui a écoulé trente ans de sa vie dans la police sait bien qu'il y a des bruits par le monde la nuit... Les personnes sentimentales causent lutins, revenants, fantômes. L'homme en possession de l'intactitude de ses facultés, sans se laisser impressionner, cherche la cause, distingue et diagnostique sans hésitation l'origine du bruit en discussion.

— N'empêche !... fit Pache d'une voix contenue.

— N'empêche quoi ?... Les fées sont mortes. On ne la fait plus à des gaillards émancipés. Là-dessus, en marche contre le déjeuner !

— Et puis ?... fit à son tour Mme Potterat, très pâle.

— Il y a que j'ai faim et soif de substantiel.

— L'as-tu arrêté ?...

— Qui ?... Tu crois que ça s'opère du premier coup ?... C'est ruse contre sagacité. Il faut attendre. Jusque-là, va me trouver en Europe centrale trois hommes disposés à passer la nuit, fin seuls, dans une cathédrale ?... Ça n'est donné qu'aux individus doués du côté des nerfs et du cœur. On se ferait scier les quatre membres par un fou furieux, dans un de ces édifices, que les gens n'en sauraient rien avant sept heures du matin.

— Ah ! mon David... Ce que j'ai souffert cette nuit... Le lac brassait... J'étais assiégée d'idées impossibles. Te savoir au froid et au danger et dormir, pas moyen... Si tu m'aimes, David, tu n'y retourneras pas... Des pressentiments... Ces temps, je suis toute drôle... Après le départ de Carlo pour l'école, j'ai eu une crise de désespoir... David !

— Ma chère, les femmes, ça sera toujours les femmes. Tu es dans ton rôle, je suis dans le mien. Je me sens plus pressé de déjeuner que de discuter.

Sur la table, du beurre frais, un pot de confiture aux fraises, la cafetière, le lait ridé de crème, choses excellentes qui furent attaquées avec dextérité. Pourtant, devant le visage anxieux de sa femme, Potterat s'humanisa.

— C'est bon... c'est bon... On est là, et intact,

après tout. Que veux-tu de plus ? La Suisse est belle, il nous la faut chérir. On a des vivres en abondance. Dans ces conditions, qu'est-ce que tu réclames ?

Mme Potterat s'essuya les yeux.

— Tais-toi, David, tu ne peux pas comprendre. Les hommes raisonnent. Les femmes sentent...

— Et moi aussi. Je sens que cette confiture est bonne, que ce pain est frais...

Disant cela, il regardait sa femme à la dérobée, vaguement angoissé par cette tendresse posée sur lui. On sonnait à la porte. C'était Zimmerli, le joueur de zither.

— Est-il rentré ?...

— Oui, il déjeune.

— Et puis ?...

— Entrez un moment. Il vous racontera.

— Et puis ?... répétait Zimmerli introduit auprès du commissaire.

— Tous les gens que j'ai vus ce matin me disent tous : Et puis ?... Et puis quoi ? Qu'est-ce que c'est qu'une seule nuit quand il s'agit d'une partie engagée avec un professionnel ?... Il faut du temps, de l'audace, de la perspicacité...

— Et comment y fait-il, dans cette cathédrale ?...

— On dirait tout le temps qu'il coule quelque chose sur les dalles... Ça se plaint, ça grince, ça proteste... On ne me sortira pas de l'esprit que nonobstant les bonnes paroles qu'on y débite, il n'y a pas d'endroit où gîtent plus de diables que dans les églises... Ça incite à la réflexion...

— Et vous y retournez ?...

— J'y retourne... Vous penserez à moi, dans votre lit, vers minuit... Dans le lit, le douillet, la tiédeur, le confortable, la sécurité, la sérénité... Là-haut, la conspiration des épouvantements...

— Et vous y retournez !...

Potterat, posant un regard d'acier sur sa femme d'abord, sur Zimmerli ensuite, articula avec force :

— J'y retourne !... Le devoir ne connaît pas d'exception...

* * *

Dehors régnait une nuit lourde. Dans le ciel animé du tressaillement des éclairs couraient les nuages, requins à la gueule ouverte, navires armés en guerre... La lune se montrait soudain. Suspendue à un vitrail bleu, elle versait dans la cathédrale sa lumière irréelle : bleus qui chantent, bleus qui soupirent, bleus tragiques, bleus éteints. Une main mystérieuse semblait ouvrir là-haut les écluses de la joie, puis les refermer... Tout est noir, alors... Un éclair se tord... Dans le vitrail galope un cavalier poursuivi par un serpent de feu, des étoiles s'allument qui se balancent... Et de nouveau la nuit...

Tapi derrière sa colonne, Potterat réfléchissait :

— Le moyen de se cacher ?... Ces éclairs ricochent, dissipent les ténèbres d'un coup de poing, vous sautent au nez quand on s'y attend le moins, vous dessinent la physionomie, vous prennent l'empreinte du crâne... Un beau guet-apens qu'on peut tendre quand on projette des ombres de cinquante mètres

qui vont badiner avec les voûtes... Surprendre un voleur dans ces conditions, autant demander à un Köbi d'avoir la tête ronde... En conclusion, il n'y a qu'à changer de méthode... Puisque le ciel te joue un tour, puisque la foudre, se rangeant du côté des concussionnaires, rend une capture impossible, tu vas te promener dans cette cathédrale, carrément, une fois d'un côté, une fois d'un autre, tu tourneras autour des colonnes, tu descendras au fond des cryptes, tu grimperas aux tribunes, tu sonderas les niches. Si le gaillard en question ne se doute pas qu'il y a quelqu'un, c'est qu'il est fou ou en train de le devenir... Moralité : se sentant dépisté, il ramassera ses cliques et ses claques et il ira se faire pendre ailleurs... Arrêter quelqu'un , c'est très bien. Le mettre en fuite, c'est bien. Pour le public, on trouvera déjà moyen d'avoir l'honneur de son côté... Hardi ! debout ! en route !... Le but n'est donc plus de se dissimuler, mais bien de s'exhiber afin qu'il soit démontré qu'une surveillance active est effectuée.

Les mains derrière le dos, Potterat commença sa promenade, sifflotant un air profane que les voûtes sonores amplifiaient avec complaisance... Des portes dérobées, des enfoncements, un escalier descendant dans les profondeurs... Guidé par le rayon de sa lanterne électrique, Potterat, résolument, se risqua. Une grille barrait soudain le passage, laissant deviner une sorte de cave surbaissée, des formes étranges que caressait la lueur dansante.

— Charrette !... le cimetière aux moines... Pas

d'erreur... Des crânes, des dents qui rient, des yeux avec de l'ombre dedans, des squelettes couchés sur la dalle, des mains jointes... Depuis combien de siècles attendent-ils ?... Jamais le bon Dieu ne veut les trouver dans ce recoin !... En tout cas, ils dorment tranquillement. Quand on en arrive à ce point, on est bien pacifique... Chacun à sa place, chacun à son rang... Bouches closes aux vilaines raisons... On ne convoite rien, ni or, ni argent... On dort, on dort, on dort. Et on attend... Les nouvel-ans passent, les vendanges... On est couché ! On est bien. On se repose... Et dire que dans la vie on a de ces soifs, de ces faims, de ces colères !... Tout ça pour en aboutir là...

Il y eut un long silence. Appuyé des deux coudes à la grille, Potterat promenait le rayon de sa lanterne. Des ombres se mouvaient. Des araignées, brusquement réveillées, grimpaient à gestes agiles de leurs pattes maigres le long des fils attachés à la voûte... Ce squelette au crâne jaune, pareil à quelque monstrueuse coquille vide, avait-il bougé, parlé ?...

— Hein ? fit Potterat.

En hâte, il battit en retraite, à demi retourné pour s'assurer qu'aucun des morts ne le suivait, ne posait sur son épaule ses doigts aux phalanges craquantes. Il longeait maintenant les tombeaux où les évêques sont étendus tout de leur long, impassibles, montrant aux voûtes leurs visages de marbre au nez rongé. Allaient-ils se lever, eux aussi, marcher en tête du cortège des squelettes, accompagner l'intrus pas à pas, glisser le long des murs avec la douceur des ombres ?

— Hein ?... fit encore Potterat.

Et toute la cathédrale ricana sans fin : hein ?... hein ?... Les roulements lointains du tonnerre secouaient maintenant les verrières, se répercutaient



en un grondement souterrain qui ne voulait plus cesser, si profond, si doucement formidable qu'il semblait monter des abîmes. De nouveau, sa lanterne à bout de bras, Potterat se retourna. Qui donc l'accompagnait sur la pointe des pieds ?... Que de vie mystérieuse sous les arceaux, à la pointe des ogives,

et pourtant quelle solitude !... Un coup de vent. Un souffle haletait, des fenêtres battaient, un murmure descendait des voûtes, une fraîcheur de sépulcre, aussi. Puisque le bois travaille et craque, pourquoi la pierre, le verre feraient-ils les paresseux ? Et voici que les tuyaux de l'orgue jetaient leur plainte, une plainte prolongée, très tendre, tendue, qui passait comme un frisson, s'achevait dans un bruit rauque qui était un râle. Le tapage de la vie empêche de surprendre les pâles existences, mais quand les hommes dorment, elles s'éveillent... Et les éclairs s'en mêlaient, non plus des lueurs dansantes, mais des traits de feu dont le doigt blême écrivait des choses aux murailles, y dessinait des vipères convulsées. Des nappes couleur de soufre tombaient sur les dalles, s'enroulaient autour des colonnes, sautaient sur la haute galerie où les tuyaux dorés de l'orgue flambaient soudain.

Courbé en deux, les poings serrés, une angoisse au cœur, le commissaire Potterat se glissait modestement le long des stalles quand deux yeux s'allumèrent ; une chaise fut déplacée ; des ongles grattèrent le dossier d'un banc. A la lueur verdâtre d'un nouvel éclair brutalement dégringolé d'une verrière, Potterat aperçut une ombre qui se mouvait, un homme debout dont la tête grimaçait... Son sang ne fit qu'un tour. Cloué sur place, le cœur battant la chamade, la gorge sèche, trop ému pour saisir le revolver enfoui dans une poche intérieure, il cria d'une voix de stentor :

— Halte ou je fais feu !... Halte !... Je vous arrête !... Feu !...

Feu !... La foudre obéit. L'édifice trembla sur sa base. Epouvanté, le chat noir qui aimait à grimper sur le toit d'un hangar pour se faufiler par le carreau cassé d'une petite fenêtre dans le bel édifice où il ne pleut jamais, ce chat noir s'enfuit sous les bancs. Quant à l'évêque, debout sous la lueur sans cesse rallumée, il persistait à bénir les personnages sculptés dans le bois des stalles, chevaliers très raides, saintes aux mains jointes, séraphins aux ailes repliées, diables tout en cornes, en fourches, en langues. Des lèvres charnues pendaient sur les barbes ; d'autres, en prières, s'arrondissaient.

— Attaque !... commandait le Potterat-fanfare. Fou, fantôme, voleur ou diable, maîtrise-le !...

A quoi le Potterat-confitures répondait par une fin de non recevoir.

— Attaquer, c'est vite dit... Un mauvais coup est vite reçu... Quand un homme a de la terre sur la figure, on en cause deux jours, des fois trois... Tu es marié, père de famille... Ta femme a eu des pressentiments... Ne t'accule pas à l'irréparable...

D'une voix ferme, empreinte pourtant de bonhomie, il dit enfin :

— Allons, pas tant de ces manières... On est en force... Vous êtes cerné par devant et par derrière... Je vous arrête !

Positif, le rayon de la lanterne électrique se posa sur l'adversaire. Potterat vit alors avec une extrême netteté l'assemblée des saints et des diables. Constatant les queues, les cornes, les ailes, il se sentit mal à l'aise.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Je me demande qui a pu ça inventer ! Faut-il avoir du temps à perdre !

Et soudain furieux de son émotion, oublieux de toute prudence, s'adressant aux personnages grimaçants :

— Vous, avec vos nez courbes, je ne vous cautionnerais pas pour cinq centimes. Tirer la langue, vous croyez que c'est des manières ? Est-ce qu'on fait des peurs pareilles à un honnête homme dans l'exercice de ses fonctions ?

Bien vite, troublé par tous ces yeux dont le regard sévère ne le quittait pas, Potterat rentra en lui-même :

— Pardon-excuse, il y a erreur... Je me retire... Aussi, on n'y comprend plus rien, par là... Des morts, des éclairs, de l'orgue, du silence, des apparitions, des diables, des anges, on est en plein dans l'exceptionnel... Ça me sort de mon milieu... Le moyen d'opérer une arrestation dans ces conditions ? Je m'en désintéresse.

Le cœur palpitant encore, Potterat s'affala sur un banc où il demeura sans mouvement, livré à ses réflexions.

— Si le paradis est dans ce goût, ce n'est pas tant encourageant d'y postuler une place... Sûr qu'on ne me reverra plus dans ce vaisseau-fantôme... C'est drôle, je n'ai pas peur, et j'ai des crampes d'estomac. Je ne crois pas aux revenants et je sens des prédestinations qui flottent. Ça vous chatouille sur la nuque, ça vous tient aux omoplates, ça vous picote le

long des côtes... Non, il n'est pas recommandable de jouer avec... avec... on se comprend, parfaitement !... Tout de même, à quoi on s'expose quand on a des sentiments trop juvéniles!... Dire qu'en ce moment, en Europe, ils dorment tous, de Schmid à Guillaume, toute la chrétienté à plat, qui sur la plume, qui sur la planche, qui derrière une haie, qui dans un berceau, qui dans un cercueil... Le monde ! l'univers ! les astres ! la voie lactée ! le bon Dieu ! les étoiles filantes !... On a beau avoir bon teint, bonne circulation du sang, l'esprit efficace et se nourrir suivant les principes, allez comprendre !

Des ombres dansaient comme des fumées. L'orage s'éloignait, appelant à lui ses éclairs qui n'étaient plus, derrière les vitraux, qu'un émoi de lumière jaune. Toujours assis, les bras croisés, dans la paix revenue, Potterat fit un retour sur son passé : il vit Jenny, sa première femme, il vit ses enfants, Ernest et Louise, que son inconstance ou ses colères avaient chassés loin de lui ; il revit surtout avec une surprenante intensité sa mère, paysanne maigre, active, sévère..., son père aussi, et puis Carlo, et puis Françoise qui apportait la cafetière... et puis... Tourmenté par une invincible somnolence, Potterat dodelina de la tête, s'assoupit... Ce fut long. Ce fut exquis...

— Eh !... hein ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Du diable si...

Potterat se réveillait, très étonné de trouver le plafond aussi haut. Dix fois l'écho répéta : « du diable si... » Les évêques et les saints entendirent ce juron.

— C'est pas la peine de causer. Par là-haut, ils répètent tout ce qu'on dit...

Mais voici qu'un chatouillement taquinait les narines du commissaire. Avec un naturel parfait, il éternua en coup de fusil. Fidèle à sa méthode, l'écho n'en finit pas d'éternuer. La cathédrale entière s'enrhumait. Pareille au sourd bourdonnement d'une ruche, après le coucher du soleil, la rumeur persistait à courir sous les voûtes. Pour reprendre contenance, l'auteur responsable d'un aussi beau tapage porta sa montre à l'oreille. Le tic-tac familier disait que la vie continuait.

Bientôt le voile opaque des ténèbres se déchira. Une clarté tombait des fenêtres qui chassait le noir dans les bas-côtés, le refoulait derrière les colonnes. Comme la veille, les dossiers reparurent, sagement groupés autour de la chaire. Un rayon, soudain, frappa de sa flèche acérée le cœur de la grande verrière. Le mur morose s'enflamma. Ce fut une floraison printanière, un ruissellement de diamants. Il valait vraiment la peine d'avoir souffert pour se mêler à cette splendeur. Des fées s'abritaient sous des fleurs aux pétales éclatants, des dragons fuyaient devant des auréoles.

Potterat se leva de son banc.

— Sans le soleil, qu'est-ce qu'on fabriquerait dans le monde ?... Rien de tel pour remettre les idées d'aplomb... Quant au concussionnaire, il a trouvé à qui parler. Rien à craindre d'une récidive...

Potterat ne croyait pas dire si juste. Vers une heure

du matin, au gros de l'orage, un être louche, spécialiste en fausses clefs, était sorti de l'ombre ; il avait doucement ouvert la petite porte du nord ; là-bas, campé devant l'évêque de pierre, un homme gesticulait qui sommait cet évêque de se rendre sous peine de destruction immédiate. Sans bruit, glissant sur les pavés, l'être louche avait disparu sans trop de regrets. Le jeu n'en valait pas la chandelle. Dans ces troncs, on ne trouvait plus que des pièces du pape...

* * *

Bouche bée, les agents écoutaient.

— Je ne peux pas préciser... Une histoire impossible... Il s'en est peu fallu qu'on ne trouve un cadavre dans cette cathédrale.

— Lequel ?

— Le mien, pardi...

— Il vous a agrédi ?...

— Ça se passait sous la tribune de l'orgue... Une nuit à se croire à l'avant-veille de la création... Un éclair... Je le vois subitement droit en face de moi, un grand, un gros. Naturellement, je n'écoute que mon courage, je fais les sommations, je m'élance pour procéder à l'arrestation... On y voyait aussi clair à ce moment-là que dans une conscience de marchand de chevaux... Je m'encouble à un banc... Mon type se glisse derrière une colonne, trace par cette cathédrale comme un chat dans un corridor. Vous comprenez, depuis le temps qu'il y vient, il la connaît

mieux que moi... Moi, je me remets d'aplomb, je m'élance... Zon ! contre la chaire...

— Et votre lanterne électrique ?... questionna un jeune agent.

Potterat haussa les épaules.

— Vous êtes jeune, vous. Quand vous aurez mon âge, vous saurez qu'on ne peut pas en même temps surveiller, adresser les sommations, attaquer, s'assommer contre un banc, exécuter une poursuite en règle et allumer une lanterne, même électrique... On ne peut pas la tenir à la main toute la nuit, pourtant... Quand on est seul et plongé dans les ténèbres, on a besoin de la liberté de toutes ses phalanges... Voyons, le temps de tirer cette lanterne de la poche, de la tourner du bon côté, de peser sur la manicle pour obtenir un éclairage, le concussionnaire a gagné le large !... Et une supposition : il est armé ; on vient à éclairer ; on dévoile sa position et il vous étend raide mort sur un tombeau d'évêque.

— C'est sûr, fit Delessert. Ces types n'y regardent pas tant. J'approuve cette manière de procéder. Mais n'aviez-vous pas un revolver ?

Potterat écarquilla les yeux.

— Hein ?... C'est vous qui dites ça, vous, Delessert ?... Je voudrais vous y voir !... Pensez-vous sérieusement qu'un membre de l'Eglise nationale se sente le cœur de tirer des coups de feu dans une cathédrale, à deux heures du matin, dans ce sanctuaire où on assermente le Grand Conseil ?... C'est des manifestations de libre-penseur, ça.

Repris dans sa conscience, Delessert rougit. Et Potterat conclut :

— Peu importe. On a rempli son devoir en brave homme. Après tout, je l'aurais arrêté, le concussionnaire ?... Il fallait encore le nourrir aux frais de l'Etat, c'est-à-dire à nos frais, quoi... Tandis que je l'ai jeté en fuite. Du train dont il filait, il a sûrement gagné une terre étrangère. Résultat : les troncs sont sauves et ça ne nous coûte rien.

Cette conclusion emporta tous les suffrages et l'on rédigea le procès-verbal.

Il fallut répéter l'histoire à la maison, devant Mme Potterat qui joignait les mains en suppliant :

— David !... David !... Tu ne vas pas recommencer ces imprudences... Tu es seulement trop courageux... Un contre trois...

Dans le petit jardin, le réséda sortait de terre, les deux rosiers tendaient leurs fleurs au soleil, la verveine odorante, apportée de l'*Eglantine*, reprenait ses sens et poussait de tendres verdures. Au centre de ce modeste espace, sifflotant ou chantonnant, Potterat dépotait des géraniums. Il est bon de réagir quand durant deux longues nuits on a touché le silence, pressenti l'infini, frôlé l'invisible.

— Ça t'a pourtant servi à quelque chose, songeait-il, ces veillées à la cathédrale. Tu comprends mieux, maintenant, les affaires de ce bas monde. Il s'agit de te ressaisir, d'expulser la boude, de sortir cette bonne humeur. Quand on est descendu jusqu'au fond

du fond du purgatoire, même dans une caserne le soleil est rude beau...

Le soir même, poussé par une force, mettant à profit une absence de sa femme, Potterat écrivit aux époux Schmid une courte missive.

...« On ne peut pourtant pas consumer sa vie à se niaiser pour une équivoque sans fondement. On n'est parfait ni les uns ni les autres. Chacun a ses heures d'énervement où la parole franchit la barrière normale. Si vous voulez comprendre, vous pouvez comprendre... On vous attend une fois pour boire le café. Salutations. Votre père, beau-père et grand-père, David Potterat. »

Cette lettre, il alla la jeter à la boîte. Rentré chez lui, affalé sur le canapé du salon, il eut un gros soupir d'aise :

— Enfin, cette nuit on dormira au moins dans un lit. Ma foi, on n'est pas encore mûr pour la vie éternelle. On tient rudement aux casseroles et au matelas !

CHAPITRE VI

On a voulu vivre debout sur la tête...

Certain jour, Potterat dit à sa femme :

— Après tout, autant multiplier les sourires que les grimaces... Bouder aux inventions de son siècle, ça ne mène qu'à des protestations stériles... Si on allait voir une fois ce cinématographe ?... En cas de satisfaction, on récidive ; dans le cas contraire, on pourra au moins critiquer en connaissance de cause.

Ces propos plurent infiniment à Mme Potterat.

— C'est comme tu penses...

Le soir même, à l'*Eden-Apollo*, les époux s'assirent en bonne place. Autour d'eux, le monde en raccourci, des cacatoès sud-américains, des Anglais, des ouvriers, des cuisinières, des paysans, des petites femmes très parfumées, des bourgeois en gilet blanc. Ayant éclairé quelques instants cette assemblée disparate, les lumières s'éteignirent dans les gros globes pendus au plafond où persista une sourde lueur rouge... Bob, un nain très farceur, se précipite soudain dans le salon apparu sur la toile : il se cache sous un fauteuil, il pince les mollets des dames ; découvert, roulé dans

un tapis, jeté à la rue de la hauteur d'un quatrième étage, il tombe sur un agent de police, disparaît dans une bouche d'égout, reparaît par un soupirail et s'évanouit en fumée au moment où la foule ameutée va le rejoindre... On voit ensuite la belle abandonnée qui fait le tour du monde en deshabillé du matin, à la recherche de l'infidèle, un bellâtre au front fatal... Piano... Voici la chasse à courre, la meute aux cent queues friandes, le sentier qui zig-zague entre les bouleaux, la clairière, le clair de lune, le rendez-vous des amants, leurs baisers, cependant qu'entre des branches doucement écartées un canon de fusil s'allonge. Pan ! pan !... deux cadavres. Une biche apeurée traverse la clairière. Et le piano joue un air très triste...

Dans les carrières de Souvenchy, film instructif. Ouvriers ruisselants, wagonnets, mine qui saute, accident, bénédiction du moribond par un prêtre conduit là par le bienveillant hasard... Condoléances du piano... Et maintenant : *Lady Salwborne ou la criminelle par amour.* Lord Raclaff est assassiné. Evanouissement de sa femme et de ses enfants avertis sans ménagements du coup qui les frappe. Le détective aux yeux mi-clos cherche la piste. Et il n'arrêtera point la négresse dénoncée par la lettre anonyme, mais oui bien lady Salwborne, la plus élégante, la plus jolie femme du comté de Kent... Au dernier tableau un clergyman strictement rasé donne la communion à celle qui va payer sa dette à la société... La marche funèbre de Chopin expire aussi sur les touches du piano.

Impressionnée, la foule s'écoula par les rues étroi-

tes, chaque couple s'appliquant à répéter les gestes, la démarche romantique des amants glissant sous le clair de lune.

— On a attendu trop tard pour y venir, dit Potterat à sa femme. C'est instructif par moment, intéressant tout du long. Ça vous révèle une époque. C'est sûr!... Je saisis maintenant la moitié mieux la folie du monde... Ces gens qui sautent des cheminées sur les trottoirs, ces empereurs qui épousent des femmes de chambre, ces airs à suicide qui montent du piano, ces cambrioleurs, ces gens qui se tuent et qui ressuscitent pour un oui ou pour un non, ces hommes et ces belles dames qui s'embrassent en veux-tu en voilà, tout ça répété chaque soir avec l'appui et l'autorité de la musique, ça impressionne, ça façonne les imaginations, ça invertit les principes d'éducation, ça dispose à la rêverie... oui ! Prends notre caserne, tous ces étages, tous ces types qui grimpent les escaliers, qui pioulent, qui pincent du piano, qui reçoivent du monde équivoque, ces demoiselles sans le sou qui se plâtrent et lisent des feuilletons et puis grignotent une feuille de salade en guise de dîner, et prends-nous, nous Potterat, avec notre salon, notre gosse et ses aéroplanes, tout ça c'est des scènes à cinématographe... On bouge, on saute, on trépigne, on se dispute, on roucoule, on est toujours comme l'oiseau sur la branche... Oui, je suis content d'avoir ça vu... Je nous comprends mieux, maintenant. Avant, on vivait. Actuellement, on est tous des guignols à cinématographe...

Ainsi donc, Potterat découvrait le monde moderne. On le voyait maintenant aux matches de foot-ball, aux exhibitions d'hydroavions et d'aéroplanes, aux courses d'automobiles, aux arrivées des tours du lac en motocyclettes, aux essais des canots à moteur qui bondissent sur l'eau comme des puces. Il y allait un peu pour accompagner Carlo, davantage par goût du nouveau, de l'inattendu, par appétit de vitesse chaque jour accrue, s'entretenant aussi dans cette pensée secrète et peu avouable « qu'un jour on assisterait à un bel accident et qu'on pourrait se rendre ce témoignage qu'on l'avait toujours prévu et prédit ». Et il ajoutait avec un rire indulgent :

— L'homme a contaminé la terre. Le voilà maintenant dans l'eau et dans l'air. On embête les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes... C'est complet ! Le temps veut venir où on partira à huit heures quinze, le matin, où on se rentrera à midi vingt pour le dîner, ayant bouclé le tour du monde... Nos jeunes gens, le dimanche après-midi, iront faire la noce en Afrique équatoriale... Il y en a qui prétendent que le monde veut finir par le chaud ou par le froid. Moi, je soutiens que c'est la tête qui carambolera à un moment qu'il y a... Parfaitement !... A force de vivre dans l'énervement, la vitesse, le non-sens, l'agitation cinématographique et le piano à la tâche, l'heure sonnera où on se sautera tous contre, où on se détruira, hommes, femmes, enfants, pris de folie, d'hystérie sénile, de neurasthénie générale, tout comme si on était revenu à l'époque des hyènes, des guenons et des chats

sauvages... C'est la condamnation de l'outrance...

A ces propos prophétiques, Zimmerli, le vieux joueur de zither, répondait avec placidité :

— Ah !... ne vous faites pas tant de bile pour les autres ; ils ne s'en font point pour nous. On est vieux. Chacun son tour.

Non loin du jardinet, dans le terrain vague que l'on devinait entre les branches des lauriers, des gamins poursuivaient une balle, se nouaient soudain autour comme des guêpes sur un fruit. Ce spectacle inspirait à Potterat de nouvelles réflexions.

— Voilà l'image de la vie moderne... Quand j'étais gosse, on jouait à la cache le dimanche après-midi, une heure ou deux. Le restant de la semaine, c'était l'école. Sitôt libre, on empoignait le berrot, la ramassoire, et on filait sur les routes après les chevaux... Quand je le dis à mon Carlo, il ne veut pas le croire, lui qui est d'une société de foot-ball, d'une association de sports athlétiques, éclaireur et le reste.

Plein de bon sens, Zimmerli ripostait :

— Que voulez-vous, maintenant, envoyer les gosses sur les routes ?... Les automobiles, ça ne pose rien... Il faut que les gamins s'agitent, c'est de leur âge...

— Sûr !... mais nous on s'agitait pour venir en aide aux parents. Aujourd'hui que la vie est venue âpre, nos enfants ne s'agitent que pour nous tirer en bas. Sauf Robert. (Et Potterat pinçait l'oreille du petit infirme.) Lui, il réfléchit, il sent les fleurs. Vous verrez que d'ici dix ans il aura une meilleure place que les nôtres... Eux, ils se dissipent... Lui, il se concentre,

* * *

Pour étrenner son salon, Mme Potterat rêvait d'offrir un thé, d'élever de deux crans le niveau de ses relations. Par un bel après-midi de juin, Mme Blanc, femme d'un chef de rayon au *Paradis des dames*, Mme Thévenaz, femme d'un secrétaire aux chemins de fer, Mme Regamey, veuve d'un entrepreneur, franchirent le seuil du sanctuaire. Assises autour de la théière et des pâtisseries, ces dames se plaignirent des exigences de leurs domestiques. Un peu gênée, Mme Potterat expliqua qu'elle avait une femme de ménage, chaque matin, pour « les gros ouvrages »... On la félicita de pouvoir se passer « de ces filles qui ne pensent qu'à regarder par la fenêtre si le garçon boucher passe ». Puis on tomba d'accord pour flétrir les demoiselles Bienvenue, « personnes d'inconduite notoire », qui, la veille, avaient déménagé à la cloche de bois.

— J'ai vu leur appartement ce matin, car je connais très bien le propriétaire, disait Mme Thévenaz... C'est indigne... Dans l'évier, des carrottes pourries, par terre des cheveux, des sachets de parfum, des houpettes sales... Un vrai fumier...

— On m'a affirmé, poursuivait Mme Blanc, que Verrot, le marchand de tabac, n'est pas étranger à ce déménagement... Ça le gênait d'avoir deux ménages aussi rapprochés... Sa femme lui en a dit, à midi !... Il paraît qu'elle faisait de ces sanglots !

— Comme c'est triste !... disait Mme Potterat.

— Oh ! madame... Il ne faut pas se nourrir d'illusions. Les jolis ménages se font rares. Voilà les Berrioz en instance de divorce. On raconte que ça ne va pas non plus chez les Ravard... Elle, n'est-ce pas, avec les goûts qu'elle a, n'aurait jamais dû épouser un petit employé.

— Ils ont des enfants ?

— Heureusement que non... Avec le train du monde, on se demande comment on casera nos filles, plus tard. Il y a des jours où ça me tourmente déjà. Avec les fils, on s'arrange toujours.

Ces mères se regardaient avec effroi. Et l'on changeait de conversation.

— Etes-vous déjà allées au *Grand Bazar mondial ?..* C'est splendide. On achète. On écoute la musique. On boit une tasse de thé. On y rencontre ses connaissances. C'est charmant. J'y vais trois fois par semaine.

Emerveillée par les récits de ces dames, Mme Potterat suivit le flot. Et elle émerveilla si bien son mari par ce qu'elle raconta, que Potterat, décidément en veine de mondanité, s'offrit à l'accompagner une autre fois.

Le seuil du *Grand Bazar mondial* franchi, Carlo tomba en arrêt devant deux Japonais. Avec une vitesse incroyable, à petits gestes très sûrs de leurs pinceaux, ces hommes jaunes jetaient ibis et chrysanthèmes sur des éventails en papier.

— C'est magnifique !... observa Mme Potterat.

— Oh !... ils ont appris, rétorqua Carlo que rien n'étonnait.

Et Potterat :

— Les Japonais, c'est du monde comme ça... Nous, en Europe, on crée les idées. Eux, ils appliquent nos théories.

Aux sons langoureux d'un orchestre dissimulé derrière des paravents chinois, on prit le thé, on mangea des pâtisseries. Hypnotisé par le sourire d'une voisine, à peine scandalisé par la hardiesse de certains décolletés, très fier de coudoyer tant de beau monde, Potterat tenait en l'air, piquée à la fourchette, une portion de gâteau qui eût fait reculer tout autre que lui. Et il confiait à sa femme :

— Regarde-moi ce Carlo comme il a l'air à l'aise par là... Plus tard, dans le monde, il saura saluer comme il faut, dans le genre de ce petit commis qui distribue à la clientèle une révérence par seconde... Ça exige de la souplesse d'échine... Le genre admis, c'est bien...

Avant de rentrer à la maison, on fit un détour et l'on gravit la colline de Montriond d'où l'on voit les nouveaux quartiers de la ville, des hôtels, vingt-trois pensions, la plaine vaudoise, le Jura, les Alpes, et, les unissant, le croissant bleu du Léman.

— Tu reconnais notre caserne, Carlo ?...

— C'est drôle ! On plonge dans les maisons. Je vois une cuisinière qui tourne son moulin à café... Une autre qui lave une casserole... Les voitures sur la route, c'est tout aplati, et les gens c'est des fourmis...

Potterat profita de l'occasion pour enseigner à son fils la relativité des choses humaines.

— Des fourmis, tu as trouvé le mot. N'empêche que ces gens que tu vois circuler, cette demoiselle en rouge, ce monsieur en tube, cet autre à cheval, les autres aussi, tous, c'est des « moi je... » Nonobstant, s'ils mouraient subitement, ce soir à cinq heures, toute la bande, le soleil se coucherait exactement à la même place.

— Ecoutez le gong de l'Institut ! interrompit Mme Potterat.

— Pardi ! c'est le gong à Troblet... Il a cinquante-huit élèves... La récréation est finie. Regardez-voir sortir ces Egyptiens des buissons... Voilà le directeur sur le pas de porte... Il examine son monde... Voilà les élèves qui courent, les gros, les petits... Ils rentrent !... Faut croire qu'ils ont encore une heure d'enseignement. Parfaitement. Par les fenêtres ouvertes, on devine leurs têtes par lignées et le régent qui s'agite... Le directeur s'en va, maintenant que son monde est engrangé !...

— Comme la ville s'agrandit !... dit encore Mme Potterat. Te souviens-tu, David, quand on était jeune, ces petits chemins au bord de l'eau ? C'était joli. A présent, c'est beau. Des villas, des hôtels, des maisons neuves...

— ... qui bouchent le soleil au monde, acheva Potterat... Et puis, ces maisons, ça pousse n'importe comment, ça se tourne le dos, ça se guigne de coin... Il semble que des géants, pris de vin, ont vidé leur hotte ci ou là... Tous ces gros bâtiments, on jurerait des baleines échouées sur le rivage... Ça n'est pas

proportionné. Cherche-voir un clocher dans tout ce commerce !... Des clochetons d'hôtel, oui, tant et plus, des gares monumentales, des gratte-ciel, comme ils disent en Amérique, mais plus une de ces maisons comme l'*Eglantine*, une maison pour un ménage, une maison où on identifie sa personnalité...

— Mon pauvre David, pourquoi perds-tu ton temps à regretter ?

— Je ne regrette rien, je constate...

Par ces boutades, Potterat essayait de se continuer, de se persuader qu'il résistait aux séductions « du mouvement moderne », alors qu'il y prenait goût, dans son désœuvrement, et qu'une journée sans matche, sans concours de vitesse, lui semblait longue, longue...

On regagnait la maison locative. Au moment d'entrer dans l'appartement, les mêmes mots, toujours, retentissaient :

— David, essuie-toi les pieds...

— Que d'histoires pour quelques planches avec de l'encaustique dessus !

Les époux se regardaient, étonnés. On se réconciliait autour de la soupière. N'avait-on pas les mêmes yeux bleus ? le même désir de fuir les querelles ?... Potterat découvrait alors, un peu tard, que sa femme avait inauguré une nouvelle coiffure, un haut chignon qui dégageait la nuque.

— Du diable ! Où as-tu déniché cette nouvelle mode ?

— Toutes les dames se coiffent comme ça, maintenant...

— Ah !... du moment que... Ça te rajeunit... Hier,

tu avais l'air de ma femme. Ce soir tu as l'air de ma fille... Il faudra que je fasse noircir ma moustache et passer mes cheveux au carbolineum... Carlo, tu auras des parents de sorte, cirés, remis à neuf... Tu ne veux plus nous reconnaître !... Il faut ça, parce que quand tu seras grand, directeur de banque et franc-maçon, si on est des vieux courbaturés, ni vu ni connu, hein ?

— Que non !... Je vous achèterai une villa, je vous donnerai une automobile...

— Ah ! il ne manquerait plus que ça... Des lunettes noires, des gants de cuir, un manteau du même, couah ! couah !... gare !... voilà Potterat !... Quel rêve !... Mes amis, je vous en supplie, restons simples, habillés à la vieille mode, hostiles aux nouvelles innovations...

— Pourtant, papa, l'autre jour, quand Chevillard a bouclé la boucle à mille mètres de haut, tu as dit « C'est rude beau, tout de même... »



— Sûr !... Il ne faut pas systématiquement repousser les apports du siècle... On choisit... Quand un type se met la tête en bas droit au-dessus de la cathédrale, on ne peut pas s'empêcher de crier bravo... Mais de là à croire que se tenir les pieds en l'air ça remettra les idées d'aplomb, il y a une distance que je me refuse à franchir...

— Dans dix ans, criait encore Carlo, je te garantis que je boucle la boucle...

— Hein ?... (Et Potterat regardait fixement ce canard qu'il avait couvé...) Reste sur le terrain, c'est encore plus sûr, on sait au moins où on a les pieds...

* * *

Malgré l'agitation de sa nouvelle vie, le premier dimanche du mois, la famille Potterat, au complet, vêtue de noir, sortait du nº 5 de l'*Avenue des Roses* pour se rendre à l'église.

— Personne n'y va, protestait Carlo.

— Nous, on y va... répondait la mère. Et souviens-toi que Dieu voit tout...

— Puisque la terre est ronde, comment veux-tu qu'il voie de l'autre côté ?

Ce raisonnement simpliste déroutait Potterat.

— Ronde ?... En es-tu sûr, d'abord ?... Et puis ça n'a rien à dire dans la question.

Pourtant, Potterat en convenait intérieurement, il faut de la vertu pour demeurer une heure durant sur un banc dur, sans bouger ni bâiller.

Mais qu'importe !... Depuis quand va-t-on au

sermon pour s'amuser ?... On écoutait donc ou du moins on se laissait bercer par la voix. On chantait la bénédiction. Dehors, on retrouvait l'enchantement du soleil, les toilettes, le tintement des tramways. On cherchait vainement le texte du sermon. Une impression de bienveillance demeurait pourtant au cœur des époux... Peu après, assis devant la soupière, sanctifié par la cérémonie du matin, Potterat disait :

— Dans cette caserne, je crois bien qu'ils travaillent autant le dimanche matin que les six jours de la semaine... Une repasse des dentelles, une autre remet une baleine à son corset, un troisième plante des clous... Cet après-midi ils vont se mettre après les fêtes, ce soir après le cinéma... Ils rentreront à minuit esquintés et sans un sou...

— Le monde ne réfléchit pas, constatait Mme Potterat en versant le bouillon blond dans les assiettes immaculées.

— Pourtant, la religion, il n'y a pas à dire, quand on commence à avoir les piautes raides et le poil blanc, ça vous tient au chaud. Tu verras, gamin, quand tu iras sur les septante !... A cet âge, on boucle bien la boucle, mais pour aller dans l'autre monde...

Le dimanche, aussi, quand trop de cris d'enfants tombaient des balcons trop peuplés, mordu par la nostalgie du passé, montant en ville, le commissaire écartait le voile qui défendait contre les mouches l'entrée du vieux café de la rue d'Etraz. Dans les rues, les taches vives du soleil, le vol argenté des pigeons, les ombres bleues ; dans la pinte, les chopines

où pétille le vin frais, les dos penchés, les phrases lentes...

Quand Potterat apparut en ce premier dimanche de juillet, le cercle fidèle s'élargit. On parlait années de service, retraite, vieillesse.

— En somme, quel âge as-tu, Potterat ?... Tu es toujours le même...

— Toujours !... répondit le commissaire avec son habituelle cordialité ! Le coffre est bon. Je bois sans lunettes... Autant que possible, sauf les jours de crise, je me conserve dans la bonne humeur...

— Ça te réussit. La moustache penche plutôt du côté poivre que du côté sel...

— Ma moustache ?... Elle me rend encore bien service... Les jeunes demoiselles, les vieilles aussi, la guignent pas mal... Avec un rayon de soleil dedans, on jurerait une meule de paille...

Propos inoffensifs, propos badins que l'on échange, les coudes sur la table, les yeux en coulisse, pour se mettre en train.

Après ces gammes préliminaires, l'assemblée examina les affaires de l'Europe. Ces affaires n'allaient pas bien du tout. On avait assassiné l'héritier d'un trône. Les peuples parlaient haut, remuaient les vieilles querelles cependant que les diplomates versaient à pleins chaudrons l'huile sur le feu. Déjà les souverains mobilisaient Dieu, ce qui est très mauvais signe.

— Chacun envoie là-haut un ordre de marche nominatif et le tour est joué...

— Moi, je vous dis que le bon Dieu est Suisse... Il est neutre par définition...

Mais Corbaz, le vieux au nez crochu, aux sourcils formidables, aux longs silences, poussant Potterat du coude :

— J'ai dans l'idée, moi, que tout va craquer au moment qu'on s'y attend le moins... De la Russie à l'Angleterre, hardi ! tout le monde se sautera contre ! Ça se mijote... Depuis cinquante ans qu'on se niaise, qu'on charge les comptes, que les têtes à angle attachent tous les fils, flattent les uns, insultent les autres, offrent des pendules ou des coups de poing, il faut le tonnerre là dedans...

Potterat constata avec une grande dignité :

— Nous, on n'a qu'une chose à faire : on couvre les frontières... Pour mon compte personnel, je me charge déjà d'en couvrir un mètre cinquante...

Alors ce fut une explosion du plus pur patriotisme. Ces hommes bedonnants défièrent les empereurs, provoquèrent les conquérants, invoquèrent les aïeux. On chanta *La libre Sarine ;* on chanta *Au bord du Rhin, guidez-nous au combat...*; on chanta *Dieu nous bénira du haut des cieux...* Après quoi l'on fit revenir deux litres. Et sur la table, de l'ongle du pouce, on traça des traits qui étaient des fleuves, des montagnes, des tunnels ; sur les routes on lança des armées ; entre deux verres, on remporta des victoires décisives. On s'exaltait. Pahud disait :

— Moi, je suis fort pour les mouvements tournants. Il faut me laisser le temps à cause du souffle...

Mais si j'ai le temps, je leur tombe sur les derrières...

Et Milliquet :

— On est des tireurs, en Suisse... Dix balles, onze hommes... Sans se vanter, calmement, véridiquement, il n'y en a point comme nous...

Et Potterat :

— Moi, avec ma prestance, il ne faut plus me demander des assauts prolongés... Mais alors... pour le tir à genoux, dans une position abritée, je ne crains pas un homme en Europe... Et pour les assauts sur place, on est là... On prend le fusil par le canon, on crosse, on rue des quatre fers, on mord, on crache, on gueule ; la bataille terminée, on met les gaillards en tas, on grimpe dessus et on fait les dix heures... Parfaitement !... Nous, on se bat pour la liberté, pour la justice !... Nous, on est avec les petits peuples opprimés !... Nous, on a une histoire magnifique !... Nous, on a les droits du citoyen !... Nous, on est les pères et les mères de la république !... On l'a fondée... Parfaitement !...

Une rumeur montait. Ils parlaient et chantaient tous à la fois. Cependant Verniaud, le pessimiste, n'avait encore rien dit. Profitant d'un silence, il ouvrit la bouche :

— Mes pauvres amis... On est là qu'on s'excite... Une supposition : la guerre est déclarée aujourd'hui à midi... *Ils* lancent leur cavalerie contre nous, cinquante mille hommes, et les canons, les mitrailleuses, l'infanterie qui trace derrière... A neuf heures du soir, où seront-ils arrivés avant qu'on ait eu le temps

de se rassembler et de tirer un coup de fusil ?... C'est tout à la vitesse, aujourd'hui... Vous verrez s'*ils* ne font pas nos vendanges cet automne...

— Ils !... Qui ?...

— Eux, pardi... On se comprend assez.

— On proclame sa neutralité. Ils ne nous peuvent rien...

— Si jamais on t'assassine, essaye-voir de dire à l'homme au couteau que tu es neutre !

— Et Morat ?... Et Morgarten ?... Et Sempach ?... balbutia Corbaz...



— Tout ça, c'était à l'époque... Les batailles, alors, question de biceps... Et puis on avait le temps de se retourner, de choisir sa position... Aujourd'hui, chemins de fer, aéroplanes, automobiles, télégraphie sans fil... Et puis tous ces tunnels...

Cet argument impresionna Corbaz.

— Ça, c'est juste. Il y a longtemps que je le proclame : on veut périr par les tunnels.

— Et puis par les hôtels...

— On ne vote plus... Les jeunes s'en fichent...

— Ah !... On est mené par les agents d'affaires, maintenant.

— Oui, on est mûr..., acheva une voix.

Ils se quittèrent en hochant la tête. Et Potterat disait à Delessert :

— Cette rosse de Verniaud... On était bien parti, sous une impression bien patriotique ! Venir nous servir ces considérations décourageantes... Il faut réagir !... Il y a musique et feu d'artifice à Ouchy, ce soir. Je rentre chez moi, je soupe, je ramasse la femme et le gosse, départ pour la fête !... Il y a des heures graves où il faut se nourrir de pas redoublés !... Ça replante les cœurs...

Dès huit heures le piétinement de la foule monta des trottoirs encore chauds de la chaleur du jour.

— Bonsoir, bonne course !... dit le petit infirme, du fond de son sous-sol, quand les Potterat défilèrent à leur tour.

— Bonsoir ! bonsoir !... C'est tout de même triste de ne jamais sortir, de ne jamais rien voir..., soupira Mme Potterat.

— Ça dépend, répondit son mari. Si la guerre éclate, les estropiés seront les privilégiés... Sans compter qu'à la longue ça mûrit de vivre en dedans... Souviens-toi de ça, Carlo.

L'eau luisait doucement, reflétant les premières étoiles, car la nuit est lente à venir au soir d'un beau dimanche de juillet. On payait donc un franc, on franchissait la barrière. Cohue, rires, toilettes blanches, crissement du gravier, clapotement du flot, et là-bas les villages posés sur le vert des prés ou des vignes comme un tas de petits oignons blancs, la liberté des horizons où patinent les hirondelles.

— Il y en a un monde ! répétait sans cesse Mme Potterat. C'est magnifique... Une fête réussie... Je ne regrette pas d'être venue.

Corpulente, elle se rengorgeait d'aise. Les roses de son chapeau tremblaient sur leur tige. Aux autres femmes, souriantes comme elle, elle jetait un regard de tranquille égalité ou de sereine supériorité.

— Papa, suppliait Carlo, si on louait un petit bateau ?...

— Non. Je n'aime pas me noyer le soir.

Ils s'assirent sur un mur, sur un mur tiède surplombant l'eau tiède. Autrefois, on se contentait d'une lune. Maintenant, cent lunes électriques versaient sur les pelouses, sur les massifs, sur les chapeaux fleuris, leur clarté bleuâtre qui semblait porter la valse jouée en sourdine par d'invisibles musiciens.

Mélancolique, Potterat envia la jeunesse qui riait autour de lui.

— C'est embêtant que la vie ait deux côtés, un pour monter, l'autre pour descendre...

Le sifflement des fusées coupa net le développe-

ment de cette pensée. Leur col flexible s'allongeait, montait, hésitait, retombait, laissant là-haut des étincelles qui s'éteignaient une à une près des étoiles clignotantes. Au bord de l'eau, ces lanternes vénitiennes attachées à des fils, piquées dans les arbres, pareilles à des oranges, ces bombes qui éclatent, ces orchestres qui chuchotent, ces petites lumières, ces petits bruits : une fête...

Quand passait une femme enveloppée de voiles transparents, Potterat disait à son fils :

— Regarde en l'air, Carlo... Tout le beau s'effectue dans les hauteurs...

Et alors, à sa femme :

— Robes fendues, bas en toiles d'araignée, décolletage qui court autour du thorax, effets de contre-jour à discrétion, bref, des offres déguisées, juste de quoi rendre un peu plus fous les fous qui courent le monde... Quant aux jeunes gens, ils se laissent pousser les cheveux, ils portent des chemises ouvertes sur la poitrine, des colliers, des bracelets... Je te dis, de mon temps, à la police, on aurait tout ça mené au poste pour s'expliquer... Oui, on est mûr pour la guerre ! L'excentricité ronge le monde. On a voulu vivre debout sur la tête, on se réveillera assis dans l'incendie... Bref ! allons écouter la fanfare.

Courtaud, rougeaud, entouré du cercle brillant des instruments, le directeur conduisait sa phalange avec des gestes arrondis.

— Il n'y en a point à lui pour moudre une valse...

— Il est pourtant vieux.

— Vieux ?... Pas plus. Il a mon âge... J'aime sa manière d'interpréter les œuvres, j'aime les morceaux qu'il choisit, ces morceaux où ça sonne franc, où ça file droit dans les fioritures, où ça finit d'aplomb, net, sur un accord en bémol...

Quand la dernière fusée eut escaladé le ciel, les musiciens, méthodiques, vidèrent les pompes de leurs instruments, plièrent leur chevalet. Des hommes éteignirent les lunes, les lampions, les lanternes vénitiennes. Rassurées, au champ du ciel soudain plus obscur, les étoiles refleurirent. Et les couples s'en allaient à petits pas dans la poussière, dans la moite chaleur de cette nuit sans air, dans l'ennui de la fête finie...

Rigoler et chahuter,
N'y a qu'ça pour s'bien porter

hurlait une bande installée à la terrasse d'un café.

— Attendez seulement, murmura Potterat. Guillaume va vous en donner de la rigolade. Après tout, périr de guerre, périr de bien être, autant périr de guerre. Et que ça veut venir !...

— Allons, David, pense à la fête au lieu de remuer des histoires...

— Ceux qui y voient clair sont toujours dévousoyés... Il n'y a plus qu'à attendre la craquée... Cette fête me laisse un drôle de goût...

— Salut Potterat... Bonsoir, Madame...

On se retourna. C'était Bigarreau.

— Et puis, ça va, David ?

— Tout doucement. Content de te rencontrer.

J'aime ces types qui ont des gants faits par le soleil... As-tu reconnu quelqu'un dans cette fête ?

— Ma foi non. Dans le quartier, on est perdu comme... comme... comme je ne sais quoi.

— Tu te rappelles, il y a trente ans ?... Les femmes écharpinaient leurs matelas sur le chemin, les chats s'asseyaient droit au milieu. Ceux qu'on rencontrait avaient le causer du pays, un joli causer... C'est le bon... On se retournait pour voir passer les grosses nuques et non pas les cotillons... Maintenant, c'est le triomphe d'Eve... A huit ans, elles manœuvrent déjà de l'œil... J'entendais une gamine, avant-hier, qui disait à une autre, manière de compliment : — Tu as l'air d'une étrangère !... » Et les mamans leur donnent des noms à coucher dehors huit jours de suite : Roxane Tauxe, Edmée Petoud, Odette Truquet, Jaqueline Petermann... A quinze ans, ça s'émancipe et à seize ça court les rues avec des robes qu'on voit à travers... Moi, je soutiens qu'il y a une épine dans le cœur du siècle. Par la faute des spectacles qu'on impose au public, tous, tant qu'on est, on vient un peu cochon. Trouves-tu pas, Bigarreau ?

— Ne calomnie pas les cochons... Ils sont gras, ils sont sales. Mais ils ne biaisent pas, ils ne mentent pas, ils ne volent pas. Dans le fond, c'est des bonnes bêtes. Ils sont cochons et rien d'autre. Tandis que l'homme est ça et quelque chose avec.

Ils étaient arrivés devant le N° 5 de l'*Avenue des Roses*. Là-haut, assis sur le rebord d'une fenêtre, un chat miaulait tendrement.

— C'est toi, Minon ? Tu réfléchis au train du monde ?... Tu peux encore attendre avant de trouver le mot de l'énigme...

— Regarde, David, dit encore Mme Potterat avant de tourner la clef dans la serrure, tout ce monde qui remonte en ville...

— Ah ! c'est bon, comme si je n'en avais pas assez vu, de ce monde !... On va passer une belle nuit : le phonographe du café, les amoureux, les ivrognes... Si on tient les fenêtres fermées, on étouffe ; si on ouvre, c'est comme si on était à la rue, la même chose...

Au carrefour, une bande de jeunes gens hurlait avec une sauvage énergie : *Deutschland, Deutschland über alles !...*

— Oui... Les Vaudois se font rares par là... On pourra bientôt nous coller une étiquette dans le dos : *Vieux Suisses, espèce rare, prière de les ménager...* Enfin !... Au revoir, Bigarreau...

Ils se tendaient la main, ils allaient se séparer, quand Mme Potterat eut un cri angoissé :

— Et Carlo ?...

— Carlo ?... Pardi ! il a encore couru pour voir passer ces exotiques qui chantent ces horreurs... Pour un oui, pour un non, il nous échappe. Si on ne disait rien, il rentrerait à quatre heures du matin... Oui ! Aux jeunes mariés, à l'église, les pasteurs proclament : « Si Dieu vous fait la grâce de vous accorder des enfants... » Belle grâce ! Moi je dis : heureux les stériles !

CHAPITRE VII

Sont-ils déjà en Suisse ?...

Aux jours traditionnels, les époux Potterat faisaient leur marché. A Bigarreau, à Burnand, ils achetaient des fraises, des légumes. Le samedi 1er août, conservant galamment par devers lui le plus gros panier, Potterat quitta sa femme pour aller rendre visite à son ami Corbaz. Celui-ci, après quarante ans de vie de bureau, saisi par la goutte, gémissait en son petit appartement de la Palud.

On avait poussé le fauteuil du malade près de la fenêtre ouverte sur la place d'où montait un gai brouhaha.

— Le drapeau, sur le clocher de l'Hôtel de Ville, c'est en l'honneur de la fête nationale, expliquait Potterat. Il ressort bien sur le bleu du ciel.

— Oui, répondit Corbaz. Avec tout ça les nouvelles ne sont pas fameuses. Avez-vous lu...

Sur la place embaumée du parfum des framboises, le roulement d'un tambour crépita en grêle menaçante. Aussitôt, le chapeau vert, la jaquette bleue, le complet gris se déplacèrent. Ce fut un papillotement

de couleurs, un fourmillement de petites taches, tout un flot humain qui frémissait. Le marchand de graines avait abandonné son échoppe, le marchand de fromages mous son parapluie rouge. Tous ces points en mouvement, toutes ces lignes brisées se nouèrent autour du tambour. Et maintenant une voix bourdonnait comme bourdonne l'agitation au cœur d'un essaim.

— Que dit-il ?... demandait le vieux cramponné au bras du fauteuil. Le buste penché hors de la fenêtre, Potterat regardait cette foule comme on regarde une chose redoutable que l'on a souvent annoncée sans y croire et qui s'accomplit soudain. Jamais encore il n'avait vu son peuple manifester ce tragique silence.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... cria Potterat du haut de sa fenêtre.

Un homme leva un visage stupide.

— La guerre !... On marche...

Potterat répéta :

— La guerre !... On marche ?...

Terrorisé, les mains toujours crispées aux bras du fauteuil, le vieux Corbaz contemplait fixement l'horloge de l'Hôtel de Ville, avec ses aiguilles brunes, ses chiffres dorés, son cadran tant consulté. Ce cadran, il le voyait démoli, oui, démoli, le ciel passant son doigt bleu à travers. Et Corbaz répéta à son tour :

— La guerre ?... On marche ?... Hein ?

En face, aux fenêtres du tailleur, du notaire, du boucher, ils étaient tous penchés, le tailleur avec son fer à repasser à la main, une vieille sans dents, une

cuisinière, des enfants, le notaire avec sa plume derrière l'oreille, Mme Gindroz la bouchère avec sa face cramoisie et sa cravate de deux rouges différents. Tous, par-dessus la rue, ils criaient à Potterat, après quoi ils gardaient la bouche ouverte :

— La guerre... la guerre... on marche !

— Nous, pas vous !... cria Potterat à la bouchère avec une sorte d'orgueil.

Alors, saisissant le panier où gisaient des côtes de blettes, des salades et des prunes, laissant Corbaz à demi soulevé dans son fauteuil, il s'en fut par les escaliers tortueux, il se mêla à la foule. Et il demandait :

— Sont-ils déjà en Suisse ?... Où ?...

On allait, on revenait, on tournait sur place. On se trouvait tout à coup devant un monsieur qui vous posait la question qu'on lui avait posée peu auparavant.

— Alors, vous ne savez rien ?...

— Que voulez-vous qu'on sache !...

— Ont-ils télégraphié de Berne ?...

— On ne sait rien. On mobilise. Elite, landwehr, landsturm... Tout le monde part.

— Alors ils sont entrés en Suisse ?...

— Probable...

C'est qu'il faut un moment pour tomber de la paix à la guerre. Que ces légumes, que ces fruits, que ces fleurs semblâient bêtes au creux des corbeilles ! Balayé par un remous de la foule, un homme s'assit dans un panier. Personne ne rit. Et une femme, les

poings sur les hanches, le chapeau chaviré sur une oreille, répétait sans se lasser :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Ils partent tous !... J'ai quatre fils militaires... Mon Dieu ! mon Dieu !

Une automobile fendit la foule. A l'intérieur, des têtes galonnées, rapprochées, discutant.

— C'est Bornand !...

Des jeunes gens couraient comme on court quand sonne la cloche du feu. Partout des hommes sortaient des maisons, abordaient des inconnus, se massaient aux carrefours. Et déjà, là-haut, sur la barre d'appui d'une fenêtre, un uniforme d'artilleur s'étalait. On criait. On gesticulait. On lâchait des mots énormes. On bravait l'adversaire. Et pourtant une ombre enveloppait les cœurs. Un moulin tournait dans les têtes. On avait les jambes molles, des picotements aux tempes, les poings lourds, une chaleur dans les bras gonflés du sang de l'énergie inquiète. Vidant une corbeille d'épinards sur les pavés, une femme expliquait aux gens qui s'empressaient et qui ne lui demandaient rien :

— Je les jette, ces épinards... Ils sont au moins trente qui ont mis le pied dans ma corbeille... Et puis ils serviraient à quoi ?... Egalement, c'est la guerre...

* * *

Assise, les mains à plat sur la jupe, Mme Potterat regardait son époux, les yeux dilatés d'effroi.

— La guerre !... La guerre ?...

Au mur, le sous-bois où la biche se désaltère. Sur

le plancher, l'éclat du tapis multicolore. Autour de la table, cinq fauteuils... Un intérieur, une paix tout à soi, un petit domaine. Tragique, Potterat articula :

— Ma foi, ton salon, le voilà à l'eau...

Elle s'en fut à ses casseroles. Saupoudrant dans son trouble les côtelettes de sucre fin, elle disait :

— C'était bien la peine de tant s'éreinter, de vendre le jardin, de placer de l'argent à la banque... Que va-t-il arriver ?... Ils vont tout prendre. Cet après-midi je réunis tout le précieux, je le porte à la tante Françoise, à Romainmôtier. Jamais ils n'iront dans ces coins perdus !... Eh ! voilà la viande sucrée... Tant pis ! Egalement, on ne veut rien manger.

— Au contraire !... protestait Potterat. Plus que jamais il faut prendre des forces... Mon Dieu ! tous ces canons, toutes ces mitrailleuses, tous ces fusils, toutes ces baïonnettes qui se réjouissent de commencer la besogne !... Combien qui dînent aujourd'hui et qui seront morts demain !... Pardi, cette guerre, elle devait éclater... Le monde était trop fou... C'est le pourri qui se met à sentir... On vivait dans le douillet, dans le ouaté. Il s'agit maintenant de coucher à la dure, le ventre creux, et de puiser son courage plus profond que l'estomac...

— Coucher à la dure ?...

— Sait-on ce qui va se passer ?... Russie, Allemagne, Autriche, Monténégro, Serbie, France, Angleterre, trois cents millions d'individus qui se tirent dessus, et nous au milieu... Crois-tu qu'ils nous laisseront longtemps dans nos lits ? Je ne te donne pas

huit jours avant que l'ennemi défile sous nos fenêtres... Mais je m'embusque à la cave... Par le soupirail je nettoie tout ce qui avance...

— Tais-toi, David... Si on t'entendait... Il y en a un à l'étage au-dessus.

— Qui ?... Schneegans ?... Il n'a qu'à dire un mot et je le fais passer à l'étage au-dessous... Provisoirement, on est maître chez nous, je pense.

On s'agitait partout. Des gens paraissaient aux balcons puis disparaissaient comme si quelque bête les eût piqués. Une voix tombée d'une fenêtre du quatrième appelait.

— Monsieur Potterat ! Monsieur Potterat ! Suivant les événements, est-ce qu'on peut creuser dans votre jardin pour y cacher l'argenterie ?

— Oh ! à votre service... Seulement, *ils* savent tout. On est espionné en première.

Au carrefour, on s'arrachait les journaux encore humides.

— Enfin, disait-on, tant que la France ne bouge pas, on peut espérer... Elle est là, avec son affaire Caillaux... Elle mettra encore une fois les pouces...

Une rumeur. Douaniers français et dragons allemands se sont heurtés près de nos frontières. Des tués par dizaines. Dans toute la France, des Vosges aux Pyrénées, le tocsin sonne. Des millions d'hommes, déjà, s'ébranlent au chant des clairons.

— Ça sent mauvais, dit Potterat. On est pris de tous les côtés. Il ne reste plus qu'à mourir debout... Demain, moi, je m'engage. Trente ans commissaire

de police ! Ah !... on a habitué la guerre... Pour commencer, si j'en rencontre un qui me dévisage de façon trop accentuée, je l'enfile tout net dans une bouche d'égout.

— Tais-toi, David !...

— Me taire ?... Jamais de la vie. Chacun a le droit d'apprécier les événements.

Il sortait. Il abordait des amis.

— Ça chauffe, hein ?

— C'est-à-dire qu'on est cuit...

Et un autre, d'une voix molle :

— Heureusement qu'on est neutre... L'intégrité du territoire est garantie par les traités.

— Malheureux !... Les traités !... Les gros les signent et le moment venu ils s'asseyent dessus... C'est des trucs pour endormir la vigilance... Pour être respecté il faut se tenir une baïonnette, un fusil et deux cents cartouches...

* * *

La place de la gare, surveillée par des vieux du landsturm, bedonnants et moustachus, une foule immense, Potterat poussé de ci, de là, avec le paquet qu'il tient dans les deux bras.

— C'est pour mon fils, le régent, et pour mon gendre...

Dans une cohue pareille, allez trouver un fils, même un gendre ! Et puis, sous le képi, tous les hommes se ressemblent... On avance un peu, on appelle, une vague vous repousse, des femmes, des enfants crient, mais il faut bien que les soldats passent avec

leurs sacs carrés, leur large poitrine barrée de courroies. De fortes odeurs, cuir, naphtaline, camphre, flottent dans le sillage ouvert par ces sacs. L'heure mâle. Grosses mains, gros pieds, soleil de plomb qui met une étoile sur les visières, peaux tannées, nuques cuites, rires de ceux qui sont trop émus pour parler, grincement des clous mordant le macadam... Sous le hall de la gare, une autre foule, des trains rangés sur toutes les voies, aux portières des soldats, et toutes ces taches que font les boutons sur les uniformes bleus ou verts, et toutes ces autres taches claires que font les figures ; et sur les quais les vieux, les femmes, les gosses, tous ceux qui ne partent pas... Les reverra-t-on, ces soldats ?... On se regarde et les yeux parlent, cherchant dans d'autres yeux la pensée cachée, la sincérité, l'émotion de l'heure unique. On écoute cette rumeur, ces chants, ce halètement des locomotives, ce bruit sourd des wagons sur la plaque tournante, ces ordres brefs, tout ce tapage de bataille, déjà, et l'on songe au sacrifice consenti... Au premier rang de la foule, une petite femme au chapeau fleuri de roses rouges ; dans ses bras un bébé enfoui sous les dentelles. Et soudain un artilleur qui saute à bas d'un wagon, qui penche si bas sa haute taille que le képi disparaît sous les ailes du chapeau fleuri. On s'embrasse comme lorsque la mort est entre vos tendresses.

— Eh ! l'artilleur, crie une voix, on part !...

Le soldat s'éloigne sans se retourner.

— Voilà un adieu comme il ne s'en fait point sur les théâtres, songea Potterat.

Et comme un infirme passait en pilant l'asphalte de sa béquille, un soldat eut ce mot :

— Notre photographie, dans quelques semaines...

Les autres ne répondirent rien. On était déjà fait au tragique. La fatalité vous tenait. Touché au cœur, Potterat se précipita :

— Voilà, les amis. Ce paquet, c'était pour mon fils et mon gendre. Dans cette cougne, allez les trouver... Il est pour vous... Il y a un saucisson, du jambon, une bouteille et des poires... Mangez seulement. Ça vous donnera du courage... Et bonne chance !... Et s'il faut taper, tapez dur !...

— On tapera !... répondit sobrement l'homme qui avait pris le paquet.

Heureux de cette bonne action, Potterat longeait le train quand il aperçut sa fille Louise, son petit-fils, et devant eux, à la portière, banalisée par le képi, l'honnête et jalouse figure de Justin Schmid. Sans penser que ce Schmid n'avait point répondu à sa lettre, tout à son émotion, Potterat s'avança vivement :

— J'avais un paquet pour vous et pour Ernest... J'ai rôdé partout... Ma foi, le train va partir, je l'ai offert... L'intention y était... Dommage ! Il y avait une bouteille de bon, un saucisson, du jambon et des poires... Vous auriez bu et mangé à la réconciliation générale. Depuis aujourd'hui, il n'y a plus ni Suisses allemands, ni Suisses français... On est tout du même... On est debout autour du drapeau, pas vrai ?...

Louise souriait. Par degré, la figure anguleuse de Justin s'éclaira :

— Je suis content de vous voir... Je vous recommande Louise. Je la laisse dans un rude pétrin...

— On est là... Ceux qui restent sauront accomplir leur devoir...

Les deux hommes, longuement, se serrèrent la main... Un coup de sifflet. Une clameur. Que se dire ? Deux forces s'échangent, deux émotions aussi. Il y a celle de ceux qui vont à l'inconnu, dont la volonté est ailleurs, déjà, le passé, les habitudes étant jetés en arrière par-dessus l'épaule ; et il y a celle de ceux qui rentreront à la maison pour vivre dans l'angoisse, parce que ce fort lien de la discipline, du silence, il n'attache que les autres. Et l'on regarde donc les soldats. Eux, ils ne savent trop quelle contenance avoir. Quelques-uns rient, d'autres crient, on ne sait quoi, peut-être des sottises, ce qui est leur manière d'être émus ; d'autres encore, debout, graves, cueillent cette minute avec ses détails, avec la vision de cette foule qui agite des mouchoirs, et c'est comme un frémissement au-dessus des têtes. Et on ne comprend pas ce qui se dit ; on voit toutes les bouches ouvertes, tous ces yeux voilés de larmes, et on devine les pensées, la sympathie, la volonté de donner du courage. Alors eux, les soldats, ils se sont soudain tous levés, ils brandissent leurs fusils ; quelques-uns ont tiré la baïonnette ; et un chant fait de milliers de voix s'élève qui roule, qui grandit : *Sois heureux, sois heureux, ô mon pays !...*

— Salut, Ernest !... Ernest !... Tape dur, toi aussi !

C'est Potterat qui lance son cri. Du poing il écrase

des larmes... Sur la voie luisante, le train a disparu.

— Il ne m'a pas vu... Il était trop occupé à chanter... C'est égal. Ça m'a fait du bien de le voir... J'en donne au moins un à la patrie... Charrette !... ce que c'est qu'une guerre !... Et dire que nous, les vieux, on ne marche pas. On n'a plus qu'à rentrer à la baraque. On est du rebut. On a fait son temps... On n'est que de la quincaillerie, de l'ancien système, du préhistorique !

Sur la place de la gare le calme, maintenant, le beau soleil du mois d'août posé sur la poussière.

Il fallait maintenant penser à soi. Que faire de mieux quand on est bloqué, isolé, et que presque tout ce qui se mange, tout ce qui est bon, vient des pays lointains ? Affolée, Mme Potterat ouvrit les armoires : quelques kilos de sucre, de farine, de pâtes, une plaque de chocolat, des haricots et des pois secs, de quoi vivoter pendant quinze jours. Mais pour acheter il fallait de la menue monnaie. Pourvu de deux billets de cent francs, Potterat courut chez le coiffeur, chez le marchand de primeurs. Il entra dans dix débits de tabac et vingt cafés. Partout il fut repoussé avec perte : « Changer un billet !... Vous n'y pensez pas !... » Il pleuvait. De guerre lasse, Potterat prit rang dans l'interminable cortège qui pénétrait dans la Banque cantonale à la vitesse de dix pas au quart d'heure. Les parapluies chatouillaient les nuques. On se chamaillait.

— Vous ne pouvez pas faire attention ?

— Et vous ?

— Hé là... j'ai des pieds !

— Moi aussi.

Quand enfin, à onze heures moins dix, Potterat reconnut derrière le guichet son ami Boulenaz, il se crut sauvé.

— Salut, Boulenaz... Quelle bagarre ! Il y a des gens jusque sur Montbenon...

Nerveuse, pincée, la voix répondit :

— On n'a pas le temps de causer, aujourd'hui...

— D'accord... Donne me voir la monnaie de ces deux billets de cent...

— On ne change que cinquante...

— Allez, fais pas le fou !...

— On a des ordres... Cinquante...

— Charrette ! Vous voulez faire crever de faim toute une population ?...

— Il n'y a pas de crever qui tienne !... Cinquante !

Ferme, quoique attristé, Potterat répéta :

— Boulenaz, fais pas le fou...

Boulenaz eut un coup d'œil circulaire, après quoi, les cachant sous la main, il donna vingt écus.

— Et ne va pas le raconter... A un autre !... Changer un billet de mille francs ?... C'est du dévergondage. Cinquante... pas un franc de plus...

— Pourtant on m'avait dit...

— Cinquante !... A un autre...

En descendant, avait ordonné Mme Potterat, tu achèteras tout ce que tu pourras, « n'importe, pourvu que ça se mange... » Devant une épicerie, il prit donc rang dans une foule que des agents de police canali-

saient, vieux, enfants, matrones, tous armés de sacs, de paniers, de cabas, de caissettes vides sur lesquelles on pouvait lire : fragile. Là encore on se chamaillait ferme :



— Chacun son tour... Moi je suis avant vous...

— J'ai dix personnes à nourrir à la maison...

— Tant pis... Chacun son droit...

— Malhonnête, ne poussez pas comme ça...

— C'est bon, on ne vous cause pas...

Quand Potterat, essoufflé, rentra avec deux kilogrammes de macaronis, racontant que les magasins étaient assiégés, d'émotion, sa femme s'assit.

— On assure que les Italiens marchent également... C'est un employé du chemin de fer qui l'a dit ce matin à Mme Bosset. On est entouré. On veut mourir de faim !

Potterat n'était pas trop rassuré.



— Ma foi, c'est une sale mort... Comme les petits ruisseaux font les rivières, il faut repartir aux provisions les trois, toi, moi et Carlo. On se dissémine... Chacun se débrouille... On apporte le butin et on repart... Vous verrez comme on est reçu ! Comme des chiens, la même chose. Personne ne se recommande plus pour la clientèle !...



A deux heures et demie, portant un panier, Carlo s'éloigna. A trois heures, sa mère, un cabas au bras. A trois heures et quart, Potterat, un filet à la main, un autre roulé dans la poche intérieure du veston. Et de toutes les portes sortaient des gens avec des paniers, des cabas, des filets. On se mesurait de l'œil. On blâmait les paniers aux panses trop rebondies. Posément, souriant, Potterat bravait les regards. Il semblait dire : — Voyons, c'est Potterat... Je me suis dévoué pendant trente ans pour protéger le public. J'ai bien le droit, pourtant, de revendiquer ma part de nourriture... Sans compter qu'il y a de la surface à entretenir... »

Fermé, disaient sans plus d'explications les épiceries connues. On avait baissé les rideaux de fer et le patron apparu à une fenêtre du premier étage criait

à ceux qui s'obstinaient à secouer la porte close : « Inutile... On n'a plus rien !... »

— Pas si bête, songea Potterat. Je m'en vais me rendre dans les petits magasins excentriques...

Mais là encore se pressaient des femmes en cheveux qui dévisagèrent sans bienveillance le gros homme venu à la curée, d'un quartier étranger.

— Il y en a qui ne se gênent pas, disait-on à haute voix.

— On est du pays, mesdames, répliqua Potterat sans aigreur. On paye ses impôts. On a un fils et un gendre à la guerre. Dans ces conditions, il me semble que j'ai le droit de veiller à mon bien-être... On ne réclame que son dû... C'est aux Köbi qu'il faut s'en prendre et non pas aux têtes rondes...

Et il prononça sur les dits Köbi des propos énergiques qui témoignaient d'une piètre considération pour la neutralité morale. Ces propos, on les accueillit avec faveur.

— Déchaîner une guerre pareille, au vingtième siècle !...

— En tout cas, le bon Dieu a une belle occasion d'employer la foudre...

— Tuer des millions d'hommes... Pourquoi ?... Mon Dieu, pourquoi ?... On guillotine les petits criminels. Alors que faudra-t-il faire à ceux qui ont organisé ce massacre ?...

— Les asseoir pendant trente-deux mille ans sur un fil électrique à haute tension, répondit Potterat.

Après quoi il se présenta devant l'épicière, une boulotte aux cheveux filasse.

— C'est ma femme qui m'a expédié. Va où tu veux, qu'elle m'a dit, mais rapporte-nous quelque chose... Il a fallu obéir ! Quand ces dames s'énervent, il n'y a qu'à filer doux. La mienne ne sait plus où est le nord ni le sud... Alors voilà plus d'une heure que je rôde... Où qu'on aille on est mal vu... Oui, la vie se complique...

— Et pour moi, donc !... interrompit une femme. Mon mari mobilisé. Et cinq gosses avec un appétit !...

Secouant alors un gamin par l'épaule :

— Tu sais, toi, il ne s'agit plus de me faire la ringue pour avoir des sous... Dites, cette guerre, pensez-vous qu'elle va durer longtemps ?

— Ma foi !... il y a dix millions d'hommes à tuer. Malgré la bonne volonté réciproque, ça demande encore bien du temps... On traite de sales bêtes les chevaux qui ruent. Je vous demande un peu, comment qualifier ceux qui ont lâché cette guerre à travers le monde ?...

— Comme monsieur a raison ! dit l'épicière.

Et Potterat fut gratifié de cinq kilos de riz.

Encouragé par son succès, le commissaire pénétra par une porte dérobée dans une autre boutique où un commis jetait des paquets à la volée. Les yeux blancs d'énervement, le patron, un maigre aux pantoufles éculées, criait à intervalles réguliers : « Si tout le monde parle à la fois, comment voulez-vous que ça avance ?... Le gros, là, qu'est-ce que vous voulez ? » Le gros, c'était Potterat. Sitôt qu'il eut mis la main sur trois kilos de semoule, il demanda du macaroni. « Non, inutile, à d'autres !... » Dehors, des faces atter-

rées, une bousculade, et de nouveau la colère inassouvie des paniers vides heurtant les paniers pleins.

Lorsque Potterat rentra, fier de ses huit kilos de vivres, sa femme était couchée.

— Je pleure de fatigue... J'ai fait huit magasins sans rien obtenir...

— Et toi, Carlo ?

Satisfait, le gamin montra un paquet volumineux : six kilos de chocolat.

— Ils ont dit que ça nourrit...

Potterat se sentit vraiment chef de famille, responsable.

— Restez calmes... Demain matin, je refais une tournée.

Le lendemain, il gagna l'échoppe d'un marchand grainier qui l'avait fourni durant des années de déchets pour engraisser la volaille. Que les temps étaient changés ! Là où se trouvaient autrefois de paisibles tiroirs et de paisibles figures, on voyait maintenant deux hommes, l'un rouge et l'autre blême. Ensemble ils gesticulaient. Ensemble ils vociféraient :

— Du maïs ?... Ni pour or ni pour argent... On n'a plus rien... dévalisé... Vous comprenez, les hôtels, les hôtels...

— Les hôtels !... Alors on nourrit les étrangers, maintenant ?... Et les Vaudois ?

— On n'a pas le temps de demander les extraits de naissance.

— Vous me reconnaissez, pourtant !... On n'a pas une tête de macaque.

— Bien sûr, mais je ne peux pas fabriquer du maïs avec des planches... On mène une vie, depuis deux jours, dans ce magasin !... Ce soir, on sera à Cery avec la moitié de la population.

Où aller ?... Chez l'épicier Allaz. *Fermé.* Alors chez la vieille boulangère du coin.

— Avez-vous de la farine ?

La vieille passait dans l'arrière-boutique. Elle rentrait soudain comme une guêpe affolée :

— Mon Dieu !... Le mitron raconte qu'ils ont passé le Rhin... On se bat près de Schaffhouse. Leur cavalerie est à Zurich...

— D'accord. Donnez toujours de la farine.

— En voilà deux kilos. Ménagez-les. C'est les derniers.

Elle coupait la ficelle du paquet d'un geste sec, puis jetait à la pendule un regard vitreux.

— D'autres disent que les Français sont à Vallorbe. Demain à Lausanne.

— A Vallorbe ?... Vous croyez qu'on passe le Jura comme on cambe une barrière ? Qui vous a ça dit ?

— Une dame.

— Il fallait lui conseiller un cataplasme. C'est sur les Belges qu'ils piétinent.

— Tant mieux, alors.

— Vous comprenez, j'ai passé trente ans dans la police, je sais bien comment ça se pratique.

— Merci, vous me tranquillisez un peu... On ne sait plus où donner de la tête. Et puis les gens sont difficiles ! Tout à l'heure, une dame me demandait

si mes petits pains étaient frais. Je lui ai répondu : « Madame, allez demander aux Allemands si mes petits pains sont frais... »

Cependant la nervosité ambiante gagnait les gens jusqu'au fond de leurs maisons. Quand la nuit descendit, posant sur la terre sa cagoule tragique, Mme Potterat ferma les volets. Dans la cour, jouant à la guerre, des garnements se précipitaient en hurlant : Les voilà ! les voilà ! pan ! pan !...

— Je ne peux pas entendre ça, gémissait Mme Potterat.

Potterat ouvrait une fenêtre et ses volets :

— Carlo !... lâche-moi ces sales jeux, ça énerve ta mère... Bon, on sonne. Qui est-ce, à ces heures ?

— N'ouvre pas, David...

— Comment ?... Un homme qui couche dans les cathédrales n'a peur de rien.

C'était l'épicier aux pantoufles éculées. Il jetait quelques paquets sur la table de la cuisine et s'éloignait sans mot dire, la bouche ouverte, oubliant de refermer la porte.

— Encore cinq kilos de vermicelles et trois de riz... On est sauve... Mais il fait une chaleur !... Rouvre voir cette fenêtre.

— Non, David, je t'en prie.

— Alors, je sors.

Potterat arpentait cent fois son petit jardin. Un matou fuyait sous les buissons. Au ciel, le bleu de lune. Là-bas, sous les vergers, des chemins d'argent, des chemins d'ombre, la tristesse d'une sécurité trop

voisine du tragique... Le sifflet d'un marchand de journaux. Debout sur le trottoir, Potterat lisait : *Hambourg bombardé par la flotte anglaise.* Il poussait un soupir : « Enfin, c'est toujours ça de fait ! »

* * *

Quelques jours plus tard, vers la fin de l'après-midi, Potterat dit aux siens :

— Dans cette maison, il y fait aussi frais que si on était assis sur un calorifère. Si on sortait un moment, affaire de s'aérer ?

Ils gagnèrent le lac par un étroit chemin. Le soleil s'était couché dans le sang ; le lac, que ne sillonnaient plus les bateaux ornés d'oriflammes, s'endormait sous la paix du ciel. De l'autre côté de l'eau, la Savoie.

— Un lac, deux rives, fit soudain Potterat. Ici, les hommes sont partis. Ils sont prêts à tout. Mais enfin ils attendent... Là-bas, la fournaise. Il en est déjà tombé de ces Savoyards !... Les femmes peuvent moissonner, faucher, râteler : inutile de regarder le tournant du chemin pour voir s'ils reviennent... Cette belle soirée, ces beaux nuages, ce coin plus tranquille que le paradis, ça doit leur faire mal au cœur. Penses-tu pas ?

— Qui sait ?... fit Mme Potterat, un peu honteuse. Elles sont peut-être plus calmes que nous.

— Ma foi, on a bien un peu perdu la boule, par là, les premiers jours.

— Est-ce notre faute ?... On s'y attendait tellement peu.

— C'est le tort qu'on a eu. Il faut connaître l'homme. La façade, c'est paix, concorde, bon Dieu et tout le saint-frusquin. La réalité, gueuserie, égoïsme, guerre, atrocités. La guerre, elle est partout : sous les feuilles, dans le ciel, sous la terre, au cœur des gens. Les choses ont l'air pacifiques. Le fond est tout à la guerre... Les chats mangent les oiseaux, les oiseaux mangent les chenilles, les chenilles mangent les feuilles, les feuilles, par leur ombre, tuent les plantes... Moi, je sentais bien qu'on dormait dans le malaise. Chez nous il y avait ceux qui chantent le ranz des vaches. Mais il y avait aussi ceux qui minent par dessous, ceux qui investissent dans les banques étrangères, ceux qui sont tout au progrès économique, si bien qu'au bout du compte le cœur est prisonnier de la bourse. Le peuple sent ça. Seulement, lui, il est affadi de luxe. Où est le temps où on marchait aux frontières pour un oui ou pour un non ?... où on discutait avec les rois, avec les empereurs ? Aujourd'hui, ils nous donnent des pendules et des photographies, et on se tient tranquille. Pourtant, cette Belgique, un pays neutre comme nous, pacifique comme nous, éventrée, saccagée...

— Tais-toi, David, tais-toi !... supplia Mme Potterat en montrant de la pointe de son ombrelle un fourré d'acacias qui frissonnait à la brise lacustre... Il suffirait qu'il y en ait un par là...

Potterat brandit sa canne.

— Un quoi ?... un qui ?... S'il n'est pas content, qu'il s'annonce, je le passe direct dans le lac. Tonnerre ! On est en Suisse ! On est libre !... Violer un traité ! Brigander un petit peuple !... Personne au monde, personne ne m'empêchera d'appeler ça une canaillerie... Tu entends ! Personne !... Nom d'un chien !

— D'accord dans un sens. Pourtant, on ne sait pas tout. Et puis on est neutre. Ça ne nous regarde pas.

— C'est la morale aux cannibales, répondit Potterat. Alors, à quoi bon le catéchisme ?... A quoi bon les écoles, les églises, les discours des tirs fédéraux, notre devise : Un pour tous, tous pour un ?... Est-ce qu'on vit dans l'hypocrisie, oui ou non ?... Et la justice, la liberté, la fraternité, l'humanité, c'est des blagues ?... Dans la police, on m'a toujours appris qu'il fallait arrêter les cambrioleurs, menotter les assassins et dénoncer illico ceux qui grattent des signatures sur les contrats... C'est la bonne méthode, valable aussi au point de vue international. Il s'agit de savoir si on est pour le brigandage... Quand un peuple qui vivait tranquillement crie : Au secours !... il n'y a pas de diplomatie qui tienne... Je n'ai jamais lu nulle part que notre Sauveur ait dit sur la croix : La justice s'arrête aux frontières, c'est le premier et le grand commandement.

— Papa, demanda Carlo, qu'est-ce que c'est que d'être neutre ?

— Mon pauvre ami, demande-moi plutôt en quelle année on a créé le monde. La neutralité, c'est un laby-

rinthe. Quand on y est entré, on n'en peut plus sortir. Il y a un mois, tu étais neutre, seulement tu n'en savais rien. La neutralité, c'est comme quand on devient vieux : on ne s'en aperçoit que le jour où on a envie de bouger mais qu'on ne peut pas, mordu aux reins.

— Je n'y comprends rien du tout.

— Prenons un exemple : tu es dans une écurie où logent des taureaux, des chevaux, des mulets et deux moutons. Naturellement, les gros se chicanent, ils mordent, ils ruent, ils donnent de la corne. Ma foi, quand les moutons attrapent un atout, ils font semblant de penser que ça vient d'ailleurs. Ils se proclament neutres. Dans le fond, ils ont leur opinion, mais comme il est dangereux de l'exprimer, ils font bon semblant, ils bêlent des gentilles choses, ils sonnent leurs clochettes. Quoi, c'est de bonnes petites bêtes qui se garent contre les parois... Un soir, le taureau déclare que, rapport à sa corpulence, sa place est trop petite. En avant les cornes ! Le bois vole en briques, le sang gicle au mur. C'est au cheval que le taureau en veut. Comme un des moutons se trouve entre deux, zon ! éventré d'un coup de corne. Que veux-tu que fasse l'autre mouton ?

— Il faut qu'il bêle de colère...

— Mais il ne sera plus neutre...

— Alors, neutre, ça veut dire qu'on accepte tout !

— Je n'en sais rien... Mon impression est que, dans certains cas, on se biffe de l'humanité... Il faut croire que ce n'est pas tant clair puisqu'ils sont obligés de

donner des conférences pour expliquer... Quand j'ai vu cette Belgique envahie, méprisée, bombardée, incendiée, insultée, calomniée, j'ai attendu un mot de la Suisse, une indignation officielle, un cri du cœur, quoi !... Rien. Rien. Rien. Rien que des discussions dans les journaux. D'en haut, rien que des taisez-vous ! On pourrait croire qu'ils sont tous morts, par Berne. Morts de quoi ?... pas de courage, en tout cas... Guillaume-Tell !... Au jour d'aujourd'hui, il y en a combien pour saluer le chapeau ?... Ça devait arriver. On s'est amolli dans la civilisation : tunnels, hôtels, chocolat, bons morceaux, souliers blancs, bonnes places, kursaals, folies en trois actes, trusts, spéculations. A la longue, ça ligote. On veut vendre. On ménage le client...

— Protester ?... A quoi ça aurait-il servi ! objecta Mme Potterat.

— Aux Belges, à rien du tout. A nous, c'est autre chose. Etre courageux, ça donne toujours de la force...

Sortie de l'écran des montagnes, la lune jetait sur le lac son écharpe argentée, semait sur la terre des ombres fabuleuses, des clartés étranges.

Mme Potterat eut soudain un sursaut :

— Mon Dieu !... Imaginez qu'on soit en Belgique, qu'on crie tout à coup : Les voilà !... Que l'horizon soit rouge de villages incendiés... Quelle horreur ! Je me sauverais avec Carlo. On courrait, on courrait, jusqu'à ce qu'on tombe. On se cacherait dans une forêt...

— Oui, répondit Potterat, on ne se met pas assez

à la place des gens. On vit pour soi. On se terre derrière les montagnes... On se ravitaille... Pourtant, la moyenne est bonne, ce n'est pas le cœur qui manque ; ce qui manque c'est Bonivard, Winkelried, Davel, de ces hommes qui faisaient tic-tac avec l'honneur... Aujourd'hui, on joue aux fins, aux diplomates, on met toute sa vertu dans les discours... Bref ! Assez causé. On s'échauffe. Allons plutôt jusqu'à Vidy voir ce que devient Louise...

Une ferme dressée dans la solitude. Une lampe allumée dans l'immense cuisine. Penchée sur des corbeilles, Louise épluchait des salades. Les traits tendus de fatigue, elle raconta sa besogne ; tôt levée, tard couchée, mal servie par un domestique grossier, soucieuse de son mari qui parlait, dans ses cartes, d'entorse et de pieds écorchés.

— Ecoute, fit Potterat, ému par les rides qu'il comptait sur ce front, si lisse naguère, je viendrai chaque matin te donner un coup de main, l'après-midi aussi. On perdra un peu de poids, ça ne fera que du bien.

Elle crut qu'il plaisantait, mais il répéta sa promesse et l'on se quitta en excellents termes. Sur le chemin du retour, comme on longeait le cimetière de Montoie, Potterat se laissa aller à un de ces monologues à haute voix qui lui étaient familiers :

— Dormez seulement, les morts... On vous en fabrique des camarades, et des jeunes, et des bien portants !... Vous allez voir ces arrivées, ces débarquées... On est logique, tout de même ! On dépense des cents

et des cents à créer une hygiène scolaire, on lutte contre la tuberculose, contre le typhus, contre le cancer, contre le phylloxéra, on se constitue un cœur de coton, on se proclame civilisé, bien vêtu, réconcilié... Une sonnerie de trompettes !... la guerre !... Hier, cinquante francs d'amende pour un coup de poing, aujourd'hui décoration et *Te Deum* pour celui qui a tué trois mille hommes en cinq minutes... L'humanité ...! Du diable si j'y discerne autre chose que rien du tout... Si je sais pourquoi on est là, fin gras, à se promener, alors qu'il y en a d'autres qu'on enterre à la lanterne. On les traîne un bout par les pieds et pauf !... dans le trou. Pourquoi pas nous ?... Tous ceux qu'on fusille, ils nous valaient bien. Et on ne proteste même pas. On achète du macaroni, moi le beau premier. Tonnerre ! Il n'y a pas de quoi être tant fier !

CHAPITRE VIII

Pour une fois, on va pouvoir dormir tranquille.

Après la lutte, le repos. Potterat s'affala sur une chaise devant l'armoire ouverte qui regorgeait de victuailles.

— Nous disons dix kilos de lentilles, quinze de riz, vingt-deux de pâtes, treize de maïs. Nous voilà au régime de vive force.

Carlo rentrait.

— Il y en a, à l'école, qui racontent que leurs parents disent qu'on n'aura rien à manger cet hiver.

— Peut-être ! Ça donnera un ensevelissement collectif aux environs du printemps. Ça tombe rudement mal, mon pauvre gamin, toi qui grandissais justement.

— Pourtant, l'armoire est pleine.

— Bien sûr. Et dans trois mois, sera-t-elle pleine ?

Belliqueux, David Potterat décrocha d'une panoplie sa vieille carabine qui l'avait si bien servi dans les tirs. Il en fit jouer la culasse, il visa un ennemi imaginaire, il pressa la détente.

— Pan !... Ça y est !

— Va encore t'estropier, intervint Mme Potterat. C'est ça qui nous avancera !

— M'estropier ?... On connaît son joujou. En cas d'attaque de vive force, je m'installe à la cave en permanence. Je blinde les fenêtres avec des matelas. Et hardi ! je balaie le carrefour. Je fauche en oblique. Je refoule en profondeur. Je nettoie les coins. Je tiens quinze jours. Après, je m'évade par la porte de derrière.

Le même soir, terrifié par les dépêches des journaux, l'imagination montée par les récits de Nick-Carter, — il en dévorait un volume par semaine, — Carlo refusa de dormir seul dans sa chambre. Fiévreux, il se lamentait.

— C'est bon ! On va mettre ton lit dans notre chambre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Carlo consentit à se coucher sous la protection du grand lit en bois de noyer. Comme il ne s'endormait pourtant pas, que ses yeux continuaient de briller, le père reprit sa carabine qu'il posa sur le rebord de la fenêtre.

— Là ! Es-tu content ?... Qu'ils y viennent maintenant !

Carlo contemplait la carabine dont l'œil meurtrier fouillait les environs. Et le silence se fit. Heureux âge qui passe sans transition de l'effroi à la confiance.

Potterat fut plus lent à s'endormir. Peut-être, à travers l'espace qui transmet les fluides tragiques, percevait-il les cris des mères, les plaintes des enfants, les râles des hommes couchés sur les champs de bataille. Dans le silence de cette nuit paisible, Potterat s'humiliait avec la morale humaine qu'il avait béné-

volement servie sous les auspices d'une police communale. Arrêter quelques petits voleurs, dresser des contraventions pour un seau à balayures oublié sur le trottoir, quel mince travail ! Et il songeait avec effroi, assis dans son lit, à la folie qui emportait les peuples aux abîmes. Vraiment, il avait de la peine à comprendre, en homme intègre qui a conservé le frais idéal des chansons de jadis, la conviction que les rois et les gouvernements sont loyaux, les bergères belles et sages, l'homme bon, malgré quelques canailleries de détail. Et voilà qu'on assistait à la faillite des lois, coutumes, arrêtés et règlements, qu'on proclamait cyniquement que la force crée le droit. D'un coup de coude, Potterat réveilla sa femme.

— Françoise... Comment peux-tu dormir pendant que dix millions d'hommes s'égorgent et que des milliers de civils se sauvent à travers prés ?...

— Crois-tu que veiller y changera quelque chose ?...

— Rien du tout. Dormons.

* * *

A sept heures et demie, un coup de sifflet annonçait le marchand de journaux. Carlo courait au carrefour. Peu après, assis sur le canapé, dans cette salle à manger dont la mièvre tapisserie jurait avec sa carrure, Potterat lisait à haute voix les communiqués des états-majors, les ponctuant d'exclamations tour à tour apitoyées, indignées, admiratives.

— Il y fait beau vivre, dans cette Belgique !... Se voir collé aux murs parce qu'on défend son sol, sans

autre forme de procès, descendu comme des étourneaux en temps de vendange...

Potterat se levait, rouge, transpirant, essoufflé. Et vingt fois il tournait autour de la table.

— Ils dorment, nos directeurs de conscience... Depuis le premier août, ils ont la maladie du sommeil avec un tampon dans les oreilles. Tonnerre ! Et dire que c'est les mêmes qui mettent la Belgique et le Luxembourg en cupesse qui garantissent notre neutralité ! ...On se tait comme on se tait devant une chose naturelle... Qui ne dit rien, se donne l'air d'accepter. Pour peu que ça continue, moi, Potterat, je rédige une protestation tout seul, je la publie dans la *Feuille*... Ça me ronge, ce silence... Des blagues, tout ce qu'on nous raconte sur la Suisse si on se met à plat dans les herbes dès qu'il passe un oiseau de proie entre nuages et terre... Il n'y en a point comme nous ! On pourra bientôt dire : heureusement !

— David, sois prudent..., suppliait Mme Potterat.

— Non !... J'ai envie de grimper dessus le toit et de gueuler, tourné vers le nord, de ces affaires — la vérité, entre parenthèses — à me faire coffrer pendant cinq ans...

Car Potterat commençait à se méfier... De quoi ?... Il ne savait exactement. Fréquemment, il prononçait des paroles obscures comme ses soupçons. En tout inconnu il voyait un espion. Heureusement que Schmid écrivait qu'à l'armée le moral était bon. Il avait reçu le gâteau, reçu le chocolat, reçu la flanelle. La chaleur lui donnait soif. Les pieds allaient mieux.

On n'avait tué, jusqu'à maintenant, qu'un lièvre dans une forêt du Jura. On chantait pour tromper la fatigue des longues marches.

Songeant à cette lettre, à bien d'autres choses encore, Potterat, agenouillé sur un sac, arrachait les mauvaises herbes, car chaque matin, maintenant, il se rendait à Vidy, chez sa fille, où la besogne ne manquait pas, certes.



Autour de lui, le silence, coupé par les aboiements du chien quand passait un promeneur dont la silhouette diminuait entre les peupliers bordant la route blanche. Bâillant, traînant sa chaîne, le chien rentrait alors dans sa niche... Le grand beau, le grand ciel, très clair, un peu mélancolique, la grande joie des plantes, la grande simplicité des fleurs ouvertes...

Pourtant, au delà des coteaux heureux, des vignes, des vergers, des lacs, Potterat voyait autre chose. Son cœur, enveloppé de rudesses voulues, avait toujours recelé d'infinies tendresses pour les enfants, pour les yeux confiants, pour ceux qui n'ont pas de chance, pour les vieux, pour les faibles. Et il redoutait les larmes parce qu'elles l'émouvaient trop. Aussi, malgré la vive lumière de ce jour d'été, Potterat demeurait grave. Quelque chose lui faisait mal dans la poitrine. Peuplant cette solitude de scènes de guerre,

il voyait des femmes assises sur une ruine fumante, des cadavres près de ce saule argenté. une fumée traversée de langues rouges.

Tout à sa colère, le brave homme empoignait les mauvaises herbes, enfonçait ses gros doigts dans la terre tiède, poussait des grognements inarticulés. Contre l'envahisseur possible il lançait les bataillons de son pays. Et il courait et il bondissait avec eux... En avant !... Feu !... Hourra !... On tombe, on râle, on meurt. Et puis après, puisqu'on est avec ceux qui souffrent, puisqu'on se bat pour le droit, pour son sol, pour l'honneur... Un nuage, une ombre. La vision s'évanouissait. Il n'y avait plus là que les prés à herbes grasses, les noyers ronds, le lac d'un si joli bleu derrière le rideau mouvant des roseaux, et aussi cette barque — une voile blanche, une voile rouge, — posée sur la ligne d'horizon, immobile.

Devant cette sérénité, Potterat pensait à son pays. Le cher pays ! Il l'aimait tant. Son canton, il l'aimait autant que sa femme. Et la Suisse, son histoire plus belle qu'une légende ! Les tyrans chassés à coup de hallebardes, les rocs qui roulent du haut des monts, Charles le Téméraire fuyant comme fumée épandue par vent de bise. Et naturellement Guillaume-Tell avec sa pomme et son arbalète, et Winkelried enfonçant les lances dans sa poitrine, et Nicolas de Flue, et Pestalozzi... Et puis la belle paix, les courses, les chants. Le dimanche, parfois, on allume un cigare et on s'en va voter, car on est citoyen. Parfaitement ! Et souvent des fêtes. Des drapeaux flottent alors à

la pointe des clochers, celui du pays, celui du canton, celui de la commune. Musique, cortège, cantine, discours... Comme on applaudit quand l'orateur vide son verre après avoir dit que les Suisses n'ont peur de personne, que le sang de leur drapeau signifie sacrifice, qu'ils seront toujours au service des causes justes ! La foule se lève. Tenant son verre dans le creux de la main, elle chante qu'il faut mépriser le courroux de l'étranger, devant Dieu seul fléchir les genoux... On rentre chez soi. Et avant de s'endormir on pense qu'il n'y en a décidément point comme nous.

Et voilà que deux très petits pays, nos frères en neutralité, sont envahis au mépris des traités signés. On brûle des villes, on fusille des hommes coupables de défendre leur sol avec le courage du désespoir, on piétine l'âme de tout un peuple, on fait peser sur lui le lourd silence de la tombe. Et nous ?... — Chut ! taisez-vous... Ça n'y changerait rien... Quoi ?... Non, non. Le mieux est de ne pas dire un mot, de ne pas attirer sur soi l'attention. Contre quoi, on est ravitaillé ! Je me suis tu : du sucre. Je n'ai rien affirmé : du macaroni. Ami de tout le monde : du charbon. Et si de naïfs citoyens pensent tout haut, on trouvera bien moyen de les amener à se tenir tranquilles.

Et des discussions. Que de discussions ! « Nous parlons trois langues. Ces peuples, desquels nous dépendons, ils se battent. Nos sympathies allant à celui-ci, à celui-là, nous ne pouvons rester ensemble qu'à condition de communier dans le gris, quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse. Quand la tourmente sera passée,

plus tard, nous rechercherons le vrai, le juste. Plus tard. Maintenant, il y a trop de fumée, trop de tumulte. »

Et Potterat qui avait cru, le gros naïf, qu'il existait quelque chose au-dessus de ces trois langues, au-dessus de ces sympathies naturelles, quelque chose qui était notre unité : la haine instinctive, spontanée, jaillie de tout au fond, comme un cri, de la force qui se moque du droit.

Il faut donc se taire si l'on veut rester ensemble. Et Potterat continuait à n'y rien comprendre, mais là ce qui s'appelle rien. Et il cherchait sa Suisse, la Suisse des chants d'école, celle qui sent le rhododendron, l'alpe, la vapeur du torrent, celle qui frissonne au mot de liberté, pour elle et pour les autres. Il la savait vivante. Vivante mais enchaînée. Par quoi ? par qui ? par quelle crainte ?

Alors il redressait son dos courbaturé. Une fois encore il contemplait les prairies, ce dos bleu du lac qu'on voit au-dessus des buissons, cette Savoie où tant d'hommes, déjà, étaient morts pour défendre une idée qui dépassait le cadre de leur province, de leur patrie, une belle idée humaine.

— Et nous, songeait Potterat, on est là chacun avec sa muselière. « Quitte le pays, si tu n'es pas content, on est trop petit pour dire la vérité... » c'est Corbaz qui m'a servi ça l'autre jour, à moi Potterat... J'avais cru, les premiers jours, qu'il ne s'agissait que d'une folie de branches, mais c'est une folie de racines qui nous tient maintenant.

Louise appelait. Les dix heures. Ils se rassemblaient tous dans la cuisine sombre et fraîche, Ulrich, le domestique schwytzois, Henri, le domestique de Bioley, le jeune Louis, le menton rouge du jus des framboises, Potterat, ruisselant de sueur et brillant de vitalité. Des mains se tendaient vers la miche, saisissaient la cafetière. Les coudes écartés, Ulrich lapait son breuvage ; il ne s'interrompait que pour saisir une mouche sur son bras poilu, l'écraser, la jeter sous la table. Henri déclarait, d'un air innocent, qu'il en souhaitait autant à d'autres. Riposte bourrue d'Ulrich. Aussitôt la discussion s'ouvrait, s'envenimait.

— Pourvu qu'on nous laisse tranquilles, faisait Louise.

— Ma foi, tu n'es pas difficile, protestait Potterat. On ne peut pourtant pas abdiquer la critique.

Et comme Ulrich ricanait :

— Qu'avez-vous à bougonner, vous ?... Vous êtes Suisse. Vous vous devez à la justice. Quand on brigande un petit peuple, votre devoir est de protester comme nous.

— Est-ce que Guillaume-Tell était Vaudois ?

— Je commence à le croire.

— Noun de Dié !

Un silence. Ouvrant une bouche garnie de dents solides, Henri enfournait une portion considérable de gâteau aux prunes. Et il disait, sitôt qu'il en avait la possibilité :

— A quoi bon vous chicaner ?... La guerre !... Que voulez-vous discuter là-dessus. Heureusement qu'on a un estomac pour se distraire.

Potterat retournait à sa besogne. Du temps passait. Et soudain Louise, les bras en l'air :

— Papa, il a filé.

— Qui ?

— Ulrich... Il a laissé un mot de billet sur la table de la cuisine. Il se plaint qu'on ne le comprend pas, qu'on insulte Guillaume-Tell... Bref, il a fait son baluchon, il est loin.

— Tant pis. Décidément, on ne peut pas plaisanter avec tout le monde. Question de latitude et de longitude. En somme, on a raison, il faut se taire. Qui va traire les vaches, maintenant ? Cet Ulrich avait une tête du diable, mais avec ça travailleur, consciencieux... Enfin ! J'irai t'en embaucher un au bureau de placement.

Les gars solides étant à l'armée, Potterat ne trouva qu'un Italien, un maçon sans ouvrage, qui assura avoir longtemps travaillé aux champs.

Ce Donato, un petit homme au crâne large, aux yeux gris clair, aux gestes multiples, au parler abondant, déplut formellement à Henri. Il ne râtelait pas selon les méthodes usitées à Bioley, il fauchait trop ras, il bêchait trop profond. Cet Henri, devenu chef, s'affirmait brusque, moqueur, autoritaire.

— Savez-vous traire ?

— En Italie, j'avais deux chèvres.

Le domestique pouffait de rire.

— Venez voir comment ça se pratique sur les vaches.

Donato considérait avec respect les énormes bêtes que le Vaudois, assis sur un tabouret, trayait l'une

après l'autre, le front appuyé contre une cuisse tachée de fumier.

— Essayez, pour voir... Pas si fort... En mesure. Une giclée doit répondre à une autre giclée. Pas avec les mains, avec les pouces.

Durant ce temps, Potterat sortait le fumier de l'écurie. La brouette grinçait. Le pantalon haut retroussé, les manches de la chemise remontées jusqu'à l'épaule, mouillé de sueur qui coulait sur ses joues comme la pluie sur des pétales de pivoine, Potterat s'arc-boutait quand il arrivait à la planche dressée contre le tas. Sous le poids, cette planche pliait, gémissait. Avant de culbuter la charge, un arrêt, les muscles des bras qui gonflent, un coup de reins, le recul du buste. Potterat redescendait la planche avec la gravité d'un fonctionnaire, avec la prudence d'un bourgeois qui ne veut pas se salir, avec l'onction rituelle de l'homme né paysan.

— N'y va pas si fort, papa, criait Louise de l'autre extrémité de la cour.

— On n'est pas encore caduc. Quand on travaille, on travaille. Quand on mange, on mange. Quand on dort, on dort. Pas, Donato ?...

Donato montrait toutes ses dents.

De retour à la maison, Potterat s'écroulait sur un fauteuil.

— Les pieds me brûlent... On me donnerait vingt francs que je ne ramasserais rien par terre : les reins sont barrés, le sang circule à la reculette, les côtes voyagent, les cuisses sont inabordables. Pour un lom-

bago, je m'en tiens un d'exposition... Lis me voir tout de même la *Feuille* pendant que je fume une pipe.

Liége, Namur, Maubeuge. La France envahie. La pipe s'éteignait.

— Pardi, on va tous y passer, toute l'Europe. Je ne te donne pas six mois avant que je tape par là le pas de parade. Plutôt périr d'inanition !... Plutôt tomber raide mort !... Ah ! ces nouvelles me rendent malade. Je voudrais faire le tour du lac à pied. Heureusement, encore, que j'aide Louise. Travailler, m'éreinter, ça me change les idées. Sans ça, je maigrirais de colère... J'y retourne demain.

Donato avait pris part à la campagne de Tripolitaine. Il racontait volontiers ses exploits :

— Manzer, boire, dans ce sable, sous ce soleil, il n'y fallait pas sonzer... Moi, je suçais des petites pierres et ze me disais : c'est de la glace...

— En tombait-il beaucoup ?

— Le soleil en tuait encore plus que les balles...

Henri marmotta quelques mots. Aussitôt l'Italien lui jeta un regard noir.

— Vous dites ?

— Moi ?... rien du tout.

Ils s'empoignèrent peu après, sous un ciel d'orage. On rentrait en hâte les regains fauchés de la veille. Debout sur la voiture, Donato saisissait le foin tendu à bout de fourche.

— Vous ne savez pas faire un char !... cria soudain le domestique.

— Sacramento !...

— Je dis que vous ne savez pas faire un char...

Donato trépignait. Il y avait plus d'éclairs dans ses yeux que dans les nuages. Avec une souplesse de chat, dégringolant du haut de la voiture, il se campa en face de son adversaire dont la fourche le tenait à bonne distance.

— Qu'avez-vous dit des Italiens quand on buvait le café ?...

— Moi ?... rien du tout.

— Vous les avez appelés macaroni !...

— Eh bien !... Ça se mange. Ça n'est pas une injure.

— Sacramento !...

Donato allait bondir quand Potterat intervint :

— Tu as raison, Donato. Il faut se faire respecter. Mais il faut aussi admettre le mot pour rire... Entre gens du sud, il ne faut pas se combattre. Le moment est mal choisi. Allez ! Je vous condamne à vous tendre la main...

— Zamais !... cria Donato.

Il s'éloigna vivement. Une heure après, son baluchon sur l'épaule, il quitta la ferme.

— Rappelle-toi, Henri, fit Potterat, que l'Italien demande des égards... Dans la vie, il faut apprendre à ne distribuer ses paroles qu'à chacun selon sa capacité !

Dès lors, ce fut le labeur redoublé. On eut, il est vrai, le renfort bénévole d'un jeune éclaireur, bien lavé, bien gentil, qui sans se lasser tournait autour des légumes.

Nonobstant, les fruits pourrissaient sous les arbres,

les épinards montaient en graines, les salades jaunissaient faute d'arrosage. Pour comble de malheur, un soir, la jument qu'on attelait, se couchant entre les brancards, fit la morte. On eut beau user d'imprécations, menacer du fouet, flatter la bête, elle demeura sur le flanc, la tête allongée, les lèvres retroussées sur les dents. Appelé, le vétérinaire diagnostiqua un



coup de sang, saigna, conseilla dix jours de repos à l'écurie.

On eut alors le sentiment d'être débordé, de se donner au travail jusqu'à l'abrutissement. Autour de ces dos courbés, de ces nuques cuites, la lumière dansant sur le dos des collines. Et Potterat qui s'éreintait pour oublier le cauchemar. Une sorte d'oreille intérieure continuait pourtant à lui faire entendre les bruits de l'éternelle bataille. Il souffrait pour toutes ces treilles, pour tous ces toits jadis heureux, pour tous ces épis. Que de branches, chargées de fruits, coupées à ras le tronc dans les vergers de France et de Belgique par le vent des obus !... Et sur la terre nue, ces petits tas sombres, qui sont des hommes.

— Et toi, pour qui es-tu ?... demanda soudain Potterat au petit éclaireur que cela amusait prodigieusement de jouer au paysan pour un temps.

Le collégien, un gringalet vêtu de toile bise, répondit de façon satisfaisante. Il ajouta :

— Il faut être juste. Pour la chimie, ils sont épatants. L'année passée, au cours d'un voyage, papa a vu une cuisine qui marchait entièrement à l'électricité. On hachait la viande électriquement...

— Digéraient-ils électriquement ? interrompit Potterat. Je n'aime rien tant cette vie électrique. Ça rend dur. Ils cherchent maintenant à anéantir le monde électriquement. Moi, je suis pour le naturel. Cette chimie, c'est de la diablerie. A tout connaître, on gâte tout.

— Il faut bien pourtant étudier la vie.

— Etudier la vie ?... Pour ce qu'on y trouve ! Elle flotte entre le point d'exclamation et le point d'interrogation. Les plus sages sont ceux qui n'essayent pas d'y voir clair. Ce n'est pas en regardant danser un aéroplane qu'on se guérit d'une rage de dents. Le naturel ! Je ne sors pas de là.

De ces journées de dur travail sous le soleil, Potterat rentrait à ce point exténué que sa femme lui dit un soir :

— Tu en fais trop, David... Tu souffles, maintenant, quand tu montes les escaliers. Et puis, il y a cette odeur d'écurie qui reste dans les habits... Mme Sauer a fait la grimace en entrant, cet après-midi.

— Tant mieux. Dis-lui que l'odeur de la vache guérit l'anémie... Je ne pouvais pourtant pas laisser Louise en plan pendant ces deux sales mois. Elle est maigre !... Un vrai chat du mois d'août. Mais maintenant que cette victoire de la Marne se confirme qu'on respire plus librement, on n'aura plus besoin, d'ici en là, de se brigander d'ouvrage pour se dissiper les idées... Demain, je retourne au bureau d'embauche. Dès que j'aurai trouvé quelqu'un d'analogue à la place, je me mets en vacances.

Improvisé sous la poussée des circonstances, ce bureau de placement s'abritait dans une vieille maison officielle de la Cité au fronton de laquelle se prélassait un écusson. Au dessous, ce simple mot, qui fit courir une aise indéfinissable dans les veines de Potterat : *Bureau*. Car il aimait le confortable, le « définitif », la vie réglée, les gestes lents et sûrs des bureaucrates,

gens d'ordre, de tradition. Et il aima aussi le bâillement du concierge, la main indicatrice tendue aux carrefours des corridors.

Ce bureau était dirigé par des messieurs de bonne volonté, des intellectuels bien pensants, des étudiants patriotes qui avaient vu là un moyen de remédier au désarroi de l'heure. De l'aube au soir défilaient devant eux des maçons italiens, pris d'un subit amour pour la campagne, des éclaireurs désireux d'aller garder les vaches, des horlogers prêts à troquer la lime contre la fourche.

Et donc, derrière son guichet, un philanthrope en gilet blanc, conciliant, bénin, qui disait :

— Comprenez bien, monsieur, que nous traversons une crise intense. Nos gens ne demandent qu'à se rendre utiles. Seulement, il faudra les initier...

— Aura-t-il peur du taureau ?... demandait le paysan.

Le philanthrope nouait ses mains maigres sur son gilet blanc sans trouver de réponse.

Quand le tour de Potterat fut arrivé, il s'avança.

— Bonjour, monsieur... Je viens pour ma fille... Elle a une ferme par Vidy... Son mari est mobilisé, un des deux domestiques a filé, rapport à une explication mal comprise... Bref, il me faudrait un gaillard entre deux âges, pas une perfection, puisque cet article est mort-né. Simplement de confiance. Un ressortissant du pays, naturellement. On est peut-être moins gesticulant, par contre on a la tête plus reposée que ceux d'alentour.

L'élu fut un borgne de cinquante-deux ans, originaire du Pays-d'Enhaut. Il savait au moins tenir une fourche, celui-là, et cracher dans ses mains, et travailler sans fièvre, et goguenarder.

— Je te laisse, dit alors Potterat à sa fille. Ce borgne y voit plus clair que bien des bivoyants... Chacun son tour. Ta belle-mère s'ennuie toute seule...

Le regard de Louise s'éclaira :

— On t'est bien reconnaissant... Et Justin aussi... Il me le dit dans chacune de ses lettres... Il faut le comprendre. Un peu renfermé, trop soupçonneux, mais un bon fond....

— Pardi !... Chacun sa forme de tête... Ce qui est accompli est accompli. On pense en avant, maintenant.

— C'est sûr. Sais-tu ce que tu vas faire ? Carlo te donnera un coup de main. Prends le petit char, une corbeille, et ramasse les pommes du grand pommier, au fond du jardin. Ça sera pour ta peine.

— D'accord !... On pensera à toi en mangeant les beignets. Hardi, Carlo ! Sans compter que cette victoire de la Marne me coule de l'entrain jusque dans les talons.

Les pommes tombèrent avec un bruit doux sur le drap tendu. Le soleil piquait une étoile à leurs joues de santé, les abeilles bourdonnaient autour des asters dans la tiédeur sucrée de l'air.

Le père et le fils s'éloignèrent, tirant la charrette. Près des roseaux et des saulaies où mourut le major Davel, Potterat s'arrêta. Et il entraîna son fils vers la haute pierre.

— Carlo, écoute voir. L'histoire, en classe, c'est de l'embêtant. En plein air, ça va déjà mieux. Ici, sur cet emplacement, est décédé de mort violente un homme de chez nous, un vigneron, Davel, coupable d'avoir voulu arracher le canton de Vaud à la servitude. Plus précisément, on lui a coupé la tête. Bons enfants, les Vaudois ont regardé. Il est bon, quand on est jeune, de saluer les citoyens d'attaque. Celui-là, c'est encore mieux, un martyr. Salue-le d'autant plus bas qu'on n'en a point d'autres. Enfin, un c'est mieux que point... Comparés à Davel, on est tous des petits sires. Lui, il est mort pour son idée, mort d'enthousiasme ! Maladie peu contagieuse, épizootie sans danger...

Les roseaux caressaient la pierre, la complimentaient de leur bruissement ; le vent du soir jetait sur elle l'or, l'argent, la rouille des premières feuilles mortes.

— Respect ! fit encore Potterat.

Des corbeaux, bande sinistre, le bec tendu, à grands coups d'ailes, gagnaient la barrière du Jura. Le commissaire les nargua :

— Vous arriverez trop tard, fossoyeurs du diable... Du train dont marche Joffre...

— Qui c'est, Joffre ?... demanda le gamin.

— C'est le petit-fils à Jeanne d'Arc et le neveu à Davel... Allez ! Attelons-nous à nos pommes !

Traînant la petite voiture, père et fils reprirent leur marche sur la route blanche.

* * *

Dans le jardinet, Potterat et l'infirme, à qui son grand ami disait soudain :

— Robert, crie : Vive Joffre !

Etonné, l'enfant levait sa tête pâle.

— Tu ne connais pas Joffre ?

Peut-être l'infirme avait-il entendu ce nom, mais il ne retenait que la couleur des fleurs, les dessins d'une tapisserie, ce qui pouvait chanter à son âme étiolée un air de consolation.

— Joffre ?... Ecoute bien. C'est un homme un peu gros, comme moi, mais encore plus capable... Une tête !... Une moustache !... Avec ça un bon sourire... On lui trace après... Tu comprends la manœuvre : il recule, il passe les rivières, les fleuves, les canaux ; il recule encore. Et soudain, demi-tour, droite, en avant, pas gymnastique, rauh !... un de ces pétards que l'autre fait un saut de cinquante kilomètres en arrière... Et il sauve Paris, il sauve la France, il sauve le monde. Comprends-tu ?

— Oui, fit l'infirme, effaré.

— Je t'en dirais bien d'autres, mais on est neutre...

Ce que Potterat voyait dans cette guerre, avec son bon sens, mais aussi avec sa sentimentalité colorée d'homme du peuple né près de l'instinct, près des mots concrets, c'était le choc de deux masses, de deux attitudes, de deux couleurs de vie, d'une volonté d'oppression et d'une volonté de liberté. Car il simplifiait à l'extrême.

— Têtes rondes contre têtes carrées, c'est tout simple. Nous, Dieu merci, on a la tête ronde, si bien qu'on

sait qui on doit croire et avec qui il faut sympathiser. Les petits savent toujours trouver la mère... Depuis cette affaire de Belgique, par patriotisme, on a le devoir de s'exprimer ainsi.

L'ardeur de Potterat à « imaginer » était alors telle qu'il en oubliait son âge, son nom, sa nationalité. Peu à peu, pourtant, car toute chose a sa fin, l'amplitude des ondes de gloire diminuait sous ce crâne surchauffé. Potterat levait alors les yeux. Et il retrouvait la cour intérieure, les cinq étages, les balcons au dôme de ciment, la face bouffie de la volontaire des Sauer, les jambes grêles de l'infirme, et enfin lui-même avec sa corpulence. Il disait ensuite à sa femme :

— Dîner à l'heure, engraisser systématiquement, ça ne me dit plus rien depuis cette guerre. J'ai le sang en fièvre, les idées en promenade... J'accompagne les armées, je charge en imagination. Je m'ennuie de ne pas participer... Tu comprends, je suis né actif, amateur de victoires. Et puis cette Belgique me trotte toujours par la tête...

Quand Potterat rentra de ville avec un paquet mystérieux sous le bras, sa femme s'étonna :

— Et puis ?... Que nous amènes-tu là ?...

— Ça ? Ça ne s'explique pas, ça s'entend.

Maintenant, chaque soir, après le souper, Potterat s'enfermait à la salle à manger avec son phonographe. Et en avant *Roulez tambours*, le *Cantique suisse*, le *Ranz dez vaches*, la *Marche lorraine*, *Sambre et Meuse*, le *Petit Alsacien* et le *Clairon*, de Déroulède. Le tour achevé, on le recommençait. Une ivresse nais-

sait. Quand les clairons sonnaient, le rythme guerrier contraignait Potterat à tourner autour de la table, une canne sur l'épaule. « La guerre en chambre, sûr, ça n'est pas la guerre en plein air, mais on fait ce qu'on peut...» Pour peu qu'on ferme les yeux, on voit flotter les drapeaux, fleurs de la patrie... Le canon crache, les balles sifflent... L'héroïsme entraînait Potterat. Galvanisé par les sons vifs, il vivait tour à tour la terreur, l'horreur, l'apothéose... Il chargeait un fauteuil, la canne en avant... Aï !... l'amputation, la décoration... Se multipliant, il était alors tour à tour la foule qui applaudit, le général qui décore, le mutilé qui bombe la poitrine... Une voix de baryton. Nasillard, le phonographe disait l'odyssée du petit Alsacien, engagé volontaire, les cigognes de la province aimée, son ciel léger, ses bouleaux, ses églises... Un cri... Le petit Alsacien est tombé face contre terre... Le menton sur le gilet, Potterat versait de vraies larmes. Et il gesticulait. Et il disait dans le secret de la chambre bien close :

— Me taire !... Jamais de la vie. Quand ils me feraient cerner par cinquante gendarmes et mille canonniers, je crierais : Vive la Belgique !... Vive le Luxembourg !... Vive la justice !... Et vive la France !... Et vive la Serbie !... Et vive le Monténégro !... Et vive l'Angleterre !... Oui, vivent à jamais tous ceux qui meurent pour les Belges, pour l'indépendance des petits peuples !...

Et il changeait le rouleau de son phonographe, écoutant, très grave, le *Cantique suisse*, fredonnant

avec émotion : *Dieu nous bénira du haut des cieux.*

Mais il distinguait :

— Le bon Dieu honnête, naturellement. Quant à l'autre... quant à l'autre... D'abord, il n'a jamais existé.

A l'issue de l'une de ces séances, Mme Potterat s'étonna :

— Je ne sais pas quel plaisir tu trouves à écouter ces airs...

— Ça me regonfle... Ça m'encadre le moral...

— Il y a des jours où on peut se demander si tu es encore Suisse.

Sous l'outrage, Potterat recula de trois pas :

— Hein ?... A qui parles-tu ?... A Potterat ou à un autre ? On est Vaudois pur sang, Suisse sans alliage. Ecouter les airs de ceux qui luttent pour une belle cause, depuis quand ça s'appelle-t-il trahir son pays ? Une supposition : si c'était nous qu'on avait été mis en démolitions, au lieu de qui on sait, et qu'on te raconte que là-bas, en Belgique, il y en a un qui, par sympathie, écoute au phonographe nos chants de guerre, l'accuserais-tu de trahir la Belgique ?... C'est parce que je suis Suisse que je m'excite à cause de cette violation de territoire. C'est ceux qui ne bronchent pas qui trahissent la pensée des ancêtres... Et puis, toi, au moins, tu tricotes pour les soldats, pour les blessés. Moi, je bourdonne dans le vide. Ce phonographe m'apporte l'illusion du mouvement... Où en es-tu de ce tricotage ?

— J'ai fait deux paires de chaussettes pour Ernest,

deux paires pour Schmid, une paire pour le cousin Auguste, quatre paires pour la Croix-Rouge, six chemises, et je commence ce soir le travail pour ceux des tranchées.

— Fais-leur des affaires qui tiennent les reins au chaud. Il y a trois places pour sentir le froid, l'entre-deux épaules, les reins, les pieds... Tricotez seulement, les femmes !... Vous tenez des milliers de vies au bout de vos aiguilles... Actuellement, en Suisse, rapport au tricotage, il est plus honorable d'être femme que d'être homme. Nous, on regarde.

Chaque soir, tandis que les aiguilles jetaient des éclairs, chantant une gaie chanson de travailleuses à la claire conscience, Potterat lisait le journal à haute voix.

— Hardi les ciseaux ! disait-il après les récits héroïques ou touchants.

Ces récits disparaissaient dans la grande enveloppe jaune ornée de la suscription : *coin des braves.*

— Ecoutez-voir ces lignes, si elles n'amènent pas les larmes aux yeux... La dernière lettre d'un combattant : « Dites à mes vieux de ne pas pleurer. Je meurs content. J'ai fait tout ce que j'ai pu... Dites aux camarades d'avoir la patience. Quand on a raison, on l'emporte toujours. Le tout est d'attendre... Je salue le drapeau... Je m'endors. Adieu !... » C'est presque trop beau pour être vrai. C'est beau tout de même... Continuons la lecture : « La vie en Suisse. Le sucre renchérit. Nos ménagères ont eu ce matin la désagréable surprise de constater que cette denrée si né-

cessaire aux besoins journaliers avait augmenté de dix centimes le kilo... » Ça, c'est embêtant... Lisons toujours !... Charrette ! A la bonne heure !... Oh ! j'en veux, j'en veux une bande... On met des lits dans la chambre à Carlo, dans le salon, partout... Puisqu'on ne peut pas se battre à de bon, on se battra au moins sur le terrain de la charité.

— Qu'est-ce qu'il arrive ?

— Il arrive qu'on évacue les Belges mis hors de chez eux sur la Suisse... Un comité demande les noms de ceux qui désirent en loger. On en loge, hein ?... Tu es d'accord ?...

Mme Potterat laissa retomber son tricot. Une larme brilla au coin de ses yeux bleus.

— Pauvres gens !... Si je suis d'accord !

— Chic ! chic ! criait Carlo.

— Comment chic ?... Quand tu verras arriver par là ces vieux défrisés, ces vieilles aigrelettes — quand on a tout perdu ! — ces gosses en déroute, tu ne crieras plus tant : chic ! chic !... Ce n'est pas une partie de plaisir qu'on engage, c'est une partie de devoir. Chacun son rôle. Les autres meurent. Les autres s'enlèvent les jambes à ras les hanches, nous, on fait les bons Samaritains... Ceux qui comptaient chez nous sur la fierté, sont déçus... On se réhabilitera par la charité. On va laver ces vieux, peigner ces vieilles, bercer ces poupons sans maman, cajoler les gosses... Comme ça on sauvera l'honneur... Alors est-ce qu'on en prend quatre ou bien six ?...

— Où veux-tu les mettre ?... Commençons toujours par deux.

— Des jeunes, hein ?... Des orphelins ?...

— Naturellement.

— A la bonne heure !... Cette idée me remet d'aplomb. Ces gosses, on va leur redonner le goût de la confiture... On va se légitimer aux yeux de l'Europe. D'autres tuent. Nous on sauve... Oui, il faut que je voie de ces Belges par là. Je leur dirai ma manière de penser, de sentir... de considérer les choses et d'apprécier les événements...

Carlo était couché. Les aiguilles cliquetaient à nouveau sous la lampe. Et Potterat, le menton sur la table, la langue entre les dents, écrivait laborieusement :

« Monsieur le Président du Comité de réception des Belges,

» Le soussigné et sa femme, 5, avenue des Roses, père et mère d'un fils de neuf ans, ayant de la place et le goût des enfants, et le désir de montrer que les Vaudois sympathisent avec les souffrances injustes, s'inscrivent pour deux Belges, si possible des petits, et s'il y a moyen des orphelins de père et aussi de mère. Ils seront logés, nourris, blanchis et enveloppés d'une atmosphère de famille, d'une impression d'affection qui leur tiendra lieu, autant que faire se peut, de tout ce qui leur manque. On se recommande pour une réponse favorable. Prière d'indiquer où, quand et comment il faudra prendre livraison de ces orphelins. Vive la Suisse ! vive la Belgique ! Un qui a la tête ronde et le cœur à la bonne place et qui salue respectueusement Monsieur le Président du Comité.

» David Potterat, commissaire de police en retraite.

» *P.-S.* — S'ils étaient trois frères et sœurs, même quatre, on s'arrangerait.

» Le même. »

Ayant achevé sa missive, Potterat dit simplement :

— Allons coucher. Pour une fois, on va pouvoir dormir tranquille.

CHAPITRE IX

Qu'a-t-on besoin d'un salon en temps de guerre !

— Ce soir, à sept heures cinquante !

— Est-ce sûr ?... Voilà trois fois qu'on monte pour rien...

— Sept heures cinquante !... répéta Potterat. Je le tiens d'un personnage officiel.

La foule, tassée sur la place de la gare. Sur toutes ces têtes, sur toutes ces épaules, la lumière de lune des globes électriques. On se dresse sur la pointe des pieds, on guigne entre les profils mouvants, on ne dit rien de crainte de dépenser trop tôt un peu de sa sympathie. Et l'on attend. Pourtant des trains sont entrés en gare qui sont repartis avec ce bruit plus clair des wagons vides. Toujours rien. Reconnaissant Potterat, un agent de service lui confie :

— Inutile de prendre froid aux pieds. On les a fait passer par le petit escalier du sud...

— Par l'escalier du sud ?... Par ces boyaux où on n'y voit rien clair ?... Par ce coupe-gorge ?...

Potterat se précipite, et puis sa femme, son fils, et l'on se répète : « Ils passent de l'autre côté... » et l'on

court, de gros messieurs avec la canne sous le bras, des ouvriers en casquette, des vieux, des femmes en cheveux ; et des collégiens qui se faufilent, et des tresses qui sautent sur les épaules ; une cohue ; tant de pieds soulevant la poussière qu'autour des reverbères un halo se dessine.

Dans cette nuit de décembre, un cortège glisse vers l'école neuve aux fenêtres illuminées. A l'endroit où est Potterat, entre un terrain vague et les arbres d'une promenade, il fait si noir qu'on ne distingue rien. Mais voilà qu'on s'habitue. Et l'on devine, maintenant, plutôt que l'on ne voit, entre les képis des agents, trois drapeaux aux plis mêlés, le belge, le français, le suisse, et derrière, des vieux et des vieilles avec la bouche un peu tordue comme quand on porte à bout de bras des paquets trop lourds et que ces paquets on ne veut les confier à personne parce qu'on n'a plus que ça. Et des femmes, des femmes, et des gosses qui les tiennent par la jupe. Ce défilé, il ne veut pas finir. Ils passent tous ces gens qui ont vu ces taches de rouille que fait le sang bu par la poussière, le rictus des morts dont les yeux vitreux regardent on ne sait où, le haut rideau rouge que dressent à l'horizon de la nuit les villages en flammes, tous ces gens qui sont partis à travers champs, courant, sautant les haies. « Les voilà ! » Volte-face. On court plus vite. Les plus faibles s'affalent au flanc d'un talus. Et toujours, là-bas, le grondement du canon et parfois ce drap qui se déchire, ce tac-tac-tac obsédant des mitrailleuses. Et l'on ne sait plus rien, on ne pense à rien, on a la

bouche ouverte, les yeux fixes, les muscles saillants sous la peau grise, et on va, et on va, en troupeau, pêle-mêle avec les brouettes, les voitures à bras, les carrioles, pêle-mêle avec les vaches, les moutons ; et quand les animaux crèvent, on les jette au creux des fossés ; et donc, là au milieu, ces vieux, ces vieilles, ces femmes, ces gosses qui ne pleurent plus maintenant, car ils sont trop fatigués... On les a poussés dans ce village, et puis dans cet autre village, et puis dans cette petite ville, car chaque soir on a changé de paille à cause du canon qui grondait plus fort... Pourquoi se sauver quand on a tout perdu ?... La maison, un tas de cendres ; les récoltes, pillées, écrasées ; la grand'-mère restée dans cet enfer — « Je veux mourir ici ! » — ; le mari, le fils, prisonniers, fusillés peut-être... « Les voilà ! » Alors, en bousculade, sous la pluie, on les a entassés dans un train aux vitres sales et ils ont été un temps infini en route ; quand ils collaient le nez à l'une de ces vitres après l'avoir frottée de la main, ils entrevoyaient à travers le voile de pluie tendu du ciel à la terre des arbres nus, un clocher rouge, le trait zig-zaguant d'une route et sur cette route un ruban sombre, dans ce ruban des choses qui brillaient, et c'était des hommes qui allaient à la bataille ; et puis la nuit ; et toujours cette même lenteur du train ; et maintenant, quand on regarde, le noir, un noir hostile ; parfois, pourtant, une lumière derrière un rideau ; il y a donc là un peu de paix, des mains tendues vers la flamme... Mais eux ils vont dans la nuit, ils s'arrêtent, ils repartent, et ils tiennent leurs baluchons sous

les pieds pour être plus sûrs. On leur a dit soudain qu'ils changeaient de pays, ce qui leur est bien égal du moment qu'ils n'ont plus le leur...

Tous ces gens qui ont vu ces taches de rouille que fait le sang bu par la poussière, tous ces gens qui ont été poussés ici, poussés là, qui ont collé leur visage aux vitres sales des wagons et vu la lumière dans la nuit, les voici qui défilent, où, ils ne le savent pas, et s'ils le savent, c'est comme s'ils ne savaient pas, et des gens les regardent, et il y a des gendarmes très doux, avec des paquets pleins les bras, des gendarmes qui les rendront, ces paquets, on en est sûr, puisque les larmes leur mouillent la paupière.



De la foule, ce cri, un peu étouffé parce qu'il monte des profondeurs du cœur : Vive la Belgique !

— Filons !... dit Potterat. Je ne peux pas voir ce

cortège. C'est comme si j'avais une corde autour de la poitrine, une main à la gorge... Dire que c'est nous qu'on aurait pu tourniquer comme ça en l'Europe, circuler par un soir de décembre entre des haies d'inconnus, avec une valise et nos souvenirs... Nom de Dieu ! ça me met d'une colère !

— Heureusement qu'on les a bien reçus... Cette foule... Et si on n'a pas manifesté davantage, c'est qu'on était trop ému.

— Moi, j'aurais voulu trouver là tous les gosses des écoles rangés sur les trottoirs. Et chapeau bas devant l'infortune !... Le lendemain, en classe, chaque instituteur aurait tiré la conclusion. Et puis ça manquait de fanfares. Il en fallait dans chaque coin en train de jouer des airs belges, de ces airs qui vous ramènent chez vous. Tu nous vois en fuite, défilant à Bruxelles aux sons de *Il est amis une terre sacrée* ?... Les larmes nous auraient sauté à la paupière... C'est par ces petits moyens qu'on console encore le mieux. Tout ce qui vient du cœur va au cœur. Quand le cœur est mort, un peuple est bien près de la rigidité cadavérique. Nous, on en est tout plein, seulement on se gêne de le montrer... Enfin, ils auront senti tout de même...

— Et puis je pense qu'on leur aura fait un discours.

— Je me fiche pas mal du discours d'un monsieur qui cause bien et qui rabote ses phrases ! Ce qui compte, c'est le contact direct, la poignée de main, le regard, le cri de celui qui n'a rien à ménager, qui n'a pas besoin de tourner cinquante-cinq fois sa langue dans la bouche et de remettre la suite à l'année prochaine. Dès que la diplomatie s'en mêle, l'officiel,

ça descend de dix degrés. Ça tourne au correct, alors que la sympathie populaire gicle dehors... Il y a une jolie différence !

— Alors, tu trouves qu'on n'a pas su manifester ?...

— Au contraire, puisque je n'ai pas pu y tenir jusqu'à la fin. Je parle d'une manière générale. C'est cette idée de les canaliser par les petits chemins qui ne m'a pas tant plu.

— On a eu peur de les fatiguer.

— La sympathie du peuple ne fatigue personne. Seulement, les petits chemins, c'est plus neutre.

Sitôt rentré chez lui, Potterat reprit la parole.

— Je retourne cette question de logement dans ma tête... Deux lits... J'en reviens toujours à ton salon. Qu'a-t-on besoin d'un salon en temps de guerre ?... Roule ton tapis.

— Roule ton tapis, maman, répéta Carlo.

Brusquement, comprenant son devoir de Suissesse privilégiée, Mme Potterat céda :

— Oui, je le donne, mon salon... On est assez épargné comme ça...

Le salon fut donc transformé en dortoir. Trouvant qu'il y manquait la note patriotique, Potterat rapporta de la ville un serment des trois Suisses, une bataille de Morat, qu'il suspendit au-dessus des lits, et un porte-brosse brodé de gentianes, d'édelweiss, de rhododendrons. Et il disait souvent :

— Quand viendront-ils, ces orphelins ?... En tout cas, il nous faut des enfants. Ça s'attache, ça n'a encore pas de manies...

— Moi, j'aimerais des filles, des jolies petites filles...

Silencieux, les bras croisés, ils demeuraient en contemplation devant les lits blancs que protégeait l'ombre douce des rideaux.

— C'est plaisant... On a fait au moins ce qu'on a pu.

La déception des époux fut grande lorsqu'ils virent apparaître un vieux très maigre, une petite femme au teint tanné dont le regard bleu possédait l'acuité d'un regard de bête traquée. On cacha sa déconvenue du mieux qu'on put.

— Entrez tout de même, disait Potterat. Vous êtes chez vous. Ce qu'on a, on l'offre de bon cœur. Parfaitement !

Silencieusement, Mme Potterat, Carlo, serraient les mains des arrivants debout devant la petite valise posée sur les dalles du corridor. Mme Potterat murmura le mot plaisir.

— Madame, ne parlez pas de plaisir. Il n'y en a plus de plaisir.

Secouant la tête, levant cinq doigts courts et carrés, encore raccourcis par les mitaines, la petite femme se laissa entraîner par Mme Potterat. Comme on lui parlait repos, souper, lit confortable, elle s'arrêta ; une fois encore elle leva cinq doigts :

— Si vous saviez...

Quant au vieux, il sentait le tabac et ne disait rien.

Maintenant, à la cuisine, actionné par Carlo rouge de son effort, le moulin à café grinçait joyeusement ; la mère battait des œufs, Potterat débouchait une bouteille ; et soudain il rit, disant à ses hôtes :

— Pour tout dire, on attendait des orphelins. On est bien tombé, car vous l'êtes probablement... A votre âge, on a besoin d'affection. Je me mets bien à votre place. Quand on s'est marié en un coin, qu'on y a eu des gosses, qu'on y a enterré père et mère, on y est vissé ferme, surtout les hommes : politique, cabaret, sociétés, métier, collègues... Se voir balayé de tout ça, se promener dans toute l'Europe centrale, se faire dévousoyer par le monde, ça n'est pas une vie.

Comme le vieux ne répondait toujours pas, Potterat ajouta, un peu plus tard :

— Il ne cause pas tant... C'est naturel, après une secouée pareille... Il faudra se veiller qu'il ne se pende pas à la tringle des rideaux.

Sous ces paroles, Potterat cachait son émotion. Il était violemment ému et ses paupières battaient.

— Tomber chez des étrangers à cet âge... Tu nous vois dans cette situation ?... On va les bichonner au tout fin.

* * *



Jeanne Cremet était née, s'était mariée, avait vécu dans un bourg voisin d'Ostende. Des enfants ? Huit, dont quatre, il est vrai, morts en bas-âge. Le métier du mari ? Pêcheur. Métier chanceux. Pour une fois que ça donne, on revient deux fois bredouille. Tirant de la poche de son tablier une carte froissée, Jeanne Cremet disait :

— Voilà la rue qu'on habitait. Là, cette fenêtre, c'est chez nous. Cette façade, l'hôtel du *Vin clairet* où j'allais souvent cuire des repas de noce. Cette carte illustrée, c'est tout ce qui nous reste de chez nous... Oui, tout !... Vous comprenez, on s'est sauvé à deux heures du matin. Ils arrivaient de partout... Ce vacarme ! ces cris !... Et des gens, des gens, des gens qui fuyaient sur les routes, des grands-papas avec des gosses qui hurlaient, des hommes qui traînaient des voitures, d'autres qui portaient des malades. Moi, je traînais une petite-fille, mon mari, deux autres... Et on courait !... Il fallait se battre pour entrer dans les barques. Vous comprenez, personne ne tenait à attendre... On en avait trop entendu de ces récits à faire dresser les cheveux... Pour finir, on se trouvait à soixante dans une barque construite pour vingt...

— Et ces trois petits-enfants, que sont-ils devenus?

— Il y en a un à Calais, deux en Angleterre... Quant à mes deux fils et à mes deux filles, on ne sait pas où ils sont.

— Et alors, sur cette barque ?

— L'eau arrivait exactement au bord. On a bien croisé dix navires de guerre, des anglais. A chaque fois on croyait de sombrer à cause du remous. Aussi, on disait entre nous : Pourvu qu'on repose les pieds sur la terre ! Qu'on y trouve le feu, la peste ou les Allemands, on y reste... Au moins ce ne sera pas de l'eau qui enfonce... Nous avons mis dix-huit heures avant d'entrer dans le port de Calais. Il y en avait des malades ! Le mal de mer, donc. Quelques-uns couchés

en travers de la barque. On marchait dessus. Oh ! on était plus mort que vif !

Depuis un instant, sans les voir, Louis Cremet regardait les portraits des deux femmes de Potterat. Il s'en moquait bien, de ces deux femmes, et aussi des photographies d'agents, des plastrons aux boutons brillants.

— Moi, dit-il enfin, savez-vous, j'aimerais autant que la barque ait tourné. Pour ce qu'on retrouvera... Elle était à nous, la maison...

— Tais-toi. On se remettra à la besogne. On reconstruira...

Vainement, Mme Potterat évoqua le retour, le pays reconquis, la vie renaissante, Cremet n'écoutait pas : ses yeux clairs regardaient en dedans, ne voyaient que le désastre, la fin de tout.

Cependant Carlo, profondément déçu, disait à ses camarades, à l'école :

— Nous, on a des vieux. Au commencement, c'était drôle. Maintenant, ils racontent toujours la même chose.

... On se regardait souvent sans parler. Des deux côtés on était parfaitement décidé à remplir son devoir. La bonne volonté ne suffit pourtant pas toujours. Quand Mme Potterat étalait sur la table un coupon de toile neuve, disant : « Avec vingt mètres, on pourra établir un petit trousseau », la face ramassée de Jeanne Cremet se ridait : « Dire que je l'avais encore, mon trousseau de mariée ! » Ses mains erraient mélancoliquement sur la toile. Elle voyait

fumer des ruines. Et soudain, trouvant ennuyeux le silence de cette maison où elle ne connaissait personne, elle évoquait vivement le bruit des sabots dans la petite rue, l'appel des voisines penchées à une fenêtre, l'estime dont on entourait ses dons de cuisinière, et les filets de l'homme séchant dans le hangar, un triangle de mer aperçu entre les pignons, et le bon patois roulant dans les gosiers, et tous les bruits connus, tous les visages catalogués, tous les pavés mille fois piétinés, et la crème posée sur l'étagère, et la galette au sucre cuite au four, et la sortie de l'école, les petits-enfants grimpant l'escalier quatre à quatre. A la poursuite des souvenirs, son cœur se ratatinait d'ennui. Elle souhaitait être seule pour pleurer comme un enfant.

Cremet, heureusement, chérissait sa pipe. Aussi Potterat lui octroya-t-il un rang de son râtelier, deux pipes en merisier, du tabac hollandais. Il le menait au bord du lac, il lui vantait ses beautés. Il le présenta à Perrin, le vieux pêcheur. Et l'on partait ensemble relever les filets. Un soir, au large de Saint-Sulpice, ôtant sa pipe de la bouche, Cremet parla. Il décrivit les poissons qu'il prenait, lui, ses ruses, les tempêtes. Piqué au jeu, Perrin ripostait.

— Quand vous verrez nos tempêtes à nous ! L'eau, c'est toujours de l'eau. Elle obéit aux vents. Douce ou salée, elle sait prendre sa revanche... Et puis ces tant gros poissons que vous prenez, c'est coriace.

— Coriace ?... plus tendre que le beurre.

— C'est haché d'arêtes. Et puis ça a le goût d'eau de mer. Les nôtres sont fluides à la langue.

— Vous vous trompez. Nos poissons sont fins. Et nos gens sont plus gourmands que les vôtres.

— On doit venir vite riche, à ce compte.

— Encore une erreur. Tout est bon marché, chez nous. Plantureux, mais bon marché.

— En Suisse, on vend cher, mais on paye cher ! On se croit riche. On n'a rien.

Ils se taisaient. Cremet contemplait ces rives rondes, ces maisons blanches, ces coteaux arrondis sous le ciel de décembre. Et il rentrait soudain dans sa douleur, dans sa pitié pour sa terre saignante.



— Vous êtes bien à l'abri, ici.

Il y avait une nuance de jalousie dans sa voix.

— Presque trop, poursuivait Potterat. Naturellement, on ne souhaite pas la guerre. On n'y pense peut-être pas seulement assez. On s'endort. On se confie aux étrangers. On croit que tout est bien parce que le vin est bon. Le volcan est là, on ne le voit seulement pas.

— Vous y passerez aussi, disait Louis Cremet avec une sorte de satisfaction.

— Hein ?... Et puis ces montagnes ?... Dessus, des gaillards comme nous ! On a une hérédité de guerre, chez nous. Et des tireurs hors ligne. A huit cents mètres, on ne bède pas un cul de bouteille. Vous, les Belges, vous avez été héroïques, c'est une affaire en règle. Mais nous, si on nous attaque, on se précipite

comme une bande de chiens enragés, la même chose.

Le vieux ne réagissant pas, la conversation tombait.

En hôtesse accomplie, Mme Potterat s'ingéniait à varier ses menus, autant du moins que le lui permettaient ses provisions de farineux.

— En somme, fit Mme Cremet, certain jour que les deux femmes étaient seules, vous avez ici la cuisine allemande : des pâtes, du riz, des sauces...

— Mme Potterat rougit.

— La cuisine allemande ?... Juste le contraire. On a la cuisine rationnelle.

— Oh ! je ne critique pas. Mais alors votre café !... Laissez-moi vous le préparer à la belge.

Mme Potterat eut un frémissement. Ne sait-on pas, dans le monde entier, que les Vaudoises savent faire le café ? Quel affront !

— Voyez. J'ai tricoté un fond. On le fixe dans la cafetière. Comme cela, la boisson se filtre. Et puis on verse l'eau bouillante en deux fois. Et surtout il ne faut pas moudre trop fin.

Jamais encore Mme Potterat n'avait vu la vieille aussi vive. Sur les coudes, elle retroussait ses manches avec autorité. Un peu de rouge lui venait aux pommettes, ses yeux gris bleu brillaient, des yeux de travailleuse qui retrouve dans une habitude reprise la douceur de vivre.

— Quel affront ! quel affront ! songeait Mme Potterat en regardant la vieille tourner dans la cuisine. Heureusement que David n'est pas là ! Après ça, si

j'arrive à trouver son café passable, c'est que je suis une personne extra...

Six heures. Ils rentraient de la pêche. Ils avaient faim. Ils trouvèrent tout bon et ne remarquèrent pas les regards suraigus des deux femmes quand ils portèrent la tasse à leurs lèvres.

— Louis, tu ne remarques rien ?

Louis leva silencieusement ses yeux pâles.

— Que si. C'est du café, cette fois.

— Je crois bien.

— N'a-t-on pas toujours eu du café par là ?... fit innocemment Potterat.

— Oui, monsieur Potterat, mais pas du café à notre mode.

Le commissaire comprit que derrière ces propos embarrassés se cachait une rivalité de cuisinière.

— Ma foi, reprit-il, il est bon ce café. Hier il était bon aussi. Demain il sera bon... Je pense que vous êtes, chacune dans votre genre, des cordons bleus. Ces personnes-là s'acceptent à double dans les ménages.

Comme Mme Potterat rougissait un peu, son mari se dit : — Ces susceptibilités de femme, il s'agit de les manier comme on manie les grands blessés... Taisons-nous et roulons des yeux doux...

Et le soir même il se répandit en propos conciliants.

— Il faut être raisonnable. Chacun ses spécialités. Sans oublier que des variantes de la même spécialité peuvent être excellentes. Le bon ne nuit pas au bon. Ces vieux, c'est des braves gens qui se sont échappés

de l'enfer pour se précipiter dans l'inconnu. Ils ont leurs coutumes, leurs manies, leurs idées ! Ils se fichent pas mal de la dent du Midi, de nos portraits et de notre manière de confectionner le café ! Si on était réfugié au fin fond de la Belgique, penses-tu pas qu'on y aurait parlé fondues et gâteaux aux pruneaux ? Nous vois-tu en décembre, à Ostende, chez des citoyens qui se nourriraient d'huîtres et de saumons, sans avoir rien d'autre à faire que de se tourner les pouces aller et retour ? On y serait devenus originaux, drôles, mi-fous, pour trancher l'expression... Il convient d'admettre que nos portraits ne leur disent rien et les rhododendrons non plus. Ils ont cloué aux murs la vieille carte où on voit une fenêtre de leur maison, le roi Albert, — un bien joli homme, entre parenthèses, — et puis le crucifix. Comme ça, ils sont dans leur roi, dans leur religion, dans leurs tuiles. Et pour peu qu'ils puissent y ajouter le café, ça va encore mieux... Il faut se plier de bon cœur à ces petites exigences. Quand ils vantent leurs affaires, c'est pour nous prouver qu'ils ne sont pas des Bohémiens. Ces Belges, ils se sont sacrifiés pour nous et pour l'Europe, on peut bien, en retour, se sacrifier un peu pour eux... Moi, ils me touchent, surtout le vieux qui ne cause pas. Il m'arrive, le soir, de le contempler pendant un puissant moment. Il est là qu'il regarde monter la fumée de sa pipe, qu'il cligne des yeux, qu'il tend ses mains vers le fourneau, qu'il brasse ses souvenirs en dedans... Quoi, c'est des bons vieux... Es-tu d'accord ?

— Bien sûr.

— Bon. Ça va bien ! Et laisse la vieille mistouiller son café à son idée. Ça ne diminue pas la valeur de notre procédé à nous.

* * *

A quatre heures, Carlo rentrait de l'école, jetait son sac sur une chaise, se coupait une tranche à la miche, la dévorait en dansant à cloche-pied, essayait en minaudant un chapeau de sa mère, supportait en riant les taloches, imitait sans se lasser son instituteur que la myopie contraignait d'approcher livres et cahiers à cinq centimètres des yeux. Ce jeu amusait la vieille exilée qui disait, la voix tremblante d'émotion :

— Celui-là, savez-vous, il me ferait oublier mes malheurs...

Aussi quand elle sut que le lendemain était son jour anniversaire : « Laissez-moi lui préparer une tourte », dit-elle. Elle pétrit la pâte, penchant ses joues rouges, son front encadré de cheveux gris snr la crême mousseuse où flottait en paillettes l'écorce de deux oranges hachées. Quand enfin la tourte, dodue et dorée, fut posée sur une assiette, sentant soudain tomber sa joie active la vieille eut un gros soupir :

— En ai-je fait, chez nous, de ces gâteaux !... Mon Dieu ! Mais c'est l'heure, je me sauve. Es-tu prêt, Louis ?... Au revoir.

Toujours, au crépuscule, les vieux sortaient ensem-

ble, lui vêtu d'un pardessus de Potterat fortement retouché, diminué, mais qui bâillait quand même et pendait sur le devant et retombait sur les épaules ; elle, très digne, la tête droite, le menton haut, les mains déjà jointes. Où allaient-ils ? On n'osait le leur demander. Ce soir-là, discret, Potterat prit sa canne. Suivant les vieux à distance, il pénétra bientôt dans la chapelle catholique du bas de la ville. Un bourdonnement de prières. Et l'on distinguait maintenant le chœur, l'autel, la robe blanche de la Vierge, la tête ronde de l'Enfant. Et sur un banc très bas, agenouillés côte à côte, les deux vieux. Quel calme ! Quel silence effrayant ! Seulement ce murmure des lèvres, cette étoile qui clignote. Est-ce bien toi, Potterat, toi qui as toujours tenu pour incroyants ceux dont le nom n'est point couché sur les registres de l'Eglise nationale vaudoise, est-ce bien toi qui es debout dans cette chapelle et qui rêves, les yeux fixés sur la statue blanche ?

— Si j'étais le bon Dieu, je sortirais la foudre de son étui pour remettre chacun à sa place et qui de droit dans la poussière... Ces pauvres vieux qui prient, ça touche. Il s'agit de les exaucer. Je ne suis pas de leur religion, mais on a le même bon Dieu, sûr. L'authentique, quoi. L'autre, c'est un tout petit bon Dieu. Nonobstant, redoutable. On le mobilise. Il tire le sabre et commande : garde à vous, fixe !... Il aime les cadavres d'hommes, de chevaux, les carnages, les tombes avec des képis dessus. Ce bon Dieu-là, ne serait-ce pas tout bonnement le Diable ? Pro-

bable. Il se tient des disciples à la hauteur. Ils font de la propagande. Ils appliquent les principes du maître... Peut-être est-ce le commencement de la fin du monde ?... Possible. A nous voir tant mauvais, le vrai bon Dieu a perdu courage. Oui, il fallait une pétuflée, un nettoyage. Il y avait trop de femmes peintes, trop d'yeux en coulisse, trop de toupet, trop d'appétits, trop d'acrobates. Et puis on avait tué trop de tigres, trop de hyènes dans les pays chauds : leur état d'âme avait émigré dans l'esprit de l'homme. Et chez nous, donc !... En théorie, le cœur d'un Suisse ça devrait ressembler à un sommet de l'Alpe où le vent se promène tout nu, balayant la poussière et le pourri. En théorie. En pratique, on se mettait tout sur le dos, crainte d'avoir l'air pauvre. On s'imaginait qu'il n'y avait qu'à... On a signé des conventions... Et on est rejoint. On aura gros de dépenses et petit de gloire. Heureusement encore qu'on a ces Belges à soigner : au jour du jugement, ça veut nous servir de paratonnerre... Comment en es-tu venu à ces digressions ?... C'est de voir prier ces vieux. Oui, il n'y a pas d'erreur, il s'agit de les exaucer. On n'est pas du même camp, mais dans le cas particulier je suis d'accord... Eh bien ! je suis content de les avoir dépistés. C'est des vieux sérieux. A leur manière, ils luttent pour la patrie. Ils n'ont pas honte de fléchir les genoux. Respect !...

La table était mise. Et Potterat fut heureux de retrouver sa femme si calme, si paisiblement bonne, si satisfaite. — Ces femmes, pensa-t-il, un rien les tourne

en vinaigre, un rien les conduit au sourire. Ça se ronge les sangs pour une ombre et ça s'épanouit à un rayon. Nous, quand on est gringe, on l'est au moins pour une journée... La femme, c'est plus mobile, plus impressionnable, plus vent qui souffle... Ça se démonte vite et ça s'apigeonne vite... Un tempérament comme ça... C'est le charme d'Eve, après tout... »

Carlo, le héros du jour, s'assit face aux plats fumants, face à la tourte qu'entouraient neuf bougies allumées dont les flammes dansantes se reflétaient dans les yeux excités du gamin, dans les yeux gris de Louis Cremet, dans les yeux tristes et gourmands de sa femme, dans les yeux maternellement épris de Mme Potterat, dans les yeux ronds du commissaire, et aussi dans le ventre de la soupière, au flanc des verres, au creux des cuillères. Ils mangèrent. Ils burent. Après qu'on eut débouché la dernière bouteille, une fine goutte, Potterat leva son verre :

— Quatre mots sans cérémonie, sans prétention épistolaire, dits comme ils me viennent. A ta santé, gosse ! Grandis de corps, pour ça mange du pain, c'est le mieux. Et parallèlement meuble ton jugement, car l'homme qui possède un jugement extra fera moins de bêtises dans la vie que l'homme dont les impressions roulent sous le crâne sans rien pour les fixer en un coin. Il ne faut ni s'emballer, ni se racornir ; ni vivre à rebours, ni trop à l'endroit. Tout est une question de proportion, d'équilibre. Moitié cœur, moitié raison, voilà la formule. Et s'il faut pencher

d'un côté, plutôt du côté du cœur. Pas tout cœur, parce qu'on périrait d'indignation chaque soir avant de s'endormir... Et maintenant, comment oublier qu'on a autour de cette table des hôtes qui n'en ont plus de table. Comment oublier la guerre ?... Nous, on est là bien au chaud, face aux vivres et liquides, bien pouvu du nécessaire ; le matelas nous attend, un sommeil réparateur... Pendant ce temps, combien sont-ils dans les tranchées, dans l'eau jusqu'aux genoux, vêtus de boue et de terre glaise, à lutter pour la justice et pour la liberté des peuples ?... Combien sont-ils sous la terre, étendus pour le restant de l'éternité ?... Combien qui périront cette nuit ?... Dans ces conditions, comme Suisse conséquent, comme républicain, comme démocrate, je bois à la santé du général Joffre. Que le vrai bon Dieu, l'authentique, lui souffle ses décisions ! Qu'il nettoie le monde comme on nettoie un plancher : trois seaux d'eau à la volée, la panosse et la brosse à rizette. Après, ça brille ! Pour être plus sûr, qu'il promène encore une lame de couteau entre les rainures pour extirper tout ce qui ne convient pas. En d'autres termes, que la Belgique renaisse de ses cendres ! Qu'elle refleurisse sur ses ruines ! Et que les petits peuples, ses frères, tirent le chapeau, se découvrent devant celle qui s'est sacrifiée pour le salut du monde, s'inclinent devant ceux qui tiennent leur parole, devant ceux qui respectent les traités, devant ceux qui disent non pas : Nécessité ne connaît pas de barrière, mais oui bien : l'Honneur ne connaît pas d'exception... Personnelle-

ment, devant l'Honneur qui passe, devant des citoyens défendant leur pays injustement attaqué, il m'est impossible de me déclarer neutre... Mes amis, à la vôtre !

Et Potterat vida son verre. On trinqua.

— Vous êtes un brave homme, répondit sobrement Louis Cremet.

Malgré tout, la fête sonnait mélancoliquement au cœur des exilés. Les bougies s'étaient éteintes. Le journal du soir montrait une manchette sensationnelle : *Bombardement d'Ypres*... Et le vent sifflait aux vitres.

Potterat leva le nez. Et soudain :

— Est-ce que vous vous embêtez bien par là ?

Il sentit aussitôt la maladresse de ce début et jeta à sa femme un regard de muette imploration. Elle tricotait, les yeux baissés. Alors, s'excusant :

— Je me mêle de ce qui ne me regarde pas... On vous comprend bien, allez. Personnellement, j'aurais eu de la peine à m'acclimater sur une plage... Vous vivez ailleurs, vous voyez autre chose que ce qu'on voit, vous pensez au passé... C'est naturel. On sympathise bien...

Les yeux des vieux s'étaient remplis de larmes. Mme Potterat s'interposa :

— Laisse ça, David, c'est trop pénible.

Mais Potterat avait rapproché sa chaise du petit canapé, posé sa large main trouée de fossettes sur le bras immobile du pêcheur :

— Excusez... L'intention était bonne... Je veux que

vous aimiez la Suisse... Evidemment, il y en a que le microbe a contaminés. Ceux-là, il faut les plaindre. Les autres, le gros tas, on est peut-être un peu calme, on a de la peine à se représenter l'horreur de la guerre mais on bout en cachette... L'injustice nous rebouille. On en est malade, positivement... On n'excusera jamais ce qui est inexcusable...

Le tintinnabulement de la sonnette l'interrompit. Tôt après, Carlo introduisit Vidoudez, l'ami des parties de pêche, l'enthousiaste employé de bureau aux doigts tachés d'encre rouge, mais un Vidoudez dégonflé, amaigri, hérissé. En mal d'une idée coupée en deux, Potterat contempla l'intrus. Vaguement touché par son air minable, il se leva :

— Qu'est-ce qui t'amène ?... Je te présente nos Belges, Madame Cremet, cuisinière hors ligne, en possession d'une recette pour le café, et son mari, en temps ordinaire pêcheur de poissons, brusquement mis à la retraite par les pécheurs tout court.

On avança des sièges. Sous la lumière crue de l'électricité, Vidoudez, nerveux, décontenancé, se frotta les mains. Il dit enfin d'une voix rauque :

— Je viens te demander un service...

Début malheureux. Le commissaire tressaillit, songeant : « Tu tombes bien, j'ai juste de quoi finir le mois. »

— ...Un service d'ami... Voici l'affaire... Mon traitement est diminué... La vie renchérit... Et l'aînée de mes filles, Olga, la dactylographe, qu'on remercie de sa place... Plus d'ouvrage... Et les dépenses courent toujours... Impossible de nouer les deux bouts... J'hé-

site... Je cherche... Ce soir, je me suis dit : il faut que je demande conseil à Potterat. Que faire de cette fille ?... Dans quelle direction la lancer ?

— Est-elle pas fiancée au fils Decrausaz, le piston de l'*Instrumentale* ?

— Parfaitement, mais il est mobilisé. On ne l'a pas revu depuis le deux août... Quand il reviendra, trouvera-t-il encore sa place ?... Tout stagne... D'énervement, quand je suis parti, ma femme pleurait. Olga aussi... Ça organise des vies intenables...

Potterat eut un sourire :

— Te rappelles-tu comme on faisait tous aux milords, au mois de juillet ?... Les poètes disent vrai : Les beaux jours sont courts... Ainsi, la dactylographie ne marche plus... Ma foi, ce qui marche toujours, c'est le manger, le dormir, le relavage des assiettes... Tu comprends ?...

Non, Vidoudez ne comprenait pas.

— On s'explique. Jusqu'à présent, ta fille, elle a les mains blanches. Elle a fait tra ta ta ta ta sur sa machine... Son mari, pourtant, lui demandera de la soupe... Vois-tu, Vidoudez, va au pratique : achète-lui un livre de cuisine, six tabliers, place-la dans une bonne maison... Cuisinière, femme de chambre... On gagne bien... On apprend des choses usuelles...

Vidoudez se hérissa à nouveau.

— Tu ne connais pas Olga... inutile...

— Qui est-ce qui commande chez toi ? Remets-la à l'ordre, ta princesse. Il faut une autorité partout. Commande ! On est en temps de guerre, voyons.

Le pauvre Vidoudez plia l'échine. Frottées l'une

contre l'autre, ses mains sèches rendaient un bruit d'étoffe froissée.

— Non, tu ne la connais pas... Sa mère et elle ont d'autres visées... Demoiselle de compagnie, peut-être. Ne connais-tu personne ?

— Pour ce qui me concerne, je m'accompagne tout seul. Vois-tu, mon brave Vidoudez, tu me parais nager dans l'impossible. Le luxe, fini pour un beau bout de temps. Pour vivre, il n'y a plus que trois moyens : posséder des rentes, mendier ou travailler... Donne-lui à choisir, à la princesse...

— Alors, tu ne connais personne ?

— Si, des tas de monde. Mais aucun qui veuille s'encoubler d'une dactylographe... La cuisine, je te dis... Apprendre à cuire, joli métier... J'ai bien rappris à traire, cet automne, moi.

Vidoudez s'était levé.

— Je leur en parlerai... Oh ! ces scènes, ça me démolit.

— Enfin, on en recausera... En tout cas, tiens tes femmes. Mène-les raide. Quand elles sont sages, on peut lâcher les rênes, un moment, mais sans fermer l'œil. Pour un rien ça s'émancipe. Méfie-toi qu'elles ne soient pas encore féministes ! Ça, c'est bien le pis de tout !

Quand Potterat rentra dans la chambre, Louis Cremet ôta sa pipe de la bouche, ce qu'il ne faisait que dans les grandes occasions. Sans s'arrêter aux angoisses de Vidoudez, il répondit à la question de tout à l'heure.

— Vous me demandez si je m'ennuie ?... On est bien, chez vous. On ne vous doit que de la reconnaissance... Pourtant, le temps est long. Je languis comme un vieux chat... Ça me serait égal de mourir le lendemain pourvu que je revoie notre coin... On n'a pas de nouvelles des enfants, des petits-enfants... Rien. Rien. C'est terrible, ça. On les a laissés en enfer... Je me fais l'effet d'un rat chassé de son trou par l'inondation...

Jeanne Cremet avait joint les mains.

— Que c'est long !... Que c'est long !... Que c'est long !... Quatre enfants, dix-huit petits-enfants... Un à Calais, deux en Angleterre... Mais les autres ?... Se reverra-t-on ?

Devant ce désespoir, Potterat eut un frisson de colère :

— Oh ! le monde marche dans la nuit... On ne peut plus rien comprendre... Quelle dispersion des familles !... Que d'incendies !... Que de morts !... Nous, si on était en proie à un envahisseur, je connais mon plan. J'en mènerai quatre, un soir, au bord du lac : « Regardez voir comme l'eau est limpide ! » Et soudain : zau !... les quatre dedans, et moi aussi, pour n'être pas pendu le lendemain. Cette scène, à la résurrection, quand je sortirais de l'eau en tenant mes quatre gaillards ! L'ange fait l'appel. — Potterat. — Présent ! Me voilà, Seigneur, avec les quatre que tu m'avais confiés. — Quatre ?... Tu as été fidèle en peu de chose... C'est égal, assieds-toi là, bon et fidèle serviteur...

CHAPITRE X

Tous les petits pays sont solidaires.

Ciel gris de février. Le gris dehors, le gris dedans. Toujours ces journaux, ces tranchées, ces tueries. Voilà pourquoi à M. Sauer, rencontré dans l'escalier de la caserne, Potterat a répondu :

— Ça va, ça va... Je ne sais pas s'il faut ajouter heureusement ou malheureusement...

— Il est tout tourmenté, tout nerveux, disait Mme Potterat à Mme Cremet. Il lui faudrait une occupation... Il se ronge... Cette guerre, toujours cette guerre... En rêve, on remporte des victoires, mais le matin on lit toujours la même chose... Ça piétine...

— C'est long, c'est long,, c'est long, gémissait Mme Cremet... On n'ose pas espérer une fin... C'est long et c'est triste... Et ce ciel gris...

Dix fois par jour, elle répétait cette phrase. A chaque fois elle regardait les gens, l'air de dire : « Voyons, n'est-ce pas que ça sera bientôt fini ?... » Comme on ne répondait jamais, elle reprenait son tricot en poussant un gros soupir.

Désœuvré, traînant ses inquiétudes le long des

routes, Potterat échouait presque toujours chez Bigarreau. Avec lui, on pouvait au moins parler de la guerre. Ils avaient les mêmes espérances, les mêmes plans, les mêmes arrière-pensées, les mêmes craintes. Tous deux se gonflaient de mots, grimpaient à l'échelle de l'enthousiasme, dégringolaient soudain et se cassaient les reins sur le sol des réalités. On se guérissait vite et l'on remontait à l'échelle, échelon après échelon.

Tout en visitant le rucher par cette grise mais tiède journée de février, on causait.

— Approche ton oreille. Elles bourdonnent déjà. On dirait une cloche... Elles babillent. Elles se racontent les rêves de l'hiver. Elles font comme Joffre : elles tirent leur plan de campagne pour le printemps...



Le printemps !... Ce mot les attendrissait. Etre abeille ! s'élancer hors de la ruche, dans le soleil, se rouler dans de l'or, boire du miel et des parfums, frôler de son aile honnête l'aile frivole des papillons, être reçue dans tous les calices, mourir un jour au fond de la coupe d'un lis, cela ne valait-il pas la vie des gens, la folie du siècle ?

— Ces abeilles, elles nous donnent un rude exemple. Ça travaille, Ça aime le net, le propre, ça se couche tôt, ça se lève matin, ça obéit... Il suffit que la reine cligne de l'œil pour que tout le monde se précipite... Les fainéants, ceux qui naissent fatigués, les ronchons, on ne connaît pas ce genre dans la ruche...

Cependant, tous les sujets, par un détour, les ramenaient à la guerre.

— Je me demande, faisait Bigarreau, s'il n'y aurait rien moyen de les utiliser à la guerre, ces abeilles. On en mettrait un kilo dans un obus. Vois-tu cet obus dans une tranchée ?... Ce nuage d'abeilles ?... Tous ces gaillards piqués à la figure, dans le cou, en remontant le long des bras... Va voir essayer de tirer avec un aiguillon dans le cœur de l'œil ?... Va voir essayer de surveiller le terrain quand tu as trois abeilles qui te chatouillent le giron...

— Oh ! le pis, c'est quand elles attaquent le cartilage entre les deux narines, reprenait Potterat. Ça m'est arrivé une fois. Un moment, je me suis cru mort... Pour cette affaire d'obus à abeilles, on devrait lancer un mot à Joffre. Il ne peut pas penser à tout.

Bien vite, ils s'excitaient, critiquant les Russes, fusillant l'horizon calme à grands gestes, fermant les yeux pour viser le soleil, préconisant la marche d'approche parallèle et l'attaque concentrique. Bigarreau entraînait Potterat vers le hanger aux outils contre la porte duquel une carte d'Europe était placardée.

— Ces Russes, ils y vont trop en tas... C'est l'ini-

tiative personnelle qui leur manque... Qu'est-ce que c'est que trois millions d'hommes entassés en profondeur ? On patrouille. On lance des corps de cavalerie sur les ailes. D'abord, moi, si j'étais le duc Nicolas, je tâterais le terrain dans le Nord. C'est plein de lacs. Justement. On fortifie l'entre-deux. Comme ça, on a une base d'attaque, et si ça rate, une base de retraite.

C'était Bigarreau qui parlait de la sorte. A quoi Potterat répondait :

— A mon avis, c'est en Serbie qu'il faut chercher. On y débarque des troupes, des canons, des munitions. En cachette, naturellement. Pendant ce temps, on les amuse dans le Nord. Brusquement, Joffre monte sur un contre-torpilleur. Il débarque à son tour. Il prend le commandement et il attaque les Autrichiens à revers. Il n'y a rien qui démoralise un pays comme de le prendre sur les derrières.

Et les doigts, sur la carte, suivaient les fleuves, franchissaient les montagnes, zig-zaguaient dans les plaines. Bigarreau objectait :

— Seulement, dans les plaines, tu ne peux pas cacher ton jeu comme dans les montagnes. Ces aéroplanes découvrent tout.

— On les descend à coups de fusil. Et puis on ne s'avance pas debout et la tête découverte. On rampe. Moi, au militaire, j'étais fort pour ramper.

— Avec ton ventre ?... C'est un sport qui t'est impossible.

— Tu crois que je roule de côté ? Regarde voir !

Et Potterat se mettait à plat. Avec une souplesse

dont on l'aurait cru incapable, s'aidant des coudes et des genoux, il attaquait un chou.

Soudain, tombant d'une fenêtre, une voix, celle de Mme Bigarreau, versait un froid sur cet enthousiasme guerrier.

— Dites donc, militaires manqués, tâchez de vous calmer. Ça fait frissonner de vous entendre. Quand on a été épargné comme on l'est, on ne s'échauffe pas comme ça. Ça n'a pas bonne façon. Moi, chaque soir, quand je vois descendre le soleil derrière le Jura et que je pense qu'il va trouver un pays en guerre, je me sens toute reconnaissante. La paix, c'est un privilège !

Potterat se redressait en hâte.

— Bonjour, madame. Un privilège ? Attendez de voir comment ça finira. Croyez-vous que ça soit tant confortable de sentir et de savoir que d'autres se battent pour nos principes ? La liberté, ça ne nous regarde plus ? Qu'on viole les petits peuples, on s'en désintéresse ? C'est ça qui mène au suicide !

— Surtout, monsieur Potterat, n'excitez pas mon homme. On ne sait plus qu'en faire par là. Il est tout le temps sur les cartes. Il déchire les journaux quand les nouvelles ne sont pas bonnes, il blâme les états-majors. Et il ronchonne tout le temps. Il y a des jours où je me demande s'il est encore Suisse !

Bigarreau avait fléchi l'échine. Ce fut Potterat qui prit l'offensive.

— Ma femme dit la même chose de moi. Madame, vous ne pouvez pas nous comprendre. Notre patriotisme est au-dessus de tout soupçon. On l'est seule-

ment trop, patriotes. On l'est à se faire dévousoyer. Parfaitement !... Dans certaines circonstances, ça n'est pas tant beau de se tenir loin des coups. Si on assassinait votre mari et que je m'asseye dessus une chaise en me proclamant neutre, prêt à suivre le spectacle en amateur, que me crieriez-vous du haut de votre fenêtre ?...

— Ah ! vous faites des suppositions impossibles. Et j'attends qu'on m'arrache mes porreaux depuis une heure de temps.

Un silence. Potterat regardait alors son pays, coteaux, collines, d'où montait vers le couchant rose la fumée des villages nichés un peu partout, ce lac toujours prêt à sourire.

— Oui, concluait-il, on est réduit. On vit loin des orages. On s'en félicite. On a peut-être raison. Pourtant, les plantes qui poussent à l'abri des murs ne sont pas toujours les plus belles. On a besoin de racheter l'attitude du début.

— Mais comment ?

— Par des petits moyens. Je m'en vais aller à la gare à tous les convois de réfugiés, d'estropiés. Je leur porterai une plaque de chocolat, une boîte d'allumettes, pour cinq de réglisse, n'importe ! L'essentiel est de prouver qu'on est là. Et rien ne m'empêchera de crier : Vive la liberté !

Bigarreau secoua la tête :

— Vive la liberté !... Malheureux, tu vas te faire arrêter.

— Peut-être bien. On a arrêté Davel pour moins que ça...

* * *

A genoux, la tête engagée dans les armoires ouvertes, les époux Potterat jetaient à la brassée, sur le plancher, jupes et pantalons. Ils se redressaient, s'épongeaient, se regardaient affectueusement, puis plongeaient à nouveau le buste dans leur armoire respective. Dans leurs façons, dans leurs gestes, quelque chose d'enfantin, de fier, de joyeux.

— C'est en remuant ces nippes qu'on voit que tu as de l'ordre. Chemises, chaussettes, caleçons, pantalons, gilets, habits, chaque chose est sur son tas.

— C'est que je tiens tout deux fois l'an, l'usagé comme le neuf.

— Il y a pourtant ce veston, les mites l'ont troué comme une écumoire. Poison de bêtes !... Françoise, il faudra te procurer de la laine identique et me boucher tous ces trous... A propos, pour ces réfugiés, j'achèterai aussi des bretelles. Il n'y a rien de plus angoissant, quand elles ont sauté, que de marcher en serrant son pantalon avec les coudes...

Et Mme Potterat :

— Ce caraco, c'est presque dommage, c'est si joli... Tant pis !... On ne va pourtant pas donner que le laid.

Dans son enthousiasme, Potterat jetait à la volée une demi-douzaine de gilets dont un s'en allait coiffer son épouse.

— Fais donc attention, tu m'as à moitié éborgnée.

Il se retournait, toujours à genoux :

— C'est qu'on n'y voit rien clair, dans ces armoires. Mais non, tu as toujours tes yeux de myosotis... Tiens !... Le complet de Bélisaire, celui qu'on avait reteint chimiquement. Eh bien, je suis content pour lui qu'il participe.

Carlo entrait en boulet de canon.

— Qu'est-ce qu'il y a ? On déménage ?

— Non, Carlo, on va à la gare pour saluer les réfugiés du Nord de la France.

— Chic ! Maman, tu me permets de trier aussi mes habits ?

— Bien sûr !

Maintenant, ils lissaient les revers, ils effaçaient les plis, ils tiraient sur les boutons pour en vérifier la solidité, tandis que Carlo, devant deux costumes marins, répétait très soigneusement tous ces gestes.

A trois heures, les époux Potterat sortirent de chez eux, portant à deux une corbeille proprement recouverte d'un linge. Chargé de menus paquets, Carlo suivait. Derrière eux, Mme Sauer avec un panier. Et partout, se glissant hors des corridors, des gens gênés de leur trop visible générosité, un cortège de paquets blancs ou bleus, de cabas, de corbeilles, de filets.

— On dirait des fourmis qui traînent leurs œufs en un autre coin, fit Potterat. On n'ose seulement pas se regarder. Bah ! Il n'y a qu'à lever la tête. On ne va pourtant pas voler le coq au voisin.

— Papa ! criait Carlo, regarde ma régente, Mlle Corbaz, quel gros paquet elle porte...

— Tais-toi, gamin. Gros ou petits, tous ces paquets sont respectables... Sans compter qu'il y a bien des choses qu'on ne voit pas.

Et il lâcha son secret :

— Ainsi, moi, dans chaque poche de vêtement j'ai mis un morceau de papier avec, écrit dessus : Courage ! Sympathie ! Condoléances !... C'est des petites choses comme ça qui touchent le plus...

A la gare, sur le quai d'arrivée, une foule, dames bien pensantes, femmes de ménage, professeurs, paysans, munis de paniers pleins de saucissons dodus, jardiniers en tabliers verts aux poches gonflées de tabac, fillettes portant sur les bras des chemises bien repassées, coquettes, la faveur d'un petit paquet enroulée autour d'un doigt, ouvriers, commissionnaires, boutiquiers, demoiselles de magasin, des aveugles même, groupe immobile maintenu en arrière de la muraille humaine par un directeur clairvoyant. Dans cette foule, pas de querelles, pas de coudes qui travaillent. Tout ce monde disparate uni par la même sympathie comme sont unies par le soleil les fleurs multicolores d'une prairie.

— Pardon, excuse, faisait Potterat que sa bonhomie patiente conduisit enfin au premier rang. Tu regarderas bien, Carlo. Il s'agit que dans soixante ans tu puisses raconter à tes petits-enfants ce que tu vas voir. Prépare un mot gentil.

Non loin, un couple en deuil qui surveillait tristement la corbeille où gisait un trousseau d'enfant. Potterat se pencha, dit au souffle dans l'oreille de sa femme :

— Tu vois, là, à gauche... C'est les Michaud... Ils ont perdu leur fils au nouvel an, un gamin de onze ans. Alors ils donnent tout.

Puis :

— Tu sais, cette arrivée, c'est comme pour les Belges, si ça me chatouille trop, je déguerpis. Tu t'arrangeras...

Le gendarme Boulenaz, un colosse à la figure d'enfant, se retourna :

— Je vous comprends... Hier, les larmes m'ont sauté aux yeux. Après, affaire de me dégonfler, j'ai juré une heure de temps.



Ils parlaient encore quand la locomotive apparut traînant avec une lenteur inaccoutumée le long train pavoisé de mouchoirs agités, de mains fébrilement

secouées, de têtes sorties en grappes des portières. D'abord, on ne vit que cela. Et puis les détails, un vieux sans chapeau, la chemise ouverte sur la poitrine, des femmes dépeignées, des enfants qui riaient comme on rit en voyage, des bébés dans les bras de leurs mères, et tous ces traits tirés, toutes ces joues creusées, tous ces yeux un peu fous enfoncés dans les figures à la peau grise, toute cette effroyable misère humaine qui passait lentement, lentement. Et sur chaque front le drame était écrit. Cette vieille édentée voyait encore les crosses brandies, les morts qu'on ramasse dans les charrettes ; cette femme disait par son immobilité pétrifiée l'effondrement des affections, du courage ; ces bambins, les terreurs qui ne demandent qu'à s'effacer. Dans le souvenir de tous, les fermes brûlées, les églises effondrées, le piétinement du troupeau qu'on emmène, l'interminable voyage debout dans les wagons à bestiaux, l'abominable attente dans le camp aux fils de fer barbelés autour duquel brillent les baïonnettes. Et le gardien qui annonce désastre sur désastre, et les cloches qui sonnent alors à toute volée ; et les nuits où l'on grelotte, et la soupe du matin où flottent des morceaux de graisse verte ; le cœur s'émoussant à force de désespoir, si bien que l'on ne pense à rien, que l'on ne sait plus si l'on vit, que l'on reste en tas comme les moutons au bord du précipice quand le brouillard monte des abîmes.

Comme si elle avait vu devant soi une forêt s'abattre sous le souffle d'un cyclone, la foule demeurait

immobile, trop émue pour parler, pour crier, ne se doutant pas que cette émotion silencieuse est encore ce qui console le mieux. On est tranquille. On sort de la maison chaude. Et voici la guerre avec ses débris. Tous ces gens rapetissés dans le malheur ! Tous ces vieux chassés du foyer !

Potterat sentit l'élan des larmes. Du poing, il les écrasa. Il ne savait que répéter : « C'est mal fait ! c'est mal fait !... Mon Dieu !... Ces gosses, ces vieux, ces vieilles ! »

Au premier moment, donc, c'est une stupeur qui vous saisit, qui vous contraint à rester là les bras ballants, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, étourdi comme si l'on était tombé sur la tête. Et soudain le sang, du cœur, reflue, saute aux joues, court jusqu'au bout des bras, dans les mains qu'il rend actives... Alors, la foule, d'un bloc, se précipita. Tous les paniers, toutes les corbeilles, tous les cabas, tous les filets, tous les paquets s'étaient ouverts et ce fut, du quai, dans le train, un bombardement de chemises, de pantalons, de gilets, de petits pains, d'oranges, de saucissons, de poupées, d'ours en peluche, de chocolat, de bonbons, de flanelles, de chapeaux, de souliers, de boutons, de cigares, de journaux, de pipes. Nerveusement, on riait. On disait des mots qui restaient accrochés aux gorges. Eux, ils prenaient tout, avides de posséder à nouveau quelque chose, avides de cette sympathie qui montait en rumeur sourde, avides de serrer ces mains qui se tendaient encore après qu'elles avaient tout donné.

Et l'on vit un boulanger qui longeait le train à pas lents, une hotte sur le dos. Dans cette hotte des centaines de croissants. Et l'on vit le gendarme Boulenaz, rougissant, déboutonner sa tunique, en tirer une lettre écrite de sa main, la donner à un octogénaire qui secouait la tête tout le temps, d'un mouvement automatique. Et l'on vit et l'on entendit Potterat, ses douze bretelles ornées de croix fédérales sur un bras, courir et crier :

— A qui les bretelles, solides, inusables ?... A vous !... A vous !... Encore trois... Encore deux... A qui la dernière ?... Va bien !... A qui la pipe ?... A qui le tabac ?... Tiens, gamine, des suçons ; partage-les avec tes frères et sœurs... Charrette ! Je n'ai plus rien. A qui mon couteau de poche ?... Et ce crayon ?... Ça y est.

Et à l'homme qui lui disait : — « Merci pour les bretelles », il répondit :

— C'est qu'il vous faudra reconstruire la maison, vous courber, lever les pierres. Pour ça faire, les bretelles sont de toute nécessité... Si vous lisez, un jour ou l'autre, des articles sur nous dans les journaux, des articles au vinaigre, tournez la feuille. Le peuple suisse, celui qui regarde l'heure à sa montre et non pas aux pendules de quinze mille francs, il est là, sur ce quai, avec son cœur et son indignation !

Longtemps, il chercha ce qu'il pourrait ajouter. Enfin, il trouva ceci :

— Nom de Dieu !

A toutes les portières, les bambins humaient les

croissants, en caressaient la croûte dorée, mordaient dedans, la bouche déjà barbouillée de chocolat. On entassait les paquets. En bras de chemise, des vieux essayaient des gilets, des habits. On se parlait.

— D'où venez-vous ?

— Du camp de... de... Ah ! on ne peut pas retenir ces noms.

— Vous ont-ils bien maltraités ?...

— Vous voyez comme on est. Et on en a laissé dans les cimetières !

— Et où allez-vous ?

— Où on nous mènera. On a l'habitude, maintenant.

Un homme se penchait, le menton hérissé de poils blancs :

— Je suis ancien chasseur d'Afrique... J'avais la médaille... Ils me l'ont prise... On la leur reprendra. Fils ou gendres, j'en ai onze sous les drapeaux, onze ! Moi qui vous parle, j'ai soixante-dix-sept ans. Après ce que j'ai vu, après ce que j'ai souffert, je rengage !

— Moi, répondait Potterat, j'en ai soixante-cinq. Eh bien ! s'ils venaient en Suisse, je vous garantis que ces...

Un haut personnage officiel vint à passer. Et Potterat acheva sa phrase :

— ...que... Vous voulez avoir le beau pour rentrer en France...

Un signal. Les figures entrevues allaient s'évanouir dans la distance. Potterat recula de quelques pas. Il voulait une impression d'ensemble. Il voulait, silen-

cieusement, jeter un peu de lui à ces inconnus. Tous passèrent. Ils les saluait d'un geste large du chapeau, la femme borgne, les enfants gouailleurs, la créature blafarde dont les paupières violettes appelaient la mort, la dame au doux visage distingué, très digne dans son caraco d'occasion, le chasseur d'Afrique, les vieilles hagardes, les vieilles aux regards rusés, les vieilles au front en prière, les jeunes filles au sourire contraint qui ignoraient encore la mort d'un frère, d'un fiancé, toutes ces graines humaines emportées par le vent mauvais de la guerre ; ...gestes dolents, regards suspendus dans l'espace, souffrances inexprimées, poings serrés.

Dans la foule, toutes les têtes s'étaient découvertes. Et de nouveau, du train, l'adieu des mains, des mouchoirs, des yeux, des cœurs. Vive la Suisse ! Le dernier wagon allait disparaître sur la courbe luisante des rails, quand un homme émergea de tout le buste d'une portière, un hercule aux cheveux flottants dont la bouche rendue carrée par l'effort formidable lança jusqu'à l'horizon : Vive la France ! Mort aux Boches !

— En voilà un qui n'est pas tant neutre, opina Potterat.

— Il manque de tact, affirma un monsieur. C'est dommage. Sans cela tout se serait passé avec une parfaite dignité.

— Il manque de tact ?... riposta Potterat. Peut-être bien, après tout. On manque toujours de quelque chose. Si on grattait bien, on découvrirait

qu'on a manqué aussi, une fois ou l'autre. Il me paraît probable qu'il a des circonstances atténuantes : on a tellement manqué de tact avec lui quand on l'a mis hors de sa maison à coups de crosse !

Le monsieur n'insista pas.

— Rentre à la maison avec Carlo, dit peu après Potterat à sa femme. Moi, je me sens tout énervé. Pour me détendre, je m'en vais aller jusqu'à Vidy, trouver Louise. Voilà bien quinze jours que je ne l'ai pas vue.

Les bras croisés dans le dos, il se mit en route. La couleur de ses pensées le poussa à pénétrer dans le cimetière de Montoie, si paisible sous le soleil d'hiver avec ses lauriers-tins que trouait le blanc visage des tombes. La fontaine du carrefour jasait. Dans les arbres dépouillés les nids mettaient des taches noires.

—Prends garde ! lança Potterat à un merle qui fuyait à tire d'ailes. Par le temps qui court, les cathédrales, les hôpitaux et les cimetières ne sont pas tant recommandables pour y loger les familles...

Le soleil couchant dorait le tronc résineux des pins. Dans le lointain, les montagnes savoyardes. Tout cela si beau que l'on en devenait triste. Ainsi, pendant que les hommes se déchirent, la nature n'interrompt jamais son rêve secret... Debout devant la tombe de sa première femme, Potterat dit :

— Tu as de la chance... Ça n'est rien tant drôle de vivre... N'empêche qu'on a fait son devoir cet après-midi. Tu aurais eu du chagrin et du plaisir à voir ça...

Et devant la tombe de Bélisaire :

— Salut, Bélisaire... Pour une fois, tu es toujours à la même place... Comme tu as eu raison de déloger ! On ne sait plus dans quel monde de brigands on vit. Ton genre et le mien commençent à n'avoir plus cours... A propos, tes habits du dimanche, les bleus, je les ai donnés à un vieux dans ton goût, un à qui les Philistins ont tout rupé. Tu es content, hein ?...

Bruit de pas sur le gravier. Un homme s'approchait. Potterat reconnut Rappaz, le jardinier, qui venait de perdre son seul enfant, une fillette de sept ans. Ils se serrèrent la main. Puis, chacun regardant un autre horizon :

— Vous êtes venu voir..., dit Potterat.

— Oui...

— Qu'est-ce qu'elle a eu ?

— Oh !... des complications, une méningite... C'est dur !

— Sûr. D'autre part, pour ce que le monde leur réserve ! Dans un sens, autant mourir jeune...

— C'est ce que je me disais en regardant ces réfugiés...

— Moi, la même chose. Devant la tombe de ma femme, j'avais un sentiment de délivrance, de repos...

— Comment !... La tombe de votre femme ?...

— Entendons-nous. De la première...

— Ah !... comme ça... C'est que les choses vont tellement vite, maintenant...

Rappaz s'éloigna. Et Potterat demeura un instant encore à regarder mourir les reflets du soleil sur la

cime des arbres, tandis que la fontaine continuait son clair murmure que la bise, parfois, coupait d'un silence.

— Au revoir !...

Ayant dit cela aux morts, Potterat poursuivit sa promenade. A la ferme de Vidy, le borgne du Pays-d'Enhaut fit savoir que Louise était absente.

— Elle a dit : « Je vais voir passer ces réfugiés... » Elle leur a porté un puissant paquet...

— Tiens !... J'y étais aussi, naturellement. Dans une cougne pareille, il est facile de ne pas se voir. Eh bien, ça me fait plaisir d'apprendre qu'elle s'y est rendue. Je la reconnais pour ma fille. Dites-lui ça de ma part... Et puis, ça va ?...

— Oh ! on trime dur. On défriche tout ce coin de pré qu'on mettra en légumes ce printemps. Vous comprenez, si l'Italie nous ferme ses frontières...

— Vous avez raison. Il faut tout prévoir...

Sur le chemin du retour, Potterat rencontra encore les époux Cremet, de noir vêtus, comme toujours, qui promenaient leur exil entre ce lac de nacre et cette ville d'étrangers.

— Avouez que c'est beau, réclama immédiatement Potterat.

— Oh ! pour admirer il faudrait être en séjour.

— N'êtes-vous pas en séjour ?

— Si bien reçu qu'on soit, c'est un séjour forcé... On a le cœur ailleurs... On regarde, mais on ne voit pas.

Devinant vaguement ce qui se passait dans ces



cerveaux d'exilés, se retournant au passage d'une petite femme guêtrée, décolletée, coiffée, sur une figure retouchée, d'un minuscule chapeau posé de travers, Potterat donna raison aux Belges :

— Pour sûr que quand on a vu ce que vous avez vu, souffert ce que vous avez souffert, rencontrer des ouistitis à moitié habillés comme cette petite femme dont le parfum vous saute contre, ça n'est pas tout à fait dans la note... Et tous ces gens d'hôtel, tous ces joueurs de tennis, tous ces individus qu'on a par là qui ne savent pas comment tuer le temps à vingt-cinq francs par jour, ça ne vous rappelle qu'approximativement la guerre... Que voulez-vous ! La moitié de ces femmes qui rôdent les hôtels se serrent trop consciencieusement la taille pour qu'il y ait encore la place du cœur. On devrait leur imposer le deuil. Et pas tant de ces airs malins !... A quoi bon ? On tue tous les hommes en Europe. Dans l'avenir, ni noces ni berceaux... Dans ces conditions, à quoi bon

se peindre la façade ? Pour changer de sujet, pourquoi n'allez-vous pas voir ces convois de déportés, à la gare ?

Cremet haussa les épaules :

— On n'a pas besoin de voir ce qu'on a vécu.

— C'est juste... Tout de même, c'est dégoûtant. Leur arracher tout le joli de la vie, provisions, cave, fruits, feu, photographies, beurre sur le pain, tout ce qu'on voit de la fenêtre, petites économies... On rétrograde au temps du roi Nabuchodonosor, sauf erreur ou omission... La preuve ?... Tenez, j'ai découpé, hier au soir, dans la *Feuille*, un article sur le *Neuvième commandement*. Et c'est de l'authentique. On indique que c'est tiré d'un livre intitulé les *Dix commandements de fer*, librairie de la revue *Panther*. Auteur, le lieutenant Joachim. Ecoutez des fragments de cette lecture : ...« Il n'y a pas de place pour la pitié dans le cœur du soldat... Le soldat qui cède sa couverture à une femme qui a froid, pèche contre la patrie. Il vaut mieux laisser cent femmes et enfants de l'ennemi mourir de faim que de laisser souffrir un seul soldat... Vous, soldats, vous passez sur la terre comme un vent d'orage. Les autres parlent de pitié, mais vous, vous devez abattre, anéantir les ennemis. Vous êtes des tragédiens sous le ciel étoilé et Dieu seul vous regarde... » L'Etre suprême mêlé à ces cochonneries ! Je ne comprends pas, après ça, que le bon Dieu ne considère pas notre terre comme une balle de football et que, prenant son élan dans l'éternité, il ne l'envoie pas d'un coup de pied rouler au diable... Par-

faitement !... Ce Joachim, je voudrais l'avoir à moi tout seul, pendant un jour et une heure, derrière une haie. Je commencerais par lui lire son livre. Après, on se retrousse les manches, on se crache dans les mains, et hardi !... Je vous garantis que ce Joachim renoncerait à s'asseoir pendant quelques paires d'années... Oh ! je vous dis, le monde va mal, mal...

Cremet ne répondit rien. Sa femme hocha la tête. Eux, ils ne savaient qu'une chose : c'est qu'on les avait chassés de leur village.

Le soir même, à la maison, alors que les deux femmes étaient chez une voisine, la conversation reprit. Enervé, désireux de contredire, Potterat se montra pour une fois agressif, neutre, sarcastique. Cremet lisait le journal qui traînait sur la table. L'ayant lu, il le blâmait de ne pas injurier les ennemis de la Belgique, de ne pas prendre plus énergiquement parti, de se borner à des réserves dont la généralité atténuait la portée.

— Voyez-vous, fit Potterat, vous ne pouvez pas comprendre notre situation... Si on ménage le monde, on sait bien pourquoi. Avez-vous réfléchi qu'on est au cœur de l'incendie ?... Qu'il y faut regarder septante fois huitante fois avant de précipiter un pays dans une conflagration universelle ? Qu'on a, en Suisse, trois langues et deux religions, comme quoi le gouvernement est obligé d'équilibrer tous ces poids et contre-poids, de calmer celui-ci, de fermer le bec à celui-là, et surtout de ne pas mécontenter les ogres... Cette neutralité nous est imposée par notre damier

géographique, linguistique et religieux... Monsieur le grand conseiller Dufournet appelle ça une neutralité d'existence. Comprenez-vous ?... Dans ces conditions, il ne faut critiquer ni notre politique, ni nos journaux, ni notre café. On a ses us et coutumes. On s'y tient. On sait se conduire... Nos fleuves et nos rivières foutent le camp dans toutes les directions. Quoi d'étonnant à ce que les convictions individuelles fassent la même chose ?... Reste la question du ravitaillement qui est la même pour toutes les langues et toutes les religions... C'est ça la question nationale...

Enervé, lui aussi, par des jours et des jours de vaine attente, Cremet, naïvement jaloux de la sécurité qui régnait sous ce plafond, riposta :

— La Belgique a payé pour vous. Elle vous a sauvé la vie...

— Hein ?... Si vous aviez eu le service militaire universel et obligatoire, comme nous, on se sortait tous les deux indemnes de l'aventure. Et puis, une question. Si, par hasard, on avait mis la Suisse debout sur la tête, incendié ses villes et cupessé ses églises, seriez-vous venus à notre secours ? J'attends une réponse. Oui ou non ?

Le Belge garda le silence.

— J'en conclus : chacun pour soi. Notre gouvernement sait ce qu'il fait, et pourquoi il le fait. Ça n'est pas grandiose, mais ça est raisonnable. S'il y a divorce entre la raison et le sentiment, que voulez-vous que j'y fasse ! Pour vivre ensemble, il y a des

moments où chacun doit sacrifier l'essentiel... Et puis, je n'ai pas créé le monde, heureusement.

Comme un reproche, le regard de Cremet se posa sur Potterat. Du coup, Potterat se leva :

— Cremet, savez-vous ce qui me fait parler ainsi ?... C'est pour ainsi dire par réaction. J'ai été trop secoué par ce que j'ai vu cet après-midi, trop émotionné, trop... C'est vrai, ça. Ça me poursuit, cette vision. Je ne sais pas pourquoi j'en ai comme des remords. Dans ces moments-là, on est plus chatouilleux. Parce qu'on attendait beaucoup de son pays, et qu'on a été déçu, déçu pas pour la charité, déçu pour la fierté, pour l'union dans l'idée que... parfaitement, je sens bien ce que je veux dire... et pour le surplus... ah ! je recommence... Quand on a été déçu d'une certaine manière, et qu'on est foncièrement patriote, on souffre d'autant plus d'entendre critiquer son pays par un étranger qu'on prête plus le flanc à la critique... Cremet, on ne recommencera pas cette bagarre, ni d'un côté, ni de l'autre. On se doit le respect mutuel. Tant vous que nous, différemment, on est victime des circonstances. On est à plaindre. Serrez-moi la main, Cremet... Vous êtes en exil. Vous êtes assis à mon foyer. Je retire tout ce que je vous ai dit.

Cremet ôta sa pipe de la bouche et tendit la main. Et pour la seconde fois, il dit :

— Monsieur Potterat, vous êtes un brave homme...

Le soir même, en se couchant, après qu'il eut ôté sa cravate et ses bretelles, Potterat fut pris d'une crise de sincérité à laquelle sa femme ne comprit pas grand'chose.

— C'est tout de même triste, dit-il, après avoir passé sa vie à protéger les honnêtes gens, d'être contraint, vu les ordres reçus de Berne, d'enfermer en soi ce qu'on pense, ce qu'on sait, de dire la moitié de la vérité, de badiner avec sa conscience... Il y a des moments où je voudrais crier des choses... Je n'ose pas... Personne n'ose... On nage dans les entre-deux... Vous vous exprimez carrément, hardi ! la censure avec ses grands ciseaux !... On vit dans le malaise... Plutôt que de se nourrir de silence et d'équivoques, ne conviendrait-il pas d'ouvrir la discussion avec nos Confédérés ?... Mieux vaut opérer un abcès que de le garder et de s'empoisonner le sang... On est des milliers en Suisse, et des tout fins patriotes, à vivre malheureux, depuis un temps... Ah ! on sent bien, tant les uns que les autres, qu'on traîne derrière soi, depuis notre silence du mois d'août, quelque chose de... de... d'embêtant. Ah ! j'envie Joffre. En voilà un qui peut appeler blanc ce qui est blanc et noir ce qui est noir... C'est dangereux, pour un petit pays, de renoncer au courage...

— Alors, tu voudrais qu'on se trouve pris dans cette guerre... demanda Mme Potterat avec effroi, et qu'on voie chez nous des milliers de jeunes gens estropiés ?...

— Qui est-ce qui te parle de guerre ?... La guerre est l'horreur des horreurs. Au mois d'août, au nom de nos traditions, au nom de notre neutralité garantie par les puissances, nom d'un chien ! il nous fallait dire fermement, tranquillement, diplomatiquement, à qui de droit : — Vous violez la Belgique,

vous violez le Luxembourg. Permettez-nous de vous dire poliment, messieurs, que la Suisse trouve ça dégoûtant... Rien de plus. A quoi ça aurait servi ?... A nous mettre le cœur à l'aise et la conscience à la bonne place. Après ça, on aurait vécu dans l'allégresse. On aurait eu le sentiment d'un acte de courage. On aurait fait son service militaire avec plaisir. On aurait représenté dans le monde une idée plus haute que le ravitaillement. On se serait soudé... Tandis que va voir où on en est, maintenant !... Et il ne faut pas parler de guerre. Il n'y aurait pas eu plus de guerre que sur ma main. On ne provoquait personne. On ne prenait pas parti. On défendait une idée. Et puis, diable, on était là, après tout...

— Vois-tu, David, tu te mêles trop de politique. Notre rôle à nous, c'est de nous taire et de porter des vêtements aux réfugiés.

— Ça n'exclut pas mon idée. On pouvait, on devait faire les deux.

— Ça ne nous regardait pas.

— Tu causes bien misérablement. Ça ne nous regardait pas ! Tous les petits pays sont solidaires. Si la justice et le respect des traités qui font qu'on existe ne nous regardent pas, alors qu'est-ce qui nous regarde ?... Ouah ! je me réjouis de dormir. Au moins on ne pense à rien. On est dans le néant.

— Ne parle pas comme ça, David. Le néant ! Si un pasteur t'entendait !

— Il n'y en a point par là, répliqua Potterat, non

sans jeter un regard inquisiteur autour de lui. Personnellement, je ne suis pas content de moi aujourd'hui. J'ai dit des crétineries à Cremet. J'avais commencé une belle phrase à un réfugié, et quand j'ai vu M. le syndic, je l'ai terminée autrement... Je ne suis qu'un demi-citoyen. Je ne suis qu'un matou de maison, habitué à son mou de veau dans l'assiette... Ce qui nous manque à tous ?... Un peu de sève de sauvageons dans les veines, un peu d'amour de la liberté pour nous et pour les autres... Oui, je commence à croire qu'il est encore plus confortable de souffrir des puces et des privations dans un camp de concentration que de souffrir d'inconséquences...

La pluie clapotait aux vitres, une pluie froide de février, faite de flocons à demi-fondus. Il est agréable alors de trouver une boule d'eau chaude au fond de son lit. Les rideaux sont tirés. On se donne tout entier à la tiédeur exquise.

— Pour un peu, je ferais ronron, dit encore Potterat. Ce qu'il doit faire vilain au fond des tranchées... Patauger dans la boue, marcher sur des crapauds, glisser dans le sang, sentir le brouillard qui vous descend en bas le dos, ne pas changer de chemise plus souvent que les oignons, dormir d'un œil, se gratter de l'autre, et guigner néanmoins s'il n'y en a pas un qui rampe dans les broussailles avec sa baïonnette entre les dents... Ça doit être confortable et demi... J'ai honte

de cette boule d'eau chaude... Enfin, tant pis, je la garde...

Mme Potterat dormait déjà. Un souffle égal s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Son époux fut jaloux de ce sommeil si tôt venu. Et il soupira :

— Les femmes !... C'est bien approximatif, tout de même...

CHAPITRE XI

Le train partait à huit heures...

Une Savoyarde très maigre, très édentée, et très loquace, venait fréquemment chez les Potterat leur vendre œufs, poissons et légumes. On la retenait, souvent, tant elle était drôle sous son petit bonnet tuyauté. On lui offrait à la cuisine une tasse de café. Potterat, taquin, elle, pointue, imaginative, aimaient à se prendre de bec.

Depuis la guerre on ne la reconnaissait plus. Ce matin-là, tirant de ses jupes une lettre :

— On m'a dit que vous aviez ici un bureau de recherches ?... J'ai écrit une lettre. Lisez-la, M. Potterat. Faites-la parvenir à qui de droit. Rendez-moi ce service. Je deviendrai folle, sans ça.

Cette lettre disait :

« Depuis le 13 août 1914 je suis sans nouvelle de Anthouard, Jean-Marie, mon fils, soldat au quatrième génie, 13me Cie, effectué à Grenoble. Nous avons su qu'il a été blessé, ramassé par ses camarades, et puis abandonné à cause du tir de l'artillerie. Je suis aussi sans nouvelle depuis le 3 septembre 1914 d'Anthouard,

Claude, mon second fils, soldat au 3me d'infanterie, 1re Compagnie, 1er bataillon. Départ d'Annecy. Prière instante de renseigner au plus tôt leur mère, veuve Anthouard, Neuvecelle, Haute-Savoie. »

Potterat fut lent à lire.

— On fera son possible, dit-il enfin de cette voix officielle qu'il prenait lorsqu'il cherchait à cacher une émotion. Je transmettrai votre lettre à Genève avec un mot de recommandation. Vous pouvez compter sur moi.

— Croyez-vous que ça soit vrai, ce qu'ils racontent chez nous, qu'ils les achèvent sur le terrain, qu'ils les assomment comme des chiens, à coups de crosse ?... Des blessés, donc, qui auraient pu vivre... Il y en a qui les ont entendus... Il paraît qu'ils criaient... Ça me rendra folle...

— Cette guerre, cette guerre ! répondit simplement Potterat. Moi, ça me rend malade.

A Mme Potterat qui s'empressait, la veuve Anthouard disait encore :

— Non merci, rien, ma pauvre dame... Pas de café, aujourd'hui... Si vous saviez comme on languit quand on est sans nouvelle. Vous avez votre mari, vous, votre fils, rien ne vous manque. Non, vous ne pouvez pas savoir, en Suisse...

Et la mère Cremet, accourue à cette voix :

— Ah ! je crois bien qu'on languit... Non, ils ne peuvent pas savoir... Je suis Belge, moi... Je ne sais rien des miens, moi non plus... Quatre enfants, dix-huit petits-enfants... Il y a des villages où on a tout tué...

Se chargeant chacune de la détresse de l'autre, assises côte à côte, les deux femmes pleurèrent. De grosses larmes roulaient sur leurs joues. Et Mme Potterat, aussi, se mit à pleurer. Détourné, Potterat battait des paupières. Une voix dit entre deux sanglots :

— Le diable passe sur la terre.

— Pardon, il n'y passe pas. Il y reste.

Un peu calmée, la Savoyarde dit encore :

— Oh ! quand je vois venir ce facteur qui ne m'apporte jamais rien, je me cache à la cave. Et quand j'entends les voisines crier : Une lettre de Victorin, une lettre de Casimir ! je me bouche les oreilles... Et mon dernier fils part la semaine prochaine. Il me répète tout le temps : « C'est bon, maman, tu me fous l'ennui parmi, avec tes larmes... » Mais deux, et bientôt trois, c'est trop !

— On vous les retrouvera, Madame, répétait Potterat. On va commencer les recherches, activement. Je vous l'ai déjà dit : j'ajouterai un mot à votre lettre... On les retrouvera, je vous dis... Et puis... (il ne savait trop comment s'exprimer) c'est des crânes lurons, vos garçons... Si, par hasard, ce n'est pas sur terre, c'est en haut de l'échelle que vous les retrouverez...

Ces paroles plurent à la pauvre femme. Elle les vit soudain, ses gars, au sommet d'une échelle d'argent, dans un ciel très bleu où la Vierge, vêtue de blanc, trônait. Ayant serré les mains tendues, elle s'en alla, ployant sous le poids de sa hotte, laissant les Potterat

debout et la mère Cremet assise, les mains sur les genoux, le regard fixé dans son passé.

Quand Potterat eut achevé de rédiger sa lettre, il dit à sa femme :

— C'est vrai, ça, qu'on ne sait pas. On ne pourra jamais savoir ce que c'est que la guerre... On vit trop tranquille... Combien de gens qui rigolent comme avant !... Va voir les coins où on s'amuse s'ils ne refusent pas du monde ! On n'en fait pas encore assez pour tous ces malheureux. En redescendant de ville j'achèterai un bouquet pour les Cremet. On le mettra devant leur assiette.

* * *

Et voilà que les Russes commençaient de reculer. Potterat en eut du noir.

— Ça ne marche pas... On est dans le marasme. Gare de nous !... Moi, j'émigre au Canada.

Cela jusqu'au jour où Mme Sauer apparut, très émue.

— Monsieur Potterat, il se passe du louche au cinquième étage.

— Chez Zimmerli ?... Pas possible.

— La porte en face... Une femme... Elle rallume sa lampe toute la nuit, de quart d'heure en quart d'heure... Une Savoyarde me disait l'autre jour qu'ils sont toute une bande, à Evian, qui font le même truc. Ils s'entendent. Et ils causent par-dessus le lac.

— Son nom ?

— Barbara Tannenbaum.

— Barbara Tannenbaum ?... Est-il permis de se vêtir d'un nom pareil !... Comptez sur moi. Je vais conduire cette enquête rondement et discrètement.

Du coup, Potterat reprit goût à la vie. Peu après, comme il contait l'affaire au café d'Etraz, Schmid, le tenancier, se pencha. Et en grand mystère :

— Des espions ?... On ne voit plus que ça. Ils écoutent, ils notent, ils concentrent les renseignements... A l'occasion, ça peut toujours servir... Voyez, à Genève, dans ce procès, il a été démontré qu'ils avaient opéré le recensement des automobiles, des chevaux, des capacités de logement. Ils en savaient plus que notre état-major !... Eh bien ! il en vient un chez moi, un gros, un blond. Il s'assied là, dans ce coin, tout seul. Il reste bien une heure à boire trois décis. Il affiche des distractions. En réalité, les mots lui tombent droit dans les oreilles. Il va arriver. C'est son heure.

— Voulez-vous que je vous le soigne ?... Je connais le truc pour les contraindre à lever le pied... Trente ans dans la police ! Calculez si on est compétent.

Sitôt que l'homme fut en place, un courtaud à moustache retroussée, Potterat, sans se presser, alla s'installer à la même table. Très discrètement, il tira du fond d'une poche des paperasses, un carnet, un crayon. Et il écrivait de temps en temps un mot, affectant des airs graves, coulant ensuite sur son vis-à-vis un regard aigu. Après quoi le crayon de trotter. Et puis, brusquement :

— Sans indiscrétion, monsieur voyage ?

Un grognement.

— Il fait rude beau, aujourd'hui. On tient le printemps.

Un signe de tête.

— Monsieur est sans doute commis-voyageur ?... Oh ! affaire de causer. Je ne demande rien. Moi, je suis dans la police. J'ai là un certain nombre de signalements. Je les regarde souvent. Il faut les avoir dans l'œil. Je prends mes petites notes....

Précipitamment, l'homme paya, disparut. Parmi les habitués, ce fut un rire formidable.

— Avez-vous vu comme je l'ai expédié ?... crânait Potterat. Il m'a pris pour un agent de la secrète.... Oh ! j'ai le truc pour les dépister. J'en surveille un à Chailly. Avant-hier, sur la Palud, je parlais avec un ami. Passe mon oiseau. Je fais tout fort : « As-tu déjà vu un espion ? En voilà un, et puis un beau !...» Il y avait là une masse de monde. Eh bien, il a été seul à se retourner. Moi, j'ai dit : « Quand on appelle Médor au milieu d'une bande de chiens, il n'y a que celui qui porte ce nom pour répondre à l'appel. » Parfaitement !... Et j'étudie donc cette affaire de signaux avec Evian. On vous tiendra au courant.

A sept heures, Zimmerli rentrait du bureau. Le temps de souper froid, d'échanger son veston noir contre le veston gris fatigué et il était assis devant la commode devenue pupitre, pinçant les cordes de sa zither. Tous, dans la maison, connaissaient cette heure d'exubérance romantique. Leur vaisselle lavée et réduite, Mme Mottaz, Mme Sauer, Mlle Béatrice

Peytrequin, assises sur leur balcon, revivaient la vie au gré de ces romances sans paroles.

Quand Potterat pénétra dans la mansarde, Zimmerli ne s'étonna point. Il aimait ces visites, car Potterat comprenait la musique. Ce soir-là, pourtant, le commissaire semblait préoccupé. Il allait à la fenêtre, tambourinait des doigts à la vitre, écartait le rideau. Il dit enfin :

— On voit rudement bien Evian, de chez vous. Cette mansarde, un véritable observatoire. Vous avez le vent et la lune rien que pour vous.

— Oh! la vue est belle. Avant la pluie, on voit chaque maison, de l'autre côté du lac.

— Parfaitement.... On ne les voit que trop bien.... Dites-voir, Zimmerli, affaire de causer d'une chose ou d'une autre, n'avez-vous pas depuis quelques jours une voisine de palier ?... Une gentille personne, je pense.

— On ne la voit guère. Elle sort quand je suis loin et elle rentre avant que je sois là....

Du regard, les bras croisés, Potterat transperça Zimmerli :

— C'est louche, louche....

— Quoi ?... Une femme...

— Parfaitement. On se comprend à demi mots.... Je suis chargé d'une mission à son sujet.... Quelque chose de délicat. De votre mansarde, puisque vous donnez dans la sienne, il vous faut l'observer.

— Jamais de la vie, répondit pudiquement Zimmerli qui s'était levé, blessé dans sa vertu de célibataire maniaque.

— Hein ?... Je crois que vous vous méprenez sur le genre de la personne. Il s'agit d'un cas caractérisé d'espionnage. Une lumière s'allume, une autre répond. Ça n'a l'air de rien. Tout ça c'est du langage convenu. Ça va plus loin. Ça se transmet de proche en proche. Il n'en faut pas plus pour déclancher une attaque. Zimmerli, la vie de dix mille hommes tient sans doute à ce qui s'élabore dans la mansarde mitoyenne de la vôtre....

Zimmerli fut impressionné par ce chiffre. Et que cela se passât si près de lui, n'était-il pas un peu complice ?

— Alors, que faut-il faire ?

— Observer, rien d'autre. Le soir, éteignez les lumières. Lâchez-moi cette zither une paire de jours et surveillez la gaillarde : bouge-t-elle ? dort-elle ?... à quelle heure ?... Vient-il quelqu'un chez elle ?... Un homme ou une femme ?... Rallume-t-elle son électricité ? A intervalles égaux ou irréguliers ? et autres observations propres à renseigner les autorités.

Troublé, Zimmerli se mit à l'affût, à genoux derrière sa fenêtre. Le lendemain, il fit son rapport : l'inconnue allait et venait constamment. Elle allumait et éteignait l'électricité, en moyenne trois fois par heure.

Potterat siffla entre les dents. Par deux fois il fit le tour de la mansarde. Campé devant Zimmerli, il plongea son regard dans les bons yeux transparents :

— Zimmerli, c'est de l'espionnage caractérisé à la première puissance. Ça se passe tellement près de

chez vous que vous risquez d'être englobé dans l'enquête. C'est le côté embêtant de l'affaire.

Zimmerli s'assit. Derrière ses lunettes brillait une tranquille petite conscience, très myope, mais très sereine. Il bégaya :

— Je savais bien.... Je n'aurais jamais dû m'en mêler.... Ce soir, je recommence la zither.

— Ce soir, répondit Potterat avec une extrême autorité, vous vous remettrez en observation. Il le faut. On ne peut pas établir un pronostic scientifique d'après une seule nuit.... Il le faut dans votre propre intérêt : c'est en refusant que vous vous donneriez une apparence de complicité.... Et puis, cette femme, c'est peut-être un homme déguisé, un chimiste, un manipulateur de substances explosibles.... Il cache sans doute au fond d'une malle des pastilles incendiaires, des gaz asphyxiants, de la mélinite en tube.... Un accident, et vous sautez, vous et votre lit, à une hauteur indéterminée. On ne retrouvera que votre zither accrochée à un nuage....

Affolé, Zimmerli, à la nuit tombée, s'agenouilla derechef derrière son rideau.

De son côté, Potterat avait prié le sergent Delessert de le renseigner sur la mystérieuse Barbara Tannenbaum. Ces renseignements furent excellents : papiers suffisants, réputation intacte, loyer très régulièrement payé. Cette Barbara, institutrice depuis toujours dans une famille étrangère, privée de son gagne-pain par la guerre, vivait petitement pour ne point trop entamer ses économies.

— Rien à lui reprocher?

— Rien.

— C'est dommage. Pourtant, comme nul n'est infaillible, par acquit de conscience, je tâcherai de procéder en douceur à une visite domiciliaire. Ça me fixera définitivement sur la moralité de la personne. Car enfin il reste à expliquer cette alternance d'ombre et de lumière.

Potterat, discret, frappa donc à la porte où une carte de visite épinglée disait très simplement : *Barbara Tannenbaum.* Des pas feutrés. La porte s'entr'ouvrit, montrant une face enflée, bandée, des traits chavirés, des yeux réduits aux proportions d'une fente bleue.

— Vous avez mal aux dents, madame ?... demanda Potterat, emporté par un élan d'instinctive sympathie.

— Oh! oui, monsieur.... Enfin, ça commence à passer.... Ce n'est pas trop tôt. Depuis trois jours et trois nuits, ça n'était pas drôle. Se lever tous les quarts d'heure, changer les compresses. Je vous explique, parce que j'ai dû déranger mon voisin. Vous le connaissez, je crois. Vous lui direz la chose de ma part et qu'il ne faut pas qu'il se prive de sa musique à cause de moi.

Cette petite vieille paraissait charmante. Il fallait pourtant légitimer sa présence chez elle. Potterat avait préparé une histoire de recensement compliquée de « commission d'hygiène » chargée d'inspecter les installations de chauffage et de mesurer la

hauteur des plafonds. Cela pour avoir une raison plausible de pénétrer dans le petit appartement. Comme c'était un peu compliqué, il eut tôt fait, utilisant ce qu'il venait d'apprendre, de trouver autre chose, de plus vraisemblable.

— Je demeure au troisième, Madame... Potterat, commissaire de police en retraite... Ma femme a observé cette électricité qui s'allumait, s'éteignait... Elle m'a dit : « Il y a quelqu'un de malade, sûr... Il te faut monter voir s'il n'y a pas moyen de rendre un service. C'est peut-être quelqu'un qui ne connaît pas la ville, une personne isolée... »

Mlle Barbara Tannenbaum fut émue de cette attention. Elle promit, sitôt qu'elle serait rétablie, de descendre en personne remercier Mme Potterat de son amabilité.

— Tiens !... vous vous tenez un matou ! Vous permettez qu'on le caresse ?... Moi, je m'en tenais deux, Citron et Mi-Fou... Le premier est décédé... Le second a disparu quand on a déménagé. Le chagrin de quitter les murs connus... Actuellement, je n'en tiens plus. On s'y attache seulement trop.

Potterat s'était avancé dans la petite chambre et il caressait activement un chat gris qui dressait son dos à une hauteur considérable.

— Salut, mon petit... mon bichon... fils de la Jeannette... neveu de ta tante... père de tes enfants... Tu t'y connais en ronron. Le truc est remonté à fond...

Deux regards achevèrent de tranquilliser Potterat,

dont l'un lui révéla qu'un angle rentrant du toit cachait absolument la vue d'Evian, et dont l'autre, circulaire, lui fit voir un petit intérieur si propre, si ordonné, si joliment orné de souvenirs et de bouquets fanés que le dernier soupçon s'évanouit.

— En tout cas, Madame, si vous avez besoin d'un coup de main, c'est donc Potterat, au troisième, la porte à droite en descendant, à gauche en montant.

Quand Potterat revit Zimmerli, il eut des paroles obscures :

— Vous pouvez rempoigner votre zither... Ça n'est pas précisément ce qu'on pensait... C'est simplement une dame sur le retour qui cherche un époux musicien, un homme à physionomie agréable, à petit avoir, sédentaire, affectueux, vierge de casier judiciaire... Je crois bien qu'elle guigne de votre côté... Je vous avertis pour que vous puissiez vous défendre..

Zimmerli rougit. Et pour la première fois de sa vie, après le départ de Potterat, avant de reprendre sa zither et d'attaquer le morceau intitulé : *Clair de lune dans le désert*, il ferma sa porte à double tour de clef.

A sa femme, Potterat conta l'affaire en raccourci.

— Bref !... si elle vient te remercier, tu feras semblant de comprendre. Tu diras : « Mais comment donc !... A votre service... Trop heureuse de... eccétéra. » Je ne peux pas te mettre au courant de tout. C'est des histoires d'homme.,.

— Ça doit être du propre, alors !...

* * *

Les Belges de Potterat !... Tout le monde voulait les avoir, une fois au moins. Chez les Bigarreau, on leur fit fête et des propos énormes, mêlés de malédictions irrépétables, montèrent jusqu'au plafond. Tout en leur offrant des friandises, Mme Sauer tenta de leur extorquer des récits effarants. Mais ils contaient toujours leur fuite, en termes identiques, d'une voix sans timbre, exactement comme s'ils avaient lu le texte d'un passeport. C'était arrivé ainsi et ainsi. Par contre, à tous, ils demandaient avec animation : « Sera-ce bientôt fini ? On a pourtant toujours dit : Vous verrez au printemps ! »

On répondait : « Ma foi !... » Et on n'allait pas plus loin.

« Vous verrez au printemps », cela, Potterat l'avait répété après tant d'autres tout au long de l'hiver. Et voilà que les chatons des noisetiers suspendaient leurs chenilles d'or dans l'air plus doux de mars, que le clair de lune des primevères annonçait le chant du merle. Et rien ne changeait !... Le printemps ! Il semble que quand la nature s'égaie, les craintes d'hier devraient s'évanouir. Le courage, l'espoir, repoussent avec les plantes qui sortent de terre. On participe à la puissance de la sève.

Cependant Cremet refusait de se donner au miracle du printemps. Le lac d'hiver, avec ses tempêtes, son gris capuchon de nuages, il l'avait aimé. Mais ce lac azuré, suave, versait en lui le regret des vagues

longues comme l'horizon, le désir de la voix mâle de la mer.

Jeanne Cremet souffrait moins. Entre elle et Carlo il s'était établi une amitié cocasse, gamine, où passait tant bien que mal l'amour de la vieille pour les petits, son appétit de rires et de caresses. Si tôt l'enfant rentré de l'école, ils se jouaient des niches, ils couraient de chambre en chambre. Le soir, entre chien et loup, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, se tamponnant parfois les yeux avec le coin d'un mouchoir jamais déplié, elle contait à son jeune ami des histoires de pêcheurs, les fêtes de village alors que les filles sont parées comme des fleurs, le baptême de ses innombrables petits-enfants, Paul et Virginie, des jumeaux, Léocardie, Béatrice, Yvonne, Francis, et tous les autres. Il essayait de répéter ces noms sans en oublier un.

— Si tu savais le plaisir que tu me fais en les disant, ces noms. Chaque nuit, je rêve que mes petits-enfants sont morts. Ça n'est pas vrai, hein ?...

— Bien sûr que non !

— Dis-le encore.

— Bien sûr que non !

— Mon pauvre Carlo, ce que je languis après eux... C'est trop long, trop long, trop long... Tn ne sais pas ce que c'est que de n'avoir ni sa maison, ni son linge, ni ses casseroles, ni ses habitudes. Tout ce qu'on a touché, tout ce qu'on a vu, tout ce qu'on a senti... Que c'est long !... Oh ! nous y retournerons bientôt. Ça nous tire là-bas... Tant pis ! Ils feront de nous ce

qu'ils voudront. Au cimetière, au moins, on trouvera ceux qu'on a connus.

— N'y allez pas !... Ils vous battraient. Vous êtes bien, ici.

Elle l'embrassait. Et lui, qui détestait pourtant les effusions, il se laissait faire.

Le soir, sous la lampe, on lisait les journaux. Silencieux, chacun s'enfonçait dans les récits de tueries. Et soudain la voix de Potterat :

— Ecoutez ce passage d'une lettre écrite du front : « Je ne sais ce que pensent mes voisins. Pour moi, une question m'obsède : aurai-je jamais le courage (moral s'entend) de plonger ma baïonnette dans la poitrine d'un homme, même si cet homme s'appelle un ennemi... » Ma foi !... Quel métier, tout de même... Quel métier on arrive à faire !... Pourtant, quand il faut, il faut. Quand on a le bon droit pour soi. Quand il s'agit de sauver maison, village, femme, enfants, patrie.... Et surtout quand on vous a déclaré la guerre, tonnerre !... On n'attaque pas, on se défend... Evidemment, on est dans l'anormal. Entre ça et écouter un sermon, il y a une différence... Tant pis ! On pointe l'adversaire, on ferme les yeux pour ne pas trop le voir, et zon !... Après, on le soigne.

— Tais-toi, David. Ce que tu dis est dégoûtant...

— Dégoûtant !... Et violer un pays qui se confie à votre signature, est-ce dégoûtant ? Il y a des choses que les femmes ne comprendront jamais... En attendant, on fauche toute la jeunesse de l'Europe. Faut croire qu'ils ont besoin de foin par là-bas en haut...

Il y en aura du tout bon... Il y en aura du tout fermenté...

Cremet levait le nez de son journal.

— Ici, ils disent que ça durera trois ans... C'est trop long, trop long... On rentrera avant.

— Vous vous ennuyez bien, hein ?

Cremet hochait la tête.

— Je suis pêcheur... C'est mon métier. C'est mon gagne-pain. J'ai là-bas tout ce qu'il faut pour ça. Ici, qu'est-ce que je fais ?... Je me promène.

— Mon pauvre ami (et les mains de Potterat retombaient avec bruit sur les cuisses), vous croyez que vous allez retrouver vos filets de pêche, là, juste derrière la porte ?... Et votre barque amarrée au pieu ?...

— Et moi, insistait la mère Cremet, j'ai mon jardin. C'est le moment des semis.

— Et la bêche, et le râteau, où sont-ils ?... Vous retrouverez pour tout potage une marmite, mais pas celle où on cuit les choux. Là où l'ennemi passe, on sait bien ce qui reste.

— Et nos enfants ?

On se taisait. Après un instant, pourtant, Potterat revenait à la charge :

— Tout ce voyage pour arriver sur un tas de cendres !... Puisque je vous adopte !... Des orphelins, ça demande un père adoptif... Je refuse mon autorisation... Restez tranquille par là plutôt que de trotter après les humiliations.

Sincère, Potterat l'était absolument. Il aimait ses hôtes. Laissé de côté par la guerre, sentant bouillon-

ner en lui des instincts de justice, une droiture native de brave homme révolté par le crime, cette présence diminuait ses remords de neutre aux bras croisés dont le pays n'a rien dit. A regarder Cremet, innocente victime d'un attentat sans excuse, Cremet dont les yeux avaient la nuance des choses usées, la tristesse d'une pluie d'octobre, il lui prenait envie de serrer contre sa large poitrine cet être silencieux que des ombres enveloppaient, que l'éloignement de son gîte transformait en un petit vieux replié sur lui-même.

Retiré dans la chambre à coucher, Potterat dit à sa femme :

— Nous ne les garderons pas plus de trois semaines... Ils célébreront leurs Pâques sur les décombres. Quand on a l'ennui, c'est plus fort que tout.

— C'est drôle, cet ennui. On les soigne tant qu'on peut.

— Ce n'est pas drôle. C'est naturel... Je te l'ai déjà dit : je voudrais te voir, toi, Vaudoise, échouée sur une plage maritime et étrangère. Nous, on est épargné. On a toujours un œil qui rit, des fois deux... Ça va encore joliment par chez nous. Il y a de la gêne, c'est sûr, les affaires ne fonctionnent pas tant, on perd de l'argent, mais on est tous là, en chair et en os. La cathédrale est belle droite, les ponts supportent leur charge, les toits ont toutes leurs tuiles, les cimetières ont leur dû de gens, rien de plus. Le pis de tout, quand on a employé sa vie à grappiner des économies, sou après sou, c'est de se trouver brusquement, et en pleine nuit, à courater sur une route

gelée avec un baluchon sur l'épaule, l'obscurité devant et l'incendie derrière. Moi, si ça m'arrivait, je deviendrais hargneux, efflanqué, soupçonneux, atrabilaire et asthmatique. Parfaitement !... J'aurais la haine des propriétaires. Si j'en voyais un, bien à l'aise dans ses meubles, fin gras, en train de regarder par la fenêtre en bâillant, il me prendrait des envies de le passer dessus le toit et de m'annexer son immeuble... Je ne respecterais plus ni autorités de terre, ni autorités de ciel. Je leur tournerais le dos définitivement. Commencer à faire le Bélisaire quand on a passé les soixante et qu'on a sa dignité !... Il faudrait être béatifié pour ça exécuter comme il faut !

Le lendemain, Potterat suivait la grève en compagnie de Cremet. Les cygnes, les mouettes, les dernières neiges à la crête des monts, des nuages ronds et blancs éclaircissaient l'azur. Potterat s'arrêta :

— Dirait-on qu'on s'assassine dans tous les coins quand on voit ça ?

Cremet ne répondit pas tout de suite. Il poursuivit sa marche silencieuse avec une idée fixe au fond des prunelles. Enfin, timide comme un enfant qui demande une permission à son maître, décidé pourtant, il parla :

— Voyez-vous, monsieur Potterat, il faut que je vous dise... Vous êtes bons, trop bons, vous et votre femme. Mais c'est plus fort que moi... Je dois partir... L'ennui du pays, les habitudes..., oui, quoi, le pays qui rappelle... Vous me direz : rien ne presse... Je vous répondrai : ce n'est pas ceci, ce n'est pas

cela, c'est là dedans que ça me presse... Je saurais qu'ils me fusilleraient au retour, je partirais quand même... C'est chez moi, après tout. Ruines ou pas ruines, j'y ai mes affaires... Et puis, ma femme, elle languit ses casseroles... Elle sait bien qu'elle ne les retrouvera pas. Elle retrouvera au moins la place... les souvenirs... S'il y faut mourir, on y mourra mieux... On comprendra de nouveau la vie, rien que de toucher notre terre...

Jamais Cremet n'avait aussi longuement parlé. Ayant terminé, il regarda de côté.

— Vous avez réfléchi à tout? Vous êtes bien décidé?

— Décidé. On part.

Ceci fut dit sur un ton qui terminait le débat.

— Je m'y attendais... Vous avez tort. Tort d'un côté, pas de l'autre. Oh! je vous comprends. L'homme se noue en un coin; le nœud une fois fait, il est ligoté. L'exilé!... ai-je assez chanté ce chant!... Puisque vous êtes décidé, que voulez-vous! Je vous regretterai bien mais j'estimerais sacrilège de me mettre à la traverse...

Ils regagnèrent la maison sans plus rien se dire.

Le soir de ce jour, comme Potterat somnolait sur son canapé, un léger attouchement à l'épaule le fit tressaillir.

— Regardez cette vieille affaire, disait Jeanne Cremet. Croyez-vous que je puisse la vendre?

Elle montrait une chaîne d'or à médaillon qu'elle tenait de sa mère, que sa mère tenait de ses aïeu-

les ; sur ce médaillon, finement sculpté, une Vierge à genoux entourée d'une devise aux lettres entrelacées.

— En me sauvant, j'ai vite pris cette chaîne dans le tiroir de la grande commode. Croyez-vous que je puisse la vendre... pour le voyage ?

— Pardon ?... Pour le voyage ?... Pour qui me prenez-vous ?... Ce truc, je vous l'achète pour le prix des billets. Seulement, comme je ne sais pas qu'en faire, je vous le rends.

— Oh ! monsieur...

— C'est bon ! c'est bon ! on sait se conduire.

— Comment vous remercier ?

— Comment ? En allant voir au thermomètre combien il y a de degrés.

— Ah ! gémissait Cremet. Si seulement un orage nous empêchait de partir lundi... Partir !... c'est stupide. Mais il le faut, il le faut !

Ils erraient dans l'appartement, sans but, ils ouvraient et refermaient leur petite valise.

— Que voulez-vous, leur disait parfois Mme Potterat, un peu énervée, on ne demande qu'à vous garder. Mais vous voulez partir. Alors, il faut bien se décider une fois.

* * *

Ils mangèrent peu, regardant à la dérobée les gens et les meubles. Ici, il y avait de quoi vivre. Un ordre parfait régnait. Des gens passaient dans la rue ayant chacun une clef dans la poche. On ouvre une porte.

On est chez soi. Sur sa tête. un toit. On a des meubles, des habits. On se met à la fenêtre et on siffle... Qu'allaient-ils trouver, eux, là-bas ?... Le squelette grimaçant de murailles lézardées ?... Des poutres calcinées ?... Et leurs enfants ?... On racontait tant de choses... Et pourtant ils s'obstinaient à partir. Savoir vaut mieux que craindre. Qu'importe que l'on pleure, les mains sur les yeux, devant le foyer détruit, si l'on devine la place qu'il tenait sur le sol. Les Potterat se taisaient. Quel raisonnement pouvait prévaloir contre cette violence de l'instinct ?

Le train partait à huit heures. Cette montée à la gare rappela aux Cremet le soir où, harassés, la tête vide, ils étaient arrivés dans cette ville. Cinq mois ! Et ils retournaient dans la fournaise. La race, les lieux où l'on grandit, des choses que l'on ne sait même pas les attiraient à nouveau. N'avaient-ils pas failli en laissant si longtemps souffrir sans eux les sanglants couchers de soleil, les chemins connus que de dures bottes martelaient ?... On les vit traverser la foule indifférente, rapetissés par la crainte qui s'était abattue sur leurs épaules.



Pauvre petite mère Cremet ! Pauvre petit papa Cremet !

— Allons, Carlo, embrasse les voyageurs.

Carlo pleurait dans les jupes de sa mère. Ils se regardaient tous.

— On ne sait pas dire. On ne peut pas... On gardera toujours le souvenir de vos bons soins.

— Restez !

— Non. On ne peut pas.

— Allons, vite, on redescend tous à la maison.

— Non, non, il faut partir.

Quelque chose de fatal les arrachait à cette paix pour les précipiter dans le nuage noir, mais là est la patrie, le berceau des morts, le jardin, la mer...

— Ecrivez-nous, au moins, si vous avez besoin de quelque chose... Et si ils vous embêtent, menacez-les de Potterat, commissaire de police. Si ça ne marche pas, vous revenez grande vitesse. On laisse votre lit au salon.

— En voiture !

Ils avaient pris place dans le wagon, rentrant dans leur primitive allure de fugitifs, le dos rond, l'œil inquiet, les mains aux genoux.

— Dites à vos compatriotes qu'on pense à eux... Dites-leur....

Doucement, glissant comme sur de la neige, le train s'ébranlait. Des mouchoirs agités, les deux minces physionomies si proches l'une de l'autre qu'elles n'en firent bientôt qu'une, le dernier wagon fuyant sur la voie... Ils étaient partis. Un instant, orphelins à leur tour, les Potterat demeurèrent à regarder là-bas, ils ne savaient trop quoi.

A l'*Avenue des Roses*, on parla souvent des Cremet. Ils incarnaient l'exil, la douleur d'ennui ; on les auréolait de toute la pitié que la guerre, la renouvelant sans cesse, versait au cœur. D'eux, rien ne vint. On leur écrivit pourtant. Ces lettres, les reçurent-ils ? Leur souvenir grandit de cet engloutissement dans le silence.

— Dis, papa, criait parfois Carlo, après la guerre on ira leur porter de l'argent pour reconstruire...

— En tout cas, on ira les voir.

Quand la pluie battait les vitres, le soir, Mme Potterat frissonnait.

— On n'aurait jamais dû les laisser partir.

— Sans doute, mais ils seraient morts chez nous tous les deux. Ils voulaient ça faire chez eux. C'est l'instinct.

CHAPITRE XII

Couronné, Potterat se rallie à la neutralité morale.

Poursuivant les papillons, dépassant une voiture de campagne où s'arrondissait un dos, le petit train, très essoufflé, courait sur le bas côté de la route. Après les hideurs de la banlieue — terrains vagues, prés pelés, hautes maisons tristes — la joie des espaces réveillés par le soleil, le rythme des collines bleues.

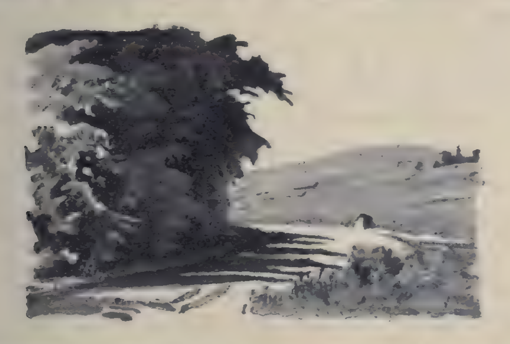
Non, Potterat n'ouvrirait pas le journal où s'étale le quotidien bilan des canailleries humaines. Jour mis à part. Halte et repos. Une vieille dormait sur son cabas, des hommes discutaient la hausse du lait, une mère, entourée de trois marmots joufflus, montrait du doigt les villages, un coin de lac aperçu entre deux coteaux.

— Qui est-ce qui vous a comme ça peint les joues, mes enfants, hein ?

Sans attendre la réponse, Potterat s'était levé, avait saisi son fusil, était descendu sur le quai de la gare modeste... Des voix chuchotèrent :

— En voilà un qui va tirer... Il y a fête à Bioley...

Potterat, maintenant, avançait gaillardement sur le chemin serré entre deux haies. Que de fleurs ! Ci ou là, dans tout cet or, dans tout ce bleu, dans tout ce blanc, la tache verte des jeunes blés. Les alouettes montaient très haut, tombaient comme



une pierre, s'élançaient encore, vraiment ivres, jetant leur cri d'air, leur cri de soleil au-dessus des geais qui jacassaient dans les taillis, au-dessus des insectes un peu fous, occupés, eux aussi, à lancer leur petite chanson d'ailes dans le grand silence des champs. Et Potterat songeait :

— C'est pourtant mal fait de se brigander entre hommes quand il y a de telles crachées de fleurs... Tuez-vous ! tuez-vous !... Le fruit mûrit, le merle construit son nid, la tige se balance...

A chaque sentier filant entre les herbes, le promeneur retrouvait un souvenir. Ici le ruisseau, l'étang d'eau claire, le bosquet de coudriers.

— Pardi ! c'est à cette place, il y a quarante-cinq ans, que j'ai tourné fond sur fond avec un char

de gerbes. Quelle vergogne! Ils en avaient au moins assez ri au village... Quinze jours après, j'entrais dans la police. Je crois bien que cette cupessée y était pour quelque chose... Enfin! Depuis lors on a fait son chemin par le monde. On peut se présenter la tête haute.

Une fois encore, Potterat admira la limpidité de cette eau égratignée par les aragnes, miroir d'hirondelles et d'azur. Curieux, il se pencha pour retrouver le jeune homme de jadis.

— Dis, me reconnais-tu? Quarante-cinq ans de plus, c'est un poids sur les épaules! Regarde bien... Les cheveux sont restés fidèles... Sur le nez, ni lunettes, ni rien... L'œil vif, la moustache au vent, les joues belles rouges, le menton à double détente... Un peu plus de thorax, ça, il faut l'admettre honnêtement... Suis-je pas beau? Ai-je l'air vieux?... Est-ce qu'on ne dirait pas que je viens offrir un bouquet à ma fiancée?... Courage, Potterat, tu as encore du bon devant toi...

Ravi de la complaisance de la mare aux aragnes, il reprit sa route. Et quand il rencontrait des gens, il saluait : — Bonjour! bonjour!...

— C'est les catholiques qui vont à la messe. Ils ont bien raison. Chacun doit tenir à sa religion. Moi, si ça s'arrange, j'irai consommer un sermon à Bioley. Ce n'est pourtant pas que le temps y pousse, ni ce qu'on voit par là : y a-t-il une branche, une tige, où ils ne soient pas deux? Sacrés insectes, ça n'a ni jours ni dimanches... Il y en a

qui disent qu'ils vivent trois jours. Dans ces conditions, il faut prendre ses mesures. A tout péché miséricorde...

Dressé au-dessus des champs, le village apparut. Que de fois, soit à Thierrens où il avait grandi, soit ici, rentrant des labours, Potterat n'avait-il pas tiré sur les rênes de la jument pour hâter son pas. Comment s'appelait donc cette jument de Bioley ?... Ah ! Mélanie. Tout passe. Elle était morte d'un clou rouillé enfoncé dans le sabot.

— Allons à du pratique. Qui connais-tu par là ? Noverraz, le père au dragon, celui qui t'a brigandé dans le temps en te faisant faucher de trois heures du matin à midi et quart... Charrette ! J'en ai encore mal aux reins... Cette maison que je t'ai vendue, tu l'as au moins payée son prix... Il y a une justice !... Et la Suzette, savoir si elle a défunté ?... Et sur l'enseigne de la pinte, y a-t-il encore écrit : *Au Midi, c'est toujours Guex ?...* Et Burnat le syndic ?... Oh ! il doit être au cimetière, il aurait dans les huitante... Je vois encore un gros avec une barbe, un petit qui boitait, et puis Bernioud, le saoulon. On y disait Tomate... Va bien ! va bien ! Quand on connaît les bons gosiers d'un village, on est sauve... Depuis le temps que je suis membre honoraire de cette société de tir, il faut bien que je m'y amène une fois. Et puis il me fallait du dérivatif...

Cours balayées. Fumiers tressés. Fleurs en bordure des jardins potagers. Une poule a fait son œuf, elle chante. Un chien, couché devant sa niche, le

museau sur les pattes, ouvre un œil et grogne. Derrière les volets mi-clos, des gens regardent. Onze heures, et c'est dimanche, dimanche de juin, dimanche de soleil, dimanche de parfums. Des boules roulent au long de la planche, bruit clair, coupé d'un autre bruit, qui est comme un éclatement, quand les quilles sont renversées. Alors des rires. Et des gars sont rangés en cercle, les poings au fond des poches, d'autres écrivent des chiffres à la craie, d'autres boivent, le chapeau sur la nuque.

— Il y a quelqu'un ?

Potterat frappait à la porte du fils Noverraz. Comme autrefois les abeilles sortaient des ruches, les feuillages se penchaient sur le mur moussu, l'auvent s'avançait devant les fenêtres à la manière d'une main qui abrite des yeux. Une vieille traversa la cour, une vieille maigre et grande, au dos drôlement arqué, à la tête minuscule, si bien que le soleil, s'amusant au jeu des ombres, jetait sur le pavé, à cause des jupes très amples, trois ronds superposés, celui du haut pareil à un point sur un i. Cette figure, tendue vers la monotonie des labeurs répétés, ces mains couleur de bois sec et qui portaient l'écuelle aux grains, glissèrent le long du mur moussu, glissèrent entre les plates-bandes du jardin, près des lys aussi blancs que le bonnet repassé de la veille, près des troncs des pommiers dont les bosses sympathisaient avec le dos rond. La vieille revenait, maintenant, ayant vidé son écuelle sur le sol du poulailler, l'ayant remplie des œufs assis au creux

de la paille, la couvrant, cette écuelle, comme pour la défendre, d'un poing aux veines bleues.

— C'est Suzette, la domestique, fit Potterat à demi-voix. Elle était déjà vieille il y a dix ans. Ça a dû empirer depuis... D'originale, elle a sans doute sombré dans l'impossible... C'est égal, j'aime bien ces vieilles qui ont un peu perdu la boule.

Et Potterat heurta de nouveau à la porte, répétant :

— Il y a quelqu'un ?

Un pas d'homme dans le corridor dallé. Potterat, noirci par le contre-jour, Noverraz, la figure claire de soleil, se dévisagèrent. Ils s'exclamèrent en même temps :

— Vous me reconnaissez ?... C'est moi qui ai vendu cette maison à votre père, l'année avant votre mariage.

— Si je vous reconnais ! le commissaire Potterat...

— Grandeur naturelle...

Ils entrèrent dans la cuisine pleine d'enfants.

— Je me demandais comment ça avait marché, ce mariage avec une demoiselle de Baulmes, mais je constate que ça a réussi en première. Cinq enfants ! Tous robustes !... Bonjour, madame... On vous félicite.

La mère souriait, affairée, mouchant l'un, morigénant l'autre, soulevant le couvercle de la marmite où cuisait un saucisson.

— Alors, ça va ?... dit Noverraz. Le syndic m'a annoncé que vous veniez tirer avec nous. Bonne idée. Vous dînez chez mon père. Il vous attend... Il ne va

pas tant bien, mais il aura plaisir à vous voir... Moi, j'ai des embêtements. Une vache et un veau malades. Et que dit-on de la guerre, dans votre coin ?

— On en dit... on en dit que...

Un bruit de sabots sur les pavés. Arrêté sur le seuil de la cuisine, allongeant le cou, un cheval regardait son maître.

— C'est Mignon qui vient chercher son sucre... Tiens !... Chaque jour il réclame son morceau... Et voilà la Suzette. Vous vous en souvenez ?... Sourde comme une pierre...

— Suzette ! Tu reconnais le monsieur de la ville ?

Levant avec effort sa tête tremblante, Suzette montra, dans une peau rugueuse, coupée de mille rides, des yeux gris et pointus.

— Celui qui n'aimait rien tant faucher... Oui, je le reconnais, seulement il est encore plus gros...

— Ma foi, vous et moi, on a évolué en sens contraire, riposta Potterat. L'un fait la meule et l'autre la perche.

On appelait Noverraz pour soigner son veau.

— Je ne vous retiens pas. Allez seulement. Au revoir, Madame... Adieu, les gosses... La maison du papa, c'est bien la dernière à gauche, en haut du village ?...

— Parfaitement. Alors, à cet après-midi.

Potterat trouva François Noverraz maigri, pâli, noué. Depuis qu'une pluie glacée l'avait surpris au travail, des rhumatismes le torturaient. Le docteur n'y pouvait rien. Esclave de la besogne, Noverraz se

traînait encore aux champs, subissait de nouvelles averses, s'éreintant tant et si bien qu'il lui fallait deux fois l'an trois semaines de lit.

— Il est d'une imprudence !... répétait sa femme.

Pour se faire pardonner sa prospérité physique, Potterat parla de son souffle qui devenait court, des descentes qu'il préférait aux montées, de sa mémoire qui s'en allait.

— Tenez, il y a des noms comme... comme Schmidhauser..., je le trouve maintenant, mais il me faut des fois passé deux heures pour le rejoindre.

Entraîné par sa verve, il parla des Cremet, des réfugiés, des Russes, des Turcs, des Serbes, de Joffre

— Asseyez-vous, voilà la soupe...

On se logea contre le mur, sur le banc. En face, les deux domestiques, Jenny, la fille non mariée. A gauche, la fenêtre qui jetait une clarté verte au plafond, une clarté bleue sur la table ; à droite, la porte, les fouets suspendus, la haute horloge.

Mme Noverraz allait et venait, servait le lapin fricassé, les choux, les pommes de terre. Elle disait :

— Je me demande s'il faut croire tout ce qu'on raconte, toutes ces atrocités... Ce n'est pas possible !... Ils impriment ça pour faire acheter. En tout cas, nous, on n'a rien vu. A trop causer, on ne veut rien gagner, bien le contraire.

Potterat s'indignait.

— Vous êtes au chaud, par là... Vous avez assez place, assez bois, assez légumes, assez lait... Il faut considérer ces photographies authentiques prises di-

rectement sur les lieux, ces gens qui rôdent entre quatre murs écroulés...

Mme Noverraz servait le gâteau.

— Croyez-vous qu'ils veulent entrer chez nous ?

— On n'en sait rien. Il faut croire qu'ils ne sont pas tant rassurés, par Berne, puisqu'on interdit les conférences à ce M. Fuglister.

— Oh ! ce qui est fait est fait. Les paroles n'y changeront rien. Est-ce qu'on peut diriger le monde?... Non. Alors autant se taire. On n'a jamais été puni parce qu'on s'était tu. Tandis que le causer peut porter préjudice.

Potterat souhaitait un second morceau de gâteau. Il n'insista donc pas, d'autant plus que dans ce cadre, devant cette cafetière et cette eau de cerises, cette guerre paraissait si lointaine, si irréelle !... Un géranium ouvrait ses fleurs sur le rebord de la fenêtre, la fontaine tendait son trait d'argent dans la cour, un coq chantait, perché sur le pieu d'une barrière.

François Noverraz essuya sa moustache de la pointe de la langue.

— N'empêche qu'ils ont été trop loin tout de même !... D'autre part, ils sont encore forts... Ça n'est pas tant le moment de proclamer son opinion.

* * *

Un pré, suivi d'autres prés qui donnaient la main à d'autres prés pour atteindre le contour de la route et repartir le long d'une haie, de pré en pré, vers

un bois; un château posé sur la colline, et de nouveau des prés qui dansaient leur ronde verte autour des clochers, autour des toits brillants comme des pierres précieuses, et enfin les lointains flous, le damier confus des cultures, du jaune, du noir, du brun, et plus loin et plus haut une vapeur bleue...

Posées à plat sur l'un de ces prés, les cibles, avec ce rond noir, au centre, avec, au-dessus, ces lettres majuscules que les gosses montrent fièrement du doigt, car ce sont les mêmes qui sont à la première page du livre de lecture : A B C D... De loin, ces lettres attirent les regards. Chaque village a les siennes. Le dimanche après-midi, à travers la campagne où tout mûrit, on voit venir des hommes, le fusil à l'épaule. Ayant revêtu leur blouse rouge, les « cibarres » se sont cachés derrière le talus. Et bientôt le claquement des coups de feu, que les prés répètent, que les bois répètent, lui prêtant la gravité de leurs profondeurs désertes.

Aujourd'hui, donc, c'est le tour de ceux de Bioley, et c'est le bois d'Orjulaz, arrêté net au bord des prés avec sa frange de troncs clairs, sa draperie sombre de branches, qui porte jusqu'à l'horizon le tapage des fusils dont l'œil regarde les cibles.

Ils sont là vingt ou trente, des jeunes, des hommes dans la force de l'âge, des vieux, des maigres et des gras, des blonds et des noirs, des barbus et des glabres, des moustachus aussi, tous très calmes, avares de gestes, lâchant soudain de gros rires quand Bernioud conte une gaudriole. Tous, ils se connaissent.

Ils savent combien ils ont de vaches, la hauteur de leurs courtines, lequel a un cheval, lequel deux, lequel point mais des chèvres, et les histoires des familles depuis toujours, les jolies et les laides, mais il y a trop de monde pour qu'on les rappelle et puis ce n'est pas le jour. Aujourd'hui, on tire.

Et puis donc Potterat qui rentra jadis de Berne avec une couronne de laurier autour du crâne. Il a bien l'œil du tireur, cet œil clair qui parfois cligne un peu comme pour rapprocher les distances et les fixer en un point unique. Dans cet air pur, dans cette paix, près des ombelles qui ploient leur dentelle devant le noir du bois, il oublie le cauchemar de l'hiver, les journaux, les Belges. Il est tout à la joie des prés en fête, tout à la joie d'être avec des citoyens de la même espèce que lui... Un oiseau lance sa chanson preste. Les insectes se posent sur votre main. Une cloche sonne très loin, très loin, on ne sait où.

— On commence, dit une voix placide.

Alors l'homme qui est assis sur une borne souffle dans la « cornette » au son nasal. Par trois fois, cela fait tu...u...tu...u...tu...u... et les bois répètent, l'horizon répète, les bois et l'horizon qui savent très bien ce que cela signifie. Et le geai qui était branché à la cime d'un cerisier, près des cibles, s'enfuit en piaillant des injures. La tache rouge des cibarres s'est jetée derrière le talus.

Ils sont quatre, à genoux, la crosse à l'épaule, la tête penchée vers le fusil, un œil clos, l'autre bien ouvert, car le regard doit courir le long du canon, le

prolonger jusqu'à ce rond noir qui est au cœur de la cible. Et ce canon de fusil est immobile tant ces hommes sont calmes, bien assis sur un talon, le buste poussé en avant, en parfait équilibre. L'index de la main droite pèse sur la détente, lentement... Bon, Pahud a la « grulette ». Voilà ce que c'est que de viser trop longtemps. Soudain, le tireur est secoué comme s'il recevait un coup de poing, le canon du fusil se soulève vers le ciel où monte un peu de fumée blanche, une vapeur plutôt. Installé sous le grand parassol, le secrétaire a pris son crayon.... Tu...u... dit la cornette. Aussitôt les cibarres se démènent comme des coquelicots pris de folie. Chacun, ils ont une perche, au bout de cette perche une palette, noire d'un côté, blanche de l'autre, qu'ils appliquent sur la cible à la place où la balle a fait son petit trou rond, sur quoi ils collent un « bletz ». Et quand ils balancent leur perche devant la cible, à l'allée, à la revenue et encore, et encore, on appelle cela « pendule »; la balle est allée au diable.

— Barbezat, deux !...

— Guex, trois !...

— Panchaud, quatre... (quatre, c'est ce qu'il y a de mieux.)

— Pahud, pendule...

On rit, car si Pahud prend si vite la « grulette », on sait pourquoi.

Et quand une équipe a terminé, une autre prend sa place, Marc, le fils à Henri, un novice, le syndic, un bel homme à la nuque épanouie, Polien le taupier,

Martinet le laitier. Pan... flah ! répète le bois d'Orjulaz.

— Un ! avoue le syndic. Pardi ! La première personne que j'ai rencontrée ce matin, c'est la Suzette... Le moyen de tirer quand on a encore dans l'œil cet épouvantail à moineaux...

Les coquelicots s'agitent, la cornette nasille. Pan... flah... pan... flah !

« Il y va de ton honneur, songe Potterat, les bras croisés. Si tu rates tes coups, toi qui as fait le voyage, tu seras méprisé... Les femmes ne sont jamais plus fières que quand l'époux décroche un prix... Prends courage... Trois pendules de suite au laitier... Il va pouvoir s'établir horloger... »

C'est l'instant. Potterat s'installe sans hâte. Après l'habit, le gilet a volé à la tête des buissons. Les bretelles, où s'égrène le gai chapelet des croix fédérales, s'enfoncent dans les épaules. Plus l'homme est grave, plus il incline la tête sur son fusil, et plus la pointe de sa moustache rit au firmament et plus on remarque les bras de gros bébé, et les rondeurs du torse, et la martingale du pantalon tendue à se rompre.

— Un puissant morceau !... fait Pahud.

— Pan... flah !... répond le bois.

Les coquelicots s'élancent. Potterat s'éponge. Qu'ont-ils donc à tant chercher ?... Et il explique :

— J'ai pourtant visé à six heures dans le noir, guidon fin... Ces rosses ont reconnu mon coup de feu, quelque chose de vif, de définitif... Ils ont juré de me faire vergogne... Je me suis pourtant dit : « Tu es

neutre, n'empêche qu'en tirant tu peux t'imaginer bien des choses : Ne va pas le béder !... » Ah ! ah ! va bien !... Potterat, quatre !... Quatre à Potterat !... Même supposition... Dans l'œil... Rauh !... Potterat quatre... Quatre à Potterat... Et encore un à la même place... Potterat trois... C'est ce sacré soleil qui badine avec mon guidon... Rauh !... Potterat quatre, quatre à Potterat... Et le dernier... Même supposition... Potterat quatre, quatre à Potterat...



Repos. On s'assied. On sort les bouteilles des paniers, le pain, le fromage. Et les cibarres, Godoille, qui enterra trois femmes, et Vinoche, petit, rond et roux comme un hérisson, accourent à toutes jambes.

— Tu prends un verre, Godoille ?...

— Peut-être bien.

— Et toi, Vinoche...

— A l'occasion... Qui est-ce qui a fait cette série de quatre quatre et un trois !

— C'est M. Potterat.

— Parfaitement !... Et encore, ce trois, c'était un quatre... On a de qui tenir... L'oncle à la tante par alliance de mon cousin d'Assens était le plus fin tireur du canton...

On boit. On mange. Potterat conte ses démêlés avec les espions. Il profère des choses énormes. Mais qu'on est loin des rumeurs du monde ! Potterat, qui a du tact, le sent. Et il tourne court :

— Ces histoires de guerre, c'est difficile d'y voir clair.

Alors on parle de choses plus proches, plus tangibles.

— Quand je vois une belle vache, avec une robe claire, mélangée de blanc et de roux, je trouve ça magnifique. C'est des couleurs pour chez nous. Ça va avec les collines, avec les prairies belles vertes...

— Es-tu content de tes veaux, Octave ?

Oui, les veaux prospéraient. Il ne fallait ni vendre, ni tuer avant l'automne...

Et maintenant tous les regards errent sur les prés• foins serrés, esparcettes, trèfles, luzernes, blés et avoines. Des hommes se lèvent qui vont voir leurs terres. Et Potterat allume un cigare et fait un tour de promenade. L'églantine, le troène tendent leurs pistils aux abeilles. Potterat trempe ses mains dans le ruisseau. Il chante deux couplets de la *Gentille batelière.* Il se sent Vaudois, aimé de cette forte terre, aimé de ces arbres ronds qui lui ressemblent, aimé de cette bonté des collines, que nul rocher, que nulle rudesse ne hérisse, en communion avec le sourire d'un ciel clé-

ment. Arbustes sans épines, vignes, forêts, pâturages, vergers, et toujours, entre les troncs, ce bleu très doux du ciel, cet autre bleu, bleu très doux du lac...

Là-haut, une alouette grisolle, d'autres alouettes, si bien que le ciel est un nid, et la terre un autre nid où chantent les cloches lointaines, où vibrent les rayons, où glissent les parfums.

— En somme, dit soudain Potterat, tu causes trop... Tu en dis toujours plus que les autres... Regarde-voir cette terre... Elle est trop belle pour qu'on l'expose aux ravages... Elle a été conçue pour la neutralité... Ils ont raison. Il faut se taire.

On se reprend à tirer, étendu tout de son long, cette fois, sur ce sol qu'on ne veut pas exposer aux aventures. Et c'est une partie difficile qu'on engage, car on n'a plus en face de soi, là-bas, la cible « confortable », carrée, le rond noir bien dessiné sur un fond blanc, mais une tache bleue qui représente la tête et les épaules d'un soldat. Trois fois sur quatre le petit frisé aux moustaches naissantes a touché ce but minuscule. Potterat, tiens-toi bien! Potterat sue froid. Du ventre il travaille la terre pour se caler; il plante ses coudes entre des mottes. Et quand le Syndic, malicieux, lui montre la pie qui traverse le ciel aux battements saccadés de ses ailes chevronnées, il marmotte : « Sale bête... » et ferme les yeux pour ne point la voir, cette pie, puisqu'elle jette le mauvais sort.

— A vous, M. Potterat!

Il épaule.

— « Après tout, il faut bien que la balle aille quel-

que part... Autant dans le mannequin qu'ailleurs... Représente-toi qu'avec tes quatre coups tu vas nettoyer la Belgique et libérer les cathédrales et ressusciter les bons morts... »

Pan... flah !... répète une fois encore le bois d'Orjulaz. Et les coquelicots d'accourir... Encore un !... Encore un !... Va bien !... Et le dernier pour l'œil gauche.

Alors le sang se remet à circuler, les traits se détendent. Potterat éclate de rire. Il rit immodérément.

— Hein ?... A plat sur le ventre, je ne crains personne... Ils en auraient cent comme moi dans les tranchées que cette guerre serait finie demain soir.

— Vous avez des chances pour sortir roi du tir...

— Vous ne voudriez pourtant pas que j'en sois le Kronprinz !... Ça fera plaisir à ma femme... Elle n'aime pas ces vieux qui n'ont plus qu'un souffle intermittent... Il n'y a rien de tel que de sortir le premier dans un concours pour ravigoter l'amour...

Les toits fument. On rentre pour traire les vaches.

Sur le pas des portes, des gens crient :

— Et le roi, qui est-ce ?

Tout s'apprend vite, au village. Quand Potterat apparaît, les enfants tournent en se tenant par la main. Ils chantent :

Quand le roi z'a passé,
Hé, hé, hé ! sous son dais,
J'ai levé mes yeux noirs,
Hé, hé, hé ! pour le voir...

En attendant le banquet, la poitrine élargie d'orgueil, Potterat se promène. Il suit les sentiers révélés

par la haie qui les accompagne. Dolentes, bras dessus, bras dessous, des filles fredonnent :

L'amour n'est pas un crime
Dieu ne le défend pas...

— Vous vous tenez de jolies voix, mesdemoiselles...

Elles minaudent. Sur leurs épaules le fichu blanc qu'on sort de l'armoire le dimanche matin, sur leurs joues le hale de la santé. Et des tresses bien nouées, et des tailles qu'il vaut la peine d'enlacer.

— C'est vous le roi ?... C'est mal fait. Mon fiancé qui espérait tant...

— Qui ?... Le petit frisé ?... Ça sera pour l'année prochaine. Et ces autres demoiselles, où sont-ils vos bons amis ?

— A la guerre.

— A la guerre ? Pas à la guerre à de bon.

— C'est long tout de même.

— Prenez patience. Ils reviendront. On pourra reprendre la chanson en duo. De l'autre côté du Jura, c'est différent ! Ce que c'est que les frontières. Oui, on est bien épargné.

Potterat regarde les fumées des villages, les épis drus, la chevauchée des collines jusqu'aux Alpes dressées dans la lumière, et il répète :

— Oui, on est bien épargné...

Sept heures et demie. Les enfants, en tas, les mains derrière le dos, la bouche ouverte, les yeux ronds. Tresses et châles blancs. La fanfare joue *Sempach, champ semé de gloire.* On s'excite. Les dernières va-

ches qui rentrent de l'abreuvoir dansent en mesure. On rit. Et la voix du président des *Armes de guerre* retentit. Il parle de Potterat, qui plastronne, admiré par les femmes. Il le coiffe d'une couronne de laurier. Il lui met dans les bras une cafetière. Il couronne ensuite le dauphin, il lui tend une râpe à fromage. Il parle « des temps difficiles où nous nous débattons ». Lui aussi, comme tous les autres, « est prêt à couvrir les frontières. » Et maintenant encore un air ronflant. Les instruments se balancent en tête du cortège. Les tireurs gagnent la pinte. Et les autres regardent : vieux appuyés sur une canne, fils à barbe grise, petits-fils à moustache noire, arrière-petits-fils assis dans la poussière à côté des chats, grand's-mères, mères et fiancées. C'est beau. Cette rumeur de fanfare balaie la vie paisible, coule dans les cœurs un désir de vaillance, un appétit d'aventures..., ces cuivres qui ronflent, ces pieds qui se lèvent en cadence, ces bras balancés, ce drapeau, ce roi couronné... Ils sont entrés à la pinte. Alors, la fontaine parle à nouveau et l'on s'assied sur le vieux banc, près des pots de fleurs, près des fagots...

Par la fenêtre ouverte, on les voit, on les entend. Ils sont serrés autour de la table, dans la salle ornée de portraits que les mouches visitent volontiers. Deux femmes apportent les plats qui fument. On dit :

— Est-ce pas le veau à Marc ?

On dit encore :

— Moi, je soutiens qu'il ne faut pas contester les ordres des autorités. Il n'est pas raisonnable de critiquer les gens au pinacle...

Et Pahud regarde Dumuid, Dumuid regarde Delisle, Delisle regarde le syndic, et le syndic regarde le plafond. De nouveau, les voix bourdonnent. On trinque. On parle plus haut. Les cigares s'allument. Et naturellement c'est Potterat, maintenant, qui parle, debout, le ventre en bataille. Dehors, on ne comprend pas tout. Il dit qu'il est heureux de se trouver au milieu de citoyens « authentiques » (c'est un de ses mots), attachés à la terre, et qui produisent, alors que tant d'autres détruisent. Il dit qu'à la ville on s'excite, on lit trop de journaux, on se chauffe la tête... « A écouter les belligérants, ils ont tous raison et le bon Dieu marche à chacun sous leur bannière. Nous, on a le privilège de considérer la bagarre... Cette journée m'a fait du bien. Elle m'a replongé dans le sein de la nature. Parfaitement ! La nature est neutre. Nos autorités l'ont bien compris. Comme on l'affirmait tout à l'heure, il est dangereux d'en savoir plus que les autorités, que les gens au pinacle. Il y a des jours, je le reconnais, où je me suis laissé entraîner à la critique. J'ai eu tort. A vous trouver, vous qui êtes le fond de la race, sa raison d'être, si modérés dans l'appréciation des événements, j'ai senti que vous suiviez la route de la sagesse, la bonne route, celle où sont les poteaux du télégraphe.

Je porte mon toast à la paix des champs. Je porte mon toast à ceux qui les cultivent. Honneur à eux !...

Eh oui ! C'est Potterat qui parle ainsi. Il subit l'empreinte. Que dire d'autre, quand on est dans la fu-

mée des cigares, devant une tranche de gâteau aux cerises, devant un verre de vin blanc, et que par la fenêtre entre le parfum des foins coupés, le chuchotis du tilleul que lutine la brise du soir.

On applaudit. On bat un ban cantonal au troisième temps. On le redouble. Et l'on chante : *Vaudois, un nouveau jour se lève...*

Et c'est fini. Sur la place, Mme Noverraz rejoint Potterat :

— Pouvez-vous vous charger de ce paquet ? C'est des vêtements pour les réfugiés. N'est-ce pas, nous, on n'a pas l'occasion de les voir. Il y a deux robes, un manteau, des bas, douze mouchoirs... Ce que vous nous avez raconté en dînant m'a toute remuée...

Potterat prend le paquet. Il pense tout bas :

— Tonnerre !... Moi, je les excite, eux, ils me calment...

Et le voici qui chemine, le paquet sous le bras gauche, le fusil à l'épaule, la couronne de laurier autour du chapeau, la cafetière sous l'aisselle droite. Nuit d'étoiles. La terre évanouie dans l'ombre, mais là-haut les prairies du mystère, le poudroiement des mondes jetés en écharpe jusqu'au fond de l'infini. On réfléchit à des choses.

— Tant d'étoiles là-haut et en bas tant d'hommes qui se taupent dans des champs de betteraves !... Tu n'as pas été tant crâne, ce soir... Ma foi, on ne peut pas non plus consumer sa vie à tendre le poing. Je ne change du reste rien à ma manière de voir ! Je maintiens intacts mes propos de l'année... On est

des citoyens, après tout, on ne peut pas toujours rester sur les sommets de l'héroïsme. Il faut boire, manger. Et puis dormir... Oui, l'individu intelligent se conforme à la variété des auditoires. La campagne, c'est la campagne. La ville, c'est la ville... Et puis quoi !... Il y a des jours où on est neutre...

Une étoile filante traversa le grand ciel. Potterat la salua de la main :

— Bon voyage !

* * *

Juillet. Reprenant courage, le phonographe du café voisin de l'*Avenue des Roses* nasillait derrière les lilas. On buvait sous la tonnelle. Chassées de leur résidence ordinaire par la dureté des temps, des demoiselles déambulaient qui jetaient des œillades même aux pères de famille.

— Voilà les cochylis qui sortent ! bougonnait Potterat. On avait bien besoin de ça !

La gêne, en effet, pour beaucoup, devenait misère. Une veuve qui logeait au quatrième et vivait de trois pensionnaires, les ayant perdus, tomba malade et l'on vit son fils, un béret d'étudiant sur la tête, essuyer la vaisselle. Chez le pianiste du second, plus d'élèves, plus de gammes. Parfois un morceau affamé, joué en creux. Potterat hochait la tête à l'ouïe de ces airs mélancoliques. Certain matin, le facteur remit un billet de cinquante francs à la locataire du quatrième, un autre billet de cinquante francs au locataire du second. De la part de qui ?...

La veuve remercia Dieu, le pianiste sauta à pieds joints par-dessus son tabouret.

Ce même matin, tout en arrosant son tamaris, Potterat sifflait des airs de bravoure. Il s'arrêta net.

— Qu'est-ce que tu siffles là ?... *Sambre et Meuse*, un air interdit par les autorités militaires! Veille-toi... Ma foi, à force d'interdictions, on devient blet, par là... Aussi, on nous prend pour des gosses, pour des gens sans réflexion, sans jugement, sans rien du tout. On commence à être rudement surveillé, conseillé, menacé, morigéné. D'ici en là on n'osera plus aller aux cabinets sans autorisation. Le nèfle plus ultra de la neutralité !... Montrer la crème, cacher le poivre, voilà le programme. Il faudra s'appliquer à saluer les consuls et les ambassadeurs !

Potterat, en effet, encore qu'elle ne le gênât guère personnellement, avait voué une haine corse à la censure. Ce mot seul le mettait en colère. Par tradition, en bon républicain, il tenait à cette liberté que le poète avait doté « de pieds nus et sauvages », que célébraient tant de chants qu'il savait par cœur. Il y tenait comme le croyant tient à son dogme, mystiquement. Interdite la conférence publique du Belge Destrée. Interdite la conférence sur les *Villes martyres*. Titre alarmant, titre subversif. Vachon, le doux artiste à barbe blanche, s'était vu sommé, à Berne, de démonter son appareil à projections et de disparaître, lui et sa cravate lavallière, jusqu'à ce que sagesse s'ensuive. Interdite dans plusieurs cantons la conférence d'un Suisse

coupable d'avoir été témoin du sac de Louvain. Or, cette conférence, Potterat l'avait entendue à Lausanne, il y avait versé des larmes... Et des livres saisis, des brochures, des cartes postales portant la proclamation du général Joffre à l'Alsace. De qui avait-on peur ? Potterat s'en était ouvert à Delessert.

— Que penses-tu de ce commerce ?

— Oh! moi, je me suis assoupli. Au début, surveiller les libraires, confisquer cette cathédrale de Reims, ça me chiffonnait. Maintenant, je me fiche de tout. On a des ordres. On obéit. La consigne, je ne connais rien d'autre. La censure me donnerait le mandat de confisquer la Bible que j'irais droit chez les pasteurs.

Ce mot de consigne avait fait reculer Potterat, ce mot tant respecté, tant répété, tant caressé. Et il n'avait rien répondu. La consigne! A l'ouïe de ce mot, il redressait son buste, il joignait les talons. Est-ce que le commissaire Potterat, façonné au respect de cette consigne, allait se déclarer contre elle, maintenant ? N'était-ce pas trop que pendant de longs mois, sans réfléchir aux conséquences possibles de son attitude et de sa sincérité, il ait manifesté ses sentiments, sa révolte de brave homme ?... Les autorités — les Autorités, Potterat — criaient silence ! attention ! chut ! plus bas ! pas ça ! autrement ! et Potterat goguenardait, critiquait, s'insurgeait, maudissait ceux qui violent leur parole. Il comprenait soudain la gravité de sa faute.

— A quoi ça te mène, ces crises de fierté ? A rien du tout. A Bioley, tu as donné la note juste. Aussi, ils ont applaudi. Est-ce pas Abraham qui disait déjà : Suis-je le gardien de mes frères ?... On ne peut pourtant pas faire la police de l'Europe... M. Hoffmann nous l'a expliqué l'autre jour : le citoyen doit adopter la pensée du gouvernement. Comment voulez-vous que ça marche, sans ça ? La Suisse est neutre par définition. Donc le citoyen est neutre. Il ne doit ni blâmer, ni approuver. On violerait le monde entier, sauf nous, qu'il doit rester neutre. C'est une conception comme ça. Si elle te semble drôle, tu n'es pas Suisse. Mais puisque tu es Suisse, il ne faut pas la trouver drôle. Oui, mon ami Potterat, tu as pris de mauvaises habitudes... Tu raisonnes. Tu examines les questions. Tu fais le franc tireur... Bas les pattes ! Et silence !...

— Papa, réclamait Carlo, un morceau de phonographe ! *Sambre et Meuse*...

— Malheureux ! Graine d'anarchiste !... C'est défendu aux fanfares militaires !

— C'est défendu dehors, mais pas dedans. Et puis on n'est pas une fanfare militaire.

— Tiens !... Tu as peut-être raison.

Mme Potterat intervenait :

— David, ne fais pas au gamin. Une fois ou l'autre, ils te supprimeront ta retraite.

— Tu as raison. On ne joue rien... Si je comprends quelque chose à la vie qu'on mène !... En Hollande, ils n'en ont point de censure, en Danemark non plus.

Il n'y a que nous. Un gendarme, à Fribourg, n'a-t-il pas arraché un drapeau suisse à un gamin, parce que le port d'emblèmes est interdit dans les environs de la gare ? On a commencé par avoir peur des autres, maintenant on a peur de nous... Bon ! voilà que je me remets à critiquer... Je retire tout ce que j'ai dit et tout ce que j'allais dire. Dans le fond, ils ont raison... N'empêche que malgré tout ce qu'on a tenté pour faire de nous des chiens savants, on va à la reculette... Petits cadeaux en temps de paix, froncements de sourcils en temps de guerre, salade à l'aigre-doux, croisement par mariage, placement et déplacement de fonds, chaînes d'argent... J'ai vu venir tout ça... On s'adonnait trop aux dentelles... Nom d'un chien !... Voilà que je recommence. A quoi bon se faire monter le sang aux oreilles ? A quoi bon se tourmenter de jaunisse !... On a accompli son devoir. On a eu des Belges, tu tricotes. On nous dit de nous taire, ça va bien !... Cessons de juger le monde et lisons plutôt les avis de la *Feuille* : « L'agriculteur Marc Bassin, de Granges, victime d'un accident, remercie les amis charitables qui lui ont tendu une main secourable pour labourer, semer, coupes de bois et autres preuves de sympathie. »

— Tu vois si on n'est pas bon, chez nous !

— Seulement trop... Lisons toujours. Ecoute-moi ça : « Il y a un mois, environ, il s'est égaré une chienne griffonne, avec son collier et le nom de la propriétaire. Cette brave bête étant portante, on a conseillé à sa propriétaire d'attendre, qu'elle revien-

drait avec ses petits. Comptant sur sa fidélité, je vois qu'il n'en est rien. La soussignée prie les personnes qui pourraient l'avoir recueillie d'en donner renseignement, morte ou vivante, à Mlle Muller, Chemin des Jumelles. » Elle a raison, pardi ! cette vieille fille, de prendre le deuil pour sa chienne. Il faudra que je renonce, moi, à prendre celui du monde. Ça vous cause du tort et ça ne sert à rien. Je m'en vais changer de méthode.

Delessert, l'ami, le successeur, le continuateur de l'œuvre commencée, consulté à nouveau, fortifia Potterat dans cette décision. A la question : — Et cette censure, ça vous donne à courater, hein ? » le sergent répondit :

— C'est sûr, qu'on courate, mais on est payé pour ça... Quand tout le monde commande, rien ne marche... Ce n'est pas aux gens de notre grade et de notre solde à mettre des batons dans les roues du break des autorités... C'est la guerre, après tout. Pour vivre, on a besoin de la sympathie de tous les étrangers. Ce n'est pas toi et moi qu'on fera marcher les hôtels après la guerre. Entendu qu'on a pitié des Belges. Seulement, si on le dit, on en choque d'autres et ces autres sont forts... Sagement, on invite ceux qui ont la langue et la plume faciles à fermer l'usine... Sûr qu'on n'ira plus, demain, à la montagne, chanter : *Liberté chérie, seul bien de ma vie...* On chantera : *Amour, que veux-tu de moi ?* C'est plus neutre. Il faut s'arranger en ce bas monde. Quand une planche craque, on en saisit une

autre. Vois-tu, Potterat, se mettre avec l'opposition, ça ne rapporte que des déconvenues... La minorité, ça n'est pas un parti pour des gens comme nous.

— Tu prends la vie par le bon bout, quoi ?

— Alors !... Je suis bien. Je suis neutre. Ordres, contre-ordres, saisies, on exécute tout ce qui se présente. Après tout, c'est plus difficile de conduire un peuple que de traire une chèvre.

— Ma foi, il y a du bon dans ton raisonnement.

Il suffit parfois de peu de chose pour changer les idées d'un homme. Potterat ne l'avait jamais caché à personne : il aimait les bons morceaux, les jours ensoleillés, les idées confortables et se sentir en communion avec le nombre, avec ceux qui sont chargés de nommer, de révoquer. Il avait trop souffert, au cours de longs mois. Et quel résultat ?... Dans ces conditions, autant revenir à la béatitude d'antan.

Or, chez Bigarreau, jamais les prés inclinés n'avaient paru si bénévoles, jamais douceur pareille n'était tombée du ciel sur les eaux pâles du lac. Joie des verdures, des lys, des digitales, des roses, des prunes, des abricots. Potterat se retrouvait : bon vivant, indulgent. Il sentait ces fleurs, se penchant sur ces jaunes et ces rouges, il tâtait ces prunes, ces abricots. On apportait les corbeilles, on cueillait. Et Potterat disait : — Il vaut mieux entendre tomber des abricots que des obus. On n'a pas été crâne, mais on est épargné... Ruines et décombres, on y regarde à soixante fois avant de ça

provoquer. Moi qui étais tant pour la protestation, l'an passé, je commence à en revenir. Chacun pour soi! C'est la loi du monde.

Bigarreau fixait sur son ami un regard étonné. Et puis :

— C'est sûr qu'on est bien par là... Sans compter qu'on envoie des vêtements et qu'on acclame les réfugiés.

Dans le ciel bleu, tendu comme un drap dont les quatre coins auraient été noués à la cime des monts, un épervier couleur de rouille planait.

— Que veux-tu?... Inutile de descendre, on est plus gros que toi...

Plus tard, chez lui, le tablier autour des reins, Potterat ôtait les noyaux du cœur des abricots. Sur le feu, au fond de la casserole, chantait le sirop de sucre.

— C'est beau, ces fruits. On jurerait des petits soleils. Oh! on habite un pays fertile.

— Pourquoi cries-tu après tout le temps?... demandait Carlo.

— Parce que je l'aime, pardi... Quand on découvre un défaut au papa, une verrue à la maman, on est triste... Mais ça date... Tout va bien, maintenant!

— A l'école, on nous dit toujours qu'il faut être patriote...

— On vous dit ça?... Dommage. Le patriotisme, c'est comme l'amour, ça échappe au commandement. C'est une fonction naturelle.

Assis dans son jardinet, Potterat s'applaudissait dans sa nouvelle attitude.

— Je suis trop vif. Le premier mouvement emporte tout. A quoi sert la générosité! A se faire exploiter... S'échauffer, ça va bien en hiver, au printemps, tout juste, mais en été ça rend malade.

Le chèvre-feuille transporté de l'*Eglantine* au numéro 5 de l'*Avenue des Roses* fleurissait, embaumait, frôlé par les haricots à hautes rames plantés en bordure.

— Ça fera toujours pour quelques soupes... Sans compter qu'on serait bien pour tirer, derrière ces berclures... Ah! rave! avec cette guerre... Je me lave les mains de toutes ces niaises. Quand on n'est pas responsable, on se désintéresse. Ah! si j'avais reçu un ordre de marche, quelque chose de précis et de personnel, je me serais levé comme un seul homme... On aurait causé de moi... Liberté et patrie!... Ils auraient été dans le cas de me nommer colonel pour faits d'armes... Mais personne ne m'a rien dit. Les autres se battent, c'est leur affaire après tout. Protester, à quoi bon?... Beau moyen pour se faire manger tout cru... Protester! ça ne se voit plus que sur le théâtre. On est définitivement sorti des temps héroïques. Aujourd'hui on sauve la caisse. C'est déjà bien quelque chose. Tant pis pour la fierté! C'est une conception du moyen âge... Du reste, on sait assez de quel côté trottent nos sympathies. Et puis, on est hospitalier. On laisse commettre des cochonneries sans élever la

voix, mais au moins on panse les plaies. Vive nous! après tout... C'est Cremet qui m'a échauffé le tempérament. Il était encore bel et bien arrogant, ce vieux. Sapristi, que les Belges se défendent!... Je suis Suisse, moi. Je suis d'ici. Toutes les pierres sont en place sur les monuments, ou bien quoi?... J'ai servi pendant trente ans le gouvernement, il ne manquerait plus que d'obliquer à la fin de ma vie... A-t-on pas reçu compliment des journaux étrangers pour tout le bien qu'on a effectué? Que veut-on de plus?... Depuis quand est-ce aux petits à élever la voix?... On est des hommes, après tout, et des bons, à examiner de près.

Telles étaient les réflexions que la joie estivale glissait dans l'âme du commissaire. Le dimanche, on allait sur le quai, à Sauvabelin. Tout était si frais que Potterat renonçait à écouter, par delà les collines, la voix rauque des canons. Tout en se promenant sous bois, sa femme lui expliquait combien la paix est préférable à la guerre, combien les peuples qui se battent sont peu chrétiens, et qu'enfin, même s'ils ne sont pas tous également coupables, les inconvénients des batailles sont tels qu'on a froid dans le dos rien que d'y penser. Paroles émollientes qui allaient avec la douceur de l'air, avec le panorama bleu. Des familles dînaient à l'ombre des chênes, les enfants dansaient des rondes, la mère rangeait les verres dans le panier, le papa, couché à plat, s'endormait, le chapeau sur le nez, la moustache blanche de la

crême cherchée par les gosses à la ferme voisine. Et Potterat enseignait à Carlo comment on fait un sifflet d'une branche de sureau, une flûte d'une tige d'ombelle. Et soudain :

— Tu vois ce gamin qui passe avec cette casquette ? C'est un collégien. Il a ton âge. Dans quatre mois, à la rentrée, tu seras son collègue. Ça t'ira, le latin ?

— Non. On n'a pas besoin de ces vieilles langues.

— C'est ce qui te trompe. Ça ne sert à rien, mais c'est utile. Crois-tu que je serais resté commissaire, moi, si j'avais su les langues mortes ?.. Avec mon genre, j'aurais fait irruption parmi les grosses nuques, préfet, syndic. Il faut respecter les conventions, les manies et les coutumes. Tu étudieras, Carlo. On est orgueilleux de toi. Tâche de ne pas nous dégonfler.

— Oui, Carlo, tu étudieras, reprenait la mère.

— Non.

— Obéis à ta mère. On n'en a qu'une. Veux-tu étudier, oui ou non ?...

— Oh ! que oui..

— A la bonne heure.

Au soleil couchant, on revenait bras dessus, bras dessous. Dans les chemins creux, l'ombre verte. Devant soi des couples alanguis, de grosses mamans fatiguées, des fillettes en dentelles, des souliers blancs...

Et le lendemain, on songeait aux confitures. Que réservait l'hiver ?... On n'en aurait jamais trop. Naturellement, Potterat collaborait. Il lisait les recettes,

il donnait des conseils. Une querelle : lui, il voulait confectionner la gelée de groseilles à froid, alors que sa femme soutenait la cause de la gelée cuite.

— Bigarreau m'en a offert de la pas cuite qui avait le goût du frais... Eh bien, va pour un pot de chaque !

Agenouillé sur le carreau, il tamisait le jus des fruits, le versait dans un compotier, précipitait le sucre dans la mixture qu'il tournait d'un geste doux au moyen d'une cuillère à long manche.

Mme Potterat riait.

— Si les gens te voyaient, David, avec ta moustache, ta figure militaire, ton thorax, ton tablier de dame et tes doigts blancs de sucre !...

— Ils n'ont pas voulu de moi pour faire un héros, je fais un cuisinier... Egalement, ces confitures, on en donnera aux rapatriés. Ça leur sera un encouragement... Tiens, ce pot se ride déjà. Ça va durcir comme de la glace, la même chose. Je me réjouis ! Et rave pour cette guerre !

XIII

Où Potterat prend de graves décisions.

Le dix juillet, au soir, Potterat descendit en pantoufles les trois étages qui le séparaient de la boîte aux lettres n° 6, alignée avec onze autres le long du grand corridor d'entrée. Il y prit la *Feuille d'Avis*. Remonté chez lui, assis au creux du fauteuil rouge poussé vers la fenêtre, il lut les avis mortuaires, les dépêches, assez insignifiantes ce soir-là, les faits divers du ménage local. Un titre, soudain, le sollicita : *Rapport de la Commission belge d'enquête.* Après dix lignes, il eut un cri de colère :

— Charrette !... Françoise, lâche-moi ces aiguilles un moment et écoute ce réquisitoire. Ça me tourne le sang... Qu'on puisse ! qu'on puisse !... Au vingtième siècle ! Mon Dieu ! mon Dieu !... Et contre des gens pacifiques, contre des gens comme nous qui dormaient la tête sur l'oreiller de traités bien en règle !... Rave ! Je recesse d'être neutre ! Je n'y peux plus tenir... Ecoute un peu cette série : « Le village de Battice a été pillé et incendié le 6 août 1914. Trente-cinq personnes y ont été massacrées... Bouxhe-Melen compte

plus de quatre-vingts victimes. A Nicheroux la chapelle et les écoles communales ont été détruites. La population, les mains liées, fut enfermée dans l'église de Flèches-Soumagne. A Berneau, neuf personnes massacrées. Sur 115 maisons, 43 restent debout. A part quelques maisons, tout Barchon a été incendié et 27 personnes, femmes et enfants, y ont été massacrées. A Trembleur, le hameau de Blegny a été complètement rasé et un grand nombre d'habitants passés par les armes. L'abbé Labaye et le bourgmestre du village ont été fusillés devant l'église qui fut ensuite incendiée. Forêt, Olne et Soiron comptent parmi les villages les plus éprouvés. Ils sont détruits. Nombreux habitants fusillés. A Lizhe, le fermier Rombrœk, son domestique et un jeune garçon ont été fusillés tous les trois. A Haccourt, le feu a été mis à la ferme Colson. Le fermier, son fils, sa bru, furent enfermés dans la ferme et brûlés vivants. Le curé de la paroisse, M. l'abbé Thielen, a été tué. Seize personnes massacrées, dont plusieurs femmes. A Heure-le-Romain, le curé de la paroisse, M. l'abbé Janssen et M. Léonard, frère du bourgmestre, furent emmenés derrière l'église, liés l'un à l'autre et fusillés. Soixante-douze maisons ont été complètement incendiées, vingt-sept personnes tuées... » Mon Dieu ! mon Dieu ! Il y en a deux colonnnes comme ça, et pour la seule province de Liége !... Qu'est-ce qu'on dirait si on lisait Avenches, Moudon, Lucens, Goumoens, Préverenges, Cheseaux... Et des syndics, des municipaux, des pasteurs !... Cette Belgique, pour moi, c'est

comme une autre Suisse... Et ces gaz asphyxiants ! Et ce *Lusitania* avec deux mille noyés dont quarante gosses de moins de cinq ans, sans oublier trois Suisses. Tonnerre !... Est-ce qu'on a une conscience, oui ou non ?... Est-ce que le droit s'arrête aux frontières ?... Neutre, neutre, neutre ! C'est vite dit. Le gouvernement, ça s'explique, mais un homme qui a pour deux sous de cœur dans le thorax, ça l'oblige à pleurer de colère... Nom d'un chien !... Je retire tout ce que j'ai dit à Bioley. Tout ! Tu entends, tout ! Et je me rejette en plein dans le mouvement. Je m'étais promis de renoncer aux manifestations, mais ce soir je vais à la gare voir ces grands blessés, je leur porte du vin, des cigares, des lettres, des suçons. Oui, je recommence à me compromettre, et au nez de la population je crie : Vive la Belgique !...

Mme Potterat eut une moue de souci.

— Mon pauvre David, voilà que tu t'excites de nouveau... On était si heureux depuis quelques jours ! Aussi tu crois tout ce qu'on imprime dans les journaux. Ces villages incendiés, ces personnes tuées, les as-tu vus ?

— Et toi, as-tu vu l'Amérique ?... J'ai entendu ce que racontaient les Belges de chez Regamey. Et les nôtres, quand ils décrivaient cette muraille rouge à l'horizon ?... Des braves gens, ces Belges, tout braves, sans imagination, pas seulement assez... C'est des témoins, ça !... Et cette commission d'enquête est formée de personnes au-dessus de tout soupçon, comme qui dirait des préfets, des receveurs ou des

conseillers d'état de par chez nous... Si on y avait passé, dans la fournaise, que dirais-tu des Belges répondant à nos histoires : On n'a rien vu !... Ont-ils violé cette Belgique, oui ou non ?... Toute la question est là. Les Belges sont-ils, du premier au dernier, des menteurs ? Oui ou non ? Hein ? Les victimes disent la vérité, parce que c'est de leur intérêt. Une supposition, on découvrirait dans leurs récits un gramme de mensonge, on lâcherait aussi le reste... Ces déclarations de la Commission d'enquête, c'est signé, paraphé, juré devant la conscience et devant le monde, c'est un document pour la postérité. Je dis qu'un Suisse qui n'y attache pas foi, il le faut coudre dans un sac et zon !... On ne traite pas par la défiance des gens qui pourrissent sous terre sans savoir ni pourquoi, ni comment... Je répète : Vive la Belgique !... Honte et cornes à ceux qui parlent de chiffons de papier !... Honte ! honte !

— David, tu finiras mal. Si tu commences à insulter le monde ! Sais-tu ce que ça coûte, aujourd'hui, de dire qu'un peuple, ou une armée, ou une fraction d'armée, a commis des choses dégoûtantes ? Six mois de prison et cinq mille francs d'amende.

— Hein ?

— Parfaitement ! Aussi, tu ne lis que ce qui concerne la guerre. Il arrive aussi des choses en Suisse, pourtant. Tiens, j'ai gardé le journal. Ecoute, c'est au haut de la deuxième page : « *Celui qui, publiquement, avilit dans l'opinion publique ou livre à la haine ou au mépris, par la parole, par l'écriture ou*

par l'image, un peuple, un chef d'Etat ou un gouvernement étrangers, est passible de six mois de prison et cinq mille francs d'amende.» Voilà à quoi ça peut te mener de crier à tout bout de champ : C'est dégoûtant, honte et cornes, et le reste.

— Publiquement !... rectifia sobrement Potterat. Ici, où est l'auditoire ?

— Avec ça que tu te gênes sur les chemins et dans les trams !

— Alors si un gouvernement s'avilit lui-même, le citoyen n'a qu'à boucler sa muselière ?... Je manque à ma signature, j'entre par escalade chez le voisin, on me mène directement à la maison de force. Pour les gouvernements, c'est des choses autorisées ! Une morale pour les gros, une morale pour les petits. Mon Dieu, mon Dieu !... La tête me saute !... Du moment que la proclamation de la vérité devient un délit puni aussi sévèrement que l'escroquerie, nous autres, du petit peuple, qu'on aime la justice, on n'a plus qu'à se coter chez soi et à fumer des cigares... Se taire !... Bon. Va bien. D'accord. En règle... Les gros n'ont plus besoin de se gêner. Si on leur met le nez dans leur saleté, on les avilit !... Allez-y, les amis !... Violez les pays neutres, incendiez !... Nous, liberté et patrie, un pour tous, tous pour un ! *Devant Dieu seul fléchissons les genoux...* Et puis tout soudainement silence, interdiction d'avilir les violateurs !... Six mois de prison et cinq mille francs d'amende... Oui, positivement, la tête me saute !

— Quand on n'est pas du gouvernement, il y a des

choses qu'on ne peut pas comprendre. Il ne faudrait pourtant pas glisser dans l'anarchie.

— Les anarchistes ?... Je sais bien où ils sont, aujourd'hui... Mais je ne dis plus rien. Je respecte tout le monde. Je tire mon chapeau aux violateurs... J'ai dit honte et cornes, je le retire... Je retire ce que je pense... Je retire mes convictions, mes sentiments, mes opinions, mes paroles présentes, passées et à venir... Vous avez violé la Belgique ?... confusion de route... Le *Lusitania* ?... accident... Ces villages incendiés ?... imprudence... Refroidi quelques civils?... inattention. Je me tais. Je me tais. Je me tais. Muselière.

— Franchement, David, tu n'es pas raisonnable. Cette loi, c'est pour effrayer les énergumènes. On ne veut pas l'appliquer.

— Qu'on l'applique ou pas, ça n'a pas d'importance. Elle existe. Ça suffit.

— Et tu veux pourtant aller à la gare ?

— Parfaitement ! Et avec Zimmerli. On n'en est pas encore à défendre d'offrir un suçon à un cul de jatte, ou quoi ?... Et là-dessus, soupons. Nous, on est en vie. Les morts sont morts. Tant mieux pour eux !

* * *

Minuit. Potterat bâilla par trois fois.

— Deux heures quarante, ce train... Autant dire qu'il faut accomplir sa nuit debout. Promenons-nous. Fumons.

Trois coups nettement espacés retentirent soudain, frappés au plafond de l'étage inférieur.

— C'est bon ! répondit Potterat qui poursuivit sa promenade de lion en cage. J'ai des pantoufles. Personne n'a rien à dire.

Solennels, les coups s'espacèrent. Courant à sa canne, Potterat répéta le signal avec une fureur concentrée. Après quoi, il s'assit, renonçant à la lutte.

— Soyons de bon compte. Quand la vieille protestait contre le bugle, elle avait tort, vu que je jouais aux heures ouvrables. Mais à minuit, on a appétit de sommeil. C'est naturel. Dors, la vieille, rêve au monsieur qui n'a pas voulu de toi. Moi, je ne bouge plus.

Accoudé, le commissaire se remémora le premier passage des « grands blessés », quelques mois auparavant ; il revit la foule immense, maintenue loin des quais par les gendarmes dont les képis barraient tous les accès aux voies. De brefs dialogues s'échangeaient entre les citoyens et la force armée.

— On ne vient pas pour leur faire du mal, voyons !

— Si on n'a même pas le droit d'offrir du chocolat aux blessés !

Et des femmes montraient les paniers où reposaient des paquets blancs. Ces grands gendarmes blonds, on les sentait mal à l'aise, peu persuadés de l'opportunité de leur intervention. Ils répondaient sans énergie.

— ...Ne poussez pas comme ça... Ces paquets, vous les donnerez une autre fois...

— Une autre fois ! quand ?

On aime les gendarmes. Dans les fêtes, on leur faci-

lite la tâche. Cette fois, pourtant, on ne comprenait plus. On ne voulait pas rapporter sa sympathie à la maison. Vainement, sur un ton de doux reproche, le gendarme Boulenaz avait dit à Potterat :

— Quand on à effectué trente ans dans un corps de police, on devrait savoir qu'un ordre est un ordre.

Un instant interloqué, Potterat, très noble, les bras au ciel, avait riposté :

— Le peuple est souverain, même en temps de guerre... Et puis, ces chemins de fer, ils sont à nous... Quelle transgression commet-on en venant saluer des blessés tombés pour leur pays ?... Aucune. Bien le contraire !

Haussement d'épaules de Boulenaz. Exaspéré par ce geste peu parlementaire, le ventre en bataille, Potterat avait alors crié :

— En arrière les gosses, les femmes et les paniers !... Hardi, les citoyens !

Le thorax de Potterat avait ouvert une large brèche dans la digue de la force armée balayée par la ruée soudaine de la foule. Et à Boulenaz collé contre un mur, le commissaire avait dit, sans rancune :

— La charité passe avant la gendarmerie !

Cet incident, Potterat le savourait avec orgueil. Une minute, n'avait-il pas été l'instrument de la volonté populaire, le porte-paroles de la foule ? Il conclut :

— Depuis, ils laissent cette gare ouverte... Comme quoi la leçon a porté ses fruits.

...Deux heures moins dix minutes. Potterat fit cra-

quer une allumette. *Barbara Tannenbaum.* Sapristi ! il se trompait de côté. Gagnant alors le seuil de Zimmerli, il heurta d'un doigt résolu.

— Hein ?... fit une voix de cauchemar.

— La police... Ouvrez !

— Hein ? répéta la même voix.

— Au nom de la loi, je vous arrête !

— Hein ?

Un silence. Et soudain : ...Oui... oui... je me lève... oui !...

Terrorisée, Mlle Barbara Tannenbaum s'était précipitée à bas de son lit et on entendait le bruit mou de ses pieds sur le plancher. Le trou de la serrure s'éclaira, petit œil brillant dans la nuit du corridor.

— Qu'y a-t-il ?

— Ce n'est rien, mademoiselle. On plaisante entre amis. On va aux grands blessés. Excusez cette diane un peu matinale.

Les deux hommes descendirent en tapinois.

— Zimmerli, disait Potterat, si on était galant on prendrait cette Barbara avec nous. Dans l'émotion, les déclarations sortent plus facilement. Ça serait joli, ces fiançailles, sous l'œil des blessés.

— Quelle nuit ! on ne sait pas où on pose les pieds, répondait Zimmerli.

— Pardi, c'est l'effet du trouble, de l'amour qui vient...

Maintenant, silencieux, ils marchaient dans les ténèbres. Et soudain :

— Zimmerli, est-ce que vous réalisez ?... Clairons,

tambours, cloches, la guerre !... Une guerre qu'on n'a pas cherchée. Aussi, on y va du cœur ! On part en chantant. Trois jours après, l'enfer. On marche, on se bat, que de sang, que de sang !... Et on tape, et on crie !... Et puis plus rien. Quand on se réveille on a une jambe de moins et on est prisonnier chez des gens qui ne savent pas votre langue. Le moment venu, on lie connaissance avec les béquilles. Et les aveugles vont les bras en avant, tâtent du pied, dégringolés au fond du noir pour le restant de la vie. Ça dure onze mois, onze mois loin de la maman, loin du papa, loin de la femme, loin des gosses, loin du village... Onze mois ! Et les voilà qui reviennent. Quel retour !... Il semble que le cœur doit sauter dans la poitrine... Souvent, la nuit, quand je ne dors pas, je me représente ces scènes d'arrivée. Ça m'émotionne tellement que je ne peux plus ravoir mon souffle. Des fois, il faut que je me lève. Je ne dis rien pour ne pas effrayer ma femme, mais cette guerre m'a décroché quelque chose par dedans. J'ai des lancées, Ça me picote...

— Ça ronge, répondit simplement Zimmerli.

...Lentement, lentement, avec les précautions infinies d'une mère qui craint de blesser son enfant, le train parut, les soldats mutilés, les couchettes superposées où souriaient de pâles visages. La foule acclamait ces débris de la gloire, tous ces hommes qui s'étaient donnés et que la mort n'avait pris qu'à moitié... Mains tendues, regards pénétrants, cris confus, chacun offrant cette sympathie qui monte de tout au fond, ni toi, ni moi, quelque chose d'anonyme, de

simplement humain, la reconnaissance, la pitié, l'admiration, tout cela jeté à la volée, dans un élan. Et cet enthousiasme révélait les mutilés à eux-mêmes, les arrachait à la grisaille, aux nuits d'exil, aux nuits de souffrance, les dressait dans l'héroïsme, les désignait pour éclairer cette autre nuit où se débattent les bien portants. Hier, paysans liés à l'intérêt, citadins nonchalants, aujourd'hui présentés à cette foule pour lui montrer la splendeur du sacrifice consenti, d'autant plus grands qu'ils étaient plus diminués. Miracle incroyable, c'étaient eux, soudain, qui semblaient les épargnés, les privilégiés.

Et Potterat courait de portière en portière, serrant des mains à les briser, jetant tabac et chocolat aux têtes qui se penchaient, tirant lettre sur lettre d'une poche profonde.

— Tenez, vous lirez ça quand vous serez seul. C'est de la Suisse et d'un Suisse... Quand êtes-vous tombé ?

— Le dix août. Une jambe broyée.

— Charrette ! Dire qu'on grimace tant avant d'aller chez le dentiste... Et vous ont-ils bien soigné ?

— Comme un des leurs.

— Et vous ne leur en voulez pas de vous avoir pris cette jambe ?

— Ma foi, que voulez-vous, c'est la guerre !

— Eh bien ! Vous valez mieux que moi. J'ai mes quatre membres et je ne dégonfle pas de colère...

Un Sénégalais toucha l'épaule de Potterat.

— Ti Français ?

— Non, Vaudois. Et vous, à ce que je vois, vous

êtes nègre ? Ça ne fait rien. Vous avez raison. J'aime bien les nègres. Voilà du chocolat. Vous pouvez vous en mâchurer sans crainte. Ah ! Vous n'avez qu'un bras...

— Li bon ! Li bon ! dit le Sénégalais en montrant toutes ses dents.

— Celui qui reste est toujours le bon.

Cependant Potterat gardait en réserve une lettre qui lui avait coûté un long labeur. A qui la donner ?

— A cet officier, pardi ! Il me comprendra. On voisine d'âge. Il est rassis, il doit être propice en bonnes raisons.

Cet officier, un commandant à cheveux blancs, regardait précisément Potterat qui s'enhardit.

— Pardon, Môssieu, voilà une lettre... J'essaye d'expliquer... Enfin, vous verrez... En tout cas, on vous remercie d'avoir servi le droit. Respect ! Et on vous souhaite une bonne rentrée dans vos foyers, de retrouver votre dame et les enfants en bon état de conservation... Etes-vous bien blessé ?... Aussi une jambe... Respect !

L'officier avait pris la lettre. Etait-ce l'effet de cette voix chaude, de cette affectueuse bonhomie, ou encore la famille évoquée ? La figure de discipline se détendit singulièrement. Une larme roula sur la joue tannée.

Potterat tendit sa large main.

— On vous comprend, allez. A votre place on s'émotionnerait la même chose. Les vrais héros ne sont pas de pierre, au contraire. Vive la France, môssieu !

Trop ému pour parler, trop brusquement arraché à des mois de dure contrainte, le commandant suivit des yeux le gros homme qui fendait la foule à la recherche d'une nouvelle main à serrer.

— Pardon, madame, y a t-il des blessés, dans ce wagon ?

Une femme au long voile blanc, marqué d'une croix rouge, se retourna.

— Ah ! ce n'est pas permis de monter.

— Ne craignez rien, je ne veux pas enfreindre les ordres. Mais j'ai encore un bouquet, un tout beau, des phlox blancs, des rouges, des scabieuses bleues, du tricolore, quoi. Voulez-vous le remettre ? De la part de Potterat.

— Mon brave monsieur, ces malheureux sont aveugles.

— Pas possible !... Ils sentiront au moins l'odeur. Quand on sent une fleur, on la voit.

Ce mot toucha l'infirmière. Elle fit un signe au gendarme qui regarda ailleurs.

— Montez vite, vous le remettrez vous-même.

En pénétrant dans ce wagon, Potterat fut étreint d'une émotion encore jamais éprouvée, comme s'il se fût trouvé devant ses juges, devant des êtres élus par la souffrance. Timide, dénouant son bouquet, il plaça les fleurs dans les mains des quatre hommes assis dans le compartiment. Au dernier, un tout jeune, il dit :

— Des fleurs pour vous, mon ami...

Rien ne tressaillit dans cette figure embandée.

Des fleurs ?... semblait-elle répondre. Je suis seul à descendre au fond de mon désastre, seul à souffrir ma souffrance. Laissez-moi. Je rentre au pays, mais je ne le reverrai pas.

Elevant alors une branche fleurie de phlox :

— Sentez-moi ces fleurs, dit Potterat.

L'homme aspira l'odeur.

Alors Potterat :

— Avez-vous toujours la maman ?

L'aveugle eut une crispation des lèvres. Il fit signe que oui.

— Eh bien ! courage, courage à cause de la maman. Comme elle va vous soigner, vous cocoler !... Et madame va me donner votre adresse, à tous les quatre ; je vous enverrai une carte chaque semaine.

L'aveugle, d'un geste brusque, avait arraché deux boutons de sa capote.

— Tenez... un souvenir... Merci... Ça sera long, long. On tâchera d'arriver au bout.

Potterat ne put en entendre davantage. Il mit ses mains sur les épaules du soldat, il se pencha, il l'embrassa sur le front et se sauva si vite que la dame au voile blanc dut courir pour lui remettre les adresses.

— Vous leur avez fait du bien. Ils sourient.

— C'est eux qui m'ont fait du bien... Pauvres gosses ! Ce que c'est qu'une guerre ! J'en ai le cœur tout chaviré.

Quand Potterat eut rejoint Zimmerli, il l'entraîna immédiatement.

— Partons, partons... Des moments, c'est comme

si j'étouffais... Quelles misères !... Oh ! la guerre, la guerre !... Ce train de jeunes gens abîmés, défigurés, amputés d'un bras, d'une jambe... Le plus curieux, c'est qu'ils sont doux comme des petites filles. Il n'y a que moi pour jurer et pour secouer le poing. Je commence à croire que ce n'est pas avec les gros mots qu'on gagne les batailles... Aussi, notre rôle est bien le plus embêtant de tous : jouer aux petits saints loin des massacres en mangeant des gâteaux. On devient enragé à ce métier ! On n'a mal nulle part et on ne sait pas où on en est... J'étais venu pour les remonter et c'est encore eux qui nous consolent. Ces mutilés, quel avenir ont-ils ?... Manchot, ça va encore, mais aveugles !... Enfin, s'ils ne voient pas la victoire, ils l'entendront. Les fanfares joueront sous leurs fenêtres. La victoire !... Je plains ceux qui mourront avant d'avoir cette joie.

Zimmerli ne répondait que par des signes de tête. Quand Potterat lui confia combien les mutilés se louaient de l'accueil de la Suisse allemande, il se dérida pourtant :

— Bien sûr ! Suisse d'ici, Suisse d'ailleurs, c'est la même chose. Il n'y a qu'à tomber d'accord sur cette affirmation que dans cette guerre les torts sont des deux côtés...

— Non, Zimmerli, inutile, vous ne me ferez pas avaler ça. Je ne veux pas d'un accord dans l'inexactitude. Qui est-ce qui a déclaré cette guerre, qui ?... Entre la déclarer et la subir, il y a la différence qui existe entre donner et recevoir une gifle... Est-ce la

France qui a violé la Belgique et le Luxembourg ?... Et cette cathédrale de Reims ?... Et ces gaz asphyxiants ?... Ça, c'est peut-être le pis de tout : être couché sans une blessure, tout joli, tout intact, et cracher le sang, et s'accrocher à la respiration, râler, étouffer des semaines de suite, agoniser pareillement avant de fermer les yeux !... Ça ne rappelle que de loin votre peigne à valses, votre zither, donc !

— Potterat, vous êtes tout d'un côté, vous.

— Vous avez raison. Je le reconnais. Je suis tout du côté de la justice. Voilà pourquoi si les Anglais ou les Français avaient violé cette Belgique, je leur serais après du matin au soir !... Il n'y a qu'à se rappeler ce que je disais pendant ce procès, en France... Non, je n'ai pas de parti pris. Je suis contre ceux qui ont noyé l'Europe dans le sang pensant qu'ils pêcheraient vite la victoire et qu'on oublierait tout. Parce qu'on est neutre, on ne peut pourtant pas s'arracher le jugement de la tête !... Des torts des deux côtés ! Qu'on ressuscite les Belges décédés et on verra après!.. Je voudrais qu'on empile sur le lit des responsables les cinq millions de crânes que cette guerre fabriquera et qu'on les oblige, ces responsables, à se laver et à se baigner dans les larmes des veuves et des orphelins... Ah ! je sers carrément ma façon de penser. Je ne suis pas partisan d'un patriotisme à la camomille !... Le vrai, c'est le vrai, le crime, c'est le crime !... Il suffit d'être brave homme pour le proclamer. Arrive qu'arrive ! S'il faut tout le temps se taire, alors mieux vaut accomplir dans ce monde une carrière de poule ou de lapin...

Zimmerli, avec son expression blanche, sa petite âme doucement piétiste, son rêve de paradis pâle, riposta :

— Ami Potterat, ne jugeons pas. Connaissons-nous toutes les circonstances ? Il y a des entraînements. Il faut comprendre. Il faut pardonner.

— On châtie d'abord, et carrément.

— L'indulgence, il n'y a que ça de vrai.

— Non, le châtiment. C'est la méthode du bon Dieu. Rien que pour une pomme dérobée dans un moment d'inadvertance, voilà tantôt six mille ans qu'on est maudit, nous autres !

— La plus belle vengeance, c'est le pardon.

— Votre pardon et la frousse se confondent joliment. Puisque vous êtes saint, marchez voir sur les eaux du lac et allez prêcher vos théories à toutes ces Savoyardes à qui on a tué deux ou trois enfants.

— Et Napoléon !

— On l'a envoyé périr sur une presqu'île. C'est tout ce que je réclame pour les responsables d'aujourd'hui. Cette guerre a été imposée à la France, Zimmerli. J'en reviens toujours là. Le rôle de la Suisse est de le proclamer et de se conduire en conséquence. Quand un pays a peur de tenir ouvertement pour le juste, il est au fin bord du précipice.

— Il n'y aura point de précipice si on sait rester uni.

— Uni dans quoi ?... C'est ce que je demande. Dans l'approximation ?... Dans l'équivoque ?... Dans le ravitaillement ?... Ou bien dans la fierté, dans la vérité, dans l'horreur de tout ce qui a été commis ?...

En violant les neutres, on nous a poussés de force dans la discussion. A moins d'anémie cérébrale et de paralysie du cœur, on se devait de donner un avis franc, un avis catégorique, un avis qui engage le pays. On l'a fait sans le faire, derrière les portes, et plutôt le surlendemain de demain que le jour même.

— Et les conséquences ?

— Pauvre ami ! A supprimer le danger de vivre véridiquement, on crève tout à la douce... On devient habile à ne plus appeler les choses par leur nom. Il ne faut plus dire crime, mais bien action regrettable... Savez-vous comment, d'ici en là, il faudra appeler ce qui est rond ?... Un joli ovale bien accentué...

Ils étaient arrivés sur le palier du troisième étage de leur maison.

— Tout ça mérite examen, répondit doucement Zimmerli. Bonsoir !

— Réfléchissez à mes propos sur l'oreiller, Zimmerli. Un brave homme comme vous doit arriver à des conclusions nettes. Bonsoir ! Et ne vous trompez pas de porte.

Il était trois heures et demie. Ayant allumé sa pipe et mis ses pantoufles, car il n'avait aucune envie de dormir tant il se passait de choses dans sa tête, Potterat tourna en rond autour de la table de sa salle à manger. Un air de phonographe ?... Pourquoi pas, si l'on prend la précaution d'enfermer l'instrument dans une armoire. Pour être amorti, un chant de clairon n'en produit pas moins son petit effet. Grimpé instantanément dans les sphères de l'hé-

roïsme, enveloppé d'un épais nuage de fumée, Potterat disposa ses troupes, attaqua, enleva trois tranchées à la baïonnette, prit un drapeau et cinq mitrailleuses. Deux verres de petit vin blanc — du la Côte — le payèrent de sa vaillance. Après quoi ses pensées suivirent une autre direction. Il accompagna les aveugles à travers la vie. Pour les autres, le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, et de nouveau le printemps, pour eux le noir, le noir tout le jour, toute la semaine, toute la saison, toute l'année, toujours, toujours.

— Charrette !... Encore un air de fanfare... Le commandant doit être après ma lettre. On ne saura jamais le bien qu'on peut effectuer avec un écrit donné au bon moment... Ce commandant, il avait une jolie figure, une bonne moustache, un menton bien rond, des yeux clairs, intelligents, tout à fait un type dans mon genre. Aussi, on s'est compris et apprécié au premier clin d'œil. Dans cette guerre, le devoir du civil est d'encourager le militaire... Un joli mot, une jolie pensée, ça meuble en courage.

Une idée tenaillait Potterat. Pour la préciser, il but encore un verre de petit-blanc. Devant lui, une feuille de papier à lettre. Par trois fois la plume s'approcha de ce papier, par trois fois elle recula sur un vigoureux :

— Fais pas le fou, David... Un commandant, c'est l'extrême limite de ce que tu peux songer à atteindre. Un colonel, ça serait du toupet, un général, de l'extravagance, et un généralissime de la maladie mentale... Allez, *Sambre et Meuse*. C'est presque encore plus

beau dans une armoire qu'à l'air libre. Il semble que ça tombe des nuages.

Sitôt que les clairons lancèrent leur chant de victoire, Potterat revint à la table, électrisé.

— Reprends-moi cette plume. Court et bon. Il n'y a pas de honte à correspondre avec les braves gens. Hardi ! Seulement il ne s'agit pas de quequeyer, d'allonger la sauce et de multiplier les contours. Il y a assez longtemps que tu la médites, cette lettre... Profite de l'occasion. La nuit, on est des fois moins neutre que le jour. Départ !

Inclinant la tête, le regard inspiré, fronçant ses sourcils broussailleux, David Potterat écrivit :

Au Généralissime Joffre,

Très honoré Monsieur et Chef suprême,

On est des milliers de citoyens, neutres par obligation professionnelle, mais l'œil fixé sur le Droit, qu'on vous suit et vous encourage par la pensée. Comme vous avez pas mal de soucis en tête, je me hâte à l'essentiel : on compte sur vous pour nettoyer cette Belgique... Méfiez-vous des mouvements tournants. Continuez à traiter le soldat par la sympathie, et le moment venu vous cueillerez la victoire au vol. C'est un Suisse qui vous écrit, un Vaudois pure race, qui aime trop sa patrie pour ne pas souhaiter la purification totale et définitive des territoires envahis.

Votre respectueusement dévoué,

David Potterat,
Commissaire de police en retraite,
5, avenue des Roses, Lausanne.

P. S. — Cette nuit même, j'ai porté quelques cigares à vos blessés, en gare. Il y en a de rudement mal arrangés. Mais le moral est bon. Respect ! »

Ayant mis le point final, Potterat relut sa prose.

— Ça y est. Fond et forme, ça va bien. Et l'adresse? Grand état-major de France, pardi ! Le facteur saura bien où c'est.

Mis en goût par cette réussite, Potterat prit une seconde feuille de papier à lettre. Et il toussa respectueusement comme il toussait quand il pénétrait dans une église.

— Faut-il ?... Faut-il pas ?... Ne te gêne plus ! Te mettre en relation avec des têtes couronnées !... Bast ! Tu auras demain et les jours suivants pour t'en repentir. Les bonnes actions, il faut les effectuer en tas, l'une entraînant l'autre... Et puis on le dit simple comme tout, moins fier que tant de ceux qu'il y a par ici. Départ !

A ALBERT Ier, ROI DES BELGES.

TRÈS HONORÉ SOUVERAIN,

Salut au roi démocrate ! On vous suit de près, en Suisse. Vous y obtenez la grande majorité des suffrages. Vous voilà roi pour l'éternité, alors que les autres ne le sont que pour la durée de la vie. Vous n'avez trafiqué d'aucune manière. Dès la première minute , vous vous êtes mis debout sur l'honneur. C'est la bonne place. Personnellement, je vous prédis un bel avenir. Républicain par essence, je crie : Vive le roi de la Belgique !

Un Suisse qui proteste contre les avale-royaumes

et qui a eu tout l'hiver deux Belges à sa table (dommage du peu).

DAVID POTTERAT,
Commissaire de police en retraite.
5, avenue des Roses, Lausanne.

Vraiment, il était doux de relire ces lettres, de se frotter les mains, de rire tout seul, de se tamponner les yeux, de se sentir tout à coup très utile, nécessaire à l'honneur du pays. Et le brave homme s'applaudissait sans discrétion.

— Potterat, dans la vie d'un homme, les accès de courage sont intermittents. Ecrire seulement à des étrangers, même de marque, ça n'est pas d'un bon citoyen. Du reste, les bonnes choses vont par trois. Dans un pays démocratique, il convient que l'électeur reste en contact avec les autorités. Puisque tu n'es pas d'accord avec toutes les mesures décrétées depuis un an, explique-toi franchement, convenablement. Tu es du bon parti ; par principe, dans ta carrière, tu as soutenu le gouvernement ; tu payes tes impôts ; tu es franc de dettes ; ton casier judiciaire est ce qu'on peut qualifier de vierge ; dans ces conditions, tu es en droit d'exposer ta manière de voir... Et s'ils te font tomber sous le coup de leurs ordonnances, s'ils te reprochent d'entretenir des intelligences avec l'étranger parce que tu corresponds avec deux honorables personnalités séjournant hors du territoire, ma foi, tant pis !... Il arrive à chacun de se tromper... Le major Davel en a bien fait d'autres !... Dans une république, est-ce outrager les autorités

que de leur exposer un point de vue, que de leur poser une question ?... Et ça dans les formes diplomatiques ?... Bien le contraire !... Ce commandant y a bien



laissé une jambe, d'autres les deux yeux, moi je peux bien y aller d'une lettre. Sans compter qu'ils ne savent peut-être pas. Ça leur donnera des idées !... Fanfare !

Potterat se leva, ouvrit la porte de l'armoire, fixa au phonographe le rouleau du *Cantique suisse*, referma la porte et revint s'asseoir devant sa table. Et aussitôt, bercé par l'harmonie lointaine, la langue entre les dents, il se mit à écrire, multipliant les majuscules pour mieux exprimer son respect.

Au Haut Conseil fédéral Suisse.

Monsieur le Président et Messieurs.

En ces temps difficiles, les Autorités doivent souhaiter être exactement renseignées. Je tiens donc à vous nantir loyalement : quoique neutre, j'ai envoyé une lettre d'encouragement au général Joffre. D'autre part, ayant eu deux Belges à domicile, j'ai mis sur pied une missive au roi Albert pour l'informer que sa conduite mérite l'approbation des honnêtes gens.

Le soussigné profite de l'occasion pour exposer aux plus Hautes Autorités du Pays sa façon d'apprécier les Evénements. Le dit n'est ni un beau parleur, ni un de l'opposition systématique, mais un qui s'efforce de se trouver d'accord avec ceux qui mènent la barque. Cette fois, je n'y arrive pas. Et c'est ce qui me met la main à la plume. J'ajoute que n'ayant eu ni le temps, ni l'argent pour étudier à l'Université, il conviendra d'en tenir compte dans l'appréciation de telle tournure de phrase capable de froisser une susceptibilité légitime. J'ajoute encore qu'Agent, puis Commissaire de Police de la Ville de Lausanne pendant trente ans et six mois, je sais par expérience ce que c'est que d'être en butte aux critiques et que souvent le mieux est de laisser braire et d'accomplir en conscience une besogne pas mal ardue. Cependant, il m'est aussi arrivé de prêter l'oreille à une critique fondée et de modifier dans une certaine mesure ma manière d'agir.

C'est dire que je me mets assez à la place des Au-

torités et que je ne cherche pas à les encoubler par exprès.

Ceci exprimé au plus près de mes possibilités, j'en arrive au fait qui me préoccupe. Je lisais hier au soir, dans la *Feuille*, un des rapports de la Commission Belge d'Enquête formée d'hommes compétents, l'Elite du Pays, exactement votre genre : « Le village de Louveigné est en ruines. Il a été complètement pillé et en grande partie incendié. Dix-sept personnes ont été tuées à bout portant. » Il y en a comme ça pendant deux colonnes. Je vous rappelle pour mémoire que la Belgique, neutre comme nous, a été envahie sans provocation, bouleversée, ensanglantée, au mépris du Traité signé par un pays qui se porte aussi garant de notre neutralité. Pourquoi a-t-on attendu des mois avant de protester jusqu'à un certain point par le canal du Doyen du Conseil National moins solennel que celui du Gouvernement Fédéral ? Mon avis personnel est que cette protestation était de la plus haute importance. On est solidaire entre neutres et petits pays. On se doit l'entr'aide. Cet attentat était d'une nature qui nous regardait au premier chef. Soyez certains que si on y avait passé, nous autres, et que par hasard la Belgique ait protesté avec indignation, il n'y aurait eu qu'une voix, chez nous, pour approuver avec gratitude. C'est par neutralité qu'on devait parler.

A l'étranger on nous tient pour un pays honorable, impartial, serviteur du droit. Il fallait répondre à cette confiance. La Confédération se devait à

ses principes d'élever une Protestation solennelle contre l'envahissement et l'écrasement de deux faibles confrères en Neutralité. Rien qui ressemble à une déclaration de guerre. Un cri du cœur! Le manifeste du Gouvernement fédéral, assis sur une solide honnêteté, sereinement rédigé, aurait fait une profonde impression dans le monde.... Admettons pourtant la surprise du début. Que d'occasions, dans la suite! On a fusillé des innocents, des femmes, des Suisses dans le tas. On a noyé comme des rats des milliers de civils, des enfants, trois de nos compatriotes, sans même leur laisser le temps de proférer un bout de prière. On a vilainement asphyxié des centaines de soldats, en violation de la Convention de la Haye dont on est co-signataire. On a saigné les Arméniens comme moutons à l'abattoir. Devant cette série d'abominations, nous qu'on marche en tête de la Civilisation, on n'a pas eu un de ces mots qui giclent du cœur d'un honnête homme. En tant que pays, je veux dire. Et il a fallu que le tout petit peuple, forçant la consigne dans les gares et culbutant les gendarmes au nom de la Charité, impose à l'étranger le respect dû à la Suisse!

Et j'ajoute : une protestation catégorique nous aurait rendu service, à nous en première ligne. Dans ces mois où l'Europe entière se débat dans les souffrances, cette protestation, sans jurons ni injures, nous aurait marqués d'un péril. On aurait ainsi pris sa part. Au lieu de ça, on s'est tiré de côté. Il y a pourtant des

moments où un pays doit se montrer, affirmer le vrai, même contre les plus forts. C'est ça qui donne aux citoyens la fierté. Tout le malaise, chez nous, est venu de ce manquement incroyable. Comme on aurait serré les rangs autour du drapeau, effectué son service militaire avec joie — ce qui n'a pas été généralement le cas, je le sais par des centaines de témoignages — si on avait fait entendre dans ces attentats commis sur des peuples neutres le mot qui soulage ! Personnellement ce silence m'a causé bien du chagrin. Dans des occasions aussi graves, le neutre qui se tient timidement à l'arrière se donne l'air de consentir. On devait mieux que ça à ce roi Albert qui a visité notre Exposition nationale, qui vous a serré la main, Messieurs, qui aime et connaît nos montagnes.

On prétend : Ça nous aurait acculés à des discussions. Un orateur qualifié a-t-il oui ou non lancé du haut d'une tribune : *Nécessité ne connaît pas de loi ?* Ne cherchons pas d'excuse. On a eu tort.

Et que les autres neutres se soient tus, ça ne prouve rien du tout. D'abord ils ne sont pas neutres comme nous, avec des papiers signés. Ils n'ont pas notre histoire. Ils n'ont pas nos chants d'école. Les trois quarts se tiennent des idées inavouables, des colonies, des arrière-pensées d'annexion. Nous, on avait les mains nettes. C'est le pays à Guillaume Tell, et pas un autre, qui devait ouvrir la marche. On ne me fera jamais avaler que notre neutralité nous biffe de l'humanité. En attendant, nos frères en neutralité, ils sont ou morts, ou dispersés, ou courbés sous le

joug. Personnellement, quand je pense à tout ce qu'ils ont souffert, j'en ai les larmes aux yeux. Ç'aurait été la gloire du Gouvernement que d'intervenir au nom du respect des Traités, quitte à subir le salaire de ce geste honorable entre tous. On fait son devoir. Arrive qu'arrive ! A la garde ! On est des milliers de citoyens à penser comme ça, surtout parmi ces gens tout simples qui sont la force du pays.

Pour le Ravitaillement, chose nécessaire au premier chef, — et si j'ai élevé des critiques à ce propos, ces derniers mois, je les retire complètement ; du reste, personnellement, j'ai ravitaillé de mon mieux ma petite famille, — donc pour le Ravitaillement, je n'ai que des félicitations à adresser aux Autorités. On est reconnaissant... Reste la lacune signalée qui demeure dans son intégrité. Ce n'est que par des gestes d'Honneur et de Fierté, dénués de provocation, qu'on peut attacher un peuple aussi contradictoire que le nôtre dans ses éléments. Une occasion pareille ne veut pas revenir de si tôt, et des milliers de Suisses, venus de l'étranger, sont partis bien désillusionnés. Ça, c'est authentique, et ça mérite réflexion. Et voilà pourquoi on est comme une gerbe à moitié détachée.

Je suis là que j'écris au beau milieu de la nuit, étant allé saluer les grands blessés, ce qui explique la longueur de cette lettre, car, la nuit, on est moins réservé que le jour. J'ajoute que mon phonographe — j'ai déjà remis trois fois le rouleau — me joue le *Cantique suisse*, ce qui est garant de l'intégrité de mon patriotisme.

Et ceci m'amène à la dernière question. J'ai lu et médité vos ordonnances, Messieurs et Honorés Chefs. Plus je les médite, plus la tête me saute. Quand on gratte sa signature, quand on annule sa parole, comment faut-il, d'ores en là, qualifier ces manières ?... Si je dis que c'est dégoûtant, est-ce que j'avilis un gouvernement étranger ? Est-ce que je le livre au mépris ?... Franchement, il me semble que c'est lui qui a commencé. Est-ce que ça me vaudra six mois de prison et cinq mille francs d'amende? Passe encore pour les six mois, vu que je suis en retraite et que j'ai le temps, mais cinq mille francs !... C'est mettre la vérité à un bon prix... A l'école, nos enfants chantent : *De l'étranger méprisant le courroux*... Méprisant... Ça tombe-t-il sous le coup de la loi ? Est-ce compatible avec la neutralité ?... Ne convient-il pas aussi d'épingler une partie des pages de notre histoire ? Car, enfin, ce Guillaume-Tell, quand il refusait de saluer le bonnet à Gessler, que faisait-il d'autre sinon de livrer au mépris un gouvernement ?

Ayant servi mon pays avec Honneur et Fidélité pendant le nombre d'années indiqué plus haut, étant estimé des Populations, j'aimerais savoir comment je dois me conduire dorénavant pour éviter un châtiment judiciaire, et si, pour échapper à cette extrémité, je dois renoncer à apprécier les Evénements historiques et à coller dessus l'étiquette qui convient? J'ai trop chanté la liberté (il me revient en mémoire ce bout de couplet : *Gardons nos cœurs de toute lâcheté, Notre Helvétie est à la liberté...*) pour croire qu'il faudra s'imposer cette restriction totale.

Et voilà que, tout en écrivant, le jour est venu, le soleil. Je m'arrête, la lumière étant mal propice au courage civique.

En étant venu à ce point, il ne me reste plus qu'à m'excuser de la longueur de ces lignes — c'est trop long, c'est approximatif, mais c'est sincère — et à vous prier d'agréer, Monsieur le Président et Honorés Chefs Suprêmes, l'expression de mon dévouement à la Chose publique.

DAVID POTTERAT,
Commissaire de police en retraite,
5, avenue des Roses, Lausanne.

Cette lettre achevée, gommée, timbrée, un scrupule envahit l'âme du commissaire que le grand jour arrachait à l'héroïsme.

— Et s'ils te font arrêter par retour du courrier ?... D'autre part, je dis mon sentiment, je demande un mot d'explication, il n'y a rien là d'anticonstitutionnel. Sans compter que je m'exprime bien honnêtement. Potterat, si tu attends encore un quart d'heure, tu sais comment ça veut finir. Sors de ce tunnel ! C'est déjà les tunnels qui nous ont perdus. Tu ne vas pas rester dans un !... Et puis, un pour tous, tous pour un. Eh bien ! puisqu'ils sont tous pour toi, et intelligents, et instruits, ils prendront la chose du bon côté. ..Ah ! les belligérants ne sauront jamais ce qu'on a souffert en Suisse !

C'était fait. Les trois lettres venaient de choir dans la boîte... L'aube triomphante, des chants d'oiseaux, l'air pur tombé des arbres rafraîchis...

— Franchement, réfléchissait Potterat, on a bien le droit de faire une folie dans sa vie. Je me suis senti commandé !

Quand il rentra chez lui, il était bien près de six heures.

— Tu m'en causes de ces frayeurs ! lui dit sa femme avec vivacité. Tu ne t'es pas couché, David ?... Rôder toute la nuit !... N'y retourne pas, à cette gare. Après, tu es tout rouge, tout ému, tout excité. Qu'y peut-on, à cette guerre ?

— Fais ton métier de femme, répondit le commissaire ; moi, je fais mon métier d'homme.

— Couche-toi. Repose-toi.

Il obéit sans ajouter une parole... Ces lettres !... Il ouvrit un œil, le referma, s'endormit, lourdement. Ayant fermé les volets, avant de quitter la chambre Mme Potterat regarda dormir son mari. Comme il prenait cette guerre à cœur ! Ne pouvait-il rester quelques jours sans s'échauffer, bien neutre ?... Elle se promit de le distraire à tout prix.

* * *

Il s'étira.

— Quelle heure est-il ?

— Midi, David. On va bientôt dîner.

— Charrette !

Vivement, il se leva, barbota dans la cuvette, se rasa. Quand il prit sa place à table, on vit bien qu'il cachait quelque chose. Il riait sous cape, il commençait des phrases obscures, et puis il se taisait, le front barré d'une ride d'inquiétude.

— David, qu'as-tu ? demanda tendrement Mme Potterat.

— Hein ?

— Tu nous dissimules quelque chose.

— Moi ?... rien du tout.

— Papa, insista Carlo, pourquoi tu t'es couché à six heures ?

Il eut un nouveau rire. Et soudain, incapable de garder plus longtemps son secret, les narines gonflées de naïve fierté, il avoua cyniquement :

— J'ai écrit à Joffre, au roi Albert et au Conseil fédéral.

— C'est épouvantable ! David, tu perds la tête ! Si tu retournes à cette gare, tu es un homme perdu. Et qu'as-tu mis sur ces lettres ?

— L'adresse, pardi !

— Et encore quoi ?...

— Des choses pour hommes... Aussi, c'était trop beau, hier soir, à cette gare. Un enthousiasme ! Un monde ! En somme, on est un bon peuple, un tout bon, seulement timide. On n'ose pas. On est comme les coqs : bien conditionné, plein de venin, la crête rouge, les ergots d'aplomb ; passe l'épervier, on court au poulailler. Tant moi, que toi, que nous, que tous, on est des drôles de gens, et des braves gens. Ma foi, j'ai eu une discussion avec Zimmerli, on s'est un peu échauffé, après ça je n'avais pas envie de dormir, alors, dans un moment d'absence de neutralité, j'ai écrit quelques mots d'encouragement aux uns, d'encouragement et d'explication aux autres. Ah ! n'en

causons plus. Quand la police sonnera, on saura pourquoi.

De tout l'après-midi on ne revit pas Potterat. Peut-être était-il allé jusqu'au café d'Etraz conter à ses amis les hauts faits de sa nuit blanche. Pendant le souper, il fut très gai, avec les instants d'inquiétude qu'on lui avait vus déjà, pourtant. Au cours de la soirée, on lut le journal, le père et le fils se taquinèrent et au coup de dix heures on se souhaita le bonsoir.

Sitôt que les époux furent couchés, Mme Potterat dit :

— Tu vas au moins dormir, ce soir.

— Justement pas. Je revois ces blessés d'hier soir, ces manchots, ce commandant, ces aveugles... Ils s'imposent à moi... Dire qu'on a passé toute sa carrière avec ses quatre membres et ses deux yeux, qu'on a pu courir, saisir, voir tout à son aise. Ah ! on est bien privilégié... On loge dans les meubles de ses pères et grand-pères, on entend battre l'horloge qu'ils avaient héritée de leurs parents... Ces vieux Cremet, eux, où dorment-ils ? que leur reste-t-il ? Ils ont perdu leur pays, leur église, leur maison, leurs arbres... Oui ! on tire des billets qui ne sont pas tous gagnants...

Un souffle de vent gémit soudain, apportant un peu de l'humaine détresse. En pensée, Potterat partit pour les pays en guerre. Il vit tous les malheureux sans abri. Il vit les cadavres aux faces crispées implorant une aide qui ne venait pas. Il vit les hommes qui sortaient en rampant des tranchées afin de ren-

contrer d'autres hommes, autrement vêtus, et de leur enfoncer dans le corps une longue baïonnette. Il dit alors :

— L'histoire veut peser dur sur certains crânes, les vouer à la malédiction pour le restant de la vie du monde...

— Allons, David, quand on se couche, c'est pour dormir. Tu t'énerves trop facilement. Demain matin, on ira promener ensemble.

— Poum ! répondit Potterat qui marchait à l'ennemi en tête d'une compagnie.

— Voyons ! Voyons !

— Je suis mon idée. J'aime bien gagner une victoire avant de fermer l'œil.

Il voyait maintenant son pays, ses vallées bercées par le sourd grondement des torrents, ses villages, ses villes où les magistrats intègres dormaient, la barbe à plat sur le drap. Pour les réveiller, poursuivant la bataille engagée, il fit de nouveau :

— Poum ! poum !

— David ! Tu vas épouvanter ces demoiselles du second.

— Tu as raison. Egalement, la bataille est gagnée. Dors, ma bonne, je t'aime bien.

* * *

Depuis des mois, chaque matin à six heures, Potterat criait de sa voix cordiale :

— Debout, les neutres !

Ce matin-là, il ne dit rien. Sa femme se pencha.

Comme il dormait, souriant, très calme, un peu pâle seulement, dans une émotionnante immobilité ! Elle lui mit la main sur le front. Et aussitôt elle appela, d'une voix sifflante, jetant des mots sans suite. Accouru, Carlo se serra convulsivement contre sa mère et lui aussi appelait. Et ils sortirent ensemble, se sauvant, enlacés, ayant peur. Alarmée, une voisine frappait à la porte, posait des questions, courait au téléphone. Ils revinrent près du lit, toujours enlacés, et de nouveau ce geste de la main sur le front glacé.

— David ! David !

— Papa ! papa !

Mais il ne répondait rien. Repartant de chambre en chambre, la mère et l'enfant, en pleurs, annonçaient aux objets familiers, au portrait de la première femme : « Le papa est mort... »

Et maintenant un médecin au front carré se penchait. Non, il n'y avait rien à faire. Sans souffrances, il était parti, en plein rêve, glissant d'un sommeil à un autre sommeil. Aux siens qui se penchaient à leur tour, qui lui parlaient doucement, il semblait répondre : « Que voulez-vous, c'est la loi du monde. Ceux qui sont morts seront bien contents de me revoir. Mes braves amis, vous y viendrez aussi. Je vous aimais bien. Je vous aime bien... Qu'ajouter d'autre ? Il faut que je me recueille... »

Et partout, ayant lu dans les journaux l'avis encadré de noir, et dessous ces mots : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés*, les gens disaient :

— Tiens, Potterat qui est mort...

Et ils n'ajoutaient rien, car pour ceux qu'on aime le silence est le plus beau des éloges.



... Maintenant, sur la route, un corbillard s'avance lentement, gravement, sans vaine tristesse cependant. Sur ses côtés, quatre couronnes dont les rubans flottent à la brise, la couronne du corps de police, la couronne des *Armes de guerre*, la couronne de la *Brise du lac*, la couronne de la *Chorale*. Encore une voiture couverte de fleurs envoyées par des gens très simples, par des pêcheurs, par des commissionnaires, par des vieilles, par des jardiniers ; le bouquet de myosotis du petit Robert, l'infirme du sous-sol, le bouquet de roses de Zimmerli. Derrière, la famille, Ernest qui tient Carlo par la main, Schmid et son

fils Louis, les cousins de Romainmôtier, les cousins de Thierrens, les amis de Bioley, les drapeaux en berne, les cuivres qui brillent, tous ces hommes avec des recueils de chant dont la couverture rouge sort des poches, des gendarmes, parmi lesquels Boulenaz, et enfin, commandés par Delessert, trente agents en grande tenue, marchant au pas. A ce bruit cadencé, les gamins accourent. Le bonnet à la main, ils s'interrogent.

— Qui est-ce ?

L'un d'eux répond :

— C'est le commissaire Potterat...

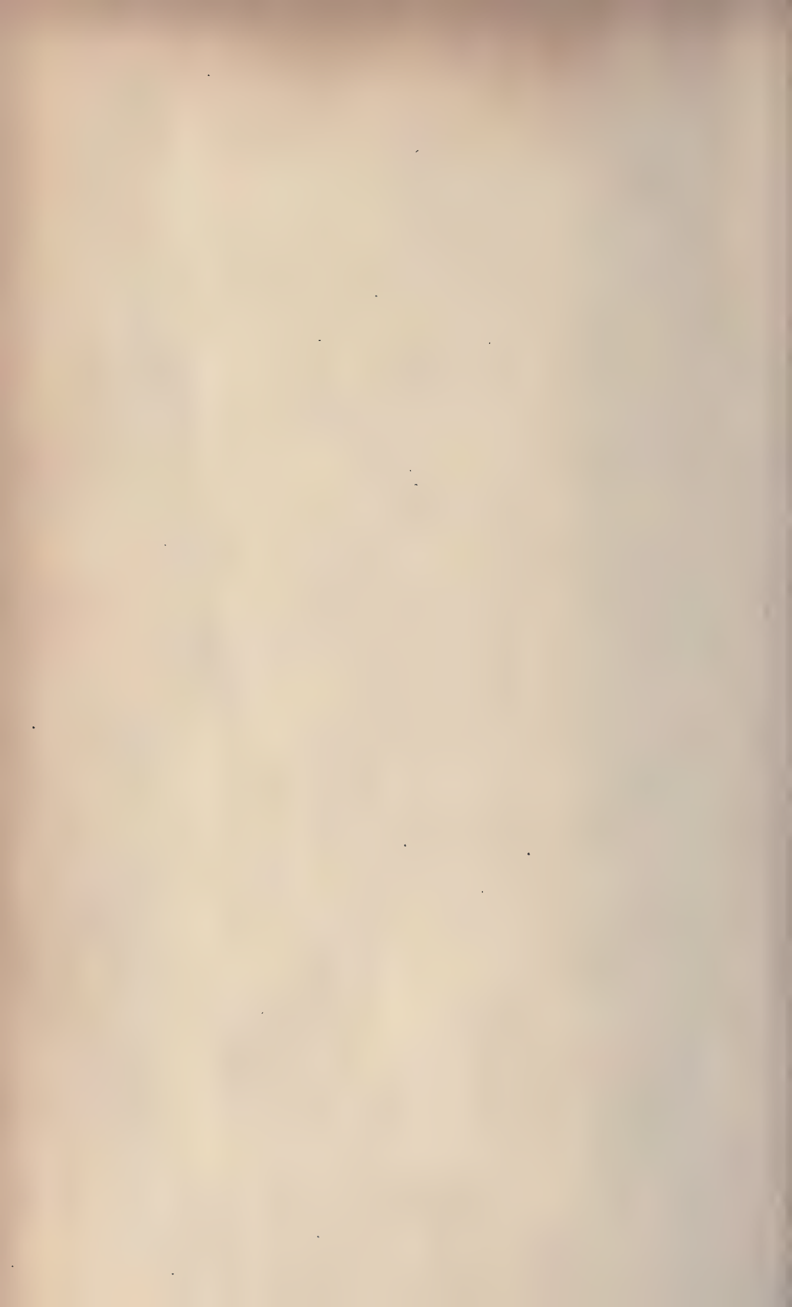
Hochant la tête, Bigarreau dit à un voisin :

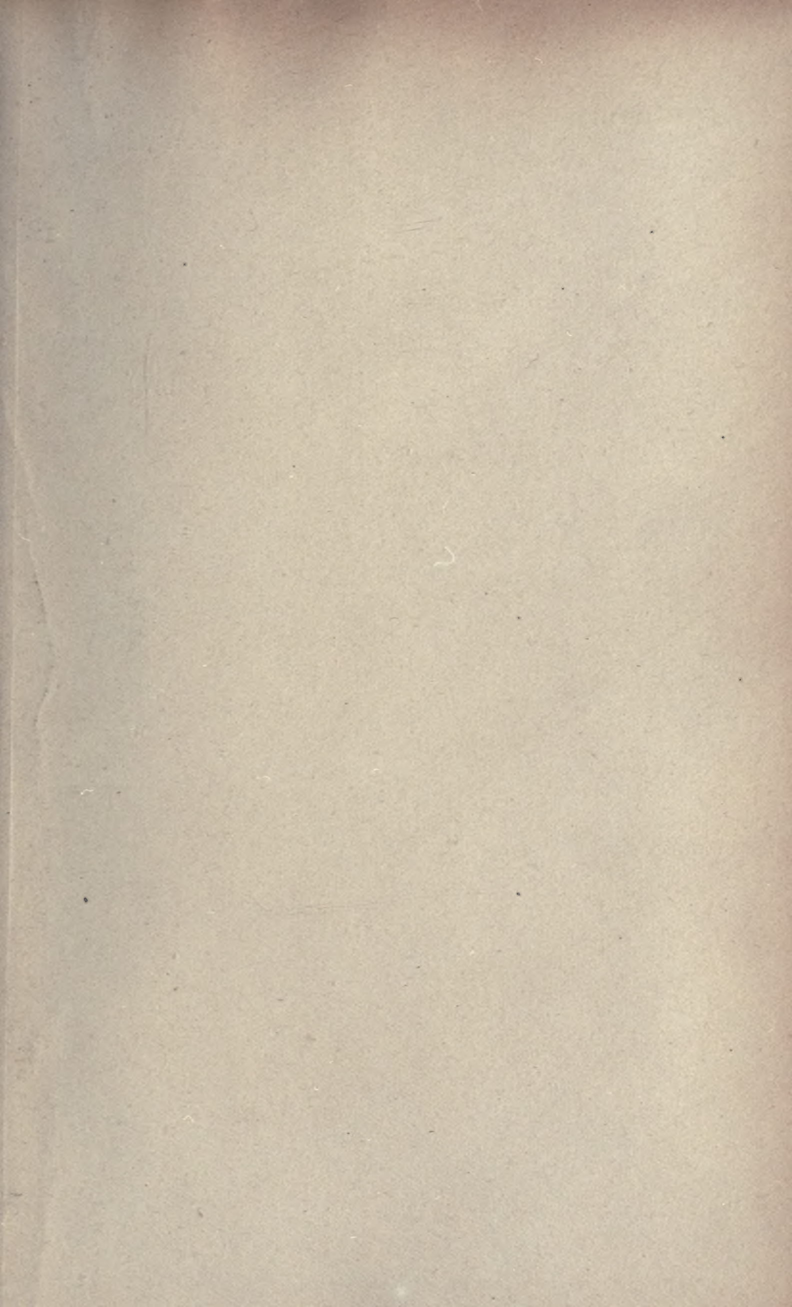
— Potterat ! On ne veut pas le remplacer... C'est cette guerre qui l'a tué. Il la vivait avec tout son cœur... Potterat !... ça, c'était un citoyen !...

TABLE DES MATIÈRES

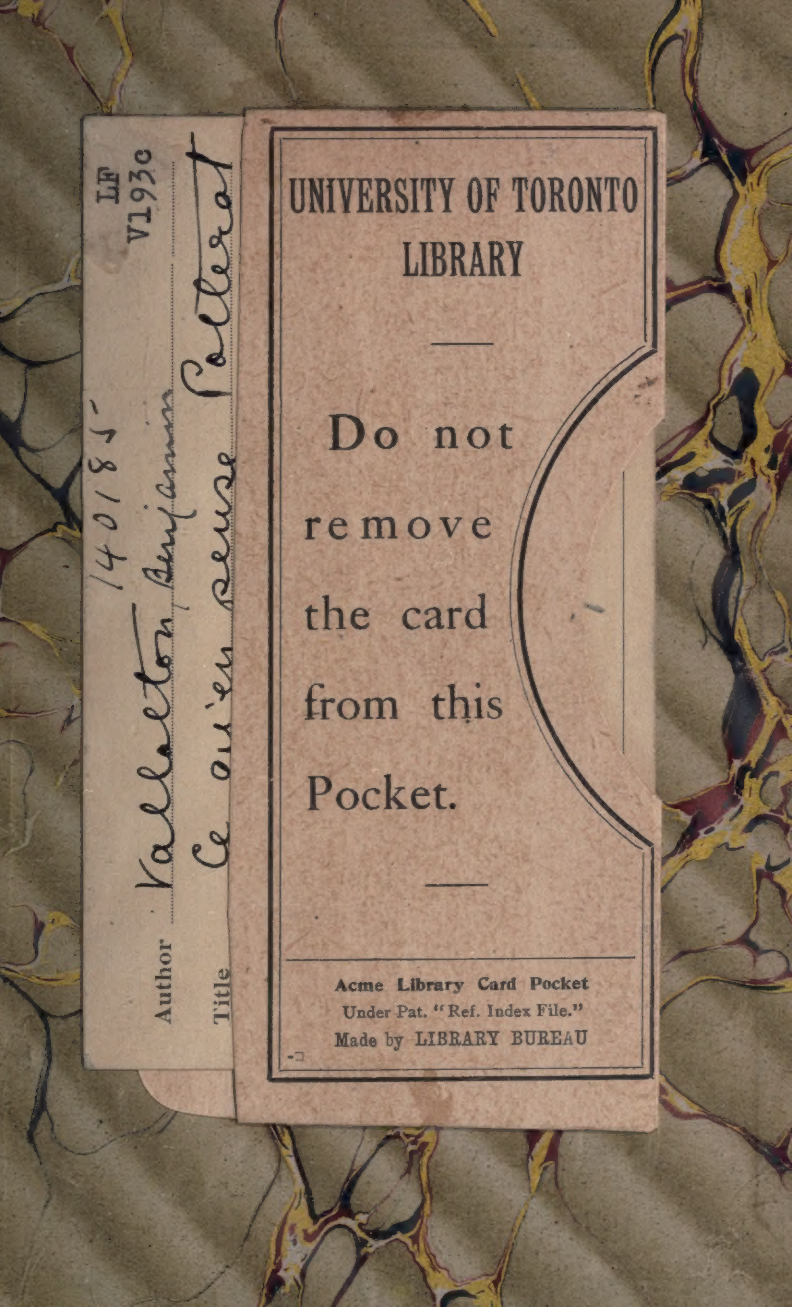
IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.










LF
V1930
Author Vallotton, Benjamin
Title Ce qu'en pense Potterat
140185
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

